
6034
EX LIBRIS EVG. RICHTENBERGER



DICTIONNAIRE

DES

PEINTRES ESPAGNOLS.

DICTIONNAIRE

DES

PEINTRES ESPAGNOLS.

SE TROUVE AUSSI :

Chez
- A. Eymery, à la librairie d'éducation, rue Mazarine, n°. 30;
- Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n°. 243;
- Mme. Ve. Hazart, marchande de tableaux, rue Favart, n°. 12;
- Paillet, appréciateur d'objets d'arts, rue Grange-Batelière, n°. 24.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

DICTIONNAIRE

DES

PEINTRES ESPAGNOLS,

PAR F. QUILLIET.

A PARIS,

CHEZ L'AUTEUR RUE DU GROS-CHENET, N°. 4.

1816.

A son Altesse Royale

Monseigneur le Duc de Berry.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de présenter à votre Altesse Royale le Dictionnaire des Peintres Espagnols. *Vous avez bien voulu*

en accepter la dédicace : pouvais-je avoir un plus beau motif d'émulation !

Avec l'espoir de vous complaire, il me reste un désir, Monseigneur ; permettez-moi de l'énoncer.

Ces Flamands colorés, ces Hollandais sous glace,
De l'Elysée ont envahi la place :
Du bonheur de charmer vos yeux
Ils sont tout orgueilleux ;
Ah ! loin que je les blâme,
Mon cœur me dit qu'ils ont raison ;
Car vivre ainsi près d'un Bourbon,
Sans doute est fait pour électriser l'âme.
Mais de Raphaël, du Poussin,
La noble, la superbe école,
De Murillo, de Velasquez enfin,
La palette Espagnole,
N'auraient-elles jamais
Dans ce temple des arts le plus petit accès ?

Chacun tire ses conjectures ; et, sur leurs bancs, qu'ils prennent pour des chaises

curules; de profonds connaisseurs argumentent, décident que rien n'est comparable à ces joyeux Flamands.

« Son Altesse Royale l'a dit : voyez son cabinet. »

Ils se trompent; car,

Près d'un Téniers tout argentin,
J'admire un élégant Albane :
Sous un Stein un peu clandestin,
Brille un Corrége un peu profane :
Ostade, contre un Pérugin,
Fait des mines à Michel-Ange;
Jacques Ruisdaël se dérange
Pour laisser entrer un Lorrain :
Et le goût réglant l'harmonie,
Dans ce délicieux séjour,
Des fiers Espagnols le génie
En pompe est admis à la cour. *

La France et l'Italie, la Flandre et les Castilles, voient donc leurs illustres

*Dans un cabinet formé par l'imagination, on excusera sans doute le mélange de ces écoles.

coryphées sous la protection libérale du Prince de l'Elysée.

Qu'il me soit permis de réclamer le même avantage pour celui qui vous présente avec confiance, Monseigneur, le tribut de ses veilles, et vous prie d'être persuadé qu'il est

De votre Altesse Royale,

Le très-humble et très-respectueux serviteur,

F. Quilliet.

PROLOGUE.

En publiant les vies des peintres espagnols, mon lecteur trouvera bien, sans doute, que, pour l'identifier d'autant plus avec la Biographie castillanne, je l'instruise de ce qu'il m'a fallu faire pour perfectionner l'ouvrage autant que possible.

J'ai commencé mon travail par la lecture et l'extrait analytique de tous les livres tant espagnols qu'étrangers, qui traitent, soit positivement, soit accidentellement, des beaux-arts. J'ai particulièrement consulté M. Cean Bermudes, dont l'ouvrage est un répertoire, où j'ai tellement puisé, que mon Dictionnaire ne serait qu'une pure traduction du sien, si je n'avais, par mes voyages, mes observations, mon emploi et les événemens qui se sont passés sous mes yeux, été à même de faire beaucoup d'additions. Comme Cean, j'ai suivi la marche de Palomino Velasco, malgré l'incorrection et l'incomplet de son Musée de Peinture. Je dois aussi une grande partie des avantages que j'ai pu réunir,

à l'infatigable Antoine Pons, dont le Voyage est un des trophées de la littérature espagnole *.

Malgré les instructions que j'eus l'occasion de prendre dans tous ces ouvrages, qui traitent plus ou moins des arts espagnols, je continuai mes recherches parmi tous les écrits inédits qui

---

* Outre Palomino, Pons et Cean, ainsi qu'un grand nombre d'ouvrages étrangers, j'ai consulté en espagnol : *Las Medidas del Romano*, par Jacques de Sagredo; Tolède, 1526. — *La Anatomia del Cuerpo humano*, par le docteur Jean Valverde; Rome, 1554. — *La Arquitectura* de Sébastien Serlio; Tolède, 1569. — *El Quilatador de Oro y Plata*, par Arfe de Villafane; Valladolid, 1572. — *La Varia Conmesuracion*, par Arfe de Villafane; Séville, 1585. — *La Monteria del rey D. Alonso el XI*, et augmentée par Argote de Molina; Séville, 1582. — *Regla de los cinco Ordenes de Vignola*; Madrid, 1593. — *La Noticia general para la estimacion de las artes*, par Gutierrez de los Rios; Madrid, 1600. — *La Historia de la orden de San Geronimo*, du père Siguenza; Madrid, 1605. — *Los Discursos Apologeticos sobre la ingenuidad del arte de la Pintura*, par Butron; Madrid, 1626. — *Los Dialogos de la Pintura*, par Vincent Carducho; Madrid, 1633. — *El Arte de la Pintura*, par François Pacheco; Séville, 1649. — *Principios para estudiar el nobilisimo arte de la Pintura*, par Garcia Hidalgo; Madrid, 1691. — *La Descripcion del Escorial*, par le père Santos; Madrid, 1698. — *Las Obras* de Raphaël Mengs; Madrid, 1780. — *Los Comentarios de la Pintura*, écrits par Philippe de Guevarra, et publiés par Pons; Madrid, 1788. — *Las Constituciones y actas de las academias* de San Fernando de Madrid, de Santa Barbara de Valence, de San Carlos de Valence, de San Carlos du Mexique, de San Luis de Saragosse, et des écoles de dessin établies à Séville, Barcelone, Cadix, Grenade, et autres villes du royaume.

pouvaient discourir sur cette intéressante matière, et j'en tirai des détails très-avantageux. Entre plusieurs écrits de ce genre, j'eus le bonheur de trouver un manuscrit, *de la Pintura Antigua*, écrit en portugais, par François de Hollande, peintre du roi de Portugal don Juan, et traduit en castillan par Manuel Denis en 1563 *. Je revis tout ce qu'avait vu Cean, et consultai pareillement les notes originales de Lazare Diaz del Valle **; celles des deux Alfaro, qui avaient tant servi à Palomino ***; les mé-

---

* Dans mon *Dictionnaire des Artistes Ètrangers qui ont travaillé en Espagne*, je rends compte, à son article, de François de Hollande. A l'art de peindre et à l'avantage d'être un excellent architecte, cet habile homme sut réunir le talent d'écrire le *Traité de Peinture* le plus intéressant qu'il y ait en castillan. La Bibliothéque de Saint-Ferdinand possède ce manuscrit.

** Cet écrivain fut chroniste des royaumes de Leon et Castille. Pour le temps où il vivait, il possédait d'immenses connaissances, dessinait assez bien pour que l'on conserve avec soin un portrait qu'il fit à la plume du roi Pélage, et quelques écussons, ainsi que des ornemens qui lui servaient pour ses arbres généalogiques. Valle, de plus, était bon poëte, et composa en l'honneur de plusieurs artistes des sonnets très-bien faits.

*** Jean d'Alfaro, peintre de Cordoue, était aussi poëte. Il apprit à peindre sous Jean Velasquez, et sut réunir sur les œuvres de son maître, ainsi que sur d'autres artistes, une foule de détails que son frère Henri de Alfaro, docteur en médecine, mit assez mal en ordre. — Mais il faut convenir que l'on doit à ces Alfaro

moires authentiques de l'académie de Séville *, et plusieurs autres manuscrits inappréciables par leur abondance et leur authenticité **. Mais

---

la conservation des manuscrits si précieux de Paul de Cespedes, intitulés : 1°. *De la Comparacion de la Antigua y Moderna Pintura y Escultura en que se trata de la escultura de las obras de los antiguos, y si se avantajaban a las de los modernos*, qu'écrivit l'illustre auteur à Cordoue en 1604. — 3°. *El Templo de Salomon*, dans lequel notre même Cespedes trace avec un savoir des plus profonds ses idées sur l'origine de la peinture. — 3°. *El Poema de la Pintura*. Le plan de cet ouvrage, l'élévation, la clarté des idées, la pureté du langage, l'harmonie et la noblesse de la versification donnent à Cespedes un rang distingué parmi les productions des célèbres poëtes, tels que Garcilaso, Boscan, Louis de Léon, les Argensolas, et autres savans Espagnols.

* Le conseiller de Castille, M. de Bruna, possède ces mémoires authentiques de l'académie de Séville. On y trouve les details de son érection provisoire en 1660; le choix unanime de Murillo pour président; et la souscription de cent trente-huit professeurs qui tous à l'envi et successivement ont soutenu à leurs propres frais cet établissement qui fit naître tant de grands artistes.

** Parmi ces manuscrits, je dois citer comme un des plus intéressans, celui qu'écrivit au milieu du 17e. siècle Joseph Martinez, peintre de Philippe IV et de son fils, don Jean d'Autriche, intitulé : *Discursos practicables del nobilisimo arte de la pintura, sus rudimentos, medios y fines que ensena la experiencia, con los exemplares de obras insignes de artifices ilustres*. — C'est là que sont les plus nombreux détails sur les professeurs aragonais et sur quelques étrangers qui vinrent peindre en Espagne. — Je dois citer encore comme des sources très-fécondes, les manuscrits de l'abbé Gordillo; la Cuesta Saavedra, du chanoine de Séville,

curules; de profonds connaisseurs argumentent, décident que rien n'est comparable à ces joyeux Flamands.

« Son Altesse Royale l'a dit : voyez son cabinet. »

Ils se trompent; car,

Près d'un Téniers tout argentin,
J'admire un élégant Albane :
Sous un Stein un peu clandestin,
Brille un Corrége un peu profane :
Ostade, contre un Pérugin,
Fait des mines à Michel-Ange;
Jacques Ruisdaël se dérange
Pour laisser entrer un Lorrain :
Et le goût réglant l'harmonie,
Dans ce délicieux séjour,
Des fiers Espagnols le génie
En pompe est admis à la cour. *

La France et l'Italie, la Flandre et les Castilles, voient donc leurs illustres

*Dans un cabinet formé par l'imagination, on excusera sans doute le mélange de ces écoles.

ont fait connaître plus de deux cents professeurs de mérite qui avaient concouru à l'ornement de ce temple.

C'est de cette réunion immense de détails qu'est sortie la vie des Peintres que j'offre en ce moment, et celles que successivement je présenterai des Sculpteurs, des Architectes, des Peintres en Miniature, sur vélin, émaux et vitraux; des Graveurs en tout genre et des Peintres Etrangers, qui tous ont concouru à embellir l'Espagne.

Mon but est de familiariser les amateurs et les artistes de ma patrie avec ceux d'un pays aussi vraiment illustre que l'Espagne. Pour être restés ignorés, tous ces Castillans laborieux n'en sont pas moins des hommes du plus rare mérite, dignes, sous tous les rapports, d'être signalés à la postérité de tous les pays civilisés.

PRÉCIS.

PREMIER POINT.

Le quinzième siècle ramenait en Italie les beaux jours de Périclès; mais cette heureuse révolution, qui sur les rives du Tibre voyait renaître les arts, ne faisait qu'en préparer le retour en Espagne.

Il est vrai que les Maures, ce peuple magnifique, avaient laissé dans ces lieux de superbes monumens d'architecture arabe et gothique; mais leurs somptueux édifices semblaient demander aux peintres et aux sculpteurs des chefs-d'œuvre pour les orner.

Parmi les sculpteurs, l'Espagne comptait déjà de grands artistes dans leur genre; ils adoptaient le fini et l'extrême détail qui distinguaient la peinture d'Albert Durer. Ils drapaient avec exactitude, dessinaient avec correction; mais ils manquaient de grâce, et surtout d'expression.

Parmi les peintres, Gallegos fut le seul qui acquit assez de renommée pour balancer peut-être celle de Durer : malheureusement, il n'existe, intact de lui, que le magnifique tableau de la chapelle de Saint-Clément à Salamanque.

On peut citer encore Velasco, qui suivit Gallegos; et juger la vérité de cette assertion, puisqu'on possède à Paris l'un de ses ouvrages, qui sans doute est une des merveilles de l'art.

Celui de Gallegos, à Salamanque, représente la

Vierge tenant l'Enfant Jésus, et ayant à ses côtés Saint André et Saint Christophe. Celui de Velasco, dans Paris, représente le triomphe de la religion chrétienne sur le judaïsme.

Le seizième siècle s'ouvre sous les plus heureux auspices; l'Espagne, dominant les mers, triomphait en Italie. Elle découvre les Amériques, et parvient à un degré de splendeur qui la met au-dessus des autres nations.

Les Romains, après avoir vaincu la Grèce, y puisèrent le goût des lettres, des beaux-arts, et firent voir à Rome l'étonnant spectacle d'un peuple de vainqueurs éclairés par les vaincus : ainsi les Castillans, souverains en Italie, admirèrent à loisir les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, de Léonard de Vinci, de Raphaël, de Bramante, du Titien, du Corrége et de beaucoup d'autres grands maîtres. Ainsi, portés d'eux-mêmes à la grandeur, les Espagnols, s'alliant avec le goût, portèrent sur les rives du Bétis le luxe, la politesse, les lettres et les arts du Latium. Ce fut alors que Berruguete, Valdelvira, Becerra, Vergara, et quelques autres, enrichis des connaissances qu'ils avaient acquises dans ces heureux climats, revinrent dans leur patrie pour l'orner de leurs chefs-d'œuvre.

Mais les partisans de l'ancien goût en voulaient perpétuer les maximes.

En sculpture, le maître autel de la cathédrale de Séville;

En peinture, les ouvrages de Sturme et d'Arfian,

Sont une preuve de leur opiniâtreté : car ces œuvres sont du milieu du seizième siècle ; et cependant cet âge est l'époque du bon goût en Espagne.

L'architecture gothique, immortalisée par de magnifiques bâtimens, ne pouvait céder la place à la moderne, qui, par sa simplicité, avait une apparence trop mesquine ; c'est ce qui produisit un grand mal, et voici comment :

Les architectes voulaient plaire : pour obtenir cet avantage, il fallait se conformer au goût du jour ; mais, sans trop vouloir se départir de leur manière, ils voulurent se rapprocher du style gothique, et ils s'égarèrent. Ils étaient tous peintres, sculpteurs et architectes à la fois. De leur indécision naquit une architecture mixte. Dans les arceaux, les colonnades, les dimensions, et dans tous les principes fondamentaux, cette architecture était celle de Vitruve ; mais elle était couverte de grotesques, surchargée d'une sculpture divisée en petits corps, tantôt délicate, tantôt confuse, parfois mesquine, parfois riche et légère. C'était, enfin, une architecture extraordinaire qui, malgré l'assertion de Pons et de Cean, n'était pas celle de Michel-Ange, dont les ouvrages sont dans le goût de la véritable architecture gréco-romaine. Ce genre mixte eut cependant plus d'influence qu'on ne devait le croire. La sculpture, il est vrai, prit de là son essor, et parvint, dans ce seizième siècle, à son plus haut degré de splendeur, comme le prouvent les ouvrages de

Vigarni, de Berruguete, Valdelvira, Siloé, Becerra, Monegro, Vergara, Étienne Jordan, Raphaël de Léon, si connu par le superbe chœur de Val de Iglesias, et beaucoup d'autres.

Quoi qu'on dise de la correction dans le dessin, et des nobles maximes que suivaient alors les peintres espagnols, cette époque ne fut cependant pas la meilleure pour la peinture. Les maximes de Michel-Ange et de Raphaël, fondées sur l'étude de l'antique, étaient préférables à celles de ces derniers temps; mais l'Espagne sortait, pour ainsi dire, des ténèbres. La nature ne lui avait pas encore accordé ces génies fougueux et créateurs qui distinguèrent les grands maîtres du 17e. siècle. Il faut dire aussi que les poëtes espagnols du seizième âge, supérieurs en goût, et sans doute en mérite, à ceux du siècle suivant, n'avaient cependant ni le feu, ni la grâce, ni l'abondance d'un Lope de Vega, d'un Quévedo, et d'autres littérateurs de leur temps.

Ce 16e. siècle produisit cependant, en peinture, quelques grands maîtres.

Vincent Joanes, l'auteur de la Cène, qu'on a vue chez M. Bonne-Maison, et de plusieurs beaux tableaux qu'on retrouve à Madrid, mérite, quoique sec, d'être compté parmi les premiers talens de toutes les écoles.

Le correct, le noble Louis de Vargas, auteur d'une Descente de Croix, dans l'hôpital de las Bubas,

à Séville, est peut-être le plus grand dessinateur qui jamais ait existé.

Le divin Morales, Sanchez Coëllo, Cotan, Carbajal, Barroso, Louis Velasco, et beaucoup d'autres, avaient chacun un mérite assez transcendant pour souffrir l'analyse la plus sévère, et gagner dans les comparaisons avec de grands émules des autres écoles.

Fernandez Navarrete, surnommé avec raison le Titien de l'Espagne, fut un prodige. Très-jeune, il était devenu sourd et muet; cependant il fut le meilleur de cette belle époque. Il avait de la hardiesse, et l'emportait sur tous ses rivaux par la couleur.

Le passage du 16e. siècle au 17e. fut des plus brillans. L'Escurial avait fixé le goût des arts en Espagne.

L'architecture gothique et mixte avait disparu.

Dans Monegro et Léoni la sculpture conservait deux soutiens de sa splendeur.

Les peintres abandonnaient leur timidité, et la remplaçaient par un pinceau vigoureux et correct.

A Séville, le riche Roëlas, le fougueux Herrera, préparaient une nouvelle école.

A Madrid, Vincent Carducho, Eugène Caxes, et d'autres, se faisaient distinguer par l'exactitude du dessin et le charme de la couleur.

A Valence, les Ribalta, les Orrente, ramenaient

les écoles romaine et vénitienne, et développaient des talens supérieurs.

A Tolède, Louis Tristan, le père Mayno, maître de Philippe IV;

A Cordoue, le savant poëte et peintre Cespedes,

Se faisaient tous remarquer.

Le règne de Philippe III, qui dura de 1598 à 1621, fut encore celui du bon goût dans l'architecture, fomenté par les élèves d'Herrera, surtout par le fameux Mora.

La peinture, il est vrai, comptait peu de partisans. Le dessin n'était plus celui de l'antique. L'école de ce temps se faisait remarquer seulement par un coloris plus onctueux; mais tout annonçait une décadence prochaine.

C'est alors que, par un prodige assez difficile à expliquer, le règne de Philippe IV, qui fit déchoir la sculpture, et plongea l'architecture dans un degré inouï de corruption, fut celui qui, dans l'art de peindre, vit éclore ces talens supérieurs, qui assignent à l'Espagne un rang éminemment distingué dans le temple des arts. Ce prince, passionné pour les plaisirs, eut une cour brillante. Tous les courtisans petillaient d'esprit, faisaient des impromptus, et substituaient les pointes et les rébus à la manière du règne précédent, dont le caractère portait l'empreinte sévère des anciens; on courait au bal et au théâtre, tandis qu'on perdait le Roussillon et le Portugal.

Dans les premières années de ce règne désastreux,

on vit cependant paraître l'un des plus grands et le meilleur des maîtres espagnols peut-être. L'illustre Velasquez de Silva vient à Madrid, peint le roi sous les auspices du duc d'Olivares, obtient le faveur du monarque, et bientôt embellit la cour par ses productions magnifiques.

Alphonse Cano, élevé à Séville, y passe sa jeunesse dans une constante étude, et devient un talent supérieur, comme peintre, architecte et sculpteur. Après avoir parcouru l'Espagne, il se présente à Madrid, y cause une grande sensation. On veut le retenir; mais il préfère un canonicat pour Grenade, que bientôt il sait orner d'œuvres dignes de tout éloge.

François Zurbaran s'immortalisait à Séville par son tableau de Saint Thomas, qui lui valut tous les suffrages : on a pu juger à Paris s'ils étaient mérités.

Espinosa, dans Valence, obtenait la palme de la peinture.

Moya, l'un des plus parfaits élèves de Vandyck, imitait son maître au point de surprendre et de laisser dans le doute les observateurs.

Un jeune homme, né pour les arts, sans appui, sans secours, se procure une pièce de toile, en fait des tapis de fleurs; et avec le produit, qui tout au plus le pouvait conduire à Madrid, part de Séville pour Rome. Il arrive dans la capitale des Espagnes, voit Velasquez. Ce grand artiste ouvre au voyageur les trésors des palais, et particulièrement de l'Escurial. Le candidat, pendant trois ans, copie Rubens,

Vandyck, Titien, l'espagnol Ribera qui enchantait alors l'Italie, et cherche surtout à imiter Velasquez. Il retourne dans sa patrie; c'est là que, donnant l'essor à des inspirations qu'il ne tenait que de lui-même, Murillo balance la réputation de son maître, commande à l'estime et à l'admiration générale par son inimitable coloris, le flou de son pinceau, le vrai de ses chairs et la suavité de son style.

La sculpture en décadence se soutenait cependant encore. Gaspard Delgado et le Montagnès, à Séville, faisaient des statues agréables, gracieuses, bien dessinées, et surtout bien drapées.

Alphonse Cano imitait la simplicité de l'antique avec la grâce que l'on retrouve en ses peintures.

Hernandez, en Castille, abondonnait la manière de Buonarota, qui y régnait, puisque les bons sculpteurs du 16e. siècle apprirent en Italie; mais il étudiait d'après nature, et parvint à un mérite si transcendant, que, s'il était facile de transporter ses ouvrages, il jouirait dans l'étranger d'une renommée égale à celle de Velasquez et de Murillo en peinture.

Pereira terminait cette statue de saint Bruno, qui forçait tous les amateurs de tous les pays à s'arrêter rue d'Alcala, devant le couvent de las Baronesas, dont elle ornait le portail.

Les colonnes torses, le goût, que les Espagnols appellent *talla* (qui sont des fleurs de bois dorées), entraînaient l'architecture vers sa ruine. Jean Gomez de Mora, élève d'Herrera, dont j'ai parlé,

la soutenait encore par ses ouvrages; mais à sa mort, qui eut lieu en 1648, il ne resta aucun architecte pour suivre les règles de Vitruve et de Vignole.

Le 17e. siècle touchait à sa fin. Philippe IV n'était plus : Velasquez, mort avant le roi, avait laissé son gendre Martinez del Maso le plus grand paysagiste espagnol.

Murillo soutenait à Séville une académie d'artistes, laissait des élèves assez faibles, si ce ne sont Villavicencio, son ami, Tobar, qui le copiait à s'y méprendre, et un très-petit nombre d'autres.

Pereda, Carreño, Cerezo, étaient alors les meilleurs peintres; mais, en ce moment; il parut un génie pour la peinture.

Claude Coello, né sous Philippe II, eût été l'un des plus grands artistes de ce temps, comme il le fut du sien. Le tableau de l'Eucharistie, dans la sacristie de l'Escurial, est sans doute l'un des tableaux les plus extraordinaires que jamais ait créés aucun artiste d'aucune école.

Pierre Roldan, sculpteur, de Séville, et Pierre de Mena, élève de Cano, de Grenade, faisaient des statues qui, sans avoir rien de l'antique, rendaient exactement la belle simplicité de la nature. Celles du premier surtout sont pleines d'expression et bien drapées.

La peinture meurt avec le siècle et les arts; les lettres l'avaient précédée au tombeau. Tandis que la France, sous Louis XIV, acquérait la supériorité,

par les armes, sur le monde, et le surpassait en lumières, l'Espagne perdait sensiblement toute sa splendeur.

Ne pourrait-on pas définir ainsi les causes de cette décadence?

La philosophie n'avait pas suivi la route des arts ni des belles-lettres.

L'Italie s'enorgueillissait du Tasse, de l'Arioste, de Guichardin, et n'avait pas un philosophe.

En Espagne, tandis que Granada et Cervantes, Leon et Herrera, Jauregui et Valbuena, fixant les bornes du langage, inspiraient un goût mâle, le scolasticisme dominait dans les universités, les couvrait des ténèbres les plus épaisses, et se préparait à ensevelir l'illustration qu'avait acquise cet heureux pays.

Le fanatisme sombre que Philippe II légua sans nul doute à l'Espagne, sans léguer ses talens pour régner, augmentait le mal en retardant les progrès de la philosophie *.

Taxée d'impiété, jamais elle ne put éclairer ces climats. Ce goût de la métaphysique des écoles parvint à corrompre les auteurs. Plus ils étaient obscurs, plus ils se croyaient profonds. Il fallait

---

* La philosophie dont je parle, n'est sans doute pas cette frénésie dont nous sommes victimes depuis vingt-cinq ans. Je parle de celle qui, laissant aux lumières le soin de se propager, n'arrête que les excès. Je parle de cette saine philosophie qui, sœur de la tolérance, vient de s'asseoir sur le trône avec Louis-le-Désiré, dont elle semble en effet diriger toutes les intentions particulières.

que ce mauvais goût se répandît sur les arts. En effet, lorsque le beau naturel et la simplicité se comptaient pour rien, les artistes pouvaient-ils ne pas les abandonner?

Mais, ne devra-t-on pas trouver aussi les causes de cet abaissement dans la décadence politique de l'Espagne? Qui ne sait que le sort des lettres suit toujours celui des armes; que les Athéniens virent naître leurs grands artistes dans leurs siècles de victoire; que les Romains, sous César et Auguste, dominant l'univers, rivalisaient les Grecs; et qu'enfin l'Espagne, triomphante sous Charles-Quint et Philippe II, devait cultiver ces arts avec plus de succès, que lorsqu'abattue sous Philippe IV, avilie sous Charles II, déchirée par des guerres intestines dans les premières années de Philippe V, elle n'avait, parmi les nations, d'autre place que celle que lui laissait l'éclat de son ancien nom?

Cependant elle conserva, malgré sa décadence, quelques soutiens dans la peinture et la sculpture. Ces deux arts la consolaient de la dépravation de l'architecture. Palomino, parcourant l'Espagne, recueillait les Nouvelles Vies de ses peintres, peignait d'assez belles fresques à Valence, et des tableaux très-médiocres, épars dans tout le royaume. Tobar copiait très-bien Murillo; et, la seule fois qu'il osa être original, laissa un très-beau tableau, que l'on voit dans une chapelle de la cathédrale de Séville, cour des Orangers.

Viladomat, presque sans l'avoir appris, se distinguait dans la peinture à Barcelone. A peine y eut-il d'autres peintres dignes d'attention. Louise Roldan, fille du fameux Roldan, sculpteur, était elle-même une habile statuaire.

La guerre sanglante qui disputait la couronne d'Espagne, empêchai Philippe V de développer les belles idées qu'il avait puisées à la cour de son aïeul Louis-le-Grand. A peine se voit-il affermi sur le trône, qu'il appelle de l'Italie les meilleurs peintres du temps, et achète les antiquités de la reine de Suède : des sculpteurs français accourent pour orner Saint-Ildefonse. Juvarra, donnant l'essor à son imagination gigantesque, trace le modèle d'un palais qui, en richesse, en magnificence et en grandeur, aurait effacé les plus superbes monumens qui existent en Europe.

On projette une académie des arts.

On envoie des jeunes gens à Rome, avec des pensions, pour y étudier.

Le théâtre du Retiro retentit des chefs-d'œuvre de Métastase, mis en musique par les maîtres les plus fameux, et exécutés par des acteurs non moins habiles.

Nul chef-d'œuvre, il est vrai, ne distingua ce règne; mais on y vit renaître le goût, et le souverain sut le léguer à ses successeurs.

Ferdinand VI fit ses efforts aussi pour hâter les progrès des arts. Madrid eut une académie des arts, destinée à prévenir désormais l'irruption du mauvais goût.

Charles III laisse le trône de Naples, après s'y être signalé comme protecteur de toutes les grandes conceptions. Les découvertes d'Herculanum, le riche Musée d'antiquités, les jardins, les fabriques de Caserte, de nombreux ouvrages, construits par ses ordres dans cette capitale, sont les gages authentiques de son goût éclairé. Ce monarque arrive en Espagne : à l'instant des routes somptueuses rendent les communications faciles; les rivières sont resserrées dans leur lit; des ponts magnifiques les traversent; des colonies nouvelles s'élèvent sur le sommet et les collines de la Sierra-Morena. Madrid est décoré de promenades superbes, d'un cabinet d'histoire naturelle, d'un jardin botanique, de douanes, etc. Il est pavé, purgé des immondices qui l'infectaient; des établissemens sans nombre, des réglemens sages éternisent la mémoire de ce grand roi.

Raphaël Mengs, le peintre de la philosophie, établi en Castille, mille artistes se distinguant dans leurs professions, concouraient tous au développement des idées de ce souverain, qui, en Espagne, et particulièrement à Madrid, a laissé des preuves répétées de sa magnificence et de la protection distinguée qu'il accordait aux beaux-arts. Les lettres ont suivi la même route.

Charles IV, prince des Asturies, protégeait aussi les arts avec passion. Le charmant asile qu'il avait offert à leurs productions au pied de l'Escurial, en est un témoignage irrécusable.

Il est couronné roi d'Espagne. Je dois m'arrêter.

SECOND POINT.

Charles-Quint et Philippe II, après avoir donné le plus brillant essor aux arts en Espagne, avaient laissé des richesses trop nombreuses au sacerdoce, pour que les prêtres, dépositaires en partie de la fortune publique, n'influassent pas sur ces mêmes arts.

Il est constant que tout l'or des Amériques venait se fondre dans les couvens, qui, d'après le calcul le plus impartial, possédaient les deux tiers du sol cultivé.

La religion influençait la politique du cabinet de Madrid.

Les religieux influençaient, maîtrisaient les esprits des particuliers, et surtout des jeunes gens qui tous leur étaient confiés.

Les artistes, presque toujours nécessiteux, s'adressaient au pouvoir qui, dans ces contrées, résidait essentiellement chez les moines.

De là cette prodigieuse série de Vierges, de Saints Joseph, de Jésus, etc., en sculpture.

De là cette immense quantité en peinture de Vierges, de Conceptions, d'Annonciations, de Madeleines, de *Noli me tangere*, de Suzannes, d'Éducations de la Vierge, de Visitations, etc. Ces sujets gracieux souriaient à l'imagination des jeunes peintres; tandis que les Flagellations, les Calvaires, les Christs au tombeau, les Tortures, les Martyres

étaient les épisodes que saisissaient les peintres qui, devenant timorés, considéraient ces tableaux comme autant d'offrandes expiatoires propres à leur mériter des indulgences.

Voilà donc l'origine de cette multitude de sujets pieux qu'on reproche à l'école espagnole.

Observez, à la suite de cet énoncé, que les peintres, soit Castillans, soit étrangers, appelés à peindre les voûtes, les escaliers, les corridors des cloîtres, etc., devaient suivre rigoureusement le sujet qu'on leur imposait. Pour qu'ils ne s'en écartàssent pas, très-souvent on les soumettait à des théologiens versés dans l'histoire sacrée, qui ne quittaient pas les artistes pendant l'exécution.

Ces religieux suivaient bien scrupuleusement le texte indiqué; mais, attachés à tel ou tel couvent, ils avaient toujours grand soin de faire admettre dans la composition un ou deux personnages vêtus de l'habit de leur ordre.

De là cette foule d'anachronismes que l'on retrouve dans ces sortes de productions.

Cependant, me dira-t-on, pourquoi ces Espagnols, nés sous un heureux climat, n'ont-il pas, comme les Italiens, varié leurs compositions? Pourquoi ne voit-on pas, à la suite de tant de sujets mystiques, quelques-uns de ces rians épisodes de la mythologie des Grecs? La théologie, dirai-je encore, s'emparait des pinceaux de l'artiste, dont les talens étaient subordonnés au culte. Sans doute il eût été fort imprudent de retracer des fictions où l'Amour

et son brillant cortége jouassent les principaux rôles. Car il est très-vrai que Charles III, le souverain vraiment le plus philosophe que l'Espagne ait eu, donna, sur la fin de ses jours, l'ordre exprès qu'on brûlât les compositions délicieuses où le Titien s'était surpassé, pour donner à Vénus tout le prestige de la beauté. Mais il est de même très-vrai que son ministre eut l'air d'obéir, en annonçant au roi le sacrifice de tant de chefs-d'œuvre qu'il avait eu le soin de faire céler dans un endroit appelé *el Revêque*.

A la suite de tant de contraintes, les sculpteurs, pour se délasser, composaient des vases, créaient mille sujets chimériques, tandis que les peintres peignaient des fleurs, des natures-mortes, des trompe-l'œil, genre dans lequel ils ont particulièrement excellé.

Que répondre à ce goût du siècle?

Partout la nécessité fait loi. Supposons un instant que, dans quelques révolutions des temps, un amateur voulût réunir des tableaux appartenans aux dernières vingt-cinq années qui viennent de s'écouler. Il ne rencontrerait que des revues, des batailles, des chevaux. Il trouverait surtout des généraux souriant à des bombes en éclat. Aux observations que cet amateur pourrait faire sur la monotonie de cette collection, on lui dirait : Ce temps a vu toutes les fortunes chez les militaires; le gouvernement était essentiellement guerrier; les arts rapportaient tout au soldat, qui seul pouvait les soutenir. De là cette effroyable quantité de tableaux de combats, qui ne doivent leur création

qu'au malheureux système qui si long-temps a dominé.

Mais revenons à l'école espagnole. Malgré toutes les entraves qui l'ont tourmentée, que de beautés n'a-t-elle pas produites! Qui pourrait croire que M. le chevalier de Jaucourt, savant aussi vraiment instruit qu'aimable, n'en ait pas dit un mot dans son article *Peinture* de l'Encyclopédie! Qui pourrait croire que dans ce réservoir des sciences, vous ne trouverez rien qui rappelle ces nombreux émules de toutes les écoles et de tous les genres? Rien ne pourrait, en effet, vous éclairer sur les trois écoles qui composent l'académie espagnole; et cependant des chefs-d'œuvre sans nombre en consacrent l'existence.

L'école de Valence voit à sa tête l'illustre Vincent Joanes.

L'école de Madrid, pour coryphée, présente le magnifique Velasquez de Silva.

L'école de Séville a pour prince le célèbre Barthélemi-Estevan Murillo.

Vincent Joanes, né en 1523, nourri des beautés de Rome, où il avait séjourné, ramena dans sa patrie le style des Perugin, des Michel-Ange, des Raphaël, qu'il avait particulièrement étudiés. Voilà pourquoi l'école de Valence, qui forma les Ribalta, les Orrente, peut être regardée comme l'école espagno-italienne, puisqu'on retrouve dans ces derniers maîtres le faire, la composition et toutes les

réminiscences des écoles romaine, lombarde, vénitienne, etc.

Jacques Velasquez de Silva, né en 1599 à Séville, apprend sous Herrera, qui, plein de talent, était du caractère le plus emporté; lui préfère la douceur de Pacheco, et vient, en 1622, à Madrid, où il jeta les fondemens de son école, en 1623. C'est à ces maîtres qu'il dut sa première manière, qui le conduisit à être naturaliste, principe fondamental qu'il n'a jamais abandonné.

Rubens paraît à Madrid, en 1628. Les deux artistes ne se quittèrent plus. Pendant neuf mois le célèbre Flamand, par ses descriptions instructives sur les tableaux de l'Escurial, enflamma l'imagination de Velasquez, qui partit pour Rome en 1629; alors notre Espagnol, sans jamais oublier la nature, ayant su dérober quelque couleur à Rubens et à Vandyck, mit savamment à profit ses nobles incursions à Venise, Rome, Ferrare, Naples, etc., et revint, en 1631, avec un talent tellement universel, que dans son faire on retrouve tous les genres. Mais, par une singularité bien frappante, il existe dans sa composition et dans sa couleur des rapports tellement inhérens à la manière de Lebrun, que l'on pourrait présumer que ces deux maîtres se sont communiqués.

Il n'est en effet aucune bataille de ce grand artiste français qui ne puisse admettre en regard la remise d'une ville au marquis de Pescara par Velasquez, Ces rapports incontestables qui se trouvent dans

maintes productions, me feront donner avec confiance à l'école de Madrid le titre de gallo-espagnole.

Barthélemi Estevan Murillo paraît à Séville en 1618, apprend les élémens sous Jean del Castillo, bon dessinateur; mais Murillo, tourmenté du besoin de savoir, employait tous ses momens à peindre des tableaux de pacotille pour les Amériques. Voilà sa première manière, dont j'ai recueilli avec respect trois tableaux à l'Alcazar de Séville.

Pierre Moya se présente à son retour de Londres, d'où il rapportait la brillante couleur de Vandyck.

Murillo s'enflamme, part pour Rome en 1643, reste à Madrid près de Velasquez, l'étudie et revient à Séville en 1645. Il étonne de suite par ses productions du couvent de Saint-François, qui sont des réminiscences exactes du faire de Velasquez. Ce genre forme sa seconde époque.

Mais, poursuivi par le feu du génie, il broie sur sa palette les couleurs du Titien, de Rubens, de Ribera, de Vandick, de Velasquez, et proclame l'école de Murillo. C'est alors qu'ayant toujours pour guide la nature, il parvint au titre du plus grand des coloristes, personne n'ayant su, comme lui, faire couler le sang sous l'épiderme de manière à donner la vie à ses productions.

Cette troisième et dernière manière de Murillo, forme le genre de l'école de Séville. Sa composition, sa couleur, sa nature, la font, avec raison, consi-

dérer comme tenant essentiellement au genre flamand, et me la font surnommer flamenco-espagnole.

Il est donc notoire que, dans cette brillante et nombreuse série de maîtres, vous retrouverez les trois grandes écoles qui ont tant illustré l'art de peindre. Comme je n'entre pas dans des détails particuliers sur l'allemande, la hollandaise, etc., j'observerai que je ne parle pas non plus séparément des maîtres de Grenade, d'Aragon, de Murcie, d'Estramadure, etc., qui sont autant de ramifications que je rapporte aux trois branches principales, Valence, Madrid, Séville.

Qui pourrait croire que les émules de ces académies sont restés par-delà les Pyrénées, lorsqu'ils sont aussi dignes de les franchir pour s'identifier avec tous les hommes supérieurs des autres climats, auxquels il ne le cèdent en rien!

Et pourquoi les Italiens, possesseurs de tant de beautés indigènes, n'ont-ils pas parlé des Castillans qui concoururent avec Michel-Ange aux travaux du Vatican? pourquoi leur ravir leur juste portion de gloire? pourquoi les historiens, sévères scrutateurs, n'ont-ils pas signalé ces hommes de génie qui, de toutes les parties de l'Espagne, venaient apporter leur tribut à l'Ausonie? tels que les

Ferdinand et Antoine del Rincon;

Pierre et Alphonse Berruguete;

Vincent Joanes;

Gaspard Becerra;

Philippe de Vigarny, et d'autres qu'il est juste de tirer de l'oubli comme je le ferai.

Comment ont-ils pu échapper à l'examen, ces justes parallèles à établir entre les Espagnols et les peintres de tous les temps et de tous les lieux?

Comment ne pas livrer à l'admiration ces rapprochemens inouïs que l'on trouve dans tels et tels artistes qui, sans s'être jamais vus, sans s'être rien communiqué, vivant à de grandes distances, produisaient en même temps des chefs-d'œuvre qui paraissent sortir du même pinceau ou de la même école? tels que les

Gallegos,	qui paraissent ou les maîtres, ou les élèves, ou les imitateurs des	Alb. Durer;
Louis de Vargas,		Jules-Romain;
Becerra,		Daniel de Volterre;
Le Muet Fernandez Navarrete,		Le Caravage;
Le Divin Morales,		Bellin;
Vincent Joanes,		Le Primatice;
Blas del Prado,		Léonard de Vinci;
Michel Barroso,		Le Corrége;
Pantoja de la Cruz,		Luc Kranatch;
Labrador,		Deheem;
Paul de Cespedes,		Raphaël;
Orrente,		Le Bassan;
Alphonse Cano (comme sculpt.),		Michel-Ange;
Alphonse Cano (comme peintre),		L'Albane;
Velasquez,		Le Brun;
Zurbaran,		Le Sueur;
Zurbaran,		Gaspard Crayer;
Herrera Barnuevo,		Le Guide;
Niño Guevara,		Rubens;

et tant d'autres, qu'il est inutile de rapporter ici.

Enfin, comment ne pas faire connaître une école qui prend sa place parmi les académies les plus distinguées, sans rien emprunter, et qui, sans avoir

besoin d'aucun éclat étranger, présente, pour sa gloire éternelle, trois chefs suivis d'émules honorables, tels qu'on voit, dans les écoles de

VALENCE,	MADRID,	SÉVILLE,
	briller à côté des	
VINCENT JOANES,	VÉLASQUEZ,	MURILLO,
	les	
Factor,	Berruguete,	Cordoba,
Tapia,	Rincon,	Fernandez,
Borras,	Gallegos,	Sturmio,
Matarana,	Comontes,	Vasquez,
J-V. Joanes,	Pacheco,	Vargas,
Yavarri,	Sanchez Coello,	Arfian,
Novara,	Becerra,	Roman,
Ferol,	Los Cisneros,	Marmolejo,
Zariñena,	Morales,	Cespedes,
Orrente,	Blas del Prado,	Cotan,
Leonardo,	Barroso,	Herrera le Vieux,
Castañeda,	Pantoja,	Peñalosa,
F. Ribalta,	Labrador,	Zambrano,
J. Ribalta,	Cardenas,	Cano,
Piagali,	Mora,	Herrera,
Espinosa,	Mayno,	Manrique,
Guirri,	Carducho,	Saavedra,
March,	Tristan,	Zurbaran,
S. Gomez,	Caxes,	Camprobin,
Sotomayor,	Jean de Tolède,	Moya,
Orient,	Collantes,	Arellano,
Gilarte,	Navarro,	Perez,
Gasull,	Seb. Martinez,	Antolinez,
Victoria,	Cabezalero,	Bocanegra,
	Carreño,	Henrique des Marines,
	Polancos,	
	Cêrezo,	Seb. Gomez,
	Coello,	Cieza,
	Martinez del Maso,	Guevara,
	Ardemans,	Villavicencio,
	Miranda,	Tobar,
	Viladomat,	

dont le nom figure avec raison dans cette histoire des peintres espagnols, qui paraît sous les auspices d'un prince aussi distingué par son amour pour les arts, que par la protection qu'il accorde aux artistes?

Les lettres *V.*, *M.*, *S.* et *I.*, mises à la fin de chaque article, désignent les écoles où les élèves ont étudié, soit à Valence, à Madrid, à Séville, soit en Italie.

DICTIONNAIRE

DES

PEINTRES

ESPAGNOLS.

1816.

DICTIONNAIRE

DES

PEINTRES ESPAGNOLS.

A.

ABARCA (Marie de), peintre de portraits, née vers le milieu du dix-septième siècle, à Madrid, peignait le portrait avec intelligence, et surtout avec une ressemblance extraordinaire. *M.*

ABRIL (Jean-Alphonse), peintre d'histoire, parut à Valladolid vers le milieu du dix-septième siècle. Le couvent des Dominicains de cette ville posséda long-temps de eet artiste un Saint Paul brillant de couleur et de bon goût. *M.*

ACEVEDO (Christophe de), peintre d'histoire, naquit à Murcie, et fut disciple à Madrid de Barthélemy Carducho, vers 1585. Ses ouvrages ont orné long-temps divers couvens de la capitale. La noblesse dans les caractères et un dessin pur l'ont placé parmi les bons professeurs de son temps. Il peignait les grands sujets de l'histoire sainte. On ignore le temps et le lieu de sa mort. *M.*

ACEVEDO (Manuel), peintre d'histoire, naquit à Madrid en 1744, et fut élève de Joseph Lope; mais, comme il se mit à copier d'excellens maîtres, bientôt il surpassa le sien, et fut chargé de beaucoup de tableaux hors de Madrid. — Il fit entre autres pour les religieuses de la Latina un Saint Jean-Baptiste et un Saint François

qui ne sont pas sans mérite. — Il mourut dans sa patrie à 56 ans. *M.*

ADRIANO (le frère), peintre d'histoire, carmélite déchaussé du couvent de Cordoue, fut un élève de Paul de Cespedes. François Pacheco, qui le connut, le cite comme un grand artiste. — Palomino assure que le couvent a long-temps conservé de ce maître une Madeleine qui paraissait être du Titien; et Pons, le voyageur, a fait un grand éloge de l'artiste. — On aurait beaucoup de ses ouvrages, si, une fois qu'il les avait terminés, il n'avait pas eu la manie de les détruire par modestie. Il mourut vers 1630. Sa Madeleine a toujours, en Espagne, une juste réputation et la mérite. Elle est maintenant au palais de Cordoue. *S.*

AGUERO (Benoît-Manuel), peintre de batailles et de paysages, naquit à Madrid vers 1626, et fut élève de Jean-Baptiste del Mazo, dont il suivit tellement le goût et la manière dans le paysage et les batailles, qu'il vit ses ouvrages reçus dans les palais d'Aranjuez et du Retiro. — Il voulut suivre dans l'histoire le Titien, mais ne réussit pas. Il avait beaucoup d'esprit, et Philippe IV, quand il visitait l'atelier de Mazo, prenait plaisir à s'entretenir avec Aguero, qui mourut à Madrid en 1670. *M.*

AGUIAR (Thomas), peintre de portraits, disciple de Velasquez de Silva, fut grand peintre de figures en petit à l'huile; il se distingua par la franchise de son style et l'extrême ressemblance. Le poëte Solis, dont il fit le portrait, composa en faveur du peintre un sonnet qui a de la célébrité. Aguiar était à Madrid vers 1660. *M.*

AGÜILA (François del), peintre de fresques, résidait à Murcie sur la fin du 16e. siècle, et c'est là que vers 1570 il peignit, dans la cathédrale, le beau mausolée d'Alphonse-le-Sage. *V.*

AGUILA (Michel de), peintre d'histoire, mourut à Séville, vers 1736. Ses ouvrages jouissent de quelque estime par la seule raison qu'ils approchent du style de Murillo. *S*.

AGUILERA (Jacques), peintre d'histoire, eut une grande réputation à Tolède vers 1587. Il était ordinairement appelé à apprécier les tableaux que les chapitres et grands d'Espagne demandaient aux artistes; il sut honorer les arts et concilier les intérêts de chacun: il reste peu de ses ouvrages dont la plupart ont péri dans un incendie. — Il peignait l'histoire sacrée; sa mort n'est pas connue. *M*.

AGUIRRE (François de), peintre de portraits et restaurateur, élève d'Eugène Caxes, se dédia particulièrement à la restauration. Il entra dans la carrière en 1646, à Tolède. Il rajeunit un tableau de l'école allemande du 14e. siècle, que Blas del Prado avait aussi retouché en 1586. Notre artiste se mit à faire de tous les grands tableaux de la cathédrale, qu'on eut le malheur de lui confier, des petits Aguirre. Cette manière de restaurer a perdu en Espagne une quantité immense d'ouvrages précieux. Le peu de scrupule que des étrangers ont mis à s'annoncer comme restaurateurs, et la facilité des Espagnols à les croire, ont perdu pareillement un très-grand nombre de chefs-d'œuvre. On ne connaît que des portraits d'Aguirre. *M*.

AGUIRRE (Hortes de Velasco d'), marquis de Montehermoso, fut un amateur assez distingué pour tenir un rang parmi les artistes et mériter, en 1756, d'être nommé membre de l'académie de Saint-Fernand. *M*.

ALCALA (le duc d'), amateur, avait pour grand ami François Pacheco, qui nous fait savoir qu'à l'exercice des armes, le duc joignait l'étude de la peinture. C'est à lui que nous devons aussi le peintre Jacques Romulus qu'il

mena jeune à Rome, lorsque le duc y fut nommé ambassadeur près Urbain VIII. *M.*

ALFARO DE GAMEZ (Jean de), peintre d'histoire et de portraits, naquit à Cordoue en 1640, et y fut disciple d'Antoine del Castillo. Il vint ensuite à Madrid travailler sous Velasquez qu'il imita dans les portraits. Velasquez lui fournit l'occasion de copier les Titien, les Rubens et les Vandyck qui ornaient les palais royaux. Peu de temps après s'être livré à cette étude, Alfaro retourna dans sa patrie, rempli d'orgueil plus que de talent. Ses parens et amis, persuadés de son savoir, lui donnèrent beaucoup de tableaux à faire. Il fut entre autres chargé de la plus grande partie des sujets de la vie de saint François pour le cloître du couvent de ce nom, et, quoiqu'il ne travaillât qu'à l'aide de gravures, il avait le soin de mettre sur chaque tableau *Alfaro pinxit.* Castillo, fâché de se voir supplanté par un élève aussi jeune, et qui n'avait pour son premier maître aucune considération, sollicita l'avantage de peindre l'un des sujets arrêtés pour le même cloître. L'ayant obtenu, il mit au bas : *Non pinxit Alfaro*, ce qui devint proverbe. Alfaro, continuant à travailler, fit pour son ami, le régidor d'Arcé, le portrait de Pierre Calderon de la Barca, que l'on mit sur le tombeau du poëte. —L'amiral de Castille nomma Alfaro son peintre, l'honora de sa confiance et de son amitié; peu de temps après, l'amiral fut exilé, son protégé l'abandonna. S. Exc. souffrit beaucoup de cette ingratitude. Revenant à Cordoue, notre ingrat pria Palomino de se rendre à Madrid, en lui donnant des lettres d'autorisation pour continuer les tableaux qu'il avait commencés dans cette ville. Alfaro resta dans Cordoue chargé de divers ouvrages publics, entre autres du monument de la cathédrale. De retour à Madrid, en 1680, il voulut se présenter à l'amiral, rappelé de son exil; mais

S. Exc. ne voulut plus recevoir le peintre, telles instances qu'il fît. Le chagrin que conçut notre artiste de cette juste sévérité de l'amiral, le conduisit en peu de temps au tombeau.—Alfaro, ayant passé sa jeunesse à voyager, avait peu étudié. Une étincelle de goût et quelque coloris sans qu'il fût question du dessin, suffisaient à cette époque de la décadence des arts pour accréditer un peintre; en effet, Alfaro ne fut point dessinateur, car à peine étudia-t-il cette partie de l'art : cependant ses petits portraits à l'huile jouissent d'une grande réputation. Alfaro était poëte et fort lettré. Palomino recueillit à sa mort beaucoup de bons livres avec des notes intéressantes, particulièrement sur Becerra, Cespedes et Velasquez. *S.*

ALFON (Jean), peintre d'histoire, né à Tolède, peignit en 1418 divers reliquaires de la cathédrale; ils se conservent encore et ont le mérite du temps. *M.*

ALMOR (Jean), peintre d'histoire, naquit et travailla à la Chartreuse de la Conception de Saragosse où il mourut il y a peu de temps. *V.*

ALVAREDA (Raphaël de), peintre de Valladolid vers 1626. Ses ouvrages sont sans conséquence. *M.*

ALVAREZ (Laurent), peintre d'histoire; après avoir étudié à Valladolid et à Madrid, sous Barthélemy Carducho, s'établit à Murcie, vers 1688, et y exécuta dans plusieurs couvens divers ouvrages qui n'étaient pas sans mérite. *M.*

ALVAREZ DE NAVA (Louis), peintre amateur, chevalier de Saint-Jacques et capitaine des gardes royales, fut reçu pour ses talens à l'académie de Saint-Fernand en 1653. *M*

AMAYA, peintre d'histoire, élève de Vincent Carducho, peignit à Ségovie, vers 1682, différens tableaux

qui se sont toujours fait remarquer par le coloris et la correction du dessin. *S.*

AMBERES (Francois de), peintre d'histoire, et sculpteur de Tolède, orna de ses tableaux, en 1502, la cathédrale. En 1507, il fut chargé par le chapitre de diverses sculptures, qu'il termina de concert avec Jean de Bruxelles et Laurent Gurricio. De 1508 à 1510, il peignit avec Jean de Bourgogne et Villoldo les tableaux de la chapelle arabe que l'on voit toujours avec intérêt. *M.*

ANEDA (Jean de), peintre d'histoire, naquit à Burgos où il peignit en 1565, avec Jean de Cea, différens tableaux que l'on voit encore dans la cathédrale et sur lesquels il n'y a rien à dire. *M.*

ANTOLINEZ (Joseph), paysagiste, naquit à Séville en 1639, et vint à Madrid avec quelques principes de l'art de peindre. François Ricci le reçut dans son école, où il se fit distinguer par la beauté des teintes qu'il savait répandre avec grâce dans le paysage : son goût déterminé pour l'escrime le fit mourir très-jeune. Déprécié par un autre amateur plus adroit que lui, fatigué d'avoir fait long-temps des armes et sans succès dans un assaut, il en prit une fièvre maligne qui l'enleva en peu de jours. Antolinez mourut en 1676. La jalousie d'Antolinez pour les artistes qui en savaient plus que lui, le rendait mordant et augmentait la jactance qui lui était naturelle; aussi n'avait-il aucune considération pour l'humilité de Cabezalero, la gravité de Carreño, le grand mérite de Coello, ni même pour son maître, qu'il appelait peintre de paravents, parce qu'il peignait les toiles de fond au théâtre du Retiro. Le maître sut châtier l'élève d'une manière très-piquante. Dans une des occupations pressantes qu'il eut au théâtre, Ricci obtint de faire appeler, sous peine d'une amende de 100 ducats d'or, Antolinez pour l'aider. L'élève ne put

se refuser à l'ordre de l'alcade. Arrivé à l'atelier, on lui désigna une toile pour y travailler : Antolinez resta un jour devant le châssis, et ne fit rien que de très-mauvais. Ricci, examinant l'ouvrage, lui dit: « Vous voyez ce que c'est que de peindre des paravents » ; et puis s'adressant au plus jeune de l'atelier, « Vas laver cette toile qu'Antolinez a gâtée ». Sans une mort prématurée, les défauts d'Antolinez, qu'il a si cruellement payés, n'auraient pas empêché qu'il ne devînt paysagiste d'un talent supérieur. Tous les amateurs recherchent avec intérêt ses productions. *S.*

ANTOLINEZ DE SARABIA (François), paysagiste historien, après avoir étudié les lois à Séville, se dédia à la peinture dans l'école de Murillo, dont il suivit éminemment le goût et la couleur. Il vint à Madrid en 1672, près de son oncle Antolinez, qu'il vit mourir dans ses bras, en 1676. Malgré son talent distingué dans l'art de la peinture, Antolinez voulait ne pas être peintre, et préférait passer pour homme de lettres, à l'effet d'obtenir des places au barreau. Son extravagance ne lui permettait pas de finir le temps qu'exigeait sa charge, et il revenait à Madrid avec de nouvelles prétentions. C'est là qu'en secret il peignait pour exister. Fatigué de prétendre, et la cour de justice encore plus de l'entendre, Antolinez revint à Séville où il exerça comme avocat et comme peintre. C'est alors qu'il fit tous ces petits tableaux que l'on rencontre chez tous les amateurs, et dont on peut voir quelques échantillons chez moi. On y trouve de la couleur, de l'invention, et surtout une extrême facilité. Ayant perdu sa femme, il revint à Madrid en habit de clerc, avec le projet de se faire ordonner, ce qu'il ne put obtenir. Antolinez mourut en 1700, laissant des regrets aux vrais amis des arts, qui voyaient avec peine le mauvais emploi qu'il avait fait des talens que la nature lui avait départis. *S.*

ANTONIO (Pierre), peintre d'histoire. Palomino dit qu'il ignore son nom de famille; mais il peut bien s'appeler Antonio, comme c'est effectivement, car cette dénomination est très-commune en Espagne. Antonio naquit à Cordoue en 1614, et fut élève d'Antoine del Castillo. A la mort de son maître, Antonio sut se concilier l'estime générale, autant par ses talens que par ses manières. Sainte Rose de Lima, Saint Thomas d'Aquin et son tableau de la Conception, qui ornaient le couvent de Saint-Paul à Cordoue, ont placé cet artiste parmi les bons coloristes.— Antonio est mort à Cordoue en 1675. *S.*

ARAGON (Jean de), peintre d'histoire, résidait à Grenade vers 1580, et fut un des professeurs distingués qui travaillèrent à orner le beau monastère de Saint-Jérôme que fonda le grand capitaine. *S.*

ARCO (Alphonse d'el), peintre d'histoire, de portraits et grand décorateur, communément appelé *el Sordillo de Pereda*, le Petit Sourd de Pereda, parce qu'il était sourd et élève d'Antoine Pereda; naquit à Madrid en 1625. D'un âge assez avancé, il entra dans l'école de ce maître, y puisa le goût et la couleur, mais ne sut jamais dessiner. Cependant la ressemblance qu'il donnait aux portraits, et l'amabilité qu'il savait y répandre, lui donnèrent de la réputation ainsi que beaucoup d'ouvrage. Les occasions répétées qu'il eut de peindre les arcs de triomphe aux entrées des reines, les autels pour les canonisations, les mausolées pour les grands, lui donnèrent une facilité extraordinaire. Sa femme dirigeait l'atelier, et faisait faire le portrait en raison de l'argent que l'on donnait. Elle déterminait le plus ou moins de soin que porterait Alphonse à l'ouvrage qui alors était confié à des élèves. Cette marche adoptée par sa femme, est la source de tous ces tableaux qu'on rencontre à chaque pas, et qui tous ont le cachet d'Al-

phonse. Ce peintre, malgré l'avarice sordide de sa compagne, mourut de misère à Madrid vers 1700. Celle-ci dut ensuite son existence à la générosité du marquis de Santiago, qui dota religieuses les deux filles qu'Alphonse avait laissées. Les œuvres d'Alfonse del Arco sont dans presque tous les temples de Madrid, au Pardo, à Tolède, Alcala de Henares, Pareja, Ballecas, Avila. On doit surtout remarquer le Baptême du Seigneur, qui est dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Tolède, et qui est vraiment une composition capitale. *M.*

ARDEMANS (Théodore), peintre d'histoire, architecte, fresquiste et sculpteur, naquit à Madrid en 1664, d'un Allemand garde-du-corps, et le fut aussi; mais son penchant le conduisit à l'école de Claude Coello, qu'il suivit en même temps que les mathématiques. Après avoir étudié avec un égal succès l'architecture, il fut à Grenade où il obtint la direction de la fabrique de la cathédrale. C'est alors qu'il prouva la supériorité qu'il avait sur Pierre-Athanase Bocanegra, dans un défi, comme on le voit à l'article de ce dernier. Ardemans resta long-temps à Grenade où il exerça ses talens, particulièrement dans l'architecture civile et hydraulique. A la mort de François-Ignace Ruis, Philippe V le nomma son peintre, avec la charge d'huissier de la chambre; il remplit ces deux emplois jusqu'en 1726 qu'il mourut à Madrid. Comme il a particulièrement donné ses soins à l'architecture, ses tableaux sont très-rares; cependant on admire la fresque dont il a orné la voûte de la sacristie de Saint-François à Madrid. Le saint paraît au milieu d'une perspective immense dans un char tout en feu, et une quantité prodigieuse de prosélytes le voient passer, appuyés sur une balustrade où tous sont artistement groupés. Les tombeaux du dauphin de France, mort en 1711, et de la reine Marie-Louise de

Savoie, décédée en 1715, font honneur à Ardemans comme sculpteur, ainsi que les jardins de Saint-Ildefonse, comme homme de goût. Ardemans à ces talens joignait beaucoup d'instruction. On a de lui deux ouvrages très-estimés dont l'un intitulé, *Fluencias de la Tierra y Curso subterraneo de las Aguas*, lui fit beaucoup d'honneur. C'est lui qui fit aussi l'éloge d'Antoine Palomino que l'on trouve à la tête du second tome de l'ouvrage de ce dernier. On a pareillement de cet artiste quelques gravures. *M.*

AREGIO (Paul), peintre d'histoire. Cet artiste, d'un très-grand mérite, peignit avec François Neapoli, en 1506, les portes du grand maître autel de la cathédrale de Valence; elles représentent six traits historiques de la Vierge. On y admire la correction du dessin, le grandiose des formes, la noblesse des caractères, l'expression, enfin toutes les belles parties de l'art dans le goût de Léonard de Vinci dont l'un et l'autre ont sans doute été les disciples. Ces portes leur furent payées 3000 ducats d'or. *V.*

ARELLANO (Jean de), peintre de fleurs, naquit à Santorcaz en 1614, et fut élève de Jean de Solis à Madrid, après l'avoir été d'un autre maître à Alcala de Henares, sans avoir fait aucun progrès dans le dessin jusqu'à l'âge de 36 ans. La honte de se voir si arriéré, et la nécessité de soutenir sa famille, lui firent prendre le parti de copier des fleurs du Mario, en observant en même temps la nature. Son application en ce genre fut telle, qu'aucun peintre espagnol ne l'a surpassé, et que ses tableaux de fleurs eurent une grande réputation. J'ai pu en recueillir, à la vente de M. Petit-Jean, deux qui signalent seulement sa couleur, sans indiquer son beau talent. — Il mourut à Madrid en 1676. Tous les vrais amateurs espagnols comptent dans leur collection quelques ouvrages d'Arellano. On distingue dans

ses corbeilles les belles nuances, les contrastes les plus heureux, et des bouquets largement composés avec tout le fracas de la nature. *M.*

ARFIAN (Antoine de), peintre d'histoire et fresquiste, apprit les élémens à la foire de Séville, où se sont formés les bons coloristes, à l'instar du célèbre Murillo. Arfian peignait des serges en détrempe, genre alors très à la mode pour les tapisseries de maisons, et dont on faisait une grande exportation pour les Amériques. Cette manière de peindre donnait aux élèves une très-grande facilité; il était reçu parmi les professeurs, que, pour bien peindre à l'huile, il fallait avoir peint la serge. Arfian vint ensuite à l'école de l'illustre Louis de Vargas : c'est là que, s'étant fait dessinateur, il peignit à l'huile avec légèreté et beaucoup de correction, qu'il devint célèbre et fut recherché pour les ouvrages d'importance. Tel fut le grand autel de la cathédrale, qu'il fit en 1551 avec Antoine Ruiz. Arfian fut le premier qui sut, au fond des bas-reliefs et statues, adapter des perspectives, ce que les Espagnols appellent *estofar*. Il fut aussi le premier qui peignit au trait en couleur sur des fonds blancs, comme le dit Pacheco, et fut enfin un de ceux qui se distinguèrent le plus dans la peinture à fresque, d'après le style qu'avaient apporté d'Italie Jules et Alexandre, avant que Vargas, maître d'Arfian, ne fût revenu lui-même de cet heureux pays. *S.*

ARGUELLO (Jean-Baptiste), peintre de nature morte, travaillait à Séville vers 1594. *S.*

ARIAS FERNANDEZ (Antoine), peintre d'histoire, naquit à Madrid, où il étudia sous Pierre de Las Cuevas. A 14 ans il peignit tout le grand autel des Carmes Chaussés de Tolède, ce qui lui donna un grand crédit à la cour. Loin de l'enorgueillir, les éloges lui donnè-

rent tant d'émulation, qu'à 25 ans il était l'un des meilleurs peintres de Madrid ; c'est à ce titre que le duc d'Olivarès le choisit pour peindre la série des portraits des rois, que l'on voyait de deux en deux dans le salon de l'ancien palais. Pourrait-on croire qu'avec de grandes protections, de grands talens dans l'art de peindre et de composer l'histoire, une conduite irréprochable, des mœurs douces et honorables, Arias ait terminé misérablement ses jours dans un hôpital, en 1680 ? Il laissa une fille qui n'eut d'autre héritage que le savoir de son père, qu'elle porta à un degré éminent. *M.*

ARJONA, peintre d'histoire, élève de Sébastien Martinez, qu'il cherchait à imiter ; mais la timidité de son pinceau, et son dessin inexact, n'en firent jamais qu'un peintre médiocre, dont les productions informes se trouvaient dans les cloîtres de Jaën, de Baeza et d'Ubeda. *V.*

ARNAU (Jean), peintre d'histoire, naquit à Barcelonne en 1595. Il y reçut les principes de son art, et vint ensuite à Madrid, où, sous la direction d'Eugène Caxes, il parvint à être correct et bon coloriste ; il conserva cependant toujours une certaine rudesse, qui lui ôte une grande partie du mérite qu'il sut acquérir dans les autres branches de l'art. Malgré ses défauts, il jouit d'assez de réputation dans sa patrie, où il mourut en 1693, après avoir laissé un grand nombre d'ouvrages, particulièrement à Barcelonne. *V.*

ARREDONDO (Manuel), peintre d'histoire, peintre du roi, mort en 1712, et remplacé par Pierre de Calabria. Son titre fut son plus grand mérite. *M.*

ARREDONDO (Isidore), peintre d'histoire et grand fresquiste, est né à Colmenar de Oreja en 1653, et fut disciple d'un Joseph Garcia, autre que le Garcia de

Charles II, puisqu'à cette époque ce dernier artiste voyageait en Italie. Arredondo, ne pouvant supporter les extravagances de son maître, fut à l'académie de François Ricci, où il fit de tels progrès, qu'avant d'en sortir il était déjà peintre du roi en 1685. Son maître l'aimait comme un père, et l'avait marié avec une jeune personne qu'il avait adoptée. Ricci, mourant le 2 août 1615, laissa pour unique héritier Arredondo, qui alors se trouva maître d'une collection nombreuse; Ricci en effet possédait un cabinet curieux et extraordinairement abondant en livres, en dessins, en esquisses dont Arredondo sut se servir dans les travaux dont il fut chargé. Charles II faisait de lui un cas particulier, l'aida souvent de sa bourse secrète. Arredondo, choisi pour être l'un des peintres du palais royal, peignit avec succès, dans la galerie des Cerfs, la fable de Psyché et Cupidon. Il peignait avec une facilité rare à l'aquarelle, et l'employait pour l'entrée des reines. A cette époque, il se fit également une grande réputation par les fresques qu'il exécuta au Retiro pour recevoir Marie-Anne de Neubourg. — Il mourut en 1702, regretté de ses amis, que son commerce plein d'aménité avait rendus nombreux, et laissa beaucoup de souvenirs de son talent. *M.*

ARROYO (Jean), peintre sans réputation, mais l'un de ceux qui concoururent à établir l'académie de Séville, dont il fut fiscal en 1674. *S.*

ARTEAGA D'ALFARO (Mathias), paysagiste, historien, peintre et graveur, naquit à Séville, où il suivit l'école de Jean de Valdes. Il avait un penchant décidé pour la perspective; aussi ne voit-on rien de lui où il n'y ait des temples, des rues, des jardins, au milieu desquels il introduisait avec esprit des épisodes de la vie de la Vierge. Séville est rempli de ses ouvrages : mais il se distingua davantage dans la gravure à l'eau forte. Ses estampes de Saint

François et du Triomphe de la Religion, d'après les tableaux d'Herrera le jeune, et d'autres, lui font beaucoup d'honneur. On a de lui aussi l'Histoire de saint Jean de la Croix en 58 morceaux, qui sont tous fort bien traités. Il fut secrétaire de l'académie de Séville en 1666, son consul en 1669, et mourut dans cette ville en 1704. *S.*

ARTIGA (François de), paysagiste, historien, peintre, architecte et mathématicien célèbre, naquit à Huesca d'une famille distinguée. Il peignit plusieurs Sibylles, quelques Conceptions et des perspectives, où l'on remarque du dessin, de la couleur, ainsi qu'une heureuse imagination. —Il grava au burin et à l'eau forte la façade de l'université d'Huesca, et les tables du Traité des Monnaies que publia, en 1681, son compatriote Lastanosa; mais il se distingua davantage dans l'architecture dont il orna la même université, et qui est son ouvrage : il s'occupa de même avec succès de procurer à son pays de grands moyens d'irrigation. Il écrivit plusieurs ouvrages, entre autres un Traité Élémentaire de fortifications, un autre sur les Mathématiques, un Discours sur l'Éloquence espagnole, une Comédie sur le rôle qu'a joué la province d'Aragon dans les conquêtes d'Huesca et à la bataille d'Alcoraz. — Artiga mourut en 1711, après avoir fondé une chaire de mathématiques dans l'université d'Huesca, où long-temps il avait enseigné gratuitement et avec distinction. *V.*

ARTOS TISON, peintre d'histoire, naquit à Murcie. Il s'obligea, en 1581, de peindre le martyre de sainte Catherine, et divers sujets accessoires pour le maître autel de la chapelle de Lozanos à Jumilla. Le temps a presque tout détruit. *V.*

ASENSIO, peintre de portraits, vivait à Saragosse vers la fin du 17e. siècle, et se distingua dans le portrait à l'huile. *V.*

ATIENZA CALATRAVA (Martin de), peintre d'histoire, l'un des fondateurs de l'académie de Séville, dont il fut le secrétaire en 1669. On ne peut trouver des ouvrages de ce peintre, dont il n'est question que dans les archives de l'académie. *S.*

AULA (le marquis d'), grand amateur, vivait à Madrid au commencement du 17e. siècle. Il a laissé, au crayon et à l'huile, des productions qui feraient honneur à beaucoup d'artistes. *M.*

AUSTRIA (Jean d'), soit Jean d'Autriche, fils de Philippe IV, frère de Charles II, fut tellement amateur des arts qu'au milieu des importantes occupations qu'il eut pendant sa vie, il donnait beaucoup de temps à l'étude de la peinture, non comme amateur, mais comme le ferait un vrai professeur. Eugène de las Cuevas avait été son maître. Le célèbre Carreño, voyant de Jean d'Autriche une peinture sur porcelaine, dit avec raison et sans flatterie : « S'il n'était pas né sous la pourpre, il eût, avec son talent, pu vivre comme un prince ». *M.*

AVEIRO (la duchesse d') vivait à Madrid vers le 17e. siècle, et, sans adulation, fut dans l'art de peindre un amateur que le goût et l'intelligence rendirent très-distingué. On voit plusieurs tableaux de cette dame dans les résidences de sa famille. *M.*

AVENDAÑO (Jacques), peintre d'histoire, travaillait à Valladolid, vers 1661, et fut l'un de ceux qui s'opposèrent avec le plus de courage au tribut de milice auquel on voulait soumettre les artistes. *M.*

AVILA (François d'), peintre de portrait, se distingua par la ressemblance qu'il savait donner aux portraits et par la suavité de sa couleur. Il était peintre de S. E. Pierre Vaca de Castro, archevêque de Séville, et depuis fut admis dans la plus grande intimité de ce patriarche. *S.*

AVILA (Ferdinand), peintre d'histoire, peintre et sculpteur de Philippe II, fut élève de François de Comontes. Il fut nommé peintre du grand chapitre de Tolède, en 1565. C'est alors qu'il conclut une grande quantité d'ouvrages qui l'ont rendu assez célèbre dans son temps; mais sa réputation, tant en sculpture qu'en peinture, s'est éclipsée avec le temps. Il vivait encore en 1594. *M.*

AYALA (Barnabé), peintre d'histoire, naquit à Séville. Il étudiait avec succès sous François de Zurbaran; mais un voyage qu'il fit à Madrid, où il resta, détruisit l'espoir qu'on pouvait avoir qu'il parvînt un jour à égaler son maître. Cependant Ayala sut assez bien imiter Zurbaran dans les teintes et dans les draperies qu'il faisait, ainsi que ce dernier, d'après le mannequin. Nombre de ses ouvrages fournissent la preuve de cette assertion. Il est même impossible de ne pas y reconnaître le genre du maître. Ayala fut un de ceux qui fondèrent l'académie de Séville en 1660, en la soutenant de ses propres fonds, et en y concourant constamment jusques en 1671 : comme il ne signa pas, ainsi que les autres souscripteurs, les statuts qui parurent en 1673, on présume qu'il est mort vers cette derniere année. Au surplus, on n'a aucun renseignement positif sur sa mort. Je puis indiquer quelques-uns de ses tableaux. *S.*

AYANZA (Jérôme d'), amateur et chevalier de l'ordre d'Alcantara, résidait à Madrid vers 1620. Il fut cité pour son esprit autant que pour son instruction, et surtout pour l'intelligence pratique qu'il avait dans l'art de peindre. *M.*

AYBAR XIMENES (Pierre), peintre d'histoire, parent et élève de François Ximenes, dont il imita le style. Ses ouvrages et particulièrement ceux qu'il laissa dans Calataiud, où il travaillait vers 1682, se distinguent par le dessin, la couleur et la composition. *S.*

B.

BAENA (Pierre de), peintre d'histoire et de portrait, travaillait à Madrid vers 1670, dans le couvent des Capucins de la Patience, où il a laissé des tableaux qui ne sont pas sans quelque mérite. — Il faisait assez bien le portrait. *M.*

BALLUERCA s'est distingué par un Christ de Burgos que l'on voyait à Madrid dans le couvent des religieuses de las Baronesas, et qu'il peignit en 1695. Ce peintre est comme beaucoup d'autres qui, n'ayant qu'un très-faible mérite, ne trouvent leur place ici que parce que c'est un dictionnaire *. *M.*

BARAMBIO (le frère Grégoire), religieux de la Merci, peintre d'histoire, ornait en 1738 son couvent de Burgos, et plusieurs autres, de tableaux religieux qu'il composait avec intelligence. Son plus grand mérite, cependant, est d'avoir eu pour élève le sculpteur Célédonius d'Arcé. *M.*

BARCO (Alphonse d'el), paysagiste, naquit à Madrid en 1645, et fut élève de Joseph Antolinez. Jugeant lui-même qu'il faisait peu de progrès dans les tableaux d'histoire, il se dédia aux paysages, et sut répandre dans ce genre beaucoup de grâce, de fraîcheur et de délicatesse. Les amateurs recherchent toujours les ouvrages de Barco, qui mourut en 1685. *M.*

BARCO (Garcia del, Jean Rodrigues d'el), fresquistes, peintres castillans du 15e. siècle, avaient tant de mérite,

---

* Je parle de Balluerca parce que ce dictionnaire devant, comme je l'ai déjà dit, servir à l'histoire de la peinture en Espagne, je dois, pour être aussi exact que possible, citer tous ceux qui se sont adonnés à cet art, et comme artistes distingués, et même comme amateurs de peu de mérite.

que le duc d'Albe les chargea, en 1476, de peindre tous les corridors et galeries de son beau palais *del Barco d'Avila*, d'où ils ont pris leur surnom. — La condition était de peindre dans le genre mauresque, à l'instar de l'Alhambra de Grenade, de la cathédrale de Cordoue, et de l'Alcazar de Séville, monumens célèbres de la grandeur des Maures. Mais, au lieu des caractères hiéroglyphiques que les Maures introduisaient dans leurs ornemens, les peintres espagnols des 14e. et 15e. siècles plaçaient entre leurs feuillages des figurins, de petites têtes d'animaux enfantés par leur imagination, et c'est ainsi que nos Castillans peignirent le palais du duc d'Albe. *M.*

BARRANCO (François), peintre de genre, vivait en Andalousie vers 1646. C'est là qu'on trouve assez communément de lui des bambochades, auxquelles il donnait de la couleur et de la vérité. *S.*

BARRERA (Jacques de la), peintre d'histoire, peignit à Séville en 1522 les tableaux d'histoire sainte, et ceux qui décorent la porte du Pardon de la cathédrale. Cette sainte église possède encore plusieurs ouvrages de ce maître, que l'on doit classer parmi les artistes du second rang. *S.*

BARRERA (François), peintre d'histoire, fut l'un des plus ardens défenseurs de l'art de peindre. Lorsqu'en 1640 on voulut faire payer aux artistes des droits de maîtrise, Barrera, peintre, sut plaider comme un grand avocat, et parvint à faire affranchir ses confrères. Le plaidoyer à l'aide duquel il gagna sa cause, est son plus beau tableau. *M.*

BARROSO (Michel), grand peintre d'histoire et fresquiste, naquit en 1538, à Consuegra, petite ville de la Nouvelle-Castille, et fut élève, à Madrid, de l'illustre Becerra. Toute l'Espagne fut témoin de ses succès. A la mort de

son maître il se retira dans sa patrie, avec l'intention d'y approfondir l'étude de la nature, et de se perfectionner dans les autres talens qu'il possédait. Philippe II le nomma son peintre le 15 novembre 1589, sous la condition de lui payer ses ouvrages à chaque livraison. La cédule qui le nommait portait aussi que c'était en raison de son mérite et de ses talens reconnus. Mais ce qui distingue le mieux l'artiste, c'est de voir le souverain le choisir pour peindre l'un des quatre angles du cloître des Évangélistes de l'Escurial, en concurrence avec Louis de Carbajal, Romulus Cincinnatus et Pérégrino Tibaldi. En effet Barroso peignit à l'huile l'Ascension, l'Arrivée du Saint-Esprit, l'Apparition de Jésus à ses disciples, et la Descente du Saint-Esprit lors de la prédication de saint Pierre, en dehors et en dedans des portes de l'oratoire qui lui fut désigné; ensuite il peignit à fresque les mêmes sujets sur les murailles du dehors. — On reconnaît dans ces compositions l'intelligence du professeur ; il pèche quelquefois par le manque de vigueur et la connaissance du clair-obscur; mais sa couleur est celle de Frédéric Barroche, et ses formes celles du Corrège, quoique mieux dessinées et plus fermes *.

Ce grand artiste mourut à l'Escurial en 1590. Philippe II, apprenant sa mort, envoya de suite à sa veuve cent ducats d'or, pour qu'elle retournât sur-le-champ à sa maison de Madrid. La peinture ne suffisait pas au

* Quand je fis ouvrir à mon ami Lebrun les angles de l'Escurial, et qu'il en vint à celui dont Barroso avait été chargé: « Quel est donc cet élève du Corrége? je n'ai jamais rien vu qui approchât tant de la manière de ce grand peintre. » Et d'admirer, et d'y revenir, et d'admirer encore! On peut voir à Paris une Inauguration de Saint-Dominique par cet illustre artiste.

génie de Barroso; il étudiait constamment l'architecture, la perspective, les langues grecque, latine, plusieurs autres vivantes, et la musique charmait ses loisirs. Le plus grand éloge, au surplus, à faire de Barroso est de pouvoir dire qu'il eut pour intime ami l'illustre père Siguenza. *M.*

BASTARD (*voyez* BESTARD).

BAUSA (Grégoire), peintre d'histoire, naquit aussi à Majorque en 1590, et fut élève à Valence de François Ribalta. Il sortit de cette école très-bon artiste, mais il resta fort loin de son maître. Il mourut en 1656, après avoir laissé dans la plus grande partie des monastères de Valence, des preuves de son intelligence. Bausa se livra particulièrement à l'Histoire Sacrée. *V.*

BAYERO (Jean-Baptiste), historien et fresquiste, né à Valence en 1664, y travailla long-temps, et a laissé dans cette ville des tableaux et des fresques qui le mettent au rang des bons artistes. *V.*

BAYEU DE SUBIAS (François), peintre d'histoire, grand fresquiste, naquit à Sarragosse, le 9 mars 1734, où il apprit le latin et fit sa philosophie. Bayeu, dès l'âge de 15 ans, montra tant de dispositions pour la peinture, que ses parens le mirent chez Luxan, professeur distingué de Tarragone, qui lui-même avait étudié à Naples chez Mastroleo et avait été condisciple de Solimène. — Bayeu ne tarda pas à se faire connaître et à donner l'espoir de ce qu'il pourrait être un jour. Luxan, témoin de l'ardeur de son élève, lui laissa suivre le chemin que lui indiquait son penchant, mais sans permettre qu'il s'écartât des règles générales, et surtout du dessin. — L'académie de Saint-Fernand, donnant pour prix extraordinaire le sujet de Géryon sur cuivre, Bayeu envoya son tableau au sculpteur don Juan de Mena, qui le garda quelques jours dans son

cabinet. Beaucoup d'émules furent voir la composition de Bayeu; ils perdirent tellement l'espérance de pouvoir entrer en concurrence, qu'il n'y eut au concours que l'ouvrage de Bayeu. — L'académie, jalouse de récompenser Bayeu, et de procurer à l'Espagne un artiste aussi distingué que le promettait son tableau de Géryon, lui offrit une pension suffisante pour qu'il pût suivre ses études à Madrid. Bayeu vint alors dans cette capitale à l'école d'Antoine Gonzales Velasquez, qui bientôt fut témoin de ses progrès. — A la mort de son père, Bayeu retourna dans son pays pour donner des soins à sa famille : mais à peine fut-il arrivé à Tarragone, que Raphaël Mengs, premier peintre du roi, ayant vu quelques-uns de ses ouvrages, lui envoya de suite un ordre du monarque pour qu'il revînt à Madrid, peindre dans les palais ce qu'on lui ordonnerait. On ne peut se figurer les succès de Bayeu dès qu'il suivit les sages préceptes de Mengs. Il donna un tel style à ses compositions et parvint à dessiner d'une manière si large, que l'académie le reçut en 1765, en lui proposant la place de sous-directeur. Pendant bien des années Bayeu remplit cette charge en donnant la plus scrupuleuse attention à l'enseignement des élèves, tant à l'académie que chez lui. — Bientôt il fut peintre du roi, et en 1788 devint directeur de l'académie; il continua de développer le zèle le plus ardent pour les jeunes gens, qui, malgré l'âpreté de son caractère, recevaient toujours avec plaisir ses bons conseils, et pouvaient être sûrs de son appui. Il fut en 1795 nommé directeur général de l'académie, mais il mourut le mois d'août de la même année. — Ses ouvrages décèlent ses grandes connaissances, et prouvent combien il avait le génie du peintre. Il faut convenir que dans son siècle il en est peu qui l'aient égalé en correction, en composition, et en expression. Ses attitudes étaient pleines de grâces, ses

groupes bien contrastés ; il avait de plus une connaissance parfaite du clair-obscur, du coloris, et surtout de l'harmonie. — On pourrait désirer plus de noblesse dans ses figures; mais, malgré ce défaut, il parvint, sans être sorti du royaume, à un tel degré de perfection, qu'il fait honneur à l'école espagnole du 18ᵉ. siècle et à l'académie de Saint-Fernand. On a de lui aussi quelques gravures à l'eau-forte.—Toutes les églises sont ornées de ses tableaux, et tous les palais de ses fresques. Le cloître de la cathédrale de Tolède, où l'on trouve des choses admirables, mais qui malheureusement se perdent par la filtration des eaux, suffirait pour l'illustrer à jamais. *V.*

BAYEU DE SUBIAS (Ramon), peintre d'histoire et fresquiste, naquit à Tarragone en 1746, et fut élève de son frère François, qu'il suivit à Madrid au second voyage qu'il fit pour s'y établir. Son application, son exactitude à l'académie de Saint-Fernand, et la direction d'un aussi bon maître, en firent un peintre correct. — Il obtint le premier prix de la première classe au concours de l'académie en 1766, et ne tarda pas à aider son frère dans diverses fresques. Le roi le nomma son peintre; mais, malheureusement pour les arts, il mourut trop jeune. Il a gravé à l'eau forte plusieurs de ses propres tableaux, quelques-uns de son frère, et d'autres du Guerchin, ainsi que de Ribera. *V.*

BECERRA (Gaspard), sculpteur, peintre et architecte, grand peintre d'histoire et fresquiste, qui long-temps avec Michel-Ange travailla dans Saint-Pierre. On ne peut parler de ce célèbre artiste sans une profonde vénération, puisque c'est à la pureté de son goût et à ses talens immenses que les arts en Espagne doivent leur perfection et l'éclat dont ils ont véritablement brillé. Becerra naquit à Baeza en 1520. Voyant de bonne heure les progrès qu'avait faits en

Italie Berruguete, il fut puiser aux mêmes sources : ne pouvant être élève de Raphaël, il l'étudia ; mais il le fut de Michel-Ange, qui pendant plusieurs années le fit travailler à Saint-Pierre et à la Vigne du pape Jules II. Entouré de chefs-d'œuvre et parmi nombre des grands artistes qui les avaient crées, Becerra sut aussi acquérir une réputation immense, car il aida Vasari dans les salles de la Chancellerie de Rome, et vit une Nativité de lui, placée en regard d'une autre de Daniel de Volterre, dans l'église de la Trinité del Monte à Rome, que les Italiens signalent ordinairement comme de Volterre ; tant Becerra avait acquis la manière de Daniel ! Grand anatomiste, notre Becerra fit les dessins pour l'ouvrage que le docteur Jean Valverde publia en 1554, et qui depuis ce temps sert d'étude aux peintres, aux sculpteurs et aux chirurgiens. —Il fit de plus deux statues anatomiques dont les plâtres sont entre les mains de tous les professeurs. — Becerra se maria dans Rome le 15 juillet 1556, et revint bientôt en Espagne par Sarragosse, où Morlanez le jeune, sculpteur aussi célèbre qu'opulent, s'empressa de le visiter. Becerra lui présenta quelques-uns de ses dessins et un superbe bas-relief en albâtre, que depuis ce temps on a placé dans une chapelle de Saint-Bernard de la Seu. — Philippe II, qui connaissait le mérite de notre artiste, ne tarda pas à le prendre à son service. S. M. l'employa dans les travaux de l'Alcazar de Madrid et au palais du Pardo. —Il fut nommé sculpteur du roi le 26 novembre 1562, et son peintre le 23 août 1563 à Ségovie. En recevant la cédule qui le nommait, S. M. lui permit de plus de s'absenter, et lui dit : « Partout où vous irez, vos honoraires vous seront comptés. » Notre Becerra peignit à fresque le passage de la salle des audiences du palais à Madrid, et l'un des ceintres de la même galerie ; il les orna de stucs

et d'arabesques. Il peignit ensuite, avec le Bergamasque, la partie du palais où le roi avait son cabinet, et l'embellit de plusieurs sujets rians de la fable; il sut les entrelacer d'ornemens en or qui descendaient jusques à terre. Ces chefs-d'œuvre de goût, de facilité et d'intelligence, périrent dans l'incendie de 1735 la veille de Noël. — Mais le Pardo conserve la pièce où notre grand homme peignit Méduse, Andromède et Persée. C'est là qu'il est facile d'observer, d'admirer jusqu'à quel point Becerra avait porté la correction, la pureté, l'expression et toutes les autres branches de cet art sublime. — Becerra sut encore mieux se distinguer comme sculpteur, ainsi que l'on pourra s'en convaincre dans l'ouvrage sur la sculpture qui suivra celui-ci. La mort l'enleva en 1570, trop jeune encore, ainsi que l'observait avec raison son ami Jean de Arfé, en le pleurant avec tous ses collaborateurs. — Dans un placet que Becerra laissa en mourant pour Philippe II en faveur de sa femme, il eut soin de recommander le mérite de ses disciples Michel Martinez, Balthazar Torneo et Michel de Ribas, sculpteurs, qui l'aidèrent dans les stucs du palais de Madrid et du Pardo.—Il faisait mention, dans la même lettre, de Michel Barroso, de Barthélemy del Rio, de Bernuis, peintre de Tolède, et de Jean Ruis de Castagneda, sculpteur en bois de Tolède, de François Lopez, peintre de Madrid, et de Jérôme Vasques, peintre de Valladolid, qui tous l'avaient aidé dans les nombreux ouvrages dont il avait été chargé, et qui pour la plupart étaient ses élèves *. — Les dessins de Becerra sont très-rares et très-estimés : il les faisait au crayon noir et rouge, les étudiait et les terminait avec un soin particulier, considérant que le dessin est la base de la peinture. —Il s'occupait telle-

* Rien, il me semble, ne fait plus d'honneur à Becerra.

ment de cette partie de l'art, qu'ayant été plusieurs jours à dessiner le Mercure de la fable de Méduse, qui orne l'appartement de S. M. au Pardo, le roi lui dit : « Comment vous n'avez fait que cela? » et lui de sourire respectueusement. — Il suivait l'usage des grands maîtres d'Italie, dessinant sur des cartons les sujets aussi grands qu'il devait les peindre; c'est à l'abandon de cet usage que l'on doit attribuer la décadence du dessin dans les siècles suivans. — Les ouvrages de Becerra sont on ne peut plus nombreux : ils ornent Saint-Pierre, les palais et les couvens de Rome, de Sarragosse, du Pardo, de Zamora, de Huete, de Madrid, de Valladolid, de Grenade, de Rioseco, de Medina d'el Campo, de Salamanque, de Bribiesca, d'Astorga, etc. *M.*

BEJAR (le duc de), paysagiste. Ce seigneur fut aussi grand amateur que brave militaire : il se rendit célèbre dans l'armée par le sang qu'il répandit pour son roi au siége de Buda, et ne le fut pas moins dans le monde artistique, par l'intelligence et les talens singuliers qu'il développa daus ses dessins ainsi que dans ses tableaux. On retrouve à Madrid des uns et des autres parmi les collections, où ils tiennent une place honorable. Il aimait le paysage. *M.*

BENAVENTE (le comte de), amateur et aïeul de celui qui vivait du temps de Palomino. Le comte était si bon peintre et si grand dessinateur, que les professeurs eux-mêmes faisaient un cas particulier de ses productions. *M.*

BENAVIDES (Vincent), fresquiste et décorateur, naquit à Oran, en 1637, et fut élève de François Rizzi à Madrid, il ne fit aucun progrès dans la figure, comme le prouvent ses ouvrages d'alors. — Mais comme il travaillait aux ornemens du Retiro, dont son maître dirigeait les ouvrages, il devint fort dans l'acquarelle : plusieurs ou-

vrages de lui attestent aussi qu'il connaissait assez bien l'art de peindre à fresque. C'est pour cela que Charles II le nomma son peintre en 1691. Benavides mourut à Madrid en 1703. *M.*

BENEDICTO (Roche), Valencien , peintre d'histoire, élève de Gaspard de la Huerta. On prend à Valence même, et très-souvent, les tableaux du disciple pour ceux du maître. Bénédicto, cependant, peu jaloux de bien dessiner, se livrait au coloris ; mais, entre autres ouvrages de lui, on fait un cas particulier d'un tableau où Saint-François de Paule alimente plus de 3000 personnes avec un peu de pain. Il mourut à Valence en 1735. *V.*

BENET (le père Jérôme), peintre de portraits , peintre et jésuite, mourut à Valladolid en 1700. — Il se dédia particulièrement au portrait, et de plus à peindre des Vierges ainsi que des Christs. Il parvint à leur donner infiniment d'expression. *M.*

BERATON (Joseph), peintre d'histoire, naquit à Tarragone en 1747, et apprit les élémens sous Joseph Luxan. Il revint ensuite à Madrid à l'école de François Bayeu, qu'il voulut imiter; mais il fut toujours maniéré. Cependant il obtint en 1766 le second grand prix à l'académie de Saint-Fernand. Beraton mourut à Madrid, en 1796, après avoir laissé dans quelques églises plusieurs de ses productions. *V.*

BERENGUER (le père Ramon), peintre d'histoire, naquit à Lérida : il fut peintre et moine de la Chartreuse dont il devint prieur vers le milieu du 17e. siècle. Berenger avait tellement le goût des arts, qu'il fut en 1634 se renfermer dans le monastère du Paular pour y copier tous les tableaux du cloître, qu'avait peints Vincent Carducho. Bérenger employa si bien son temps, qu'il parvint à la manière de ce grand maître. Il peignit avec succès les 24 tableaux

de neufs palmes de haut qui ornaient le grand cloître de son monastère, ainsi que les douze plus grands qui en décoraient le réfectoire. Ces tableaux furent dans la suite remplacés par d'autres de Jacques de Juncosa moins grands ; mais l'on conserva ceux du père Berenger, qui mourut dans son monastère de Scala, le 27 février 1675. *V.*

BERRUGUETE (Alphonse), peintre, sculpteur, architecte. Cet artiste, du mérite le plus éminent, est le premier professeur qui répandit dans le royaume le goût d'un dessin pur et exact. C'est lui qui fit connaître les belles proportions du corps, le grandiose des formes ; rien enfin ne lui fut étranger de tout ce qui constitue la peinture, la sculpture et l'architecture.—Il naquit à Paredes de Nava, vers 1480. Son père, Pierre Berruguete, peintre de Philippe Ier., lui donna les premiers élémens. Alphonse, à la mort de son père, ne trouvant point de maître digne de lui, fut en Italie. Vasari nous apprend qu'il était à Florence en 1503. C'est alors qu'il copia le plus célèbre carton que Michel-Ange avait tracé, en concurrence avec Léonard de Vinci, pour peindre la guerre de Pise, dans la salle du grand conseil de cette ville *. — Berruguete fut à Rome en 1504, avec Michel-Ange, son maître, que le pape Jules II avait appelé pour travailler au Vatican. Notre Espagnol aida beaucoup Buonarota, et resta toujours à ses côtés dans cette capitale, où il fit des progrès vraiment extraordinaires. C'est alors que le Bramante, architecte de S. S., chargea Berruguete de faire un mo-

* Les personnes instruites savent que cet ouvrage admirable de Michel-Ange servit d'étude à Aristote de Saint-Galles, à Ridolfo, à Guirlandaio, François Granicio, Baccio Bandinelli, Raphaël d'Urbin, et à tous les grands artistes de ce temps.

dèle de cire en grand du Laocoon, pour le couler en bronze. Il eut pour concurrens Jacob Sansovino, Zacharie Zacchi de Volterre, et le Vieux, de Bologne; mais Raphaël préféra le modèle de Sansovino. — Berruguete revint à Florence, et, Philippe Lippi étant mort, il travailla, quoique sans l'achever, à un tableau de religieuses Hyeronimites que ce dernier avait commencé. Alphonse resta quelque temps encore dans cette ville, y laissant, ainsi qu'à Rome, plusieurs amis, parmi lesquels on voit avec plaisir figurer Baccio Bandinelli, et André del Sarto. — Il revint en Espagne, riche de pratique et de savoir, et resta quelque temps à Sarragosse, où il fit l'autel de la chapelle et le sépulcre du vice-chancelier d'Aragon. — Désirant connaître Damien Formente, qui travaillait au grand autel de la cathédrale de Huesca, Berruguete le fut voir. Formente se trouva bien de cette visite, car il corrigea sa manière en cherchant à imiter un aussi grand artiste. — De retour en Castille, Berruguete fut distingué d'une manière éclatante par Charles-Quint. — L'empereur le nomma de suite son peintre, son sculpteur, et lui ordonna différens ouvrages, tant pour l'Alcazar de Madrid, que pour le palais que l'on construisait à Grenade. Bientôt après il fut nommé valet de chambre du souverain. — Alphonse de Fonseca, archevêque de Tolède, le fit travailler au grand collége qu'il fondait à Salamanque *. — L'évêque de Cuenca, Jacques Ramirez de Villa Escasa, l'employa pour la galerie du grand collége de son évêché; et l'on peut juger des travaux dont fut chargé Berruguete, puisque l'on employa plus de 150,000 ducats d'or à cet ouvrage. — Berruguete, s'étant marié avec une demoiselle

* Le traité portait littéralement que toutes les peintures et statues qui composeraient le maître autel, seraient toutes de la main de Berruguete.

de Rioseco, se fixa dans cette ville, où il exécuta le sépulcre de l'évêque de Palencia dans le collége de Saint-Grégoire, et le maître autel du monastère royal de Saint-Benoît; il y termina beaucoup d'autres ouvrages, et fut occupé tant à Valladolid que dans plusieurs autres villes de la Vieille-Castille. — En 1526, Alphonse fit un marché qu'il conclut en 1532, pour l'église de Saint-Benoît. L'une des conditions expresses était que, dans le grand œuvre qu'il allait diriger, il ferait au moins les têtes et les mains tant en sculpture qu'en peinture. Berruguete fut chargé de la sculpture du chœur de la cathédrale de Tolède, ouvrage magnifique autant qu'immense * : il fit aussi la Transfiguration de N. S. que l'on voit au-dessus du fauteuil de l'archevêque, et qui lui valut tant d'éloges. — A la suite de ces occupations constantes, Berruguete devint si riche, qu'en 1559 il acheta de S. M. Philippe II la seigneurie de Ventosa, près Valladolid. — Personne jusqu'à présent n'a disputé à cet artiste son mérite singulier et ses connaissances profondes dans les trois arts qu'il cultivait; Palomino dit au fol. 47 du premier volume de son ouvrage : — « Berruguete fut celui qui apporta en Espagne, comme disciple de Michel-Ange, la perfection de la peinture à l'huile ». — Berruguete cependant se distingua davantage dans l'art de la sculpture, ainsi que le fit son maître. La noblesse des caractères, une anatomie un peu chargée, un dessin correct, et surtout le grand art de faire trouver sous les draperies tous les effets du nu, sont les avantages qui constituent sa facture. Il faut ajouter qu'il terminait

* Tous les marbres pour cette grande entreprise se tirèrent des carrières d'Espeja, et l'albâtre de celles de Cogolludo. Il n'est pas déplacé de dire ici que l'Espagne produit des marbres de la plus grande beauté, et qu'elle en possède en même temps une variété étonnante.

comme membre, en récompense de plusieurs tableaux qu'il lui présenta en 1780. Ses ouvrages, qui respirent le goût et la fraîcheur, sont dans l'une des salles de l'académie. *M.*

BESTARD, né dans l'île de Majorque, peintre d'histoire, vivait à Palma vers la fin du 17e. siècle. Il fit, pour le couvent de Montesion à Palma, un superbe tableau; c'est une de ses plus rares productions, on la regarde comme une des merveilles de la ville. Elle porte 24 palmes de largeur et 15 de hauteur, et représente Jésus dans le désert, servi par les anges. Ce bel ouvrage se fait distinguer par le relief et la couleur. Bestard, doué d'un beau talent, s'est également rendu célèbre par les compositions dont il orna encore la même université, l'hôtel de ville, et plusieurs endroits principaux de Palma. — On ignore sa naissance et sa mort. *V.*

BISQUERT (Antoine), peintre d'histoire, né à Valence. A la suite de ses progrès dans l'école de Ribalta, il fut à Teruel en 1620, où il s'établit, et commença par jouir d'une grande réputation. — Mais le chapitre de la cathédrale ayant chargé, en 1645, François Ximenès de peindre l'Adoration des Rois pour la chapelle de ce nom, Bisquert en conçut tant de chagrin, qu'il en mourut en 1646. Une belle couleur, le dessin et le sentiment composaient sa manière. Il a beaucoup travaillé. *V.*

BLASCO (Mathias), peintre historien, parut vers 1650, et fut chargé, à cette époque, d'embellir la paroisse de Saint-Laurent à Valladolid: ce qu'il fit avec assez de succès pour qu'on le cite. *M.*

BOBADILLA (Jérôme), peintre de genre, naquit à Antequerra, et fut élève de Zurbaran à Séville; il n'y fit pas tous les progrès que l'on pouvait attendre de son zèle, car il abandonna le dessin pour ne s'oc-

cuper que de la couleur. Il ne fit jamais que de petites figures; mais il entendait parfaitement la perspective, et savait dans ses compositions en faire un heureux emploi. Il mettait un tel vernis sur ses tableaux, que Murillo lui disait qu'il employait du cristal. Bobadilla fut un des grands protecteurs de l'académie qui se forma à Séville en 1660, et qui se soutint avec ferveur jusques en 1680 qu'il mourut. Il lui légua une nombreuse collection d'académies, de dessins, de modèles et d'ébauches, d'après les artistes les plus célèbres. Ses ouvrages sont répandus dans les collections et les maisons particulières de Séville. *S.*

BOCANEGRA (Pierre-Athanase), peintre d'histoire, naquit à Grenade, et fut élève d'Alphonse Cano. Sous un aussi bon maître, et de plus étudiant les ouvrages de Pierre de Moya, il parvint à acquérir le style de Vandyck. Ses talens naissans, et sa manière de vivre en seigneur, lui soumirent la classe qui pouvait lui être inférieure, lui concilièrent l'estime des grands, qui prenaient plaisir à fréquenter sa maison, et lui donnèrent beaucoup d'occupation. — Il eut pour concurrent, dans diverses occasions, Jean de Séville, particulièrement dans l'ornement des rues pour les jours de Fête-Dieu, qui, dans Grenade, se célèbrent avec une grande pompe. Il vint ensuite à Séville, et y développa beaucoup d'ostentation. Après avoir terminé quelques ouvrages, il en sortit pour Madrid, où la protection des marquis de Montalbo et de Mancera le mit à même de peindre des attributs de justice pour le roi, qui, en récompense, le nomma son peintre en 1676. Ces honneurs, qui ont enorgueilli beaucoup de peintres, augmentèrent la présomption de Bocanegra de telle manière, qu'il disait, à qui voulait l'entendre, qu'il était le premier peintre

de l'Espagne, et qu'il ne le céderait à aucun autre. Mathias de Torres, instruit et incommodé d'autant de jactance, lui envoya par écrit le défi de dessiner et peindre immédiatement le sujet qu'on leur donnerait dans un concours public. — Bocanegra, intimidé, se conduisit de telle manière, que le marquis de Mancera, conseiller de Castille, chez qui il était logé, déclara que c'était lui manquer à lui-même que de se conduire ainsi vis-à-vis de son protégé. Torres, instruit des intentions du marquis, cessa la plaisanterie; mais Athanase ne parut plus dans la lice, et revint dans son pays, détesté de tous les peintres de la cour. — Bocanegra, de retour à Grenade, eut une affaire tout-à-fait pareille avec Théodore Ardemans, qui prétendait à la place de chef des travaux de la cathédrale *. — Plusieurs tableaux, qu'Ardemans venait de terminer à la satisfaction générale de ses amis, élevèrent entre ceux-ci et des partisans de Bocanegra quelques discussions : elles donnèrent lieu, pour les terminer, à un défi entre les deux artistes; il fut donc convenu que Théodore et Athanase feraient en public leur portrait respectif. Le jour arrêté, et le concours assemblé, Ardemans, qui n'avait que 25 ans, prit le premier, sans aucune préparation, la palette et les pinceaux, et fit en moins d'une heure le portrait de son compétiteur. La prestesse, la ressemblance qu'il sut y mettre, la hardiesse avec laquelle il l'exécuta sans rien tracer, lui méritèrent les applaudissemens du nombreux concours. — Le parti d'Athanase se tut, et Bocanegra, tout consterné, remit à un autre jour, que l'on détermina sur-le-champ, de faire le portrait de son

* On peut présumer que l'affaire qui venait de se passer dans la capitale, donna lieu à cette seconde.

heureux rival. Au jour fixé, toute la noblesse, tous les curieux, tous les partisans des deux artistes, remplissaient depuis une heure la salle; Théodore était au milieu de l'arène, jouissant intérieurement de son triomphe, et dans l'espoir sans doute que Bocanegra le rendrait plus complet. — Vain espoir! Athanase ne parut pas, et toute l'assemblée, qui était des plus brillantes, dut se retirer. Les dames n'eurent d'autres ressources que celle de faire pleuvoir sur le malheureux artiste un déluge de brocards, que le génie de la langue espagnole sait rendre des plus piquans. — Le seigneur François de Tolède, qui avait prêté sa maison pour ce défi, fut extrêmement incommodé de la manière dont cela s'était terminé: car on ne parlait que de cette aventure dans la ville, et, selon l'usage, chacun de faire sa version. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Bocanegra mourut en 1688, peu de jours après cet événement si funeste à son amour-propre. — Au surplus, l'orgueil qui perdit Bocanegra ne l'empêcha pas de laisser des regrets sincères aux amateurs des arts, qui trouveraient leur collection incomplète s'ils ne pouvaient y compter un tableau d'Athanase. C'est à Grenade, et particulièrement dans la cathédrale, que sont les plus beaux ouvrages de cet artiste. Je consacrerai ici à sa gloire, que le grand connaisseur Lebrun, visitant l'Espagne, soutint avec l'énergie qui le caractérisait, qu'un Christ très-beau de cette cathédrale était des premiers temps de Vandyck; je lui prouvai, par la signature, et surtout par les archives, qu'il était de Bocanegra. *S.*

BONAVIA (Jacques), peintre et architecte. Philippe V, dont il fut le peintre, le nomma en 1744 président de l'assemblée qui devait déterminer l'établissement de l'académie de Saint-Fernand. Le travail étant fini,

et l'académie étant installée, Bonavia fut l'un de ses membres distingués, comme directeur de la branche d'architecture. C'est dans cette partie des beaux-arts qu'il s'est exercé le plus, comme nous aurons occasion de le dire à son article, au dictionnaire Architecture, qui doit suivre celui de Sculpture. — Bonavia est mort à Madrid en 1760. *M.*

BONAY (François), paysagiste, né à Valence, où il se fit connaître au commencement du 18e. siècle, en composant de jolis paysages, dans lesquels il savait établir avec esprit des points de vue et des fabriques d'après Perelle, ainsi que des animaux d'après Berghem. Il vint à Madrid, et fut en Portugal, où il paraît qu'il mourut. Ses tableaux se trouvent chez tous les amateurs. Son chef-d'œuvre était un grand paysage qui embellissait la sacristie des Carmes Chaussés à Valence. *V.*

BOURBON (l'infant don Gabriel de). * L'art de la peinture doit mettre au rang des amateurs les plus distingués ce prince, qui de très-bonne heure annonça le goût le plus exquis. L'académie de Saint-Fernand s'honore de le compter parmi ses membres, et l'on doit croire que ce n'est pas le rang de prince qui dicte cet article. C'est une vérité des plus authentiques, que l'infant don Gabriel dès son enfance fit connaître son goût décidé pour la peinture. Son père Charles III, roi de Naples, où naquit le prince, fut, comme tout le monde le sait, le protecteur des arts et le restaurateur du bon goût. Ce souverain mit une constance extraordinaire à suivre les découvertes d'Herculanum et de Pompéia. L'Espagne, où il vint régner ensuite, lui doit aussi les routes somp-

* C'est au même infant que l'on doit la superbe édition de Salluste.

tueuses qui la traversent; la belle communication des Castilles aux Andalousies, par la Sierra Morrena; à Madrid, les édifices majestueux qui de cette ville font une capitale du premier rang, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire. — C'est donc sous un roi dont le règne est aussi justement célèbre, que l'infant Gabriel put se livrer à son goût pour les arts. La précieuse collection de tableaux et de dessins qu'il forma dans son petit palais au bas de l'Escurial, lui fait le plus grand honneur comme homme de goût. L'infant se fit une étude constante des Raphaëls qui brillent dans les collections royales. Les deux Apôtres de grandeur naturelle qu'il envoya à l'académie de Saint-Fernand, prouvent comme il avait étudié avec succès. L'académie, pénétrée de reconnaissance pour l'envoi de ces tableaux, pria S. A. de se placer parmi ses membres. On vit arriver, le 3 août 1782, dans ce sanctuaire des beaux-arts, ce prince qui les cultivait avec tant d'amour, et qui ne voulut siéger qu'à la place que lui donnait son rang d'ancienneté; il fut donc modestement s'asseoir sur le dernier fauteuil. — Les progrès que S. A. avait faits dans le dessin et la peinture ne remplissant pas son génie actif, il s'amusait à peindre avec de la poussière de laine en couleur, et il mit tant de soin à ce délassement, qu'il parvint à imiter le naturel avec beaucoup de perfection. Mais les arts et l'académie eurent à regretter bientôt un amateur d'un rang aussi élevé et en même temps d'un goût aussi épuré. Le 23 novembre 1788, l'infant de Bourbon mourut à l'Escurial, presqu'à la fleur de son âge, laissant les souvenirs les plus flatteurs pour ses qualités morales, et les preuves les plus authentiques de ses talens.

BORGOÑA ou BOURGOGNE (Jean de), peintre

d'histoire et fresquiste. Ce peintre, très-fameux dans Tolède, fit en 1495 une partie du cloître de la cathédrale de cette ville. Il paraît qu'il travaillait avec Alvar Perez de Villoldo, car les archives portent que ces deux artistes reçurent une somme indiquée pour cet ouvrage. — Borgoña peignit aussi vers le même temps, avec Alphonse Sanchez et Louis de Medina, le théâtre de l'université d'Alcala de Henarez. Il travailla pareillement dans la cathédrale de Tolède, avec François d'Anvers, Ferdinand d'el Rincon et d'autres professeurs, de 1508 à 1510; et conclut avec François d'Anvers et Villoldo le maître autel de la chapelle arabe. Il termina vers 1511 les quinze passages de l'Écriture Sainte, qu'avait commencés Pierre Berruguete dans les salles capitulaires de la saison d'hiver. — Il parait aussi que Jean de Bourgogne travailla dans Avila, et qu'il y termina de plus des ouvrages encore commencés par Berruguete et Santos-Cruz, pour lesquels on le paya largement. — De retour à Tolède, il peignit à fresque, dans la chapelle arabe dont j'ai déjà parlé, la conquête d'Oran. Il orna de fresques aussi la librairie de la cathédrale, de concert avec le maître Copin. Bourgogne fit des dessins pour le tabernacle que devait exécuter Henri d'Arfé. Tout porte à croire que Jean de Bourgogne mourut vers 1533. — Cet artiste conclut aussi plusieurs portraits de cardinaux, qui lui firent beaucoup d'honneur. L'école espagnole de ce temps compte Jean de Bourgogne comme un de ses illustres membres. Il est au surplus très-positif qu'aucun maître de l'école florentine de ce temps, ni de l'école allemande, ne le surpasse dans le jeu des draperies ni dans la couleur. *M.*

BORRAS (le père Nicolas), peintre d'histoire, naquit à Cocentayna en 1530. Son goût pour la peinture

le conduisit à l'école de son compatriote Vincent Joanes, le coryphée de l'école de Valence, d'où il sortit très-avancé; mais, ayant obtenu un bénéfice, il se fit prêtre sans cesser d'être peintre. Sa réputation le fit rechercher pour peindre le grand autel du monastère de Saint-Jérôme de Gandie, où il demeura un certain laps de temps; après avoir terminé son ouvrage au gré du chapitre, il demanda pour tout paiement qu'on voulût bien le recevoir hiéronimite. Notre peintre prononça donc ses vœux en 1576. La communauté fut extrêmement contente de cette acquisition; mais Borras, jaloux d'acquérir plus de perfection dans son art, et maîtrisé par un esprit religieux, quitta furtivement son monastère pour entrer au couvent de Saint-François, hors des murs de Valence. Le catéchumène, ne trouvant dans ce couvent ni la moralité énergique, ni les moyens de s'instruire qu'il désirait, témoigna le désir de rentrer dans son premier cloître de Gandie. Les hiéronimites s'empressèrent de recevoir Borras, qui, par reconnaissance, employa toute sa vie à orner le couvent de ses ouvrages. — Il est en effet impossible de se figurer ce que notre professeur fit dans cette immense retraite. Tous les maîtres autels, les cloîtres, les réfectoires, les chapelles, l'infirmerie, enfin toutes les salles offrent des tableaux de Borras à l'œil étonné du voyageur, qui ne peut concevoir qu'un seul homme ait pu faire autant et aussi bien. — Le père Borras mourut le 5 septembre, en 1610, à 80 ans, laissant la communauté dans l'affliction, tant pour ses talens, que pour la vie exemplaire qu'il mena constamment, et le désintéressement le plus rare, qui le guida dans toutes ses actions. Outre le couvent de Gandie, qui possède le plus grand nombre de ses travaux, on voit à Cocentayna, son pays, à Ontiniente, à l'Escurial, dans Aldaya, à Valence, beaucoup

de ses tableaux, qui tous rappellent la belle manière de leur illustre maître. *V.*

BOUZAS (Jean-Antoine), peintre de genre et fresquiste, né en Galice, et disciple de Luc Jordan à Madrid. Aussitôt que ce dernier retourna en Italie, Bouzas se retira dans Santiago pour éviter les troubles de la guerre de succession. Ne trouvant dans ce pays aucun ouvrage public à faire, il se dédia aux tableaux de chevalet, dans lesquels on reconnaît la manière de son maître. Bouzas peignit aussi mieux à la fresque. Il mourut en 1730, et a laissé un fils très-fort dans les fleurs. *M.*

BRU (Moïse-Vincent), peintre d'histoire, naquit en 1682 à Valence, cette patrie des grands professeurs. Bru, dès son enfance, annonça qu'il serait lui-même un bon maître. A 18 ans, il avait terminé d'une manière brillante ses cours de philosophie et de théologie, et n'avait cependant pas laissé de dessiner et peindre à l'atelier de Conchillos. Toute la ville s'occupait de l'activité dévorante de cet intéressant artiste; et sa réputation devint telle, que Palomino consentit, avec grand plaisir, à se l'associer pour continuer des travaux qu'il avait commencés. — Ce jeune homme, d'un savoir prodigieux, et aussi vertueux qu'instruit, mourut à 21 ans, au moment où se réalisait l'espoir que l'on avait conçu de ses dispositions : il était musicien, pinçait de la harpe, et jouait de la viole aussi bien qu'il maniait les pinceaux. — A sa mort un étranger donna un grand prix de ses dessins. *V.*

BURGOS DE MANTILLA (Isidore), peintre de portrait, fit pour la salle des étrangers de la Chartreuse du Paular tous les portraits en pied des rois d'Espagne, depuis Henri II jusqu'à Charles II; ils sont assez bien posés, généralement assez bien peints. Burgos travaillait

vers 1671. Il faisait aussi des vers qui ne sont pas sans mérite. *M.*

BUSTAMANTE (François), peintre de portrait et à fresque, naquit à Oviedo vers 1680. Il étudia sous Michel-Hyacinthe Menendez, à Madrid. De retour dans sa patrie, il se dédia au portrait, qu'il faisait très-bien. Bustamante fut aussi chargé de différentes fresques, et de plusieurs tableaux sur la vie de saint François pour le couvent de cet ordre. Il est mort à Oviedo en 1737. *M.*

C.

CABEZALERO (Jean-Martin), peintre d'histoire, naquit à Almaden, en 1633. Il étudia dans Madrid, sous Carreño, devint un de ses bons élèves, et peut-être eût été un fort bon peintre, si la mort ne l'eût enlevé de bonne heure. Cabezalero surtout eût été grand coloriste. Le musée avait de lui quatre tableaux d'une très-grande dimension qui prouvaient le mérite de cet artiste. *M.*

CABRERA (Jérôme), peintre d'histoire et grand fresquiste, homme d'un grand mérite et élève de Gaspard Becerra; il peignit en 1570, avec Théodose Mingot, une des salles et l'une des tours du palais du Pardo. On y remarque les belles maximes de son école et le grand faire de ce temps. *M.*

CACERES (Felices de), peintre d'histoire, et en grisaille. Il s'établit à Sarragosse en 1630, et peignit toujours du premier jet, sans vouloir retoucher. Il voulut peindre à l'huile, et ne put y réussir; il mettait dans ses compositions une rudesse extraordinaire; mais était grand dessinateur. A sa mort il laissa un fils qui hérita de talens tout-à-fait contraires à ceux de son père, c'est-à-dire, qu'il ne savait pas dessiner; mais il donnait une telle suavité,

un tel attrait à ses Vierges, que le vulgaire en fit un assez grand cas pour enrichir l'artiste. *V.*

CACERES (François Gines de), peintre d'histoire, à Madrid, à la fin du 17ᵉ. siècle, paraît avoir été l'élève d'Escalante, puisque sa manière se rapproche entièrement de ce maître, comme on peut le juger par une assez belle Conception, qu'il fit pour une des églises de Madrid, ainsi que plusieurs autres grands tableaux pour divers couvens. On ignore sa mort. *M.*

CALDERON DE LA BARCA (Vincent), peintre de portraits et paysagiste, né à Guadalaxara, fut un élève de François Goya, qu'il voulut imiter; mais sa mort, arrivée en 1794, comme il n'avait encore que 32 ans, fit perdre les espérances que promettaient ses talens. — Calderon fit plusieurs portraits de particuliers très-ressemblans, et quelques scènes des champs, dans lesquelles il savait répandre de la grâce. La naissance de saint Robert, qu'il fit pour les Prémontrés d'Avila, lui fait honneur. *M.*

CALABRIA (Pierre de), peintre d'histoire et de batailles, élève du Fa-Presto. Philippe V le nomma son peintre, le 12 juin 1712, en remplacement de Manuel Arredondo. Il fut aussi l'un de ceux que le conseil de Castille choisit, en 1725, pour estimer les peintures anciennes qui abondent dans les collections espagnoles. Je connais une assez belle bataille de ce maître, que beaucoup d'amateurs croient être de Jordan, tant Calabria était parvenu à l'imiter. *M.*

CALLEJA (André de la), peintre d'histoire, né à la Rioja, en 1705, et élève à Madrid de Jérôme de Esquerra. Michel Menendez venant de mourir, Calleja fut chargé de continuer, sur les dessins du défunt, les beaux tableaux de Saint-Philippe-le-Royal. A 39 ans, il fut nommé, par Philippe V, président de l'assemblée chargée de l'établisse-

ment d'une académie des beaux-arts. Lorsque Ferdinand VI, dont cette académie porte le nom, en fit l'ouverture en 1752, S. M. nomma Calleja directeur en exercice de l'académie, et en même temps son peintre. — En 1754, d'après l'invitation de l'académie, il fit le portrait du seigneur Joseph de Carbajal, ministre d'état et le Mécène des artistes. Calleja fut reçu académicien de Valence, et en même temps nommé par Charles III, en 1778, directeur général de l'académie de Saint-Fernand. Ce grand artiste mourut le 2 janvier 1785, regretté particulièrement de tous les élèves, dont il fomentait avec un zèle infatigable l'avancement. — Sa principale occupation, dans le dernier période de sa vie, fut de restaurer les tableaux du roi. Son mérite, à cet égard, est des plus transcendans. Son respect pour les ouvrages des grands maîtres devrait servir d'émulation et d'exemple à toutes les personnes qui suivent cette branche si intéressante des arts. C'est par suite de cette occupation, que l'on voit peu d'ouvrages de Calleja; mais les tableaux qu'on a recueillis de lui au Rosaire, et qui *ornaient* à Madrid les églises de Sainte-Croix, de Saint-Philippe-le-Royal, la chapelle du Trésor, le couvent de Saint-François, et l'académie, le classent avec raison parmi les grands artistes de son siècle. *M.*

CAMACHO (Pierre), peintre d'histoire, vers la fin du 17e. siècle, peignit, avec un peintre nommé Muños, l'histoire de saint Pierre Nolasco pour le couvent de la Merci à Lorca, dans le royaume de Murcie. On y observe de la couleur; mais les quatre docteurs, qu'il fit seul pour la collégiale de cette ville, sont justement célébrés par les connaisseurs. *V.*

CAMILO (François), peintre d'histoire et fresquiste, né à Madrid, fils de Dominique Camile le Florentin, qui avait épousé mademoiselle Clara Perez de Villa-Franca del

Borgo. Dominique étant mort, sa veuve épousa, en secondes noces, le peintre Pierre de las Cuevas, maître de beaucoup de bons professeurs, parmi lesquels on distingue notre François, qui, au surplus, trouva dans Cuevas toute la tendresse et les soins d'un bon père. A 18 ans, Camilo fut choisi pour peindre le grand maître autel des jésuites de Madrid ; il y représenta saint François de Borja, un saint Sacrement à la main, ayant à ses pieds une quantité immense de fidèles. Cette production fit honneur au jeune peintre. — Camilo continua avec tant de zèle, que le comte, duc d'Olivares, le désigna pour peindre avec d'autres les rois d'Espagne, dans le grand salon de la comédie du Retiro où la cour se réunissait tous les soirs. — Le même duc voulut encore que ce fût Camilo qui, dans le même palais, peignît à fresque 14 métamorphoses d'Ovide ; ce qu'il fit avec succès. — Camilo, infatigable, fut chargé de beaucoup de tableaux qu'il sut toujours terminer à la satisfaction des amateurs. Il repandait dans ses compositions un coloris frais et suave. Son dessin était correct ; mais il sacrifiait un peu trop au goût de son temps, qui déjà s'éloignait des belles formes antiques. Tolède, Madrid, Alcala, Ballecas, le palais du Pardo, le Paular, Ségovie, Salamanque, possèdent nombre de ses œuvres. — Camilo joignait à ces talens une aménité des plus entraînantes : aussi, laissa-t-il en 1671, année de sa mort, à Madrid, tous ses nombreux amis daus une véritable affliction. — De tous ses élèves, François Ignacio est celui qui conserva le mieux la manière de son maître. *M.*

CAMINO (Dominique), aragonnais, s'établit à Tarragone au milieu du 17e. siècle, en s'annonçant comme peintre ; quoiqu'il n'eût aucune connaissance de l'art, son assurance et son excessif amour-propre lui firent trouver quelques crédules qui lui payèrent noblement quelques

mauvais tableaux. On croira difficilement que Camino trouva les moyens de vivre honorablement du produit d'un art dont il ne possédait aucune branche, lorsque des artistes du plus grand mérite ont passé leur vie dans toutes les peines inséparables du besoin. — Camino n'est donc ici que pour la forme. *V*.

CAMPO (Jean), peintre d'histoire, né à Ita, en 1530, étudia sa profession à Tolède, sous François de Comontes. Don Jérôme de Corella, nommé à l'évêché de Comayagua aux Amériques, l'emmena avec lui en 1557, sous la condition de peindre tout ce dont on le chargerait pour l'ornement des églises. — On sait que cet artiste, mort aux Amériques, s'y est infiniment distingué; mais on n'a pu juger dans la péninsule du mérite de ses ouvrages. *M*.

CAMPO LARGO (Pierre), peintre et graveur, travaillait à Séville en 1660. Il était l'un des soutiens de l'académie. Campo sut mieux graver que peindre, et ses eaux-fortes surtout sont avec raison plus estimées que ses tableaux. *S*.

CAMPROBIN (Pierre de), peintre de fleurs, de fruits et d'animaux, était, en 1660, l'un des plus grands soutiens de l'academie de Séville, dont plusieurs artistes payaient tous les frais pour l'avancement des jeunes élèves. — Camprobin mettait de la vérité, de la fraîcheur dans les fruits, dans les fleurs; et quoique ce genre ne corresponde pas à la dignité d'un temple, on voyait cependant beaucoup de tableaux de cet artiste dans les églises des Andalousies. Il signait ceux de ses ouvrages qu'il croyait les meilleurs, *Pedro de Camprobin Pasano fecit*. *S*.

CANCINO (Louis), historien, naquit à Séville, vers 1685, et fut disciple de Lucas Valdes. La carrière des lettres, qu'il parcourut avec succès, ne lui permit pas de

donner le temps nécessaire à l'étude de la peinture; cependant j'ai recueilli au couvent des Carmes de Séville deux tableaux de lui, qui représentaient des faits de la vie du prophète Élie. Ils prouvent que, si Cancino s'était entièrement adonné aux pinceaux, il serait devenu bon peintre. Il est mort à Madrid en 1758. *S.*

CAÑO (Alphonse), peintre d'histoire, sculpteur et architecte. Ce grand artiste naquit à Grenade le 19 mars 1601. Son père, architecte, lui enseigna son art, et, suivant les conseils de son ami Jean del Castillo, transporta sa famille à Séville, où notre Alphonse apprit la sculpture sous le célèbre Jean Martinez Montañez. Il prit d'abord des leçons de peinture sous François Pacheco, ensuite sous Castillo, dont j'ai parlé ci-dessus. — Cano, animé du désir de la gloire, ne perdait aucun instant. Il étudiait dans la maison de Pilatos les statues et bustes grecs qui ornaient ce palais des ducs d'Alcala. C'est là qu'à force de travailler, Cano sut acquérir un style élevé, créa les formes les plus belles, et parvint à draper avec un goût et une franchise qui le classent parmi les sculpteurs du plus grand mérite. De son premier temps, on voit à Séville cinq grands maîtres autels dont l'architecture, la sculpture et la peinture sont entièrement de lui, et présentent des traits de génie que ne désavouerait pas Michel-Ange, dont Cano semble avoir été l'élève. — En 1628, le père de Cano fut chargé d'établir le grand maître autel de la paroisse de Lebrija. Le traité passé, Cano père se mit à travailler; mais il mourut en 1630, avant d'avoir achevé. Cano fils, chargé de suivre le travail de son père, le termina à la satisfaction de tous les connaisseurs. Palomino fait les plus grands et les plus justes éloges de la sculpture de cet ouvrage; il cite comme un chef-d'œuvre la statue de la Vierge tenant l'enfant, qui est entièrement du jeune

Alphonse. Plusieurs professeurs, à cette époque, disputaient à Cano le premier rang dans l'exercice de ces trois brillantes facultés, la peinture, la sculpture et l'architecture; mais le génie ardent de Cano ne lui permettait pas de jouer un rôle secondaire. — Il paraît que, un jour pressé par son caractère violent, il eut une affaire avec Sébastien Llano de Valdès, homme généralement reconnu pour son mérite et sa modération : Cano, très-adroit, blessa son rival assez grièvement pour devoir sortir de Grenade, et vint à Madrid; c'était en 1637. Cano trouva un appui dans l'amitié de son condisciple Jacques Velasquez, qui était de retour d'Italie, et qui, jouissant de la plus haute faveur, sut procurer à son ami la protection du comte d'Olivarez. En effet, le duc destina, en 1639, Alphonse à la direction de quelques ouvrages dans ses palais; où il parvint, malgré son caractère, à obtenir la bienveillance du père Jean-Baptiste Mayno, peintre du roi, et maître de dessin du prince Balthasar. C'est à cette époque que Cano peignit le beau monument du couvent de Saint-Gilles, pour la semaine sainte; l'arc triomphal, pour la porte de Guadalaxara, lors de l'entrée de Marianne d'Autriche, seconde femme du roi; et qu'il fit plusieurs tableaux d'un genre si nouveau en Espagne, d'une telle suavité, que, surnommé l'Albane espagnol, Lebrun lui-même se méprit à deux de ses compositions dans la Chartreuse de Triana. — En 1643, Cano vint à Tolède pour obtenir la place de directeur des travaux de la cathédrale, qui fut donnée à Philippe-Lazare de Goyti. Il paraîtrait que c'est vers ce temps qu'on accusa Cano de la mort de sa femme, et qu'il fut mis dans les prisons de la cour, où il souffrit la question sans rien avouer. Ce bruit fut général dans toute l'Espagne; cependant on a fait toutes les démarches nécessaires, et sans succès, pour découvrir le

procès de cette affaire. — Lazare Diaz del Valle, qui vivait à Madrid alors, et qui cite cent traits particuliers de la vie de Cano, ne parle point de cet événement, dont Palomino seul fait mention. — En 1647, Cano fut nommé majordome de la confrérie de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs de Madrid; ce qui atténue un peu la présomption du crime dont on vient de l'accuser : car, à cette époque, ces confréries, quoi qu'on en puisse dire, étaient assez scrupuleuses pour ne pas admettre au moins un homme prévenu d'un assassinat. — En 1650, Cano revint à Tolède, pour donner son assentiment à de nouvelles constructions qu'on avait faites dans la cathédrale. Il fut à Valence et à la Chartreuse de Porta Cœli, où il laissa des preuves nombreuses de tous ses talens. Il revint ensuite à Madrid, où il conçut le projet de se faire ordonner pour Grenade, s'y retirer, et y mener une vie moins agitée au milieu des travaux qu'il brûlait d'entreprendre. Cano fit sa demande au chapitre de Grenade, qui, parfaitement instruit des talens prodigieux d'Alphonse, vint représenter à Philippe IV combien il serait avantageux d'obtenir un artiste aussi distingué. S. M. donna son consentement le 11 septembre 1651, avec la condition que Cano serait ordonné dans l'espace d'un an. — Alphonse fut mis en possession le 20 février 1652, et installé, par le chapitre, dans un magnifique atelier qu'on avait fait préparer pour le recevoir. On lui offrit ensuite tout ce qui serait nécessaire à ses travaux, et on l'exempta d'assister au chœur, excepté les jours de fête. — L'année était écoulée, et Cano ne se faisant pas ordonner, le chapitre, jaloux de compter parmi ses membres un homme de ce mérite, le pressait de tenir sa promesse; voyant qu'il temporisait trop, on s'adressa au roi : S. M., prévenue par des raisons secrètes que lui avait déduites Cano, voulut bien obtempérer à ce qu'on lui

donnât la première prébende vacante. Cano gagnait du temps, et le chapitre de Grenade se refusait à lui tenir compte du produit de son canonicat, lorsque l'évêque de Salamanque le fait chanoine, l'ordonne sous-diacre, et fait tant pour l'artiste, que le roi ordonne au chapitre de Grenade de lui compter à l'instant tous les arrérages échus de sa prébende, qu'il conserva tranquillement jusqu'à sa mort. — Alphonse Cano a été l'un des artistes qui ont le plus illustré l'Espagne, sans en être jamais sorti. — Il avait le coup d'œil de la plus grande justesse; dans son dessin pur, jamais il n'a manqué à la beauté de l'antique, ni à la vraie nature. Personne n'a possédé plus que lui la belle simplicité; je me réserve, au surplus, à l'article Sculpture, de rendre compte de son savoir dans cet art. — Peu d'artistes ont autant dessiné que lui; ses dessins, généralement estimés, et toujours courus, se trouvent chez tous les amateurs. Il est vrai que dans aucun des trois arts qu'il cultivait en maître, il n'entreprit jamais rien avant d'en avoir créé le dessin avec un soin particulier. Mais ce que l'on doit considérer comme un phénomène, c'est que, sachant donner à ses sculptures la vigueur de Michel-Ange, il a su donner à quelques-unes de ses productions en peinture la douceur de l'Albane. — Les arts perdirent Cano le 5 octobre 1667, laissant une foule d'élèves qui ont illustré leur maître. Parmi les plus distingués dans la peinture, on compte : Alphonse de Mena, Michel-Jérôme de Cieza, Sébastien de Herrera Barneuvo, Pierre Athanase Bocanegra, Ambroise Martinez, Sébastien Gomez, et Jean Niño de Guevara, tous artistes dont l'historique, dans ce Dictionnaire, rend compte de ce qu'ils ont été. — Les ouvrages publics et principaux de Cano sont répandus dans toute l'Espagne, et sont tous d'un mérite reconnu. Il n'est point une église, un

couvent de Cordoue, de Madrid, de Grenade, de Séville, qui ne possède plusieurs chefs-d'œuvre de lui. Lebrixa, la Chartreuse de Xeres, celle de Saint-Martin de las Cuevas, celles du Paular, de Porta Cœli, Tolède, Valence, Murcie, Malaga; partout enfin Cano a laissé des souvenirs de sa fécondité et de son génie. *S.*

CANO (Joachim-Joseph), né à Séville, fut élève de Dominique Martinez. Il mourut dans sa patrie, en 1784, secrétaire de l'école de dessin. On estime particulièrement les copies qu'il fit des Vierges de Murillo. Ne pouvant créer, Cano s'adonna tellement à imiter ce grand peintre, qu'il a eu peu de rivaux en ce genre. *S.*

CANO DE AREVALO (Jean), peintre de genre, naquit à Valdemoro en 1656, et fut élève de François Camilo à Madrid. Il réussissait parfaitement à peindre en petit, et faisait en ce genre plus de progrès que dans les grands sujets; il s'adonna entièrement alors à créer de jolis épisodes sur des éventails préparés. Pour avoir un débit prompt et lucratif de ses compositions, il se servit d'un singulier stratagème : il se renferma dans sa maison pendant tout un hiver, et peignit une grande quantité d'éventails; la saison de vendre étant arrivée, notre peintre supposa qu'il avait reçu de Paris un envoi considérable, et en peu de jours il ne lui resta aucun éventail. Comme cet essai lui donna de grands avantages, il se dédia entièrement à ce genre, et y réussit tellement, que la reine le nomma son peintre. Son goût pour faire des armes lui enlevait beaucoup de temps. Il paraît que plusieurs amis de salle l'engagèrent à voyager en Andalousie, pour y faire connaître ses talens; il reçut un cartel dans une fête de taureaux : arrivé sur le terrain, Arevalo se battit en brave; mais deux assassins, témoins de son adversaire, le blessèrent tellement, que peu de temps après il mourut

à Madrid à l'âge de 40 ans. Ce délit se commit en 1696. Il voulut aussi étudier l'acquarelle en grand; mais il ne réussit que dans les éventails. *M.*

CANTELLOPS (*Joseph*), peintre d'histoire, né à Palma dans l'île de Majorque, était membre de l'académie de Saint-Fernand. Il mourut, en 1785, dans sa patrie, où sont tous ses ouvrages. *V.*

CARAMUEL DE LOBKOWITZ (l'illustrissime don Juan de), grand amateur, né à Madrid en 1606, fut d'abord moine; après, abbé de Melrose dans les Pays-Bas; ensuite évêque de Misi; mais, d'une versatilité extraordinaire, après avoir été simple soldat, il devint ingénieur et intendant des fortifications de la Bohême. Il mourut en 1682, évêque de Vigevano, l'ayant été avant de Kœnigsgrat et de Campano. Il se faisait par-dessus tout un grand honneur d'être peintre, comme on peut le voir dans le troisième volume de l'ouvrage qu'il publia sur l'architecture, et qui n'est pas sans mérite. *M.*

CARBAJAL ou CARABAJAL (Louis), peintre d'histoire, frère du sculpteur et architecte Jean-Baptiste Monegro, naquit à Tolède, en 1534; il fut élève de Jean de Villoldo, et mit tant de zèle dans ses études, qu'il acquit assez de réputation pour que Philippe II le nommât son peintre, à l'âge de 22 ans. — Il peignit entre autres tableaux une Madeleine, qu'il termina en 1570. Cette composition était l'un des ornemens principaux de l'Escurial, ainsi que sa Nativité, que l'on voyait dans l'infirmerie, et qu'il finit en 1578. De 1580 à 1582, il composa pour le même monastère sept grand tableaux, qui s'y trouvaient placés dans diverses chapelles, et qui depuis ont été transportés à Madrid. — Il termina ces ouvrages d'une manière si brillante, qu'il fut choisi par Philippe II pour être l'un des quatre artistes destinés à peindre les angles du

grand cloître de l'Escurial. C'est là qu'il représenta, sous les dehors les plus riches, la Nativité, l'Apparition des Anges, la Circoncision, l'Adoration des Rois, les Noces de Cana et le Baptême de Notre-Seigneur. Ces compositions placent avec raison Carbajal au rang des grands peintres. Il avait, il est vrai, un peu de timidité; mais ses pâtes sont belles, son dessin pur, ses têtes pleines de suavité, et, dans les sujets pieux qu'il a traités, une expression sagement mystique sait toutes les animer. — Carbajal fut ensuite à Tolède, et peignit, en 1591, avec Blas del Prado, le grand maître autel des Minimes. Il travailla de même en 1613, avec d'autres professeurs, au palais du Pardo. Il paraît que c'est vers ce temps que mourut cet artiste, qui fait vraiment honneur à l'Espagne. Cette Madeleine, dont j'ai déjà parlé, était un chef-d'œuvre que Lebrun ne cessait d'admirer. *M.*

CARDENAS (Juan de), peintre de fleurs et de fruits, fils et disciple de Barthélemi de Cardenas le Portugais. Il demeurait à Valladolid, vers 1620, et y jouissait d'une grande réputation, particulièrement pour les fruits et les fleurs. *M.*

CARO (François), peintre d'histoire, naquit à Séville en 1627. Son père, François Lopez Caro, lui donna les premiers élémens de son art; mais, jaloux de suivre de meilleurs préceptes, il vint à Madrid à l'école d'Alphonse Cano. En très-peu de temps, son zèle lui fit faire de tels progrès, qu'il obtint une très-grande réputation parmi les amateurs. Il fut chargé, en 1658, de tous les tableaux de la chapelle Saint-Isidore, dans l'église de Saint-André, que les fidèles d'alors faisaient construire avec une grande ferveur. Caro reçut des applaudissemens universels pour cet ouvrage, dans lequel il rappela toute la manière de son maître. — Il peignit ensuite son fameux tableau du Jubilé,

pour le couvent de Saint-François à Ségovie, où il introduisit le portrait de Contreras et celui de sa femme. Il mourut en 1667, à la fleur de son âge, laissant des regrets à tous les amis des arts. *S.*

CARO DE TAVIRA (Jean), peintre d'histoire, né à Carmona, étudiait à Séville, sous François Zurbaran. Il fit de tels progrès, que Philippe IV le fit chevalier de Saint-Jacques, autant pour sa naissance que pour ses talens; mais il mourut si jeune, qu'il y a très-peu d'ouvrages de sa main. *S.*

CARREÑO (André), né à Valladolid, soutint en 1626 un procès en faveur des artistes, et mit tant de chaleur à sa défense, qu'il le gagna. — On ne connaît de lui que quelques ouvrages qui sont chez les amateurs. *M.*

CARREÑO DE MIRANDA (Jean), peintre d'histoire, de portraits et fresquiste, né à Aviles, dans la principauté des Asturies, le 25 mars 1614. Son père, d'une famille distinguée, appelé à Madrid pour un procès, voyant le goût décidé de son fils pour la peinture, lui fit apprendre le dessin sous Pierre de las Cuevas. Ce maître lui fit faire de grands progrès; mais il en fit de plus rapides sous Barthélemy Roman, qui lui apprit aussi à être coloriste. — A 20 ans il fit le tableau du cloître de Marie d'Aragon, et ceux du couvent du Rosaire; il travailla avec tant de fruit, qu'au fur et mesure qu'il avançait en âge, il croissait en réputation, et de telle manière qu'il fut un des premiers peintres de son temps. — La ville d'Aviles le nomma juge, et la noblesse de Madrid lui conféra la même place; mais Velasquez, le voyant un jour très-occupé pour des affaires entièrement étrangères à l'art qu'il exerçait, lui dit qu'il avait besoin de lui pour le service du roi. De suite il l'employa dans le palais royal. Carreño commença par peindre à fresque, dans le salon des Grâces, la fable de Vulcain, celle de

Pandore et d'Épimethée qu'il ne put terminer, étant tombé malade; mais ce qu'il avait fait plut tellement à Philippe V, que S. M. le nomma son peintre le 27 septembre 1669. —Il sera facile de voir, à l'article de Ricci, combien ces deux artistes travaillèrent ensemble. — A la mort de Sébastien de Herrera, Charles II, continuant à Carreño son titre de peintre du roi, lui conféra la place de maréchal-des-logis, qu'il remplit avec tant de grâce qu'il sut se concilier l'estime de tout le monde, et particulièrement celle du roi. S. M., très-jeune encore, un jour que Carreño faisait son portrait, lui demanda de quel ordre il était. Carreño répondit : « Sire, je suis votre serviteur? Et pourquoi n'en portes-tu pas les marques? » et aussitôt lui fit donner une riche décoration de Saint-Jacques, que Carreño refusa. — Ses amis, et les professeurs surtout dans l'art qu'il exerçait, lui reprochèrent de n'avoir point accepté cette marque de considération, quand ce n'eût été que pour l'honneur de la peinture. — Carreño leur répondit : « La peinture n'a pas besoin d'honneur; elle peut, au contraire, en donner à tout le monde. » Le roi concéda encore à Carreño le privilége de porter l'habit dont S. M. se servait chaque année le jeudi saint, usage consacré par Sanchez IV de Castille, et suivi par Charles V. — Le refus que notre artiste fit de l'ordre de Saint-Jacques ne lui fit pas perdre les faveurs du roi : car il fit plusieurs fois le portrait de S. M., celui de don Juan d'Autriche, et particulièrement celui de l'ambassadeur moscovite qui était à Madrid en 1662. — Ce fut aussi Carreño qui fit le portrait du roi, armé de pied en cap, que l'on envoya en France pour son mariage avec Louise d'Orléans. — Après avoir terminé un nombre infini d'ouvrages, Carreño mourut à Madrid en septembre 1685, laissant des regrets à tous les élèves, dont il était le véritable appui. Il enseignait avec

une douceur sans égale, procurait à chaque élève et artiste de l'occupation, et corrigeait leurs ouvrages pour les faire valoir davantage. Charles II l'aimait véritablement, non-seulement pour ses talens, mais aussi pour sa candeur. S. M. lui donnait de nombreuses gratifications, qu'elle sut continuer à sa veuve, en récompense de ses talens. Le roi avait défendu qu'aucun peintre fit son portrait sans la permission de Carreño. — Le mérite de ce peintre consiste dans un dessin large et pur, dans un coloris vague et suave, qu'il dut aux études nombreuses qu'il fit des œuvres de Vandyck; ses esquisses sont pleines de franchise, et démontrent une grande facilité d'invention, ainsi que beaucoup de pratique. Il a de plus suivi de très-près les traces de Velasquez, surtout dans le portrait. On a de lui aussi plusieurs gravures à l'eau-forte, dont Palomino fait assez de cas. Parmi les nombreux écoliers qu'eut Carreño, on remarque Jean-Martin Cabezalero, Joseph Donoso, François-Ignace Ruiz de la Iglesia, Joseph de Ledesma, et Louis de Sotomayor. Ses ouvrages sont répandus à Tolède, Alcala, Paracuellos, Alarcon, Orgaz, Peñaranda, Almeïda, Pampelune, Victoria, l'Escurial, le palais et la plupart des temples de Madrid, Saint-Ildefonse, Placencia, Bexar, Grenade, Segovie. On en trouve aussi chez tous les amateurs. *M.*

CARROZ (Vincent), peintre d'histoire, chanoine de la Sainte-Église de Valence, grand amateur et d'une rare intelligence; il cultivait l'art avec son maître et son ami Jérôme de Espinosa. Carroz fut un des plus ardens soutiens de l'académie de Valence; ses ouvrages principaux sont dans la cathédrale. *V.*

CASANOVA (Charles), peintre et graveur en taille-douce, naquit à Exea en Aragon, et vint ensuite à Madrid, où Ferdinand VI le nomma son peintre; il se livra plus

particulièrement à la gravure, comme nous aurons occasion de le démontrer à son article, dans le Dictionnaire des Graveurs espagnols qui suivra cet ouvrage. — Casanova mourut à Madrid en 1762. *V.*

CASANOVA (François), fils de Charles Casanova, fut aussi peintre et graveur en taille-douce; mais il le fut encore en pierre dure. Il naquit à Sarragosse, en 1734, et apprit de son père les élémens de la peinture. Transportés tous les deux à Madrid, François concourut particulièrement et avec chaleur aux études que savait encourager l'assemblée qui travaillait à l'établissement de l'académie de Saint-Fernand. Casanova eut le premier prix en 1753; il employa le reste de sa vie à graver, comme on pourra le voir à son article du Dictionnaire des Graveurs espagnols. Il mourut, en 1778, au Mexique, où il était directeur de la gravure à l'hôtel des monnaies. — On trouve en Espagne plusieurs gravures de lui, et particulièrement une qu'il finit à Cadix en 1756; elle représente saint Émide. *V.*

CASARES (Jacques-Antoine), peintre d'histoire, soutint de sa propre bourse, pendant 1668, 1671 et 1672, l'académie de Séville, où il concourut lui-même comme élève avec de grands succès. Il mourut très-jeune. On ne connaît de lui qu'un Ecce-Homo qui était à Séville et qui n'est pas sans mérite. *S.*

CASTAÑEDA (Grégoire), peintre d'histoire, vivait à Valence vers 1625. Il paraît qu'il fut disciple et gendre de François Ribalta, à qui l'on attribue les ouvrages de Castañeda : c'est sans doute faire l'éloge de ce dernier; mais il est très-vrai que les connaisseurs ne peuvent confondre ses œuvres avec ceux de François Ribalta, l'un des chefs de l'école de Valence. L'on ne connaît Castañeda que parce qu'il fut appelé dans la ville d'Andilla (comme il conste par les archives), pour peindre le maître autel de

la cathédrale ; composition dans laquelle il sut assez bien développer la manière de son maître, mais qui est bien loin d'en offrir le mérite. Castañeda mourut à Valence en 1629. *V.*

CASTELLO (Fabrice), peintre d'histoire et à fresque, fils de Jean-Baptiste Castello le Bergamasque et frère de Nicolas Granelo. A la mort de son père, il se trouva très-jeune à Madrid, où son frère lui enseigna les principes de l'art; mais il fit de véritables progrès sous François d'Urbin, qu'il aida en 1576 dans les travaux de l'Escurial, sans aucuns appointemens et comme élève. Cependant, le 26 juin 1584, Philippe II le nomma son peintre. Le 13 septembre de la même année, S. M. ordonna que son frère Nicolas, Lazare Tabaron et Horace Cambiaso, peignissent à fresque, dans l'appartement de la reine à l'Escurial, quelques épisodes de la bataille de Saint-Quentin. Ils devaient les orner d'arabesques et de cartels dans le style des grottes de Titus. En 1587 ils eurent à peindre ensemble (excepté Cambiaso qui était retourné en Italie) la bataille de la Higueruela, que gagna Jean II sur les Maures de Grenade. Il paraît que ces artistes copièrent cette bataille d'après une toile de 130 pieds de longueur qui se trouva roulée dans une armoire de l'Alcazar de Ségovie, et qu'avait exécutée Dello, peintre de Jean II. Cette composition est vraiment des plus curieuses. On y voit tous les mouvemens de la guerre, toutes les peines qui en résultent; la variété des attitudes, des costumes et des armures est aussi surprenante que bien exécutée. Je voulais faire graver ce bel ouvrage; les circonstances s'y sont opposées. — Ils peignirent aussi dans le même bâtiment les expéditions aux îles Terceres, avec une quantité inouïe d'embarcations et de débarquemens de troupes. Sur les voûtes ils tracèrent mille cartels ingénieux, avec la même grâce qu'ils dévelop-

pèrent dans les salles capitulaires du même monastère. — Ces ouvrages terminés, Philipe III fit venir à Madrid Castello, et lui donna la permission de passer à Alba de Tormes, pour y peindre divers ouvrages dans le palais du duc. — Castello fut ensuite l'un de ceux que l'on choisit pour orner le Pardo, où il peignit plusieurs fresques. Forcé de se soumettre à l'usage du temps, il fut chargé de colorier 48 bustes de saints et de saintes que Jean d'Arfé avait exécutés pour les reliquaires de l'Escurial.—Castello mourut à Madrid, en 1617, considéré comme un homme du plus grand talent, et fut remplacé par Barthélemy Gonzales. *M.*

CASTELLO (Félix), peintre d'histoire et de batailles, fils de Fabrice, naquit à Madrid en 1602, et apprit les premiers élémens sous son père. Il se perfectionna ensuite sous Vincent Carducho. Le soin de ses maîtres, son application et son génie, en formèrent bientôt un des meilleurs artistes de son temps. Félix se fit surtout distinguer par le dessin et l'expression. On a de lui, à Madrid, deux productions capitales, qui donnent à Castello un rang très-élevé, savoir : la Prise d'un château par don Fadrique de Tolède *; et dans l'autre, les Espagnols se jetant à la nage pour aller attaquer, sous les ordres de don Baltazar Alfaro. C'est aussi de Castello que sont les tableaux qui étaient dans le cloître de Sainte-Barbe, et qui ont été recueillis avec soin au Rosaire. Ce peintre mourut en grande réputation, l'an 1656, à 54 ans. Sa facture est large, ses compositions superbes, bien entendues, et mieux exécutées. *M.*

* Lorsque Castello jeta les masses de son tableau, Carducho, son maître, le jugea si favorablement qu'il demanda à son élève de lui laisser faire la tête principale : en effet, la figure de don Fadrique est de Carducho ; c'est dire qu'elle est fort belle.

CASTILLO (Augustin del), peintre d'histoire et à fresque, né à Séville en 1565, y fut élève de Louis Fernandez. Après avoir fait quelques progrès, il fut à Cordoue, entra de suite en grand crédit, par la correction et la simplicité qu'il savait donner à ses compositions. Il entendait parfaitement la fresque, et laissa, dans ce genre, plusieurs ouvrages à Cordoue, que le temps, et particulièrement les refaits des prétendus restaurateurs, ont presque entièrement perdus. La cathédrale de Cadix possède de lui une Adoration des Mages, qui donne le cachet de ses talens. Castillo mourut à Cordoue en 1626, laissant un fils, nommé Antoine, dont il avait été le maître, et qui le surpassa dans l'art de peindre à l'huile. *S.*

CASTILLO (Ferdinand del), peintre de genre et sculpteur, naquit à Madrid le 22 mars 1740, et concourut aux études de l'académie de Saint-Fernand. Son frère Joseph ayant été à Rome pensionnaire du roi, Ferdinand se dédia à la peinture, et prit la place que lui avait laissée son frère à l'école de Corrado Giacuinto. — Très-jeune, il gagna le second grand prix que l'académie distribua en 1757, et fut nommé peintre de la fabrique royale de porcelaine, au Retiro de Madrid. Il conserva cette place jusques en 1777, qu'il mourut, ayant laissé un petit nombre d'ouvrages que l'on voit dans les salles de l'académie. *M.*

CASTILLO (Joseph del), peintre d'histoire, et frère de Ferdinand, naquit à Madrid le 14 octobre 1737, et dès son enfance voulut devenir peintre. On le mit sous la direction de Joseph Roméo, qui donnait ses leçons dans l'une des salles de Saint-Fernand, dont on allait enfin établir l'académie. Ses progrès lui méritèrent la protection du ministre d'état don Joseph de Carbajal, qui le fit, à ses propres frais, partir pour étudier à Rome en 1751, sous Corrado Giacuinto, qui jouissait d'une vaste

réputation; mais ce grand artiste, nommé en 1753 premier peintre de Ferdinand VI, ramena avec lui son élève, qui commençait à devenir bon coloriste. Castillo suivit à Madrid les leçons de Giacuinto, et ne manquait pas d'assister exactement aux cours de l'académie, qui était déjà installée. Il en eut le premier prix de la première classe, en 1756; ce qui le mit en crédit et lui procura quelque occupation dans les maisons royales. Mais jaloux de faire de plus grands progrès, il se présenta au concours d'une pension vacante, pour aller à Rome, et fut le vainqueur. Il retourna donc dans cette capitale en 1758. Castillo envoyait à l'académie les preuves du savoir qu'il acquérait sous François Preciado, et, les six années concédées pour sa pension expirées, il revint à Madrid. C'est alors que Charles III donna l'ordre à son premier peintre, Antoine Mengs, d'employer le jeune Castillo. Mengs à l'instant le chargea des tableaux destinés à la manufacture des tapisseries royales, et il en exécuta près de cent. Mengs le chargea aussi de peindre six tableaux mystiques pour les cellules des religieuses du couvent royal de las Salesas, un oratoire portatif pour l'infant, plusieurs portraits de Charles avec le manteau de la Toison d'or, et beaucoup d'autres ouvrages; il fit aussi le portrait des savans pères Mariana et Ambroise Moralès, pour la collection des hommes illustres, ainsi que plusieurs dessins pour le Don Quichotte de l'académie. Castillo fut reçu académicien en 1788, et mourut à Madrid en 1793. Tous les artistes reconnaissent sa constante application; mais on lui désirerait une couleur plus harmonieuse, et plus de connaissance tant des lois de l'optique que de celles de la perspective. Ses gravures à l'eau-forte sont célèbres; savoir : la Cène d'Emmaüs, peinte par Cerezo; la Fuite en Égypte, et autres tableaux de Jordan. Castillo

sut restaurer, avec un talent supérieur, les fresques du Retiro, et les copia en petit à l'huile, pour les graver. Il a laissé de ses productions à Madrid, à l'Escurial, au Soto de Rome, et dans plusieurs autres villes du royaume. *M.*

CASTILLO (Jean del), peintre d'histoire, né à Séville en 1584, était le jeune frère d'Augustin. Il apprit l'art sous Louis Fernandez; bientôt il acquit le titre de grand dessinateur. Castillo fit alors un voyage à Grenade, où il peignit, pour divers particuliers, plusieurs tableaux, qui firent tant d'honneur à leur auteur, que Michel Cano transporta sa famille à Séville, où retournait Castillo, pour qu'Alphonse Cano pût suivre la peinture sous ses leçons. Vers les dernières années de sa vie, Castillo fit un nouveau voyage à Cadix, où il mourut en 1640, à 56 ans. Il laissa une réputation de bon peintre; mais ses titres les plus honorables sont d'avoir été le maître d'Alphonse Cano, d'Étienne Barthélemy Murillo, et de Pierre Moya, qui sont les plus grands artistes de l'Andalousie. *S.*

CASTILLO DE SAAVEDRA (Antoine), peintre d'histoire et de genre, fils d'Augustin Castillo, et neveu de Jean de Castillo, naquit à Cordoue en 1603, où son père lui enseigna tout ce qu'il savait. A la mort de son père, Castillo fut à Séville, avec Joseph de Zarabia, se perfectionner à l'école de François Zurbaran. Il fit des progrès en peu de temps, parce qu'il avait reçu d'excellens principes, et qu'il était vraiment né peintre. De retour dans sa patrie, il s'adonna avec une ardeur extraordinaire au dessin et à l'étude de la nature. De temps en temps il allait à la campagne, et dessinait les fermes, les animaux, tous les instrumens aratoires, sans rien omettre de tous les accidens et caprices de la nature. Il devint très-fort en ce genre, en raison de l'application qu'il y mit. Souvent il modelait en argile des

graveur ; j'aurai l'occasion de le faire voir à son article dans le Dictionnaire des Graveurs espagnols. Caudi fut appelé à Madrid, en 1667, par Charles II, et y mourut en 1696. *V.*

CAXES, ou CAXESI, ou CAXETE (Eugène), peintre d'histoire et fresquiste, naquit, en 1577, à Madrid, où s'était établi son père en arrivant d'Italie. Ce fut sous lui qu'Eugène commença, et qu'en peu de temps il parvint à être l'un des meilleurs peintres de la capitale. — Philippe III lui fit donner, en 1598, une gratification pour l'aider à se marier avec Anne d'Avila, mère de trois enfans, veuve de Jean Manzano, maître charpentier de l'Escurial, qui, étant tombé d'un échaffaudage, était mort sur le coup. S. M. choisit aussi Caxes, pour qu'au Pardo il travaillât près de son père. Il orna de cartels la salle d'audience du roi, et peignit à fresque, au milieu d'une voûte, le Jugement de Salomon, dans lequel il répandit les talens d'un grand maître. Il fut nommée peintre du roi le 13 août 1612. Caxes fut alors chargé de beaucoup d'ouvrages pour divers monastères, couvens et églises de Madrid. En 1616 il peignit à fresque, avec Vincent Carducho, la chapelle de la Vierge, dans la cathédrale de Tolède, et en 1718 il fit avec le même le maître autel du monastère de Guadeloupe. Il fut aussi chargé de peindre dans l'Alcazar de Madrid les faits marquans de la vie d'Agamemnon, et reçut un grand prix pour ce bel ouvrage, dans lequel il avait particulièrement développé une imitation franche de la nature, les teintes les plus gracieuses et un dessin hors de toute critique. — Caxes mourut à Madrid en 1642. L'école espagnole le considère comme un de ses meilleurs professeurs, et surtout comme un de ses plus zélés défenseurs. Ses dessins au crayon et à l'encre de la Chine sont très-estimés des artistes. Les élèves les plus

célèbres de Caxès sont Louis Fernandez, Jean de Arnau, le licencié Pierre de Valpuesta. Il a travaillé à Madrid, à Tolède, à Alcala de Henarès, à Guadeloupe, à Ciudad-Réal, à l'Escurial, et dans beaucoup d'autres endroits. *M.*

CAZARES (Laurent), peintre d'histoire, né à Burgos. Il mourut en 1678 dans cette ville, dont les temples et les maisons particulières possèdent plusieurs tableaux signés de lui. *M.*

CEA (Jean de) peignit en 1565, avec Jean de Añeda, les tableaux de la nef de la cathédrale de Burgos : c'est tout ce que je puis dire sur cet artiste. *M.*

CEBRIA (Félix), né à Valence, et grand ami de Paul Pontons, qui lui apprit sa profession en le faisant assister aux séances que l'académie de cette ville tenait en 1660. Cebria doit être fort étonné de se trouver ici. *V.*

CERECEDO (Jean de), peintre d'histoire, originaire d'Alcala de Henarès, concourut, en 1577, avec Gaspard de Palencia, né à Valladolid, pour travailler aux ouvrages qu'avait faits à Espinar, le célèbre Alphonse Sanchez Coello. On ne connaît aucun ouvrage public de ce peintre. *M.*

CEREZO (Mathieu), peintre d'histoire et fresquiste, né à Burgos en 1635, où il reçut les premiers élémens de son père, qui s'appelait aussi Mathieu, et de qui l'on trouve une grande quantité de Christs à Burgos, que l'on attribue souvent à son fils par la seule raison qu'il est plus connu. — Cerezo vint à Madrid à l'âge de 15 ans, et entra chez Jean Carreño qui lui fit faire des progrès extraordinaires. — En effet Mathieu ne perdait pas un seul instant; il suivait les cours de l'académie, étudiait d'après nature, faisait le portrait de tous ses amis, copiait les chefs-d'œuvre des palais, et parvint à être coloriste. Il imitait tellement le style de son maître, que souvent on a confondu leurs

ouvrages. Après cinq années d'étude Cerezo prit son essor : il se mit à peindre particulièrement des Conceptions, qui le mirent de suite en crédit et ont conservé toujours à leur auteur une réputation justement méritée. Il fut chargé de différens travaux, tant publics que particuliers, pour Madrid et d'autres villes. Il aida Herrera le jeune à peindre à fresque la coupole de Notre-Dame d'Atocha. Il se rendait à Burgos, lorsqu'il fut retenu à Valladolid, où il laissa un superbe Saint-François qu'on peut voir à Paris. De retour à Madrid, il peignit pour le réfectoire des Récollets son fameux tableau des Pèlerins d'Emmaüs, ouvrage rempli de finesse, d'expression, et en même temps d'une simplicité entraînante. C'est de ce tableau qu'un Italien un peu présomptueux dit, en le voyant : *Per essere d'un Espagnuolo, non è cattivo.* Il paraît que cette composition, que Cerezo fit à l'âge de 40 ans, fut sa dernière; car il mourut à Madrid en 1685. On estime beaucoup ses intérieurs, qui sont remplis de naturel. On a de lui une collection de dessins au bistre qui sont pleins de mérite. — Les ouvrages de Cerezo figurent dans toutes les collections, dans les temples de Madrid, de Badajoz, du Paular, de Valladolid, de Palencia, de Burgos, de Malaga. Son pinceau est large, sa couleur belle, et son dessin est aussi facile que correct. *M.*

CERVERA (le frère Blas de), peintre d'histoire. Ce disciple de Joseph Martinez peignit, en 1644, quelques tableaux pour le cloître de Saint-François de Valladolid; il travailla concurremment avec Philippe Gil de Mena et Jacques Valentin Dias, qui firent chacun ce qu'on leur avait assigné pour le même cloître. *M.*

CESILLES (Jean), peintre d'histoire, peintre de Barcelone. On voit, par les archives, qu'il s'engagea, le 16 mars 1382, à peindre pour le grand autel de la paroisse de Saint-Pierre à Reus, et pour le prix de 330 florins d'Ara-

gon, l'Histoire des douze Apôtres ainsi qu'une série d'ornemens. Je n'ai vu qu'un seul fragment de cet ouvrage, qui porte l'empreinte du temps, et qui fut remplacé, en 1557, par un autre maître autel de Perris de Austriach. *V.*

CESPEDES (Paul de), peintre d'histoire, sculpteur, architecte et grand fresquiste. Cet homme, d'un talent immense, naquit en 1538 à Cordoue, et honora son pays comme grand artiste, antiquaire, humaniste et vraiment érudit. Cespedes fit ses études à Cordoue. C'est là qu'il apprit les premiers principes et la philosophie, ce qui le conduisit jusques à 18 ans. En 1556, il fut à Alcala de Henarès pour y suivre des études plus sérieuses, et se livrer principalement aux langues orientales. Il prit ensuite quelques légères idées de la peinture, et fut en Italie. Pacheco, son grand ami, nous dit que Cespedes fut deux fois à Rome; mais il ne connut de Michel-Ange que ses ouvrages, dont il parle avec enthousiasme. Il paraît seulement qu'il travailla sous la direction de l'un des élèves de Michel Ange. — Cespedes fit preuve, à Rome même, de ses talens, lorsqu'il peignit, dans l'église d'Aracœli, les fresques qui sont au-dessus du sépulcre du marquis de Saluzzo; et dans l'église de la Trinité del Monte l'histoire de la Vierge, dont il orna la chapelle de l'Annonciata. Il représenta sur les pilastres les Prophètes, et sut développer dans tout cet ouvrage la majesté de l'antique, ainsi que le beau style de la grande école. Ces travaux donnèrent à Cespedes une grande consistance dans Rome, le firent surnommer le Raphaël espagnol, et resserrèrent les liens qu'il avait formés avec divers savans et antiquaires. C'est à cette réputation qu'il dut sans doute l'offre qu'on lui fit d'un canonicat dans le chapitre de Cordoue. Cette faveur le fit revenir bientôt, et il prit possession le 7 septembre 1777, recevant les félicitations de l'évêque et du chapitre. Il

assistait au chœur avec une scrupuleuse exactitude. C'est à cette époque aussi qu'il fit, avec le célèbre docteur Ambroise de Morales, le Martyrologe qui fut admis en 1583 par le chapitre. Malgré ses nombreuses occupations, il ne laissait pas de prendre les pinceaux. — Il passait ses vacances à Séville où il avait une très-jolie maison pour y tenir ses dessins, ses études et ses antiquités. Il vint dans cette ville pour la dernière fois en 1608, quand son ami Pacheco peignait à fresque quelques sujets de Dédale et Icare, pour le cabinet de don Fernand Henri de Ribera, troisième duc d'Alcala. L'ouvrage de Pacheco mérita de telle manière l'approbation de Cespedes, qu'il dit à son ami que, sans contredit, la manière qu'il employait pour peindre ses fresques ne pouvait qu'être celle des anciens; mais il convint en même temps que l'acquarelle lui plaisait davantage. Il fit son fameux tableau de la Cène, où toutes les beautés idéales se trouvent réunies, et font de cet ouvrage un chef-d'œuvre vraiment classique. Je voudrais avoir le talent de répéter tout ce que j'en ai entendu dire à Lebrun, qui resta deux heures fixé devant lui. De retour à Cordoue, Cespedes alternait avec les devoirs de l'église et l'étude des beaux-arts; il donnait aussi une partie de son temps à la confection des beaux traités qu'il a laissés sur les antiquités. Ce savant artiste mourut à Cordoue. Le registre des extraits mortuaires de la cathédrale porte ce qui suit : « Mourut le seigneur Paul de Cespedes, chanoine de cette sainte église de Cordoue, le 26 juillet 1608. Tous les chanoines dirent deux messes pour le repos de l'âme de cet illustre peintre et architecte, dont les grandes vertus ont ennobli notre Espagne. » Cespedes fut enterré dans la cathédrale même, et le chapitre fit graver sur sa tombe l'épitaphe suivante:

« Paulus Cespedes, hujus almæ
» Ecclesiæ portionarius, picturæ,
» Sculpturæ, architecturæ, omniumque
» Bonarum artium, variarumque
» Linguarum peritissimus, hic situs
» Est. Obiit anno domini MDCVIII,
» Septimo calendas sextilis. »

Paul de Cespedes, nous le répétons, fut l'artiste le plus profondément érudit qu'ait eu l'Espagne, et l'Europe n'en comptera qu'un très-petit nombre qui puisse lui être comparé. Parmi ses œuvres on remarque ce qu'il écrivit sur l'antiquité de la cathédrale de Cordoue. C'est là qu'il prouve que le site occupé par cette basilique est le même que celui où les Maures érigèrent leur mosquée, et est aussi le même où les Romains avaient fondé le temple de Janus. La littérature espagnole possède une correspondance que Cespedes eut avec le savant antiquaire de l'Andalousie, le licencié Jean Fernandez Franco. Cespedes savait l'hébreu, l'arabe et le grec. Il fut très-lié avec le célèbre Benoît Arias Montano, autre savant très-versé dans les langues. Cespedes fit aussi un poëme sur la peinture, dont on doit la conservation aux soins de Pacheco. Le plan du poëme, la division des idées, la pureté de l'idiome et la versification harmonieuse, mettent ce petit ouvrage peut-être au-dessus de ceux de M. Dufresnoy en latin, et de MM. Lemierre et Watelet en français : il écrivit de plus un Traité de Perspective théori-pratique, qui est aussi rare que ses Recherches sur le temple de Salomon. Dans ce dernier ouvrage il démontre son érudition sur l'origine de la peinture ; mais il se surpasse encore dans le profond discours qu'il écrivit en 1604, à la prière du savant Pierre de Valencia, intitulé : *de la Comparaçion de la antigua y moderna pintura y escultura*. C'est là qu'il donne des notes très-curieuses sur les peintres florentins,

depuis Cimabue jusqu'à lui. On ne peut que s'étonner du goût qu'il répandit dans ses descriptions sur les ouvrages des Grecs : il suit d'abord le texte de Pline Second, et l'on admire ensuite les rapprochemens ingénieux qu'il sait en faire avec les œuvres de Michel Ange, de Raphaël, du Titien, etc. Ses écrits prouvent son instruction dans la théorie des arts ; comme ses peintures, qui le font briller parmi les premiers artistes d'Italie, prouvent son savoir dans la pratique. Pacheco reconnaît formellement que Cespedes est un des premiers coloristes espagnols, que l'Andalousie lui doit la connaissance du clair-obscur ; et Antoine Pons ajoute que, si Cespedes avait eu avec Raphaël l'amitié qui l'unit à Frédéric Zucaro, il eût été l'un des plus grands peintres du monde, comme il en fut l'un des hommes les plus érudits. On admire dans les œuvres de Cespedes l'élégance et le grandiose qui caractérisent son dessin, la liberté de ses figures anatomiques, la hardiesse des raccourcis, les heureux effets du clair-obscur, le coloris le plus brillant, l'expression la plus vraie, et surtout le génie de la composition. Cespedes a fait aussi des portraits; mais il aimait mieux que le portrait fût plutôt bien peint que ressemblant. Il suivit la manière des grands maîtres de son temps, en faisant premièrement des cartons de la grandeur des tableaux qu'il devait composer.— Ses dessins, très-courus, sont ordinairement au crayon rouge et noir; ses élèves les plus célèbres sont : Jean-Louis Zambrano, Antoine Mohedano, Jean de Peñalosa, Antoine de Contreras, Christophe de Vela.—Ses ouvrages sont à Madrid, dans l'Alcazar et la cathédrale de Séville, dans celle de Cordoue, où l'on voit la Cène, qu'il composa, et qui est un des ouvrages les plus capitaux de l'art. *S.*

CHACON (Jean) peignit le monument de Séville en 1557, et un Saint Fernand que j'ai recueilli à l'Alca-

zar de Séville. Chacon ne se trouve ici que par pure exactitude. *S.*

CHAMORRO (Jean), peintre d'histoire, élève de François Herrera-le-Vieux, fut président de l'académie de Séville en 1669, 1670. Il contribua à la soutenir de ses deniers jusques en 1673. Les quatre Docteurs, tous les tableaux qui représentent la vie de la Vierge, et qui étaient au couvent de la Merci de Séville, placent Chamorro parmi les bons et surtout parmi les laborieux peintres de cette école. *S.*

CHAVARITO (Dominique), peintre d'histoire, naquit en 1676, à Grenade, où il apprit, sous Joseph Risueño. Il fut ensuite à Rome, où il étudiait avec avantage sous Benoît Lutti. De retour en Espagne, il s'éloigna de la cour, et fut dans sa patrie, où il est mort en 1750. La plus grande partie des œuvres de Chavarito se trouve dans les maisons particulières de Grenade, il en est très-peu de publiques; mais tout ce qu'il a fait se distingue par la couleur, le lumineux, et une composition remplie d'heureux caprices. *S.*

CHIRINOS (Jean de), peintre d'histoire, né à Madrid, en 1564, fut un élève du Greco, et non de Louis Tristan, comme l'avance Palomino. Chirinos fut un professeur de beaucoup de mérite, et c'est pour cela qu'il fut choisi pour peindre, de concert avec Barthélemy de Cardenas, les tableaux destinés au cloître du couvent d'Atocha. — Il mourut à Madrid en 1620. *Voyez* Cardenas. *M.*

CID (François), fresquiste, l'un de ceux qui, en 1594, travaillèrent au célèbre monument de Séville. *S.*

CIEZA (Joseph de), fresquiste, naquit à Grenade, en 1656, et fut disciple de son père Michel, qui lui fit acquérir beaucoup de pratique dans la fresque. Il est vrai qu'à cette époque l'usage était de peindre l'extérieur de

toutes les maisons, et particulièrement pour les Fêtes-Dieu, ce qui donnait aux élèves beaucoup de moyens pour apprendre. Il revint à Madrid en 1686, où son extraordinaire facilité le fit choisir pour travailler aux décors du théâtre du Retiro. Le roi, satisfait de ses talens, le nomma son peintre en 1689. Il peignit aussi à l'huile; mais il n'avait que de la suavité sans dessin. — Il fit plusieurs tableaux, tant pour les religieuses de Gongora, que pour les pères de la Vittoria à Madrid, où il mourut en 1692. *S.*

CIEZA (Michel-Jérôme de), peintre d'histoire, naquit à Grenade d'une famille illustre. Ce qui le distingue le plus est d'avoir été l'un des élèves les plus savans d'Alphonse Cano, qu'il imita dans le dessin et dans la couleur; comme le prouvent la Conversion de la Samaritaine, divers autres tableaux qu'il fit pour plusieurs autres couvens, et particulièrement Saint Jacques combattant les Maures. Cet ouvrage, signé de lui en 1650, se voit dans la salle de justice du conseil royal à Grenade. Cieza mourut très-âgé, en 1677, et laissa deux fils qui exercèrent la peinture ainsi que Philippe Gomez de Valence, son meilleur disciple. *S.*

CIEZA (Vincent), peintre d'histoire, né à Grenade, fils et élève de Michel-Jérôme. Ayant perdu son père, il vint à Madrid à la recherche de son aîné Joseph; et à la mort de ce frère il fut nommé peintre du roi, le 14 juillet 1692. Il revint dans sa patrie en 1701, où il mourut peu de temps après son retour. Ses peintures sont confondues avec celles de son père à Grenade, et celles de son frère à Madrid. On les appelle à tort Ciezar. *S.*

CISNEROS (les frères), nés à Tolède, où ils furent chargés d'orner et de décorer les autels de l'église des religieuses de Silos. Ils travaillèrent dans ce monastère depuis 1575 jusques en 1581. On ne sait rien depuis au sujet de ces deux artistes, dont les ouvrages sont consi-

gnés dans les fabriques des couvens où ils ont été employés. *M.*

CLAROS (le frère Louis), peintre d'histoire à Valence vers 1668. D'après sa manière, on reste indécis sur le maître à lui donner, ou de l'un des Ribalta, ou du père Vincent Guirri Augustin. Claros fut chargé de peindre le grand tableau pour le réfectoire du couvent de Saint-Augustin à Valence, où il représente Jésus dans le désert servi par les Anges. — Il a laissé beaucoup d'ouvrages qu'il avait l'habitude de signer, *Frater Claros fecit. V.*

COBO DE GUSMAN (Joseph), peintre d'histoire, naquit à Jaën, le 10 avril 1666. C'est là qu'il apprit à peindre, sous Valois, disciple de Sébastien Martinez. Il vint ensuite à Cordoue, et peu de temps après s'y être établi mourut en 1746. Il a peint les tableaux du couvent de Saint-Jean-de-Dieu et ceux de la Merci de Cordoue. Son genre rappelle l'école et la manière de Martinez, dont on voit un Saint Sébastien magnifique dans la cathédrale de Jaën. *S.*

COELLO (Claude), grand peintre d'histoire et fresquiste, né à Madrid, de Faustin Coello, Portugais et bronziste, qui, désirant que son fils l'aidât à ciseler, le mit à l'école de Ricci pour y apprendre le dessin. Le maître, reconnaissant bientôt les dispositions de son élève, supplia le père de destiner son fils à la peinture. Ayant obtenu ce consentement, Coello se dédia à l'étude et à l'observation de la nature. Il travaillait jour et nuit avec une telle aptitude, qu'en peu de temps il surpassa tous ses condisciples. Étant encore dans l'école de Ricci, il fit de grands tableaux dans le monastère de Sainte-Placide; il y mit tant de soin, que Ricci en fut assez content, pour lui permettre de dire qu'ils étaient de son maître. Coello, quoique satisfait de ce jugement, avait un trop noble orgueil pour

faire usage de la permission. — L'étroite amitié qu'il sut contracter avec Carreno, lui donna les moyens de perfectionner sa couleur; car il eut, par cette liaison, toutes les facilités pour copier les Titien, les Rubens et les Vandyck des Palais. Il s'attacha aussi à Joseph Donoso, aussitôt que ce dernier revint de Rome, et ils peignirent ensemble à fresque le presbytère de l'église de Sainte-Croix (qui périt dans un incendie), l'une des voûtes de Tolède, les sujets historiques de la salle capitulaire du Paular, la chapelle Saint-Ignace, la coupole, une voûte à Saint-Isidore-le-Royal, et beaucoup d'autres ouvrages qu'il serait trop long de relater ici. — Coello et Donoso se chargèrent encore des arcs de triomphe et autres ornemens qu'il fallut préparer pour l'entrée à Madrid de la reine Marie-Louise d'Orléans, lorsqu'elle vint épouser Charles II. A cette époque, Claudio leva le superbe arc triomphal du Prado, et orna la rue du Retiro, où il sut représenter les divers royaumes d'Espagne; ils offraient à la fiancée tous les produits, tant indigènes qu'exotiques, des possessions espagnoles. Dans la même occasion, notre Coello fit avec François de Solis la décoration de la place de l'Hôtel de Ville. Il fut à Sarragosse en 1683, et y peignit une fresque aux Augustins. Il revint à Madrid, où il fut nommé peintre du roi, le 29 mars 1684, en remplacement de Denis Mantuano. Le 23 janvier 1686, il eut la place de peintre du cabinet de S. M., que François Herrera le jeune venait, en mourant, de laisser vacante. Il eut aussi, à la mort de Carreño, la place que cet artiste occupait au palais, dont Coello fut encore nommé fourrier. A cette même époque, le roi lui signala, pour son fils Bernard, une pension, que sa veuve continua de toucher. Son maître venant de mourir, Coello fut chargé de continuer un tableau que Ricci avait commencé pour le grand maître autel de la sacristie

de l'Escurial. Le projet étant de peindre toute la suite du roi, il commença par S. M., qui lui donna plusieurs séances. Coello continua ce travail avec un soin des plus soutenus pendant 1686, lorsqu'il reçut l'ordre de venir à Madrid, pour y déterminer ce qu'on devrait peindre dans la galerie des Cerfs, et dans l'appartement de la reine, à l'ancien palais. Après avoir arrêté plusieurs traits de la vie de Psyché et de Cupidon, le roi, qui désirait beaucoup que le tableau de l'Escurial se finît, donna l'ordre à Coello de chercher un bon peintre, qui pût le remplacer pour ces fresques. C'est alors qu'il proposa Antoine Palomino. Après avoir travaillé quelque temps ensemble, Coello revint à l'Escurial, où il resta pendant deux ans pour terminer ce tableau, qui reçut les éloges du roi et de toute la cour. Cette production est un véritable poëme, et mériterait un éloge particulier, car il est impossible de mieux faire. — Claude Coello, comblé d'honneurs et de satisfaction à la suite d'un ouvrage de cette importance, revint chez lui pour s'occuper enfin de remplir des obligations contractées depuis long-temps. Il devait terminer les portraits, déjà commencés, de la reine mère, Marianne d'Autriche, de Marianne de Neubourg, seconde épouse du roi, et ceux de plusieurs personnages importans. Il devait encore se disposer à la restauration des peintures royales. Au milieu de tous ces travaux, qu'il devait entreprendre en 1691, le chapitre de Tolède, cette même année, le nomma son peintre. Loin d'exciter l'envie, Coello reçut les félicitations de tous les peintres, qui tous lui accordaient la prééminence. — Mais tant de bonheur fut troublé par l'arrivée de Lucas Jordan, en 1692, cette époque fatale pour la peinture en Espagne. Appelé pour peindre les voûtes de l'Escurial et celles du grand escalier, Jordan arriva au mois de mai : cette préférence causa

la mort de Coello, qui était d'une sensibilité trop profonde pour soutenir une telle atteinte à son honneur. Le père Matilla, confesseur du roi, dut employer toute la persuasion de son éloquence, pour que Coello, qui avait abandonné les pinceaux, consentît à les reprendre et à terminer le Martyre de saint Étienne, qu'il avait commencé pour les Dominicains de Salamanque. Malgré que le tableau conclu fût, d'ordre de S. M., porté au palais; que Coello reçût les félicitations de toute la cour, et de Jordan même, son esprit abattu ne put se relever, car il mourut peu de temps après à Madrid, le 20 avril 1693. — Si Coello fût né sous Philippe II, ce temps si fécond en talens supérieurs, il eût été sans doute l'un des plus grands peintres de l'Espagne. C'est ce que l'on peut juger à l'examen de ses ouvrages, qui se composent de toutes les saines parties de l'art; mais le peu d'étude que de son temps on donnait à l'antique, le goût, plus mauvais encore, de l'allégorie, qu'il apportait dans ses compositions, parce qu'il était à la mode, laissèrent Coello dans une classe qui ne répondit ni à son talent ni à ses bonnes dispositions. Ce qui nuisit encore à Coello, prend sa cause dans les ouvrages si nombreux, si précipités, qu'il fit avec Donoso : cependant les professeurs considèrent Coello comme un des premiers naturalistes espagnols. Il est aussi très-vrai qu'à l'instar d'Annibal Carrache, qui recueillit en Italie toutes les bonnes maximes de ses prédécesseurs, Coello sut joindre, dans plusieurs de ses compositions, le dessin de Cano, la couleur de Murillo, les brillans effets de Velasquez, et qu'il fut le dernier peintre espagnol, puisqu'à cette époque l'art courait entièrement à sa ruine. Aussi Coello reconnaissait si bien la situation de la peinture alors en Espagne, qu'un de ses amis lui disant : « A présent Jordan arrive, et va vous enseigner à tous comment on gagne de

l'argent. — Oui, sans doute, répondit Coello, il vient pour nous absoudre de beaucoup de fautes, et surtout nous lever beaucoup de nos scrupules. » Ses dessins au crayon noir et à la plume sont très-recherchés, ainsi que les trois estampes qu'il a gravées à l'eau-forte, dont l'une représente un Crucifix ayant à ses pieds la Vierge, saint Augustin et sainte Monique; les autres sont les portraits de Charles II et de la reine. Sébastien Muños et Théodore Ardemans sont les deux élèves qui font le plus d'honneur à Coello. Ses ouvrages se trouvent à Madrid, Saint-Ildefonse, l'Escurial, le Paular, la Espina, Cien Pozuelos, Sarragosse, Corella, Torrejon, Valdemoro, Salamanque, et chez un grand nombre d'amateurs. *M.*

COLLADO (Jean), fresquiste, né à Valence, fut disciple de Richarte. Il commença par peindre plusieurs fresques, entre autres celle de la coupole dans Saint-François-Xavier, qui lui font le plus d'honneur. Il fit aussi une assez belle Annonciation pour le grand autel de Noguera, décora ensuite l'église de Cheste, et mourut en 1767. Il se fit aussi quelque réputation par des vers en limousin, qu'il composait fort bien, au dire des connaisseurs dans ce langage. *V.*

COLLANTES (François), paysagiste renommé, naquit à Madrid en 1599, et fut élève de Vincent Carducho. Il peignit aussi l'histoire sacrée, et c'est de lui qu'est la Prophétie d'Ézéchiel que l'on voit au Musée royal; il se dédia plus particulièrement au paysage; les amateurs recherchent ses compositions toujours avec le même empressement. On aime aussi les dessins qu'il faisait à l'encre rouge, et qui indiquent sa facilité. Il mourut dans sa patrie en 1656. Il composa la Chasse au sanglier qui est gravée à la tête de l'ouvrage intitulé *Origen y Dignidad de la Caza*, imprimé à Madrid en

1634, pour Philippe IV. M. Lebrun fit en Espagne l'acquisition de plusieurs paysages de Collantes, dont un m'est parvenu. *M.*

COMONTES (Antoine de), élève d'Antoine del Rincon, et frère d'Iñigo de Comontes, travaillait à Tolède vers 1519. Ses ouvrages sont très-rares, et n'en sont pas plus estimés. On ignore sa naissance et sa mort. *M.*

COMONTES (François de), peintre d'histoire, neveu d'Antoine, et fils ainsi que disciple d'Iñigo de Comontes. Il paraît qu'il naquit à Tolède, où il apprit à peindre. Le chapitre de cette ville le nomma en 1547 son peintre; il remplit les devoirs attachés à cette place jusqu'en 1565, qu'il mourut. En 1533, il avait terminé le grand maître autel de la chapelle des Rois, qu'avait tracé Philippe Vigarny. En 1536 il peignit diverses figures dans plusieurs entre-colonnes, et, de 1545 à 1547, fit plusieurs portraits tant de cardinaux que d'archevêques. En 1546, il avait assez bien restauré la Notre-Dame qui était dans la chapelle de Saint-Pierre de la cathédrale; mais son plus bel ouvrage est un Saint Barthélemy qu'il termina en 1559, et auquel il donna les soins les plus assidus. En 1562, il fut chargé, avec Isaac de Helle, de restaurer plusieurs tableaux du cloître, et s'acquitta assez bien de cette commission délicate. — Comontes, d'une activité rare, mit au jour un grand nombre de compositions jusqu'en 1564. C'est dans cette année que, le 4 mars, il s'était engagé à peindre une Ascension du Seigneur pour le cloître de Tolède; mais il ne put l'exécuter, car il mourut presque subitement.—Il laissa plusieurs élèves, entre autres Jean Campo, qui fut se distinguer aux Amériques, par les soins d'un évêque qui fut son Mécène. *M.*

COMONTES (Iñigo de), fresquiste, peintre, élève d'Antoine del Rincon, père et maître de François Co-

montes. Il peignit, en 1495, l'Histoire de Pilate, que l'on voyait sur l'une des murailles du cloître de la cathédrale; et en 1529, l'entrée de l'ancienne sacristie: mais il ne reste de ces travaux aucun fragment. *M.*

CONCHILLOS FALCO (Jean), peintre d'histoire et de genre, disciple d'Étienne Marc de Valence, où il naquit en 1641. Il dut les progrès qu'il fit à son application et à la patience avec laquelle il souffrit les extravagances de son maître. A la mort de Marc, il vint assister aux études des académies de Madrid, et se mit à copier les originaux des grands maîtres. Il travailla pour l'église Saint-Sauveur de Valence, où il revint avec l'intention d'y établir une académie publique. N'ayant pu obtenir la permission nécessaire, il en ouvrit une chez lui, et la maintint plusieurs années. Il ne se passa jamais un soir qu'il ne fît devant les élèves une figure avec du charbon. — Conchillos composa, à cette époque, divers tableaux pour Valence et Murcie; c'est alors qu'il contracta une étroite amitié avec Palomino, lorsque celui-ci fut peindre les fresques de l'église de Saint-Jean. — Conchillos, accompagné de Denis Vidal, fut à quelque distance de la ville au-devant de Palomino, et fit de cette rencontre un joli tableau. Il en fit un autre représentant le versement d'une voiture dans laquelle il était avec son ami. C'est l'épisode qu'il a le mieux rendu. Il eut une attaque de paralysie, et, après une série de malheurs, perdit la vue. Cet infortuné mourut enfin le 14 mai 1711. Conchillos laissa à son fils Manuel-Antoine une quantité prodigieuse de dessins de sa main; il avait aussi gravé à l'eau-forte, en 1672, un Christ descendu, entouré de la Vierge, de saint Jean et de la Madeleine. — Ses œuvres sont disséminés à Madrid, Valence, Valdigna, Aloquas et Murcie. *V.*

CONTRERAS (Antoine de), peintre d'histoire et de

portraits, naquit à Cordoue, en 1587, et fut élève de Paul de Cespedes. A la mort de son maître il fut se perfectionner à Grenade, où il devint dessinateur et coloriste. Il se retira ensuite à Bujalance, charmant endroit, qui domine Aldea del Rio, et y mourut en 1654. Il orna de ses ouvrages le couvent de Saint-François, dans ce joli séjour, et fit distinguer ses portraits par leur ressemblance. *S.*

CORDOBA (Pierre de), peintre mystique. Près l'autel de Saint-Antoine dans la cathédrale de Cordoue, il en est un autre petit, d'architecture gothique : on y voit un tableau sur bois signé en lettres d'or par ce professeur, en 1500; il représente l'Annonciation, et est d'un mérite supérieur pour le temps, car on y trouve le dessin uni à la finesse et à l'harmonie de la couleur. *S.*

CORRALES (François de los), peintre d'histoire, et l'un des dix-huit professeurs qui, en 1500, travaillèrent au grand maître autel de la cathédrale de Tolède. *M.*

CORREA (D.), peintre d'histoire. Les tableaux du grand maître autel de Val-de-Iglesias, sont de cet artiste, ainsi que tous ceux du grand cloître; le tout peint de grandeur naturelle, et rendu avec assez de talent, d'après l'école florentine. Ils sont tous signés, *D. Correa fecit* 1550. — On peut conjecturer, d'après ses œuvres, que Correa avait été en Italie, ou qu'au moins il avait étudié sous des professeurs qui en revinrent bien instruits. — Il a, au surplus, laissé beaucoup d'autres ouvrages. On ignore le temps de sa mort. *M.*

CORREA (Marc), peintre de genre, élève de Bobadilla, apprit à dessiner dans l'académie de Séville, qu'il soutint de ses deniers, comme les autres artistes de son temps, depuis 1667 jusqu'en 1673. Il s'est adonné à

peindre des trompe-l'œil, qu'il terminait avec une grande vérité, beaucoup de hardiesse, et l'effet du genre. *S.*

CORTE, peintre de perspectives. Antequerra le vit naître. Il se distingua dans la perspective, et fut en grande réputation à Madrid vers le 17e. siècle. *S.*

CORTE (Gabriel de la), peintre de fleurs, naquit à Madrid en 1648, et apprit de son père, Jean de la Corte, quelques élémens. Orphelin à 12 ans, et sans maître, il choisit le genre des fleurs d'après le Mario et d'après Arellano. Il savait très-bien les grouper dans des vases, des corbeilles. On le vit travailler sous plusieurs autres professeurs. Antoine de Castrejon, ainsi que Mathias de Torres, ont souvent mis à profit des guirlandes de la Corte, pour peindre dans le milieu leurs sujets fabuleux. Malgré cette ressource et ses talens, Gabriel mourut très-malheureux à Madrid, en 1694. *M.*

CORTE (Jean de la), peintre d'histoire, de batailles et de paysages, père de Gabriel de la Corte, naquit en 1597 à Madrid, où il se perfectionna sous l'illustre Velasquez de Sylva. Une grande facilité et un goût sûr formèrent le talent de la Corte. Il fit, pour la salle des Royaumes du Retiro, un très-grand tableau, où il représenta Valence del Pô secouru par D. Charles Coloma. Velasquez fit la tête de ce guerrier, (tant le maître fut content de l'écolier!) ainsi que fit Carducho, pour Félix Castello, dans le tableau de D. Fadrique de Tolède, que ce dernier artiste fit pour le même salon des Royaumes. Corte peignit encore pour la même salle l'Incendie de Troie et l'enlèvement d'Hélène, qui lui ont fait aussi beaucoup d'honneur, ainsi que quelques batailles qu'il composa dans l'habitation de l'Infante. — C'est dans les paysages, les points de vue et les batailles, que Corte se distingua plus particulièrement. Tous les amateurs et

connaisseurs recherchent les œuvres de cet artiste, qui mourut à Madrid en 1660, la même année que son maître. *M.*

COSIDA (Jérôme), peintre de genre, était à Sarragosse au commencement du 17e. siècle. L'archevêque de ce diocèse, qui l'aimait beaucoup, l'employa souvent dans des ouvrages d'importance. Il avait l'invention féconde, particulièrement pour l'architecture dont il décorait ses tableaux, et sa couleur était on ne peut plus suave. Il n'en était pas ainsi de son caractère, dont ses élèves ne pouvaient supporter l'âpreté. — Cosida, étant d'une famille illustre et riche propriétaire, tenait un grand état de maison, et, malgré sa fortune, s'enorgueillissait du titre de peintre. *V.*

COTAN (le frère Jean). *Voyez* Sanchez Cotan (le frère Jean).

COVARRUBIAS (André de) fit des fonds de perspectives, et des ornemens aux premières statues du grand maître autel de la cathédrale de Séville, en 1519. Il n'est ici que pour la forme. *S.*

CROSELLS, peintre moderne d'histoire, naquit en Catalogne. C'est de lui qu'est la Descente du Saint-Esprit, que l'on voit avec plaisir au couvent des Dominicains de Barcelone. *V.*

CRUZ (Manuel de la), peintre d'histoire, né à Madrid en 1750, obtint à 19 ans le premier prix de l'académie de Saint-Fernand, et le 4 janvier 1789 fut reçu académicien. Il mourut le 26 octobre 1792. Il avait peint à l'huile, et avec quelque succès, pour la cathédrale de Carthagène, les quatres frères Saints Titulaires de cette ville ; mais il se distingua davantage par les neuf tableaux qu'il fit pour le couvent de Saint-François à Madrid, et qui sont recueillis au Rosaire. On a de lui aussi deux gravures à l'eau-forte

qui représentent des (Majas), dites vulgairement en français Bohémiennes, mais qui ne sont rien moins que cela, car elles ressemblent à de très-honnêtes femmes. *M.*

CRUZ (Michel de la) donna dès son enfance de très-grandes espérances. Il travaillait à Madrid, vers 1633. L'infortuné Charles Ier., roi d'Angleterre, lui avait donné l'ordre de copier tous les originaux que possédait Philippe IV. Carducho, qui l'avait connu, dit formellemet que les compositions de Cruz étaient bien au-delà de son âge; mais il mourut si jeune, qu'on ne peut le classer que parmi les élèves. *M.*

CRUZ (Santos), peintre d'histoire, et de grande réputation dans son siècle, puisque Pierre Berruguete le choisit, en 1497, pour peindre différens passages du grand maître autel de la cathédrale d'Avila. *M.*

CUBRIAN (François), peintre d'histoire, élève du Zurbaran à Séville. C'est de lui que sont les six jolis tableaux qu'on voit à l'autel de Notre-Dame du Rosaire, chez les religieuses de Santa-Paula de Séville, et qui ont été recueillis à l'Alcazar. Cubrian s'est distingué par la vigueur bien entendue du clair-obscur. Il ornait ses jolies productions de figures sveltes et pleines de grâce. Il vivait vers 1642. *S.*

CUEVA BENAVIDES DE BARRADAS (doña Marianne). Palomino fait un cas particulier de cette dame artiste, et la place parmi les personnes qui ont été douées de beaucoup d'intelligence dans l'art de peindre. Elle avait épousé don François de Hayas, chevalier de l'ordre de Calatrava, et résidait à Grenade, où sont ses ouvrages. Cependant il ne faut la considérer que comme amateur. *S.*

CUEVAS, peintre d'histoire, naquit à Huesca. Il fut élève de Thomas Pelegret, professeur de Tolède, qu'il surpassa en grâce, et en même temps par une aimable

fierté qu'il donnait à ses figures. Cuevas peignit avec son maître, au milieu du 16e. siècle, pour la sacristie de la cathédrale d'Huesca, et fit aussi le monument de la Semaine Sainte, ouvrages qui rehaussèrent de beaucoup le mérite de son auteur. — Il mourut à Huesca, à l'âge de 53 ans, regretté des professeurs. *M.*

CUEVAS (Eugène de las), peintre de genre, de portraits, ingénieur et musicien, naquit à Madrid, en 1613. Il était frère du peintre François Camillo, avec qui il apprit, dès son enfance, à dessiner. Son application lui donna une ophtalmie qui le força d'abandonner cet exercice. Alors il se dédia à la musique et devint musicien célèbre. Cuevas, avec le même succès, étudia les mathématiques; mais son inclination dominante était la peinture. Aussi, à peine fut-il guéri, qu'il se remit à faire des portraits et d'autres petits tableaux dans lesquels il répandait un goût si exquis, qu'il fut choisi pour être le maître de dessin de don Juan d'Autriche. La réputation qu'avait acquise Cuevas à Madrid, engagea don Rodrigue Pimentel, marquis de Viana, à le mener avec lui à Oran, en lui offrant le titre de secrétaire et en même temps d'ingénieur. C'est là que Cuevas se distingua aussi comme zélé serviteur de S. M. Cette commission remplie, Cuevas revint à la cour, où il exercait toujours la peinture avec un penchant irrésistible, et où il se distinguait aussi par de charmans vers castillans. Il jouait très-bien de la viole, s'accompagnait en chantant, et savait instruire, en les divertissant, tous ses amis, qui furent inconsolables de sa mort, arrivée à Madrid en 1667. *M.*

CUEVAS (Pierre de las), peintre d'histoire, né à Madrid, où il apprit l'art de peindre. Après avoir développé dans le dessin une fermeté rare, son ami, Dominique Camilo étant mort, il épousa sa veuve, et eut soin de

son fils François Camilo, qu'il aima, traita et éleva comme s'il eût été son propre enfant. Ils vivaient tous ensemble, dans l'hospice des Enfans-Trouvés, où Cuevas enseignait sa profession à ceux de ces infortunés qui montraient quelques dispositions, sans cesser de donner des leçons au dehors. Parmi les nombreux disciples que Cuevas forma, on distingue de très-célèbres artistes, tels que : Jean Carreño, Antoine Pereda, Joseph Leonardo, Jean de Licalde, Antoine Arias, Jean Montero de Roxas, Simon Leal, François de Burgos, et François Camilo, ainsi que son fils Eugène de las Cuevas, qui lui donnèrent plus de réputation que ses ouvrages. Cuevas mourut à Madrid, en 1635, à 67 ans, poursuivi par le chagrin de n'avoir pas été nommé peintre du roi, comme il l'avait prétendu, à la mort de Barthélemy Gonzales. *M.*

CUQUET (Pierre), peintre d'histoire, Catalan de beaucoup d'esprit, et même de génie pour la composition. — Il naquit à Barcelone à la fin du 16e. siècle, et y mourut l'an 1666. — Il peignit le grand tableau qui était dans la sacristie des Carmes Chaussés, où il représenta le Concile d'Éphèse, présidé par saint Cyrille, et fit différens autres tableaux d'un mérite assez faible, malgré tout son esprit. — Cuquet fut ensuite chargé, avec François Gazen, de composer des tableaux sur la vie de saint François de Paule, pour le cloître du couvent de cet ordre. Ces deux artistes remplirent avec assez de succès la commission dont ils avaient été chargés; mais les prétendus restaurateurs qui parcoururent l'Espagne, ont totalement perdu les tableaux de Cuquet, de Gazen, et de bien d'autres. *V.*

D.

DANUS (Michel), peintre d'histoire, né dans l'île de Majorque, vint à Valence, y apprit les élémens, fut en Italie se faire recevoir dans l'atelier de Carle Marate, et revint dans sa patrie après plusieurs années de résidence au séjour des arts. Ce fut lui qui, suivant la manière de son illustre maître, peignit les tableaux du cloître du couvent du Secours à Palma. Tous les particuliers amateurs de cette capitale de l'île, ont des tableaux de Danus, qui jamais ne s'écarta de la manière de C. Marate. *V.*

DELGADO (Jean), peintre d'histoire, établi à Madrid au commencement du 18e. siècle, est l'auteur du Saint François Xavier qui est à l'Ermitage de Notre-Dame, près le pont de Ségovie; tableau dans lequel il a su mettre avec esprit, pour premier plan, des Indiens, et qu'il termina en 1719. Delgado avait de la couleur, mais était un peu maniéré. Il fut chargé de restaurer la Gloire du chœur de Saint-Philippe-le-Royal qu'avait peinte Herrera le jeune, et s'acquitta de ce travail bien mieux que beaucoup de ces restaurateurs étrangers qui ont inondé l'Espagne. Delgado était grand ami d'Antoine Palomino, en l'honneur de qui il composa quatre dizains que l'on trouve à la tête du Musée Pittoresque de ce dernier. *M.*

DELGADO (Pierre), peintre mystique, né à Orgaz. On conserve dans l'Ermitage de la Conception de cette ville deux grands tableaux sur bois, signés de lui en 1529. Ils représentent l'un une Notre-Dame, entourée de beaucoup de saints; l'autre une Descente de Croix, et tout deux entièrement du style du 15e. siècle. *M.*

DIAZ (Jacques-Valentin), peintre d'histoire et d'architecture, demeurait à Valladolid, où il termina plusieurs ouvrages d'importance pour l'église de Saint-Benoît

et pour le couvent de Saint-François. Il fut aussi employé dans la célèbre Conception de la paroisse de Saint-Michel à Victoria, qu'avait sculptée Grégoire Hernandez; mais l'ouvrage qui fait honneur à Diaz, est la perspective qu'il peignit pour les orphelins de Valladolid, que l'on appelle la Maison de Miséricorde. L'architecture est du plus beau style, et les statues qu'il a interposées sont du plus beau faire. On ne peut se figurer jusqu'où va l'illusion de cette grisaille, qui de plus est d'une très-grande dimension. Diaz fit des héritages considérables, qu'il joignit au produit de ses travaux pour fonder cet hospice de la Miséricorde. Il y fut enterré l'an 1660; son portrait et celui de son épouse sont au-dessus de son tombeau. *M.*

DIAZ (François), peintre de genre, l'un des premiers disciples de la royale académie de Saint-Fernand, se présenta au concours public de dessin, qui fut ouverte pour l'installation de l'académie, et se tira fort bien de ce pas difficile. L'académie conserve de lui l'Enlèvement de Déjanire, qui obtint à Diaz le premier prix de la seconde classe, en 1753. Il peignit avec succès plusieurs tableaux où l'on distinguait une grande pureté de dessin, et un heureux goût pour la composition. — On ignore la mort de cet artiste. *M.*

DIAZ (le frère Ginès), peintre religieux, né à Villena, et religieux de la chartreuse de Porta-Cœli, qui dans ses salles capitulaires conserve de cette artiste quelques tableaux relatifs à la vie de saint Bruno. Ils ont assez d'élévation; mais ils sont trop roides, et d'une couleur ingrate. *V.*

DIAS (Gonzales), peintre d'histoire, peignit en 1498, les statues qui décorent la vieille porte du Pardon, à la cathédrale de Séville. En 1499 il fut chargé des tableaux de l'autel de la Madeleine, que l'on conserve aussi dans ce

temple, malgré qu'elles soient retouchées à la manière étrangère. Ces productions laissent encore voir quelques parties du beau faire de Diaz; leur dessin et leur coloris offrent sans contredit ce qu'il y a de mieux pour l'école de cet âge. *S*.

DIAS DE ARAGON l'aîné (Joseph), peintre de genre, vivait à Valladolid, en 1661, avec son fils Joseph, que l'on appelle le Jeune. Ils furent tout deux accrédités dans leur profession, et les plus ardens défenseurs du parti qui s'opposait, à cette époque, à ce que les peintres, sculpteurs et architectes tirassent à la milice. *Voyez* JUARES (Manuel), à la lettre J. *M*.

DIAS MORANTE (Pierre), peintre de genre, grand dessinateur, peignait fort bien les petites figures, les oiseaux, les animaux et des ornemens d'un goût exquis, comme on peut le voir dans son ouvrage de *Instruccion de los principios*, qu'il publia, en 1623, 1624, 1629 et 1631. — Morante, ou son frère, écrivait des deux mains, et fut pour cela dénoncé à l'inquisition comme sorcier. — On ignore sa naissance, son école et sa mort.

DOMENECH (Antoine), peintre d'histoire, Valencien et élève du père Nicolas Borras, à Cocentayna, qu'il aida dans plusieurs ouvrages. L'élève suivit tellement le maître, que dans Valence même, où le faire du père Borras est très-connu, on a souvent pris comme de lui des tableaux de Domenech, qui travaillait de 1555 à 1560. *V*.

DOMINGO (Louis), peintre d'histoire et sculpteur, naquit à Valence, en 1718. Il apprit la sculpture sous Baptiste Balaguer, et la peinture sous Hippolite Robira. Le couvent de Saint-Dominique de Valence possède de lui quelques beaux tableaux, mais entre autres un Saint Louis Beltran, qui fit beaucoup d'honneur à Domingo. Cet artiste

mourut à Valence en 1767. — L'article sculpture de Domingo prouvera combien il était laborieux. *V.*

DUQUE CORNEJO (Pierre), peintre d'histoire, sculpteur, architecte et graveur, naquit à Séville en 1677. Le célèbre Pierre Roldan lui enseigna la sculpture. On ignore de qui il apprit les autres arts. Ses tableaux, qui ne sont pas sans mérite, étaient à la chartreuse de Sainte-Marie de las Cuevas, et représentent divers passages de la vie de saint Bruno; le monastère de Saint-Jérôme de Buena-Vista, près Séville, en possédait aussi quelques-uns qui ont été transportés à l'Alcazar de Séville. Duque avait une invention prompte et facile; ses dessins sont abondans et recherchés dans Séville. Il a gravé des eaux-fortes qui sont estimées. *Voyez* ses articles Sculpture, Architecture et Gravure dans les dictionnaires relatifs à ces divers arts. *S.* Duque mourut à Séville, en 1757; le chapitre lui fit de somptueuses funérailles. On l'enterra entre le chœur et la chapelle majeure, et on posa sur sa tombe l'inscription qui suit :

« Ici repose Pierre Duque Cornejo,
» Statuaire de la Reine,
» Homme d'une bonté et d'une simpliсité singulières,
» Professeur célèbre d'architecture, peinture et sculpture.
» Il fit toute la boiserie du chœur de cette sainte église,
» Qu'il termina avec sa vie, en 1757, à 80 ans *. »

DUSSENT (Joseph), peintre de genre, l'un des premiers élèves de l'académie de Saint-Fernand. Il dessina aussi en public, dans le concours ouvert par l'académie,

* Il est bon d'observer que les boiseries des chœurs, dans les temples d'Espagne, sont d'une abondance inouïe, tant en sujets historiques qu'en ornemens, feuillages, etc.; et que la plupart de ces compositions sont d'une magnificence peut-être trop recherchée.

le 13 juin 1752, jour de son installation, et mérita les éloges publics. Il était élève et neveu de Vanloo, dont il suivit la manière dans ses tableaux. *M.*

E.

EGAS (Pierre de), frère de Jacques Egas, sculpteur. On ne connaît ni son école ni ses ouvrages; on sait de lui seulement qu'en 1533 il fut chargé de taxer, avec Jean de Borgoña, les peintures dont François de Comontes avait orné le grand autel de la chapelle des Rois, dans la cathédrale de Tolède. On infère de cette commission qu'il fut au moins peintre, parce qu'ordinairement on ne les donnait qu'aux professeurs, ainsi qu'il conste par tous les documens relatifs à ces commissions. Egas, de plus, se trouve ici pour éviter les réclamations de ses descendans.

ESCALANTE (Jean-Antoine), peintre d'histoire et de genre, naquit à Cordoue en 1630, où il y avait de très-bons maîtres. Ses parens cependant l'envoyèrent à Madrid, sous François Ricci, qui, en qualité de peintre du roi, lui procura les moyens de copier les tableaux des palais. Escalante saisit la manière du Tintoret, son style, sa couleur, son dessin, sa composition; il étudiait avec un soin particulier les gravures d'après ce grand artiste. Il fit de tels progrès, qu'avant l'âge de 24 ans il fut chargé de peindre les tableaux de la vie de saint Gérard, qui sont dans le cloître des Carmes Chaussés de Madrid. Ce bel ouvrage le mit en crédit à la cour, et lui en procura d'autres, qui lui firent beaucoup d'honneur. Peu de temps après avoir aidé son maître au fameux monument de Tolède, il mourut à Madrid en 1670. Malgré des études aussi suivies d'après le Tintoret, il resta toujours en arrière pour l'accord des couleurs et la noblesse des carac-

tères. Cependant ses ouvrages ne sont pas sans mérite. On les trouve particulièrement à Madrid, à Corella et au Puig. *M.*

ESCOBAR (Alphonse de), peintre d'histoire, quoiqu'il n'ait pas été l'élève de Murillo, n'en a pas moins cherché à l'imiter. Il vivait à Séville vers la fin du 17e. siècle, et fit, pour le couvent de la Merci de cette ville, une Apparition de Notre-Dame, qui doit être à l'Alcazar, où elle a été transportée en raison de son mérite. *S.*

ESPADAÑA (Étienne), peintre d'histoire, grand amateur, quoique inquisiteur du saint tribunal de Valence. Il soutint à ses propres frais, en 1676, l'académie que tenaient les professeurs des beaux-arts en cette ville. On faisait un grand cas de son intelligence et de ses talens en peinture. Il a laissé plusieurs grands tableaux. *V.*

ESPAÑA (Jean de ou Jean l'Espagnol) résidait en Italie de 1500 à 1520. Il partit d'Espagne pour aller étudier son art sous le Pérugin, ayant pour compagnon Raphaël d'Urbin. Sa résidence ordinaire fut Spolete, et c'est là que sont, ainsi que dans plusieurs autres villes, ses ouvrages, qu'on attribue à quelques contemporains de Raphaël, sans que jamais il soit mention de Jean l'Espagnol, quoiqu'il signât toujours ses tableaux. On ignore la mort de cet artiste, qui était rempli de mérite. *I.*

ESPINAL (Grégoire), peintre de Vierges, vit le jour à Séville, et reçut de la nature une inclination positive pour l'art de peindre. Il travaillait à la foire de Séville, où se faisaient les pacotilles pour les Amériques, et ne laissait partir aucun navire pour les possessions espagnoles, sans y mettre une collection de Vierges, de Jésus, de Bergères et de Serges peintes pour tentures. C'est de cette manière que s'exerçaient tous les peintres de Séville, et c'est par elle qu'ils acquéraient une grande facilité;

Murillo n'eut point d'autre commencement. Espinal avait du goût, et était bon coloriste. Il mourut en 1746. Ses ouvrages sont répartis dans le royaume de Séville. *S.*

ESPINAL (Jean de), peintre d'histoire, né à Séville, apprit d'abord sa profession sous son père Grégoire, et ensuite sous Dominique Martinez, qui, reconnaissant les talens d'Espinal, lui donna sa fille en mariage, et le laissa, en mourant, héritier d'un nombre infini de dessins, de modèles, d'estampes, qui lui servirent beaucoup dans ses compositions. Plusieurs élèves, du nombre desquels était Jean Bermudes, formant à leurs frais une école de dessin, nommèrent directeur Espinal, qui, sans être très-correct, était cependant le plus marquant de son temps. Il avait le génie de la peinture, et possédait une vaste instruction dans les arts: il était encore celui qui avait le plus de pratique. Charles III s'étant déclaré le protecteur de cet établissement, S. M. voulut que d'Espinal en continuât la direction, et lui fit donner des honoraires. Cet artiste avait beaucoup de savoir, mais il fallait le fréquenter pour juger ses talens et son mérite naturels; les mauvais principes qu'il avait reçus de son maître, empêchèrent qu'il ne fût sans doute le meilleur peintre qu'aurait eu Séville depuis le temps de Murillo. On peut juger ce qu'aurait été Espinal, s'il avait suivi de bons erremens. Le cardinal Delgado, patriarche des Indes, l'appelle à Madrid; l'artiste, stupéfait des ouvrages des grands maîtres qu'il voit dans les palais, reconnut qu'il avait bien mal employé son temps; il en conçut une telle honte et une telle tristesse, que, retournant de suite dans sa patrie, et abandonnant les crayons, les pinceaux, il mourut très-peu de temps après son arrivée, le 8 décembre 1783. Espinal a fait quelques beaux ouvrages, savoir: l'Histoire de Saint Jérôme pour les Hiéronymites de Buena-Vista, ceux qui

décorent l'escalier principal de l'archevêché de Séville, et beaucoup d'autres encore, tant pour des temples que pour des particuliers. On y trouve un pinceau assez vigoureux, et surtout un style original; il n'est, de son temps, rien que l'on puisse comparer à sa manière de faire. *S.*

ESPINOS (Joseph), peintre d'histoire et graveur en taille-douce, naquit à Valence le 5 janvier 1721. Il étudia sous Louis Martinez, et ensuite sous Évariste Muños. Il peignit le tableau titulaire de Notre-Dame-des-Douleurs, que l'on voit à l'autel principal des Religieuses Servites de cette ville, et fit plusieurs autres ouvrages d'assez de mérite. Il grava au burin et à l'eau-forte plusieurs estampes assez estimées, telles que Saint Joseph, Notre-Dame d'el Campanar, Saint Joseph Calasanz, et plusieurs autres. — Il mourut en 1784, à Valence, où il se distingua par le choix de ses gravures, de ses dessins et de ses livres. Il donna le jour à don Benoît Espinos, directeur, en 1800, de l'académie de Saint-Charles de Valence. *V.*

ESPINOSA (André de), peintre d'histoire, frère d'Alphonse de Espinosa, s'établit à Burgos. Ils furent tous deux occupés, en 1524, à la cathédrale de Palencia avec Christophe de Herrera, et firent plusieurs tableaux pour les églises de cette ville. *M.*

ESPINOSA (Jérôme de), père de Hyacinthe-Jérôme de Espinosa. *Voyez* Rodriguez de Espinosa (Jérôme).

ESPINOSA (Hyacinthe-Jérôme de), peintre d'histoire, fils de Jérôme Rodriguez de Espinosa, naquit à Cocentayna, dans le Royaume de Valence, le 20 juillet 1600. Il fut élève de son père : selon la tradition il paraît l'avoir été du père Nicolas Borras et de François Ribalta. Espinosa possédait un dessin des plus hardis, donnait à ses œuvres une grande force de clair-obscur, à ses figures beaucoup de grâce dans l'expression, et à ses attitudes une légèreté difficile à

exprimer. Ces nobles avantages, qui séparent Espinosa de l'école de Joanes, dont il descendait, font soupçonner qu'il étudia en Italie l'école de Bologne, qu'il chercha à imiter avec assez d'exactitude. — A 23 ans il peignit le célèbre Christ de Rescate, que l'on voit au couvent de Sainte-Thècle. — Il fit en 1638 les grands tableaux des Carmes Chaussés de cette ville, qui le placèrent au rang des grands artistes. — Tous les ouvrages d'Espinosa n'ont pas le même mérite ; et il se pourrait qu'on prît pour être de lui des tableaux de Michel-Jérôme son fils, qui, suivant le style de son père, n'a cependant jamais su en approcher. Mais il est des compositions de notre Espinosa qui, telles que sa Madeleine, la Mort de Saint Louis Beltran, et plusieurs autres, le mettent sur la ligne des plus célèbres maîtres de l'école lombarde. La ville de Valence se fait gloire de ce que les œuvres d'Espinosa sont le principal ornement de ses eglises ; en effet il fut infatigable ; car il est peu de temples de Valence qui n'aient de ses productions, ainsi que Moncade, Alpuanto, Puig, Liria la Madeleine, Segorbe, Morella, Teruel, Alcala de Gibert, et autres endroits. Il mourut en 1680 à Valence. *V.*

ESPINOSA (Jean de), peintre d'histoire, né à Puente de la Reyna, en Navarre, le 11 de mars 1653. Il prit l'engagement de peindre 24 tableaux de la vie de saint Millan, pour le monastère de la Cogolla ; mais il ne put en terminer que douze, car il mourut presque subitement. On voit ces douze tableaux dans le cloître ; ils sont très-bien conservés, d'une assez grande dimension, prouvent que l'auteur entendait la composition, et qu'il était dessinateur ; mais sa couleur est un peu plus blafarde. Le moine bénédictin François Rizzi a composé les douze autres. *M.*

ESPINOSA (Michel de), peintre d'histoire, Arragonais. Il fut appelé en juin 1654 au monastère de Saint-

Millan de la Cogolla de Yuso, pour y restaurer plusieurs tableaux, et peignit alors le Miracle du pain et du vin, ainsi que l'Annonciation que l'on voit dans le cloître. Les archives du monastère rendent compte de la somme que l'on donna à Espinosa pour venir de Sarragosse et pour y retourner. *V*.

ESQUARTE (Paul), peintre de portraits. Après avoir étudié dans Valence, Esquarte partit pour Venise, où il fut disciple du Titien. Le duc de Villa Hermosa l'emmena à la fin du 16e. siècle à Sarragosse, pour orner son palais et sa maison de campagne. Il avait un grand talent pour les portraits. — Il fit une Généalogie du duc, qui peut servir de modèle en ce genre. Esquarte mourut très-riche des bienfaits du duc. *V*.

ESQUIVEL (Jacques), fresquiste, fut employé, en 1594, à la restauration des monumens de Séville. On voit Esquivel ici pour l'ordre alphabétique. *S*.

ESTEBAN (François), né à Valladolid, combattit en 1661 le droit de milice auquel on soumettait les artistes en 1584. *Voyez* Xuares. *M*.

ESTEBAN (Jean), peintre d'histoire et de portraits, résidait à Jean, au commencement du 17e. siècle, et beaucoup plus tard; car on voit à l'hôpital d'Ubeda un Saint Clément de lui, signés en 1611, et une Annonciation assez belle dans la cathédrale de Baeça, signés en 1666. Pons fait assez de cas de cet artiste, qui fut aussi bon dessinateur que coloriste. Il faisait très-bien le portrait. *S*.

ESTEBAN (le licencié Dr. Jean), peintre d'histoire, de perspective et de paysage, ecclésiastique, vivait à Madrid vers le 17e. siècle, et jouissait de beaucoup de réputation, particulièrement pour le paysage et la perspective. Plusieurs de ses jolis tableaux ornent le palais d'Aranjuez, et l'on en voyait deux très-agréables à celui de Saint-Ildefonse. *M*.

ESTEBAN (Rodrigue), peintre du roi don Sanchez IV. Dans un Appendice de la bibliotheque royale, qui renferme divers comptes de ce prince pour les années 1291 et 1292, on trouve ce qui suit : « A Rodrigue Esteban, peintre du roi, en récompense, de la part de l'évêque, pour choses que le roi lui ordonna de faire à l'évêché, 100 maravédis d'or. » — On ignore quelles sont ces choses, et quel fut leur mérite relativement à l'état des arts à cette époque : toutes les recherches ont été infructueuses. — Mais un acte aussi authentique prouve qu'en Espagne il y avait aussi déjà des peintres du roi; et que les souverains de ce pays, si fertile en grands hommes de tous les genres, savaient distinguer cette brillante et honorable profession.

ESTEBAN MURILLO (Barthélemy), chef de l'école flamenco-espagnole. C'est le prince de l'école de Séville, et le plus grand des coloristes espagnols. — Antoine Palomino croit qu'il naquit à Pilas; mais son extrait de baptême authentique prouve qu'il fut baptisé dans la paroisse de Saint-Marie-Madeleine de Séville, le lundi 1er. janvier de 1618 *. — Dès l'enfance, Murillo fit connaître son penchant pour la peinture ; et son père ne tarda pas à le mettre à l'école de Jean del Castillo son parent, pour qu'il y apprît les élémens. — Castillo, bon dessinateur, sut inculquer à son élève d'excellens principes ; mais il ne put lui enseigner que la couleur sèche qu'il tenait de l'école florentine. C'était en effet celle qu'avaient apportée à Séville Louis de Vargas, Pierre de Villegas et quelques

* Cette erreur peut provenir de ce que la femme de Murillo père était de Pilas, et qu'elle y avait un peu de bien. — Les parens de Barthélemy furent Gaspard Esteban Murillo, et Marie Perez. Comme tous ses ancêtres se sont appelés Esteban, on en conclut que c'est le nom de famille.

autres professeurs. — Tels furent les commencemens de Murillo, qui apprit fort vite et sans peine. Son maître ayant été s'établir à Cadix, Murillo se trouva sans guide. Il peignit alors pour la foire de Séville tout ce dont se chargeaient ceux qui faisaient ce commerce de peintures avec les Amériques. Par ce moyen, il acquit une grande pratique, et se fit un coloris suave, quoique trop étudié. On conserve toujours de lui, à Séville, trois tableaux de ce temps : c'est là sa première manière. — Murillo n'avait pas plus de 24 ans, lorsque Pierre de Moya vint à Séville, arrivant de Londres, pour se rendre à Grenade. Cet artiste distingué rapportait le goût et la palette de Wandyck, son maître. Quand il vit la douceur du style de Moya, Murillo resta dans l'admiration, et ne s'occupa plus que des moyens de l'imiter. Mais le départ de Moya fut si prompt, que Murillo resta tout incertain sur le chemin qu'il devait suivre pour arriver à être grand professeur. Il aurait bien été en Angleterre, mais Wandyck venait de mourir. Il aurait bien aussi voulu se rendre en Italie : mais il se voyait sans nuls moyens pour entreprendre un tel voyage, et à la suite de ces désirs, il restait dans une affliction extrême.—Enfin il trouva une ressource que la vertu et l'application purent seules lui inspirer. Il achète une assez bonne partie de toiles, la divise en beaucoup de carrés, les imprime lui-même, sur les uns peint quelques passages mystiques, et sur les autres des fleurs. — Un chargeur pour les Indes les lui achète. Muni de leur mince produit, Murillo part de Séville pour l'Italie, sans communiquer son intention à qui que ce soit de sa famille, ni à aucun professeur.— Il arrive à Madrid, se présente à Velasquez, son compatriote, et lui découvre les projets qui l'ont fait sortir de Séville.— Murillo trouve dans Velasquez une bonté excessive; car à l'instant il en reçoit tous les moyens possibles pour étu-

dier. A la voix de Velasquez les portes des temples, des palais, sont ouvertes pour Murillo. — Les résultats prouvent ce que furent les études de cet artiste, et sa constance ainsi que son application, puisqu'il fut trois ans sans sortir ou de Madrid ou de l'Escurial. — De retour à Séville, en 1645, son arrivée ne fit aucune sensation; car à peine on s'était occupé de son départ. Mais lorsque, l'année suivante, on vit les tableaux qu'il avait peints pour le petit cloître de Saint-François, tous les artistes restèrent stupéfaits. Personne ne pouvait deviner qui lui avait appris un genre aussi inconnu que nouveau, et qui décelait tant le grand maître. C'est là sa seconde manière, qui se rapporte au génie de Velasquez. — Dans ces tableaux, qui lui firent tant d'honneur, Murillo venait de signaler les trois maîtres dont il avait étudié le style; car les anges qui s'offrent au saint en extase, dans l'une de ces compositions, retracent Ribera. Le superbe tableau de la Mort de Sainte Claire, par le profil des têtes, et par toutes les extrémités, qui sont d'une carnation des plus fraîches, semble une pure réminiscence de Wandyk. Velasquez renaît tout entier dans la magnifique production de Saint Jacques avec les Pauvres. — A la suite de tant d'ouvrages, Murillo acquit une réputation supérieure à celle de tous les peintres de Séville, et fut chargé d'une quantité prodigieuse d'occupations qui lui ouvrirent le chemin de la fortune. — Ce fut alors, soit par la facilité extraordinaire que lui donnèrent tant de travaux, soit par le désir de plaire encore plus au public, qu'il changea son style, un peu trop timide, en un autre plus vigoureux, rempli de franchise, et néanmoins tellement suave, qu'il enleva le suffrage de tous les amateurs. — Voilà la troisième manière qui lui mérita le titre de prince des coloristes. — C'est ainsi qu'en 1655, il peignit le Saint Léandre et le Saint

Isidore, plus grands que le naturel, vêtus de leurs habits pontificaux *. — C'est en 1656 qu'il fit son célèbre Saint Antoine de Padoue, que l'on voit dans la chapelle des fonts de baptême de Séville **. — En 1665, il fit, aux frais du fervent chanoine don Justin Neve, et pour l'église Sainte-Marie-la-Blanche, les quatre tableaux qu'on a eu l'occasion de voir à Paris, et qui l'élevèrent au premier rang ***. — En 1667 et 1668, Murillo dirigea les travaux de la salle capitulaire de la cathédrale. Il retoucha lui-même les hiéroglyphes qu'avait composés Paul de Cespedes, et, entre autres ouvrages, fit pour une coupole une superbe Conception ****. — Mais l'époque la plus glo-

* Saint Léandre est le portrait du licencié Alphonse de Herrera; et aint Isidore, celui du licencié Jean Lopez de Talavan, que je cite pour 1 beauté de leurs traits.

** Le chapitre donna à Murillo, pour ce tableau, 10,000 réaux; ce ui était une somme énorme relativement au temps, et relativement irtout au chapitre qui payait. Les connaisseurs regardent cet ouvrage imme un des meilleurs de Murillo, soit par l'harmonie et l'heureux intraste qu'on y retrouve en tout, soit par l'expression de la figure 1 saint, qui, à genoux, se dispose à recevoir, les mains ouvertes, Enfant Jésus descendant au milieu d'un foyer de lumière, soit pour érien qui en contourne tous les accessoires, ou pour l'heureuse décision dans laquelle se perdent tous les épisodes de cette inimitable oduction.

*** Ai-je besoin de parler de ces ouvrages? Ne répondirent-ils pas victorieusement à ces faux connaisseurs qui, pour déprécier Murillo, prétendent qu'il n'a rien que d'ignoble?

**** Il avait fait cette Conception pour la coupole du monastère des Francains. Quand le tableau fut dans l'église, les révérens pères, rayés des traits prononcés de la Vierge, prétendirent que Mulo se moquait d'eux, et ne voulurent pas le recevoir. L'artiste, is rien observer, demande, avant de le remporter, qu'on lui pertte seulement de le mettre un moment à sa place. Les religieux ne ivent s'y refuser; mais, au fur et mesure que la Conception s'ée, toutes les physionomies arrivant à cette aménité entraînante de irillo, tout le couvent trouve la Vierge magnifique. Le peintre veut

reuse pour notre artiste fut depuis l'année 1670 jusqu'en 1680. — Il acheva en 1674 les grands tableaux de la Charité; parmi lesquels se trouvent la Sainte Élisabeth* et son Enfant Prodigue, l'un des chefs-d'œuvre sans contredit les plus classiques. Ce fut alors que Murillo se distingua comme naturaliste, comme coloriste, et comme un artiste versé de la manière la plus savante dans toutes les parties de l'art. Il sait faire admirer l'anatomie, les belles proportions, la noblesse des caractères, l'expression du sentiment, la composition, l'ordonnance, la perspective, les lois de l'optique, et surtout la philosophie avec laquelle il rend toutes les passions du cœur humain **. — A la suite de ces travaux, Murillo composa sa fameuse Conception, le Saint Pierre, l'Enfant Jésus donnant du pain aux pauvres. Ces trois morceaux, de la plus grande beauté, se voyaient dans l'hospice des Vénérables, dont son ami M. de Neve était le directeur, et dont il fit aussi le portrait ***. — La Conception, dont je viens de parler, est le témoignage le plus authentique de la bonne manière de Murillo, de son goût délicat et de son intelligence, tant

---

la reprendre; grands débats, et les amis de l'artiste arrangent cette affaire en faisant payer par les révérends une somme beaucoup plus forte que celle convenue.

* On a vu ce bel ouvrage au Musée. A-t-il aussi besoin d'éloges?

** Il reçut pour ces tableaux 78,115 réaux (près de 20,000 fr.); ce qui prouve la valeur que l'on donnait à ses productions, dans un temps où l'argent était à un taux très-élevé, et tous les besoins de la vie à un prix des plus médiocres, puisque la différence d'avec ce jour était peut-être de trois à un, et même plus.

*** Dans le voyage que je fis avec M. Lebrun, je lui servais d'interprète. Il me chargea d'offrir pour ce seul morceau 20,000 fr. : on me refusa net. — « M. de Neve, tout en noir, est assis sur un fauteuil doctoral. Tout est obscur; la figure, les mains, une pendule sur une table, et un chien aux pieds de M. de Neve, reçoivent la lumière par une magie sans exemple. » Je puis faire voir un portrait du plus grand mérite, et dans le genre de celui de M. de Neve.

›our les contrastes que pour l'effet. Peut-être aussi trouerait-on peu de productions de l'école lombarde qui pprochassent du mérite de cet ouvrage. — C'est aussi cette époque que Murillo composa et termina pour le :ouvent des Capucins de Séville les vingt-trois tableaux ui faisaient de leur église l'un des plus beaux sanctuaires u monde : ces pieux catéchumènes ont emporté, dit-on, ux Amériques ces morceaux brillans, dont on ne peut éfinir l[illegible]savoir. — Il fit aussi de très-belles choses pour couvent de Saint-Augustin et pour beaucoup d'autres rdres. — Après avoir satisfait en partie à toutes les emandes qui l'accablaient, Murillo fut à Cadix peindre s célèbres Fiançailles de Sainte Catherine, pour le grand ıtel des Capucins. Avant de terminer, il se blessa sur échafaudage, et il en résulta une indisposition si grave, u'il passa le reste de sa vie dans des souffrances connuelles. Ses douleurs augmentant chaque jour, la mort nt l'enlever aux arts et aux artistes, le 3 avril 1682, à éville, dont il ne sortit jamais que pour aller à Madrid *. - Ce grand homme mourut dans les bras de Pierre Nuñes Villavicencio, chevalier de l'ordre de Saint-Jean, qui t son ami intime, son élève de prédilection, et l'un de ses eilleurs imitateurs avec Tobar **. — L'amabilité de Mu-

---

* Le talent seul de Murillo a pu faire croire que cet habile artiste ait été visiter la terre classique des arts; mais il est constant que ja- ıis il ne fut plus loin que Madrid, où Velasquez, loin d'en être jaloux, mme la calomnie s'est plu à le répandre, employa les moyens les plus bles, les plus généreux, en faveur de Murillo.

** Quelque temps avant sa mort, Murillo vivait très-prés de la pa- sse Sainte-Croix, et très-souvent, depuis ses infirmités, il se faisait ıduire dans cette église pour y prier. Il se mettait toujours devant la ıeuse Descente de Croix de Pierre Campaña, l'illustre Flamand. Le ristain, voulant un jour fermer les portes plus tôt qu'à l'ordinaire, ıt demander à Murillo pourquoi il restait si long-temps dans cette

rillo répondait à la douceur et au style de ses compositions. Il fit preuve surtout des vertus les plus honorables. Les jeunes gens accouraient de toutes parts, et briguaient l'avantage de travailler sous lui ; il les dirigeait avec une douceur sans égale, et, par les chemins les plus faciles, les conduisait à l'imitation de la nature. — Pour eux Murillo se fit une occupation particulière de l'établissement d'une académie publique de dessin à Séville. A cet effet, il lutta contre la fierté de Jean Valdes Leal, contre la jalousie d'Herrera le jeune, qui était son émule en talent et en mérite. Cependant il obtint par sa persévérance que tous les artistes concourussent avec lui à l'avancement des élèves. — Murillo fut le président ou directeur qui, le premier dans Séville, enseigna publiquement l'étude du modèle qu'il posait toujours lui-même, en se chargeant d'en expliquer les proportions et l'anatomie. — Il fut aussi le fondateur du style sévilien, qui, quoique défiguré, conserve encore des traces de son origine. Ce genre se compose d'une suavité sans mélange, qui classe son créateur parmi les plus grands naturalistes. Il se distingue par un accord général dans les teintes, par des contours savamment conduits et plus sciemment perdus, par des jours heureusement ménagés, par des situations simples rendues avec décorum, par des physionomies pleines de candeur, par des profils charmans, par des draperies largement arrondies, par le lumineux répandu dans la composition, et surtout par un coloris qui n'a point d'imitateur. — Peu de

---

chapelle. « J'attends que ces pieux serviteurs aient fini de descendre Notre-Seigneur de la Croix, » répondit Murillo, qui par son testament voulut être enterré au pied de ce chef-d'œuvre. — On ne peut en effet se figurer le mérite de ce tableau, dont j'ai parlé à l'article Campaña, dans le Dictionnaire que je publie des Artistes étrangers qui ont orné l'Espagne de leurs travaux.

peintres espagnols purent rivaliser Murillo dans les fleurs * ou dans les paysages **. Peut-être Jean de Marinas le surpasse dans l'exécution des navires, quoique Murillo se soit aussi exercé dans ce genre. — Vers le temps de son séjour à Cadix, il peignit son beau tableau de la Sainte Famille, dont parle Palomino, et qui faisait partie du majorat des ducs d'el Pedroso. — On ne peut se figurer au surplus le nombre d'ouvrages de Murillo sortis d'Espagne au temps de Philippe V, et ce qu'on y trouve encore; car, malgré toutes les mutations qui ont eu lieu, les couvens, les églises, les paroisses, les palais de Séville, de Madrid, de Saint-Ildefonse, Cadix, Victoria, brillent des productions de cet artiste, dont l'Espagne se glorifie d'autant plus, qu'il n'a jamais été en Italie, et que c'est sur le sol natal qu'il a puisé ainsi qu'exécuté ses brillantes conceptions. — Parmi ses nombreux élèves, il faut distinguer Antolinez, Villavicencio, Tobar, Meneses Osorio, etc.

---

* On peut voir à Paris une belle guirlande de fleurs, dont il a fait une composition on ne peut plus aimable.

** Yriarte était un artiste distingué. Murillo l'affectionnait particulièrement; il faisait si bien les paysages que Murillo disait « Qu'il les faisait d'inspiration divine. » Aussi l'employait-il souvent pour exécuter cette partie; le coloriste, en retour, mettait dans les tableaux d'Yriarte des figures que ce dernier ne savait pas faire. Un jour Yriarte, chargé de paysages, avec la condition que son ami y mettrait les figures, chacun des deux voulut que l'autre commençât; tous deux se piquèrent. Murillo fit de suite paysages, figures, et remit les tableaux à la personne qui avait établi les conditions. L'amateur fut tellement satisfait, qu'il enflamma l'imagination de Murillo, au point que celui-ci, dès ce moment, exécuta toutes les parties de ses compositions : et l'art y gagna infiniment; car ses paysages sont, ainsi que toutes ses œuvres, inappréciables. — Au moment de la rupture, il y avait un grand ouvrage, dont le paysage, par Yriarte, se trouvait presque terminé, et les figures, par Murillo, seulement ébauchées. Ce tableau resta donc ainsi, et laisse des regrets bien naturels aux amateurs. La maison de Santiago possède cette ébauche.

ESTEBAN MURILLO (Gaspard), fils de Barthélemy, qu'il eut l'ambition d'imiter, comme amateur, car son père le destinait à la carrière des lettres : aussi ne parle-t-on du fils que pour rendre un hommage de plus au père. Gaspard mourut le 2 mai 1709. *S.*

ESTRADA (Jean et Ignace), peintres de genre et de perspective. Ces deux frères vécurent toujours ensemble: c'est la raison qui me fait ne pas séparer leurs articles. Ils naquirent à Badajoz, savoir : Jean le 30 aout 1717, et Ignace le 21 mars 1724. Leur père, qui exerçait aussi la peinture, leur en inspira le goût dès leurs plus tendres années. Il n'avait pas lui-même fait de très-grands progrès; mais il eut cependant assez de discernement pour ne présenter à ses fils que de bons modèles. Ayant perdu la vue, il ne put continuer l'éducation de ses enfants. — Jean, désirant faire faire l'opération de la cataracte à son père, le conduisit à Madrid, et entra chez Paul Pernicharo, ancien ami et condisciple de ce dernier. — C'est là que Jean commença à déployer ses talens dans la peinture, de façon qu'en moins de trois ans, qu'il travailla sous Pernicharo, il put retourner à Badajoz avec son père, à qui l'opération avait réussi. L'aîné fut à même de donner alors des soins à son jeune frère : tous deux travaillaient indistinctement à tout ce qui s'offrait; ce qui rend leurs ouvrages assez difficiles à distinguer. Jean, il est vrai, d'une invention tardive, se complaisait à copier la nature, quand Ignace, au contraire, ardent pour l'exécution, et reconnaissant que tous les arts doivent se lier, s'était nourri l'esprit et l'imagination par la lecture des bons ouvrages. Habile à établir des comparaisons sur les ouvrages des anciens, et joignant le précepte aux exemples qu'il avait sous les yeux, il résulta de ses études qu'il était versé dans les mathématiques, l'architecture, la per-

spective et la sculpture; que c'était lui qui inventait, et Jean qui exécutait. Ignace, vivant en philosophe, n'aspirait à aucun honneur; mais son frère, un peu plus mondain, reçut avec plaisir le titre d'académicien de Saint-Fernand en 1754, celui de membre de la société des beaux-arts de Séville en 1756, et fut très-reconnaissant envers l'évêque de Badajoz, don Manuel Perez Minaya, de ce qu'il l'avait nommé peintre de son diocèse, en 1775. Ignace mourut à Badajoz le 19 décembre 1790. Jean lui survécut jusqu'en juillet 1792. Ignace, se livrant à la sculpture et à l'architecture, avait tracé le monument des religieuses Carmélites Déchaussées de Madrid, et levé des plans pour plusieurs provinces d'Espagne. Il a terminé aussi quelques ouvrages en sculpture que j'aurai occasion de citer à son article. Les ouvrages publics que l'on attribue aux deux frères, sans distinction, sont particulièrement à Badajoz, à Frégenal et à Montijo. *S.*

ETHENARD DE ABARCA (François-Antoine), amateur, peintre et graveur, naquit à Madrid, et eut pour père George Ethenard, Allemand, chevalier de Calatrava. Il servit Charles II comme capitaine des gardes, dans la compagnie allemande, que Philippe V réforma en 1701, conservant à Ethenard son grade et ses honoraires, en considération de son mérite. Ethenard, en effet, avait le génie de la composition, et exécutait fort bien. Il a gravé aussi les planches de deux ouvrages qu'il avait lui-même composés, savoir : *Compendio de los fundamentos de la verdadera destreza ; filosofia de las armas*, imprimé in-4°. à Madrid, en 1675 ; *El Diestro Italiano y Espagnol*, imprimé in-4°. en 1697 à Madrid, où Ethenard mourut vers 1710. *M.*

EXIMENO (Joachim), peintre de nature morte, Valencien, élève distingué d'Hyacinthe-Jérôme Espinosa,

qui lui donna une de ses filles, dont il eut, en 1674, un fils appelé aussi Joachim Eximeno. Le fils égala le père dans l'art de peindre les natures mortes, quoiqu'elles n'approchassent cependant pas de la force de clair-obscur que Thomas Yepes, leur compatriote, donnait à ses tableaux du même genre. — On trouve chez tous les amateurs distingués des œuvres des deux Eximeno. Notre-Dame d'el Pilar de Valence possède quatre grandes compositions, qui font honneur à ces deux artistes. Le fils mourut à Valence en 1754. *V.*

EZQUERRA (Dominique), peintre de portraits, et élève de Carreño, donna le jour à Ezquerra, dont l'article suit. *M.*

EZQUERRA (Jérôme-Antoine), peintre de genre, élève de Palomino. L'église de Saint-Philippe-de-Néry possédait, de cet artiste, une collection de Saints à mi-corps, qu'on a recueillis au Rosaire. Les divers ouvrages qu'il avait faits au Retiro ont été conduits an palais de Buenavista; toutes ces compositions étaient d'une assez belle pàte. Ezquerra excellait dans les intérieurs; mais il fut assez grand connaisseur pour que le conseil de Castille lui concédât, en 1725, la faculté de pouvoir taxer les peintures anciennes, droit que le même tribunal avait, par une cédule, conféré seulement à Antoine Palomino et à Jean Garcia de Miranda. *M.*

F.

FACTOR (le béat Nicolas), peintre de Vierges, naquit à Valence le 29 juin 1520. Son père, quoique peu fortuné, le destina à l'étude des lettres et de la peinture. Il y fit de très-grands progrès, mais il en fit encore de plus grands dans l'exercice de la vertu. Il fut reçu Franciscain en 1537. L'année du noviciat passée, ayant rempli

d'admiration tous les religieux, il prononça ses vœux.—Le père Christophe Moreno, le père Villegas, et Joachim Company, archevêque de Valence, ont écrit la vie de ce saint homme, dont la conduite fut vraiment exemplaire. Par ses vertus il illustra l'ordre qu'il avait choisi, et par ses talens la peinture, qu'il cultivait avec assez de succès, quoiqu'il eût promis davantage par ses premiers essais. Il est vrai qu'il se livrait tout entier aux occupations religieuses. On reconnaît, par ses ouvrages, qu'il avait étudié le dessin par des principes réfléchis : aussi dessinait-il vigoureusement; mais il n'eut jamais de couleur. — Il peignit entre autres un Saint Michel triomphant, qui prouve une grande intelligence. Il se dédia, par esprit de dévotion, à peindre des Enfans Jésus et des Vierges. — Le béat Factor mourut le 23 septembre 1583; le pape Pie VI en ordonna la canonisation en 1786, et en 1787 l'académie de Saint-Charles fit frapper, en l'honneur de ce bienheureux, une médaille avec son buste, les armes de la ville de Valence, et les attributs de la peinture d'un côté; et sur le revers, l'inscription suivante :

« A la solemne beatificacion
» D'el V. P. F. Nicolas Factor,
» Professor de pintura,
» De la real academia
» De San-Carlos de Valencia. »

Charles III reçut avec bienveillance l'hommage de cette médaille. *V.*

FALCO (Félix), amateur, peintre de genre, né chevalier à Valence, apprit à peindre avec son ami Hyacinthe-Jérôme Espinosa, et concourut avec lui aux leçons de l'académie, que tenaient alors les amateurs du pays. Falco se distingua par son habileté et son intelligence, comme il conste par les archives de cette réunion d'ar-

tistes. On voit avec plaisir les tableaux de Falco décorer les collections de Valence. *V*.

FALCO (Nicolas), peintre d'histoire, vivait à Valence vers 1515, et peignit le grand maître-autel de Notre-Dame-de-la-Sagesse, qui est dans l'université de cette ville. — Falco avait le goût des artistes de son temps, qui surtout n'avaient pas encore voyagé en Italie. *V*.

FAXARDO (Alphonse, Jean et Nicolas), frères nés à Séville. Tous trois concoururent aux études de l'académie publique, qu'ouvrirent les professeurs de ce temps, et tous les trois participèrent aux frais de l'établissement, depuis l'année 1666 jusqu'en 1672. On ne peut rien dire des ouvrages d'aucun d'eux. *S*.

FELIPPE II, FELIPPE III, FELIPPE IV. *Voyez* l'article respectif de ces souverains, qui, pour mieux illustrer les arts, les ont cultivés, à la lettre P, Philippe II, Philippe III, Philippe IV.

FEMENIA (Gabriel), paysagiste, peintre majorquin, florissait à Palma au commencement du 18e. siècle. Il y laissa plusieurs ouvrages, tant particuliers que publics, qui lui acquirent la réputation du meilleur paysagiste de son temps. Il peignit entre autres le salon de la seigneurie de Genève. *Voyez* Tofiño, Description des îles Baléares. *V*.

FERNANDEZ ou HERNANDEZ (Alexis). *Voyez* Hernandez (Alexis).

FERNANDEZ (Jacques), peintre d'histoire. Les archives de la cathédrale de Séville portent un ordre, en 1535, de payer à cet artiste les peintures qu'il fit pour le maître autel ancien de la chapelle de Saint-Pierre. Ces tableaux tiennent entièrement à la manière et au style du temps, et ne sont pas sans mérite, quoique secs. *S*.

FERNANDEZ (François), peintre de portraits et d'histoire, élève de Vincent Carducho, naquit à Madrid

en 1605. Ses grands progrès le firent bientôt choisir pour être l'un des artistes destinés à peindre tous les rois d'Espagne qui devaient orner le palais de Madrid. Plusieurs tableaux de lui, aussi conservés dans le couvent de la Victoria, prouvent, quoique maltraités, combien Fernandez savait dessiner. Il donnait l'espoir de devenir un assez bon peintre, lorsqu'un jour, ayant dîné avec son intime ami François de Varras, maître d'école, il s'éleva entre eux une dispute si vive, que Fernandez reçut de Varras un coup de poignard, dont il mourut sur-le-champ en 1646. Fernandez fut le premier maître de Joseph Donoso, et fit une partie des eaux-fortes destinées aux Dialogues sur la Peinture, qu'écrivit et publia son maître Carducho à Madrid en 1633. *M.*

FERNANDEZ (Louis), peintre d'histoire, né à Séville, où il se fit une grande réputation vers 1580. Herrera le vieux, Jean, Augustin d'el Castillo, et François Pacheco, l'eurent pour maître. Ce dernier élève assure que Fernandez se distingua particulièrement à peindre des serges; ce qui lui donna, comme à ses imitateurs, une grande facilité pour peindre ensuite à l'huile. On ne connaît pas ses ouvrages; mais on peut juger son genre, puisque pendant très-long-temps on a pris pour être de lui trois tableaux du monastère de Saint-Basile, et qui sont de Louis Zambrano. *S.* *Voyez* Zambrano.

FERNANDEZ (Louis), peintre d'histoire et fresquiste, naquit à Madrid en 1596, fit honneur à son maître Eugène Caxes. Il le prouve par les tableaux qui sont dans le cloître de la Merci de la capitale, et qui représentent la Vie de saint Raimond. — Fernandez termina ces compositions en 1625, et suivit en tout le dessin, la couleur et le style de Caxes : il avait peint à fresque, à l'aquarelle et à l'huile, dans une chapelle de l'église de Sainte-Croix;

mais un incendie dévora tout. Fernandez mourut à Madrid en 1654. *M.*

FERNANDEZ (Louis), peintre d'histoire, naquit à Madrid en 1745, et fut un disciple très-distingué d'Antoine Gonzales Velasquez. Il concourut avec zèle à l'académie de Saint-Fernand, où il obtint, en 1766, le second prix de la première classe. Il mourut peu de temps après, et l'on perdit avec lui l'espoir qu'on avait conçu de voir un grand peintre. *M.*

FERNANDEZ (Manuel Santos), peintre d'histoire, né à Madrid au commencement du 18e. siècle, peignit en 1719 le Saint François d'Assise et le Saint Antoine de Padoue, qui étaient au pont de Ségovie. Il fit encore un Saint Bruno, que l'on voyait dans l'hôtellerie du Paular; il avait voulu rendre dans cet ouvrage la célèbre statue de Pereyra qui est à Madrid, et parvint à réussir. Fernandez était un élève d'Ezquerra. *M.*

FERNANDEZ DE CASTRO (Antoine), peintre d'histoire, avait une prébende dans la cathédrale de Cordoue. Il manifesta son goût et son intelligence dans l'art de peindre, par deux tableaux qu'il fit pour la salle capitulaire de son église: dans l'un il représentait la Conception, et dans l'autre Saint Fernand. Il fit plusieurs autres compositions assez vastes. Le chapitre, sensible au mérite de Fernandez de Castro, qui l'avait illustré, fit mettre sur sa sépulture une épitaphe très-honorable le 22 avril 1739. *S.*

FERNANDEZ DE GUADALUPE (Pierre), peintre d'histoire et fresquiste, résidait à Séville au commencement du 16e. siècle, et travaillait à l'embellissement de la cathédrale. Il étoffa en 1509 les vingt-deux statues de la coupole, et en 1510 les cinq qui sont près de la cour des Orangers.—La Cène et les cinq statues en grisaille qu'il y a dans la même coupole sont aussi de lui. — Il fit en 1527

le grand écusson pour le maître autel principal, et l'autel antique de Saint-Paul dans la même cathédrale. On ignore la mort de cet artiste. *S.*

FERNANDEZ DE LAREDO (Jean), peintre d'histoire et grand fresquiste, l'un des meilleurs peintres de son temps à l'aquarelle, dans Madrid, où il naquit en 1632. Il étudia sous François Rizzi, qu'il aida bientôt dans les ouvrages dont celui-ci fut chargé pour le Retiro. Ses talens lui méritèrent le titre de peintre du roi, sous Charles II, le 24 janvier 1687; son maître Rizzi étant mort, il le remplaça dans la direction des ouvrages pour le théâtre du Retiro, tant il avait d'intelligence pour la perspective. Il peignit plusieurs monumens pour diverses églises de Madrid, où il mourut d'une manière très-malheureuse en 1692. *M.*

FERNANDEZ NAVARRETE EL MUDO (Jean), grand peintre d'histoire, naquit à Logroño vers 1526. Il ne vi[illegible] monde ni sourd ni muet, comme le dit le célèbre[illegible] Siguenza; car un manuscrit très-curieux, relatif au testament de ce grand homme, prouve qu'une infirmité très-grave, qu'il eut à l'âge de 3 ans, lui fit perdre le sens de l'ouïe d'une telle manière que, ne pouvant rien entendre, il ne put rien apprendre. — De très-bonne heure il manifesta son inclination pour la peinture, car dès son plus bas âge il copiait tout ce qu'il voyait avec du charbon; c'est ce qui engagea son père à le mener au monastère de l'Étoile, ordre de Saint-Jérôme, peu distant de Logroño, pour que, selon le père Siguenza que je vais copier, « il apprît quelque chose d'un religieux qui était un peu versé dans l'art de peindre, et qui s'appelait le frère Vincent. Ce bon père, qui savait bien le peu qu'il savait, reconnut dans Fernandez de grands moyens, et engagea ses parens à l'envoyer de suite en

Italie. En effet, continue le père Siguenza, « Fernandez fut à Rome, à Florence, à Venise, à Milan, à Naples, et vit tout ce qu'il y avait de mieux. Il travailla sous le Titien et sous d'autres maîtres renommés de ce temps. On ne saurait dire s'il fit alors de lui-même quelque chose d'important; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que Peregrino Tibaldi, avec qui il avait été lié en Italie, voyant à l'Escurial les productions de Navarrete, disait qu'il n'avait jamais rien fait de pareil ».— Il est cependant un fait qui prouve qu'à cette époque déjà Fernandez jouissait en Italie de quelque réputation, puisque c'est alors que Philippe II le fit appeler pour travailler à l'Escurial. Fernandez en effet vint à Madrid, et le 6 mars 1568 le roi le nomma son peintre. C'est dans cette circonstance que, pour preuve de son habileté, Fernandez présenta à S. M. un petit tableau du Baptême de Notre-Seigneur, qui plut beaucoup au roi. — Le père Siguenza, continuant de parler, dit : « La première chose que peignit Fernandez fut quelques Prophètes en blanc et noir; il fit ensuite plusieurs ouvrages, entre autres un Christ de la plus grande taille, qui plut tellement au roi que S. M., par une cédule du 15 août 1559, ordonna qu'on le mit dans une chapelle de Ségovie; quoique Fernandez fût à Logroño pour sa santé, le roi lui fit payer ses honoraires comme s'il était présent, et les lui fit continuer jusqu'à son parfait rétablissement ». —Fernandez vint à l'Escurial en 1571; il apporta son Assomption, le Martyre de Saint Jacques, que l'on a vus au Musée, et pour lesquels on le paya largement.—Navarrete, examinant son Assomption, voulait la détruire, sous le prétexte qu'elle était trop resserrée par les anges; mais le roi lui ordonna de la laisser telle qu'elle était. Sa mère, qui était très-belle femme, lui servit de modèle pour la Vierge, et son père pour l'un

des apôtres. — A la suite de ces tableaux, Navarrete eut l'ordre de faire, pour la sacristie du collége de la Nativité, le Christ à la Colonne, la Sainte-Famille, et Saint-Jean l'Évangéliste écrivant l'Apocalypse dans l'île de Patmos. De ces huit tableaux que je viens de signaler, trois périrent dans un incendie; les cinq qui restent sont le Martyre de Saint-Jacques, Saint-Jérôme dans le désert, la Nativité, la Sainte-Famille, et le Christ à la Colonne. Je ne puis mieux faire, pour parler des deux premiers, que de citer ce qu'en a dit le célèbre père Siguenza, dont le suffrage est du plus grand poids (quoique je ne sois pas de son avis pour le Saint-Jacques, qui selon moi est l'une des mauvaises productions de Navarrete). Le Martyre de Saint-Jacques, dont le bourreau, d'un caractère dur et d'un visage extraordinaire, est (selon le père Siguenza) le portrait d'un ouvrier de Logroño, et non du sieur Santoyo, secrétaire de Philippe II *, et Saint-Jérôme pénient dans le désert, du même Fernandez, sont, dit-il, deux ableaux d'un grand mérite. Fernandez, dans ces deux compositions, paraît avoir suivi son imagination, et s'est ntièrement laissé aller à son goût, qui était de terminer t d'embellir ses compositions ainsi que le font les Espagnols. Iais ces ouvrages achevés, Fernandez reconnut que ce 'était pas le mode employé par les grands maîtres. e rappelant alors ce qu'il avait vu en Italie, il prit ne manière plus élevée, plus énergique, en donnant plus e relief à ses productions, suivant, dans le clair-obscur t les teintes prononcées, le style de son maître, et

* Cette histoire sur Santoyo est généralement répandue en Espagne, n'est pas étonnant que des étrangers y ajoutent foi; et sans le témoiage du père Siguenza, que l'on doit regarder comme irrécusable, le inistre Santoyo aurait toujours les honneurs qu'on lui fait dans cette faire.

dans les nuances brillantes et aimables, le ton du Corrége. — La Nativité est un tableau d'une grande magie pour l'effet de lumière, puisqu'il est éclairé par trois foyers; l'un qui jaillit de l'enfant, l'autre qui sert d'auréole à sa gloire et qui en descend, et le troisième est formé par le flambeau que tient Joseph. Ce qui flatte le plus dans cet ouvrage, ce sont les Pasteurs, dont Peregrino Tibaldi s'écriait en les voyant : *oh gli belli pastori!* (nom qui est resté au tableau.) Ce chef-d'œuvre est malheureusement abîmé, soit par le peu de soin qu'on en a pris, soit par la quantité de copies que les maîtres et les élèves ont voulu en tirer. — Le quatrième représente la Sainte-Famille, où l'on admire des têtes d'une composition angélique; c'est dans ce tableau qu'oubliant la dignité du sujet, il mit dans un coin, sur le devant, un chien et un chat qui se disputent un os, mais qui, tout déplacés qu'ils sont, prouvent la facilité et le naturel que Fernandez savait aussi donner à ce genre. — Le cinquième est le Christ à la Colonne; cette composition, d'un style tout différent que les précédentes, fit un honneur infini au Mudo. Le Christ est vu de face, et présente une des belles figures que jamais l'art ait pu créer. Le contraste que présente la divinité du Seigneur avec la laideur des satellites qui se préparent à le flageller, est d'une vérité extraordinaire. On trouve dans cette production le génie, le grandiose, la couleur et l'énergie qui peuvent seuls appartenir à un artiste du premier mérite, et qui lui ont mérité le second surnom du Caravage espagnol. Navarrete, quand il fut dans sa patrie, peignit aussi plusieurs ouvrages qui décorent le monastère de la Estrella. — Le 31 août 1576, le roi ordonna que l'on comptât à Fernandez 500 ducats d'or pour son tableau d'Abraham devant les Anges. C'est à cette époque de 1576 qu'avec les hiéronymites de l'Escurial il passa un contrat

que le roi approuva par une cédule *. Le malheur a voulu que Fernandez ne pût tenir sa promesse en entier; il commença par les huit tableaux désignés dans le contrat pour être peints les premiers, savoir : les Apôtres, les Évangélistes, Saint-Paul et Saint-Barnabé, qui, de deux en deux, composent seize figures de grandeur naturelle. Il commença, et finit ces huit tableaux dans les années 1577 et 1578, et se mit à ébaucher les autres; mais la mort l'enleva le 28 mars 1579, à Tolède, chez son ami Nicolas de Vergara le jeune, où il avait été dans l'espoir de se mieux porter. Les vingt-quatre autres, furent continués et terminés pendant 1580, 1581 et 1582, par Alphonse Sanchez Coëllo et par Louis de Carbajal, qui furent dans ce temps les seuls jugés capables de suivre une entreprise commencée par le Mudo. De toutes manières il est très-heureux pour l'art que, n'ayant pu consommer ce grand œuvre, il ait au moins pu terminer les huit premiers, qui représentent tout l'apostolat, et qui sont en effet le *nec plus ultrà* de la couleur **. — Comme tout intéresse dans un artiste

* Par ce contrat, Navarrete s'engage à peindre pour le couvent de 'Escurial trente-deux tableaux, dont vingt-sept de sept pieds et demi le haut sur sept pieds, et un quart de large, et les cinq autres de treize pieds de haut sur neuf de large. Il s'engage de plus à ce que toutes les igures aient six pieds et un quart de hauteur, et à ce que tout soit de a main.

** Ces chefs-d'œuvre, ainsi que tout ce qu'il y avait à l'Escurial de récieux en tableaux, ont été conduits à Madrid à dos d'hommes, avec un oin particulier : 800 hommes portaient et 1500 escortaient. L'esprit de arti, sans me permettre aucune désignation, voulait brûler l'Escurial; fut décidé que tout viendrait à Madrid, et tout fut religieusement éposé au Rosaire. On ne laissa à l'Escurial que quelques bronzes des eoni, le fameux Christ en marbre et les tableaux jugés médiocres. ette mesure fit que rien ne se perdit, et que la totalité surtout ne fut as brûlée.

aussi marquant, je me ferais un plaisir de donner à la suite de sa notice tout ce qui se fit à l'ouverture de son testament; mais ce serait trop long.—Ce qu'il y a à remarquer, c'est qu'on trouva dans son atelier quarante-une grandes toiles, les unes ébauchées, les autres presque conclues; cela peut donner une idée de l'activité de notre muet, qui en effet était infatigable. — Lope de Vega Carpio, le célèbre poëte, composa pour le Mudo ce qui suit :

No quiso el cielo que hablase
Por que con mi entendimiento
Diese mayor sentimiento
A las cosas que pintase:
Y tanta vida lesdi
Con el pincel singular,
Que como no pude hablar
Hice que hablasen por mi.

« Le ciel ma refusé de parler l'avantage
» Pour que mon seul entendement
» Donnât le sentiment
» A chaque personnage;
» En effet, ma touche est si vive
» Et ma couleur si décisive,
» Qu'à mes portraits je semble imposer une loi,
» Celle de s'énoncer pour moi. »

Fernandez de Navarrete fut doué d'un talent extraordinaire; de plus, il possédait dans l'Histoire sacrée et dans la Mythologie des connaissances aussi profondes que réfléchies. Quoique muet *, il lisait, écrivait, jouait aux cartes, donnait à ses démonstrations la clarté la plus précise, de manière qu'il se faisait admirer de tout ce qui

* Un muet qui sait écrire et démontrer des talens, n'a rien d'extraordinaire à présent; mais la nature n'avait pas encore, en 1526, créé, pour le bien de l'humanité, des abbés de Lépée ni des abbés Sicard.

approchait de lui. — Mais il fut surtout un grand artiste, tant pour le dessin que pour l'expression, et dans la composition, très-peu se sont approchés de lui; pour le coloris il n'eut de son temps aucun rival, puisqu'il fut surnommé le Titien espagnol. Il prouva le grand cas et le respect qu'il faisait des ouvrages de ce grand maître, quand son célèbre cadre de la Cène vint à l'Escurial : au moment de le placer dans la salle du réfectoire, le tableau se trouvant un peu trop grand, le roi ordonna qu'on le coupât; le muet, qui se trouvait à côté du roi, sans interprète, comprenant ce que Sa Majesté venait de dire, se mit à faire de tels cris, et des démonstrations d'un chagrin si violent, qu'il fallut l'écouter. L'interprète venu, sut expliquer à Sa Majesté la proposition de Fernandez : il s'engageait à livrer dans six mois une copie exacte de ce bel ouvrage, qui alors entrerait dans la place destinée à l'original. Le Mudo fit ajouter expressément au roi qu'il consentait qu'on lui tranchât la tête s'il ne tenait parole. Par une singularité inexplicable, Philippe II, qui portait à l'excès l'amour des belles choses, ne voulut pas attendre une minute, fit couper le tableau, et Fernandez ne put contenir ni sa douleur ni sa colère. — Que penser de Philippe II, qui protégeait les arts avec tant de munificence, et que penser encore de tout ce qui entourait le monarque, puisqu'au lieu de mutiler le tableau il ne vint à l'idée de personne de le faire seulement replier ou en dedans ou sur le châssis? — Les ouvrages publiés de Fernandez Navarrete el Mudo sont considérables, et presque tous de la plus grande dimension. L'Escurial possédait près de trente de ses compositions, et particulièrement son morceau de réception. Il représentait la Sainte-Cécile de Raphaël, au sujet de laquelle Fernandez sut dire, que ne pouvant créer un sujet aussi beau, il valait

mieux chercher à l'imiter. Ce petit tableau est en effet un chef-d'œuvre. La Estrella, Salamanque, Valence, ont aussi un grand nombre des productions de ce grand artiste, qui vraiment fut l'honneur de son pays, comme il fut une des singularités de la nature. *M.*

FERNAND (l'infant cardinal don), fils de Philippe III, manifesta son inclination pour la peinture, et dès son plus jeune âge l'apprit sous Vincent Carducho, qui lui fit faire de véritables progrès. — Transporté en Flandres, il protégea les artistes de ce pays, comme on peut le voir à l'article de Gaspard Crayer *, à qui il donna une chaîne d'or et une pension viagère pour un portrait de lui, qu'il envoya à son frère Philippe IV. L'infant don Fernand mourut en Flandres le 9 novembre 1640, regretté de tout le monde, et particulièrement de tous les artistes.

FERRADO (le père don Cristophe), peintre d'histoire, naquit à Anieva, dans la principauté des Asturies, vers 1620. Il se fit chartreux à 26 ans, et entra le 22 juillet 1641 dans la Chartreuse de Sainte-Marie de las Cuevas, près de Séville. Très-peu l'ont égalé dans l'observance d'un ordre aussi rigoureux. Son zèle et sa piété le firent nommer recteur de la Chartreuse de Cazalla. Né et élevé dans un pays où les arts n'étaient point en honneur, et s'étant sevré du monde à la fleur de l'âge, ce n'est que dans son monastère, et l'on peut même dire dans sa cellule, qu'il chercha à imiter les professeurs qui, de son temps, travaillaient dans cette célèbre retraite, et qui sans doute lui donnaient quelques leçons dans les heures que permettait la règle. Dans tous les cas, il est très-vrai que Ferrado parvint à être l'un des premiers naturalistes

---

* Voyez le Dictionnaire des artistes étrangers qui ont décoré l'Espagne de leurs productions.

d'Andalousie. Ses ouvrages, d'un dessin pur, sont en même temps bien ordonnés, les figures bien placées : les paysages surtout sont remplis d'agrément ; c'est ce que l'on peut reconnaître dans les dix tableaux qu'il fit pour le cloître de Saint-Michel de son monastère de Séville. Il en composa six autres qui, pour leur mérite, furent placés dans la salle priorale du même monastère. Tous ces tableaux représentent des traits de la vie de Jésus-Christ et de la Vierge, et font partie de la collection de l'Alcazar. La Chartreuse fournissait à Ferrado tout ce dont il avait besoin pour peindre. Il mourut le 29 avril 1673, tourmenté par la pierre dont il souffrit pendant plusieurs années. *S.*

FERRER (Joseph), peintre de fleurs, né à Alorca, obtint le premier prix de la première classe dans le concours général que célébra l'académie de Saint-Charles de Valence, en 1776, et le prémier de peintre en fleurs l'an 1780. En effet, ses bouquets sont remplis de vérité et de fraîcheur. Il paraît que Ferrer mourut il y a peu de temps. *V.*

FERRER (Pierre Jean), peintre d'histoire, élève de Guillaume Mesquida à Mayorque, où il travaillait vers 1730. Ses ouvrages, d'un goût assez épuré, sont dans les couvens de Palma. *V.*

FIGUEROA (le frère François), peintre d'histoire, religieux dominicain, donna des preuves de son habileté et de son intelligence, vers la fin du 17ᵉ. siècle, dans son couvent de Grenade, où il a laissé plusieurs grands tableaux assez bien composés. *S.*

FIGUEROA (François), peintre de paysages, né en Galice, fut attaché dans Madrid à la maison du prince Pio. Son goût pour les arts, et son étroite amitié avec les Miranda, peintres du milieu du 18ᵉ. siècle, le déterminèrent à étudier la peinture. Il ne tarda pas à obtenir,

quelque réputation, particulièrement dans les paysages, qu'il faisait assez bien. Le tableau qui est à la porte de Fuencarral et celui qui est rue Saint-Bernard, au coin de celle de la Palma, sont de Figueroa. M. de Lameyra, amateur distingué, conserve le portrait de cet artiste peint par lui-même. *M.*

FLORES (Frutos), peintre d'histoire, l'un des six artistes qui, en 1500, furent chargés du grand autel de la cathédrale de Tolède. *M.*

FONSECA DE FIGUEROA (dit Jean), chanoine et maître d'école dans la Sainte-Église de Séville, au service de Philippe IV, et frère du marquis d'Orellana, exerça la peinture, comme amateur, avec beaucoup d'intelligence, et fit surtout très-bien le portrait du poëte François de Rioja, ce qui lui mérita, de François Calatayud, des éloges en vers qu'il est inutile de relater ici.—Son opinion dans l'art de peindre était reçue comme celle du meilleur professeur, et il se faisait un plaisir de protéger tous les hommes de mérite, particulièrement dans cette branche. Fonseca fut le principal instrument de la fortune de Velasquez de Silva ; ce fut lui qui employa tous ses moyens pour faire recevoir l'artiste au palais.—Velasquez, n'ayant pu obtenir de faire le portrait du roi, était retourné à Séville : Fonseca le rappela en 1623, d'ordre du comte duc d'Olivarez, lui envoya de l'argent pour son voyage, et le reçut dans sa maison. Cette bienveillance, qui mit Velasquez à même de faire valoir ses immenses talens, mériterait seule à Fonseca une place dans ce Dictionnaire. *S.*

FORTEA (Joseph), peintre de fleurs, de perspectives, et graveur en taille-douce, naquit en Aragon. Il fut disciple d'Apollinaire Larraga de Valence, se distingua dans la perspective, dans les fleurs, et peignit en détrempe avec une très-grande facilité. Il fit, avec Hippolyte Robira,

et sous la direction de son maître, le beau monument en perspective de la cathédrale de Valence. Plusieurs amateurs ont quelques-uns de ses tableaux: Fortea mourut à Valence en 1751, après avoir beaucoup gravé. *V.*

FRANCIONE (Pierre), peintre espagnol d'un talent supérieur, dans les principales parties de l'art. Il vivait en Italie vers 1521, et l'on conserve plusieurs de ses ouvrages dans quelques églises de Naples. *Voyez* SARNELI. *I.*

FRANCISQUITO, l'un des plus grands élèves de Luc Jordan, qu'il suivit à Naples en 1702, où il donna des preuves de son habileté; sa vivacité extraordinaire et le grand talent qu'il avait pour peindre, ne pouvaient que produire un grand peintre auprès de Jordan. Francisquito, en effet, l'imita non-seulement dans le coloris, mais aussi dans la facilité que le Fa-Presto avait pour inventer et composer; de manière que Jordan disait de lui: « Ce jeune homme est sorti de meilleure souche, et est né avec plus de talens que moi. » — Peu de temps après 1704, que mourut son maître, il mourut lui-même subitement, et fit perdre les justes espérances que l'on avait de posséder un bon peintre en Espagne, où il n'y en avait pas alors, puisque Jordan avait donné le signal de la décadence. *I.*

FRANQUET (Joseph), fresquiste, né à Cornudella, dans l'archevêché de Tarragone, fut élève de Jean Juncosa, et peignit avec son fils Joachim Juncosa, l'an 1678, l'Hermitage de Notre-Dame de la Miséricorde, hors les murailles de la ville de Reus. *V.*

FUENTE (Jean-Léandre de la), peintre d'histoire, l'un des professeurs de mérite que ne connurent ni Palomino, ni Pons, ni d'autres écrivains plus anciens, et qui cependant mérite une place distinguée dans les annales des arts en Espagne. Il fleurit à Grenade depuis 1630

jusques en 1640; c'est là que sont les tableaux de cet artiste, grand imitateur de la nature, et coloriste, d'après l'école Vénitienne. Il se distinguait dans le genre des Bassans que ses ouvrages rappellent entièrement, tant pour l'exécution que pour les mêmes sujets qu'il traitait. Les ouvrages de la Fuente sont à Grenade, à Séville, à Madrid, dans les couvens, et chez les particuliers. *S.*

FURES DE MUÑIZ (don Jérôme), amateur, chevalier de Saint-Jacques, gentilhomme de bouche de Philippe IV, conservateur général des domaines royaux de Naples, de la Sicile et des états de Milan. Ce gentilhomme était le plus grand amateur de son temps, s'exerçait constamment dans la peinture, et ne traitait que des sujets de morale et de philosophie. — L'une de ses productions est celle où il figure un vaisseau à toutes voiles que porte un vent favorable, avec cette épigraphe : *Non credas tempori.* Il prouva son goût et son intelligence dans la nombreuse collection qu'il avait à Madrid de tableaux des meilleurs professeurs d'Italie et d'Espagne. Elle avait tant de réputation, que le prince de Galles fut la voir quand il vint à Madrid. Jérôme Fures fit alors au prince l'hommage de plusieurs peintures des plus fameux maîtres espagnols, ainsi que de quelques armes fort curieuses.

G.

GALCERAN, né en Aragon, vivait à Sarragosse au milieu du 17e. siècle, et fit quelques ouvrages de considération avec assez de liberté, mais sans nul dessin, en raison du peu d'étude qui avait précédé ses compositions, et de l'excessif amour-propre qui le dominait. Cependant il trouva, sans beaucoup de talens, le moyen de vivre

très-honorablement et de laisser un assez grand héritage. *V.*

GALINDEZ (le père Martin), peintre d'histoire et sculpteur, naquit à Haro, en 1547, où il apprit les élémens sous le frère Vincent de Santo-Domingo, religieux hiéronymite, qui résidait à cette époque au monastère de la Estrella, et où le célèbre Jean Fernandez Navarrete (el Mudo) avait appris aussi, parce que le frère Vincent savait peindre, et avait de la réputation dans son pays. — Galindez, quittant le monde, se retira dans la Chartreuse du Paular, où il professa en 1584, sans manquer à l'observance rigoureuse de son ordre; il passait ses momens de loisir à peindre, à faire des horloges, et des réveils-matin pour les religieux, à sculpter, et à travailler en charpente. — Il devint si adroit dans cette dernière branche, qu'il fit pour le chœur et le couvent de très-beaux meubles ornés d'architecture. — Le tableau qui est dans l'hôtellerie, et qui représente, de grandeur naturelle, la Vierge du Rosaire avec l'Enfant-Jésus ayant à ses pieds plusieurs moines qui paraissent autant de portraits, est de lui. — Les quatre ou six tableaux oblongs, représentant des anachorètes, qui étaient placés dans la chapelle de Saint-Ildefonse, ainsi qu'un Saint-Paul, et plusieurs autres cadres disséminés dans les cellules des religieux, sont encore de lui. Tous les ouvrages de Galindez étaient corrects et naturels. — Il mourut en 1627, à l'âge de 80 ans, dans son monastère, après en avoir été long-temps le proviseur, et laissant une grande réputation de vertus ainsi que d'aménité. *V.*

GALLARDO (Mathieu), peintre de Vierges, résidait à Madrid, vers 1657, avec la réputation de bon professeur. On connaît de lui et signé de sa main, un Christ, et quelques Vierges de grandeur naturelle, dont le colo-

ris aimable, la suavité et la belle pâte, méritaient sans doute que Palomino en fît mention dans son ouvrage. *M.*

GALLEGO, peintre d'histoire et sculpteur. Il conste seulement que son nom de baptême commençait par un A. Il travaillait de 1542 à 1546, et fit à cette époque plusieurs tableaux pour le monastère de Sainte-Marie de Naxera. *M.*

GALLEGOS (Ferdinand), peintre d'histoire, naquit à Salamanque, vers 1475. Il pourrait, selon quelques autorités, après avoir appris les principes à Madrid, avoir été disciple d'Albert Durer en Allemagne; mais il a étudié ce genre en Espagne, où beaucoup de professeurs, tant allemands que flamands et italiens, l'ont apporté. Cette manière étant alors le goût dominant de toute l'Europe, et n'ayant pu vérifier si Gallegos est sorti d'Espagne, il est plus vraisemblable qu'il a étudié sous Pierre Berruguete, son compatriote. — Il est certain que Gallegos surpassa tous ses contemporains, tant pour le dessin le plus exact, que pour une heureuse imitation du naturel, et surtout pour une telle ressemblance avec les ouvrages d'Albert Durer, que l'on peut confondre le faire de ces deux artistes *. Il faut de même observer qu'il florissait vers le milieu du 16e. siècle, époque où les arts en Espagne étaient au plus haut degré d'illustration, et où le bon goût dirigeait les artistes de tous les genres. — La chapelle de Saint-Clément, à Salamanque, avait pour maître autel le chef-d'œuvre de Gallegos. Ce tableau représentait Notre-Dame assise, avec l'Enfant-Jésus dans ses bras, ayant à ses côtés Saint-André et Saint-Christophe. — Il fit beaucoup

* J'ai vu Lebrun soutenir, avec son ardeur ordinaire, qu'un Oratoire, vraiment de Gallegos, ne pouvait être que d'Albert Durer.

d'autres ouvrages que Palomino cite comme d'un goût épuré, mais qui déjà dépérissent. — Gallegos mourut dans sa patrie et dans un âge très-avancé, en 1550. *M.*

GALVAN (don Jean), peintre d'histoire, naquit en 1598 à Lucène d'Aragon, d'une famille très-illustre; il fut élevé avec le décorum qui convenait à sa naissance. Il apprit l'art à Sarragosse, et pour se perfectionner fut en Italie, où il fit de grands progrès, tant à la fresque qu'à l'huile. Galvan aimait la solitude; il était laborieux, mais ne voulait pas qu'on le vît travailler. — Il aimait particulièrement les grandes compositions, pour lesquelles il faisait poser des modèles. — Il mourut à Sarragosse en 1658, à 70 ans. Il laissa dans cette ville les tableaux qui ornaient la cathédrale de la Seu, savoir : la Nativité, la Fuite en Égypte, Sainte-Juste, Rufine, et toute l'histoire du prophète Élie aux Carmelites-chaussées. Les belles études, les carnations pures, rendent les ouvrages de Galvan très-recommandables, et leur donnent un grand prix. *V.*

GANDIA (Jean de), peintre célèbre pour la perspective et l'architecture. — C'est ainsi que, sans aucun autre détail, le nomme Théodore Ardemans dans une liste d'artistes qu'on voit à la fin d'un ouvrage qu'il publia, en 1719, intitulé : « *Declaracion y extencion sobre las ordenanzas de que escribio Juan de Torija* », pour la direction des fabriques. Il paraît que Gandia fut un des bons artistes contemporains d'Ardemans. *M.*

GARCIA (don Barnabé), peintre d'histoire, naquit à Madrid, en 1679, et fut élève de Jean Delgado, dont il imita le faire et la couleur. — Garcia jouit à la cour d'une grande réputation, au commencement du 18e. siècle. Il fit divers ouvrages pour des particuliers, les quatre Docteurs pour une église d'Alcala de Henares, plusieurs autres

productions pour l'église des Religieuses de Sainte-Thérèse et pour celle de Saint-Philippe de Neri de Madrid, où il mourut en 1731. *M.*

GARCIA (François), peintre d'histoire et de mérite à Murcie, était attaché au marquis de Velez au commencement du 17e. siècle; il fit entre autres le bel ouvrage qui décore le maître autel de la chapelle de los Velez, dans la cathédrale de cette ville, qui représente Saint-Luc écrivant. Il a développé dans cette composition un talent vraiment distingué : on y trouve surtout de belles poses et un dessinateur habile. On voit au bas de cet ouvrage l'inscription suivante : « Sous le pontificat de Maxime Paul V, sous le règne de Philippe III, et par ordre du marquis don Pierre Faxardo de Requescens, François Garcia, son peintre, fit ce tableau qui se finit et se posa le 15 octobre 1607. » *V.*

GARCIA (Grégoire), peintre d'histoire, a fait et signé, en 1696, le tableau du grand autel de la paroisse de Chueca, à trois lieues de Tolède. Il représente la Madeleine s'élevant dans une gloire, et n'est pas sans mérite. *M.*

GARCIA (Michel et Jérôme), peintres de genre, sculpteurs et jumeaux. Ils furent tous les deux chanoines de la collégiale de Saint-Sauveur à Grenade, et travaillaient toujours ensemble : l'un faisait la sculpture, et l'autre l'ornait selon l'usage du temps. Leurs ouvrages tant publics que particuliers, de petites dimensions, sont très-estimés, et tiennent de la manière d'Alphonse Cano, qui fut leur maître. *S.*

GARCIA FERRER (le licencié don Pedro), peintre d'histoire et ecclésiastique, naquit à Alcoriza, dans le royaume d'Aragon, exerça sa profession à Valence ainsi qu'à Madrid au milieu du 17e. siècle, et se fit une grande réputation surtout dans la perspective. — Don Mariano

Ferrer, secrétaire de l'académie royale de Saint-Charles de cette ville, possède un Crucifix signé de ce maître en 1632, et qui est vraiment d'un grand mérite. — Garcia Ferrer fit plusieurs nouveaux tableaux entre autres le Saint-Vincent Ferrer, qui était au couvent de Saint-Dominique de Valence. — Il mit dans son testament la clause que la collection nombreuse qu'il laissait, tant de lui que de grands maîtres, dans Alcoriza sa patrie, devait se transporter à Sarragosse, Valence et Madrid, parce que ces objets d'arts produiraient davantage à ses héritiers dans ces grandes villes. Sa collection en effet fut vendue une somme exorbitante. *V.*

GARCIA HIDALGO (don Joseph), peintre d'histoire. Malgré les notes que lui-même a laissées imprimées sur sa vie, on ne sait ni où, ni quand il naquit ; quelques-uns assurent que c'est à Murviedo, ou Morvedro *l'ancienne Sagonte*, et d'autres qu'il est Asturien. — Si l'on s'arrête aux époques de ses études dans l'art de peindre ; à ses voyages, à ses résidences dans Murcie ; dans Rome ; dans Valence et dans Madrid ; il paraît être né vers 1656, plus ou moins. — Il est facile de voir par ses armoiries, que lui-même grava ; qu'il était d'une famille illustre. On présume qu'il avait tout au plus 14 ans quand il apprit à dessiner à Murcie, où ses parens l'avaient mené, si toutefois il n'était pas né dans cette ville, et que don François Garcia n'ait pas été son père. — Dans tous les cas, Garcia Hidalgo eut pour premier maître le chevalier Villacis, et ensuite Gilarte ; tous deux professeurs très en crédit, et qui donnèrent à leur élève les règles positives du dessin. Garcia fut bientôt à Rome étudier l'antique et les ouvrages des grands maîtres, sous la direction de Hyacinthe Brandi. Pierre de Cortone, Salvator Rosa, et Charles Marate, témoins de ses bonnes dispositions, et de l'application qu'il met-

tait à recevoir et profiter des conseils, se firent un plaisir de lui donner les leurs; mais le mauvais état de sa santé le força de retourner en Espagne, ce qui lui causa un violent chagrin.—C'est dans Alicante qu'il débarqua, désirant connaître les peintres de Valence, ainsi que les ouvrages de Joanes et de Ribalta. Il fut dans cette dernière ville, dont le climat lui convint, y resta sept à huit ans, et concourut tout ce temps à une académie que tenaient des étrangers, en concurrence avec celle des indigènes. Les membres de ces deux académies se réunissaient toutes les fêtes; on y voyait briller Garcia parmi tous les artistes, qui l'appelaient *el Castellano*. Il fit alors plusieurs ouvrages, tant publics que particuliers. Il vint à Madrid en 1674, pour terminer les tableaux du cloître de Saint-Philippe-le-Royal. Quoique très-avancé dans l'art, Garcia ne voulut pas se séparer un seul instant de Jean Carreño, sous qui il travaillait comme un jeune élève. Il peignit alors, pour l'oratoire du roi, un tableau qui fut célébré de tous, excepté d'Antoine Palomino, qui ne pouvait supporter les éloges que Garçia recevait, encore moins l'estime que lui portait Carreño. De la jalousie de Palomino vint l'inimitié qui régnait entre les deux, au point qu'ils ne pouvaient se rencontrer sans qu'il y eût quelque altercation. Mais Garcia se faisait craindre comme vaillant et adroit spadassin; voilà pourquoi sans doute Palomino n'a point parlé de lui dans ce qu'il écrivit sur les peintres. — Cependant Garcia obtint un grand crédit à la cour, où il eut beaucoup à travailler. Le tribunal de l'inquisition le nomma d'abord censeur des peintures publiques; Philippe V le fit son peintre le 15 octobre 1703, et peu de temps après chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il termina, en 1711, les vingt-quatre tableaux historiques de la Vie de Saint-Augustin, pour le couvent de Saint-Philippe-

le-Royal, et y sut développer son intelligence dans plusieurs parties de l'art, particulièrement dans la composition. — Il paraît que, sur les derniers jours de sa vie, il se retira au couvent de Saint-Philippe et y mourut. — Garcia prouva son zèle pour l'avancement de la jeunesse, par les principes et règles qu'il dessina, grava et imprima en 1691. Il y traite de toutes les parties du corps humain, de l'anatomie, des diverses manières de peindre, de la composition et du mélange des teintes et demi-teintes, du mode qu'il faut employer pour parvenir à l'enseignement. Il traite aussi la manière de graver à l'eau-forte, en y ajoutant beaucoup de notes curieuses sur quelques artistes illustres et amateurs qui l'ont précédé en Espagne. — Ses ouvrages sont à Valence, à Madrid, à Siguenza, à Sant-Jago, à Guadalaxara, etc. *S.*

GARCIA DE MIRANDA (Jean), peintre d'histoire, naquit à Madrid le 12 septembre 1677. Il apprit sous Jean Delgado, avec une telle application, qu'il parvint à égaler son maître, et à jouir d'un grand crédit à la cour.— Comme il se distinguait particulièrement dans la restauration des peintures anciennes, il fut appelé pour restaurer celles qui s'étaient abîmées dans l'incendie du Palais royal de Madrid, en 1734. Don Joseph Patiño, ministre d'état, lui valut cette commission; et Philippe V, qui eut occasion alors de reconnaître le mérite de Miranda, le nomma son peintre le 15 avril 1735, avec les honoraires de 2000 ducats d'or, et 500 de mise en possession. — Avant cette époque le marquis de Miraval, gouverneur du conseil et très-grand amateur des arts, faisait un cas particulier de l'intelligence et de l'habileté de Miranda, puisqu'il le fit nommer appréciateur des tableaux avec Antoine Palomino de Velasco; mais l'année sui-

vante, 1725, le même conseil nomma aussi pour le même objet :

Jérôme Esquerra, Isidore Rodriguez de Ribera,	peintres du roi,
Valère Iriarte, Pierre Calabria, Michel Menendez, Jean Vincent de Ribera, Joseph de Paz, Et François Ortega,	et tous professeurs à Madrid.

Miranda était né sans la main droite; ne pouvant tenir sa palette, il se la faisait attacher, et peignait de la main gauche. — Cet artiste, très-exact dans la pratique et l'accord des nuances, fut aussi bon dessinateur. — Il se plaisait à peindre des Conceptions, que les amateurs conservent toujours avec intérêt. Miranda mourut le 8 mai 1749, laissant un fils appelé Jean, qui mourut à 21 ans, après avoir donné la preuve qu'un jour il serait un grand peintre, ainsi que le laissaient conjecturer le Sauveur, le Saint-Pierre et le Saint-Paul, qu'il fit pour Monserrate. Garcia de Miranda travailla particulièrement à Madrid, Alcala de Hénarez et à Valladolid. *M.*

GARCIA DE MIRANDA (Nicolas), frère et disciple de Jean, naquit à Madrid en 1698. Il se distingua tellement comme paysagiste, que ses compositions souvent se prenaient pour être de son neveu, Pierre Rodriguez de Miranda. Non-seulement sa couleur aimable et naturelle, mais aussi les caprices de son imagination, lui donnèrent beaucoup de vogue. Nicolas de Lameyra, amateur distingué, possède de ce maître cinq tableaux qui signalent son goût et son habileté. — Garcia de Miranda était aussi très-bon musicien. Il mourut à Madrid en 1738. *M.*

GARCIA REYNOSO (Antoine), peintre de caprices,

ié à Cabra en Andalousie, étudia les principes de l'art à Jaën, sous Sébastien Martinez; mais, avant le temps nécessaire à posséder les élémens, il se retira chez lui pour y peindre, sans autre guide que son imagination.—Comme la ville de Jaën lui présentait peu de ressources, il fut à Anduxar, qui pouvait tout au plus aussi donner de l'occupation à un peintre. Il faut cependant observer que Reynoso, pour pouvoir vivre, se mit à dorer et à mettre les ornemens en couleur aux statues, tels que des feuillages, des guirlandes et autres accessoires du plus mauvais goût, qu'il sut introduire dans le royaume. En dernier lieu Garcia se fixa dans Cordoue, ville d'un grand commerce alors, et plus versée dans les arts, ainsi que dans le bon goût que leur culture fait naître; mais Garcia y trouva aussi plusieurs peintres plus avancés que lui. C'est alors qu'il consacra son temps à faire des plans et des dessins pour les orfévres et les sculpteurs en bois, mêlant les plus ridicules caprices aux compositions des maître autels, des meubles, et même des bijous.—Il résulte de ce genre d'occupations, que Garcia Reynoso ne fut qu'un artiste très-médiocre, sans couleur, sans dessin, et qui ne voulut s'assujettir à aucune règle. — Son compatriote Palomino lui accorde beaucoup d'invention; mais on peut facilement prouver à Palomino que Garcia ne fut jamais ni bon peintre, ni grand architecte, et que surtout il fut très-loin d'imiter son maître. Le seul mérite que l'on ne peut lui contester, se borne aux ciels légers et aux fonds vaporeux, qu'il savait parfaitement mettre en harmonie dans ses ouvrages. Il mourut à Cordoue en 1677, à l'âge de 54 ans. *S.*

GARCIA SALMERON (Christophe), peintre de genre, naquit à Cuenca en 1603, et fut élève d'Orrente, sans être jamais sorti de cette ville; ce qui prouve bien le séjour

qu'y fit le maître, ce que plusieurs personnes contestent. — Salmeron sut imiter Orrente dans sa couleur vénitienne, aussi-bien que dans son vigoureux clair-obscur. Ayant acquis la réputation d'un bon peintre, il reçut de Philippe IV l'ordre de peindre la Course de taureaux qui se donna dans Cuenca pour la naissance de Charles II, et Salmeron s'y représente dans l'action de peindre la *fonction* *. Il fut appelé à Madrid, où il mourut en 1666. Plusieurs connaisseurs prétendent souvent que des tableaux de Salmeron sont d'Orrente. *V.*

GARZON (Jean), peintre d'histoire de Séville, et élève de Murillo, qu'il imita assez bien, malgré que dès le principe il eût eu le malheur de perdre son maître. Garzon contracta une étroite amitié avec son condisciple François Meneses Osorio. Ils s'entr'aidaient dans leurs ouvrages, qu'on trouve confondus avec les compositions d'autres imitateurs de Murillo, qui tous suivent la même manière et le même style. Garzon mourut à Séville vers 1729. *S.*

GASSEN (François), peintre d'histoire, né en Catalogne, peignit avec Pierre Cuquet les tableaux du cloître de Saint-François-de-Paule à Barcelone. Ils représentent la Vie du fondateur. Il fit aussi, pour le couvent de Saint-Augustin, l'histoire de ce grand patron. — Tous ces tableaux se sont presque entièrement perdus, à force d'avoir été retouchés. Gassen mourut à Barcelone en 1658, à 60 ans; il avait une composition heureuse et un coloris harmonieux. *V.*

---

* Je me suis permis d'employer le mot *fonction*, comme le terme qui caractérise, en Espagne, toutes les grandes réunions. Il y a aujourd'hui grande fonction veut dire indistinctement : on donnera ce soir un grand bal, un grand concert, un grand spectacle, une course de taureaux, etc.

GASULL (Augustin), peintre d'histoire, valencien, prit ses premières leçons dans sa patrie et fut ensuite étudier à Rome sous Charles Marate. A son retour en Espagne, il s'établit à Valence, où il mourut au commencement du 18e. siècle. Gasull se fit distinguer par sa couleur; tous ses ouvrages publics et particuliers attestent combien il possédait cette partie de l'art. On admire de lui à Valence le Saint-André, le Saint-Étienne, la Vierge de l'Espérance, et le Saint-Joseph, qu'il fit pour l'église de Saint-Jean del Mercado, lorsque Palomino en peignit les voûtes; et l'on voit également de lui beaucoup d'autres tableaux dans divers temples de la même ville. *V.*

GAUDIN (le père Louis-Pascal), peintre d'histoire, naquit à Villa-Franca, diocèse de Barcelone, en 1556, et se livra à l'étude de la peinture en même temps qu'à la théologie. Après avoir, jusqu'à l'âge de 38 ans, enseigné la théologie en Sardaigne, il vint se retirer à la Chartreuse de Scala Dei en Espagne, et professa en 1595. Il apporta dans le cloître les talens en peinture qu'il avait acquis dans le monde. — Pacheco dit qu'il fit beaucoup de bons tableaux pour la Chartreuse de Grenoble, entre autres une excellente Conception. — Le père Gaudin fut à la Chartreuse de Sainte-Marie de las Cuevas, près Séville, et y composa des tableaux qui représentent l'histoire de la Vierge; je citerai avec exactitude ce que dit Pacheco sur l'une de ses compositions, représentant les Fiançailles de la Vierge et de Saint-Joseph : « Notre-Dame est sans draperie, portant un costume vénitien, très-large par en bas, et dont le corsage très-étroit est garni d'un grand nombre de lacets en couleur, avec des manches à triples garnitures, habillement selon moi très-indécent pour la gravité du personnage. » En effet, c'est ainsi qu'est habillée la Vierge; mais cela n'empêche pas que ce ne soit

vraiment un bel ouvrage. Il paraîtrait aussi que ce fut le père Gaudin qui fit les originaux relatifs à la vie de Saint-Bruno, qui furent envoyés à Grenoble, et dont on leva, en 1618, des copies pour le même monastère de las Cuevas. — De Séville il revint à son monastère, et, passant par Valence, il conclut, pour le couvent de Porta-Cœli, un Saint-Paul, un Saint-Pierre, et une Cène pour le réfectoire. — La réputation du père Gaudin s'accrut alors tellement, que le pape lui fit ordonner, par l'entremise du nonce, de se rendre à Rome. Au moment de son départ il mourut à Scala Dei, dont il avait été le vicaire en 1621, à l'âge de 65 ans. — Il laissa son couvent et celui de Montéalègre, près de Barcelone, ornés de ses ouvrages, dans lesquels on remarque correction, intelligence, composition, perspective; noblesse de caractères, mais un style assez fort pour leur nuire au premier coup d'œil. Les archives de Scala Dei disent à son article: « *Vir quidem picturæ arte præclarus, theologiâ præclarior, virtuteque (patrum qui cum eo vixerunt testimonio) præclarissimus.* » *V.*

GERMAN LLORENTE (Bernard), peintre de portraits, surnommé le Peintre des Bergères, naquit à Séville en 1685, avec un talent décidé pour la peinture. Mais il apprit sous son père, qui ne composait de tableaux que pour la foire de Séville et pour les pacotilles destinées aux Amériques. German ensuite travailla près de Christophe Lopez, qui était aussi un peintre de la même cathégorie que son père; de façon que Llorente en sut bientôt plus que ses maîtres, et acquit tant de mérite, que Philippe V étant à Séville avec sa cour, l'artiste obtint la permission de faire le portrait de l'infant don Philippe. Il réussit de telle manière, que la reine Isabelle de Farnèse, entre autres cadeaux, lui donna les

Batailles d'Alexandre, qu'elle venait de recevoir de France. German, d'un esprit mélancolique, refusa d'être peintre du roi, pour ne pas être obligé de suivre la cour. Son caractère l'empêcha de faire connaître ses talens. L'académie de Saint-Fernand le nomma l'un de ses membres honoraires à l'époque où il reçut le surnom de *Pintor de las Pastoras*, en raison de ce qu'il avait fait beaucoup de Vierges vêtues en bergères, assises dans les champs et entourées de brebis, comme nous voyons communément Sainte-Geneviève. — Llorente donnait à ses têtes une telle grâce, une telle douceur et un tel relief, que beaucoup sont sorties du royaume comme étant de Murillo *. — Vers ses derniers jours, cet artiste voulant donner trop de vigueur à son clair-obscur, donna dans le noir, ce qui ette de la confusion dans ses ouvrages de ce temps. Il mourut à Séville en 1757, laissant entre autres disciples Laurent Quiros, dont j'aurai occasion de parler. *S.*

GIACHINETI GONZALES (Jean), peintre de porraits, connu en Italie pour *il Borgoñone dalle teste.* Il naquit à Madrid vers 1630, d'un père bourguignon, qui faisait dans la capitale le commerce de bijouterie. On gnore quel fut son maître; mais on sait qu'épris des ourages du Titien, il travailla beaucoup d'après lui, copiant out ce qu'il put en rencontrer. Il joignit à cette étude 'exercice des portraits d'après nature, et devint, par uite de son aptitude, si fort à donner de l'expression aux êtes, qu'on l'appela *el Borgoñon de las cabezas, le Bourguignon des têtes*, comme nous l'avons signalé. — Il fut en Italie avec son père, et mourut à Bergame en

* Pour établir un point de comparaison qui se trouve très-exact dans école française, et donner une idée de la manière de faire de Llorente, je dirai que German peignait comme Grimoux.

1696. On conserve à Madrid plusieurs de ses tableaux, qui se trouvent confondus parmi ceux des imitateurs du Titien. *M.*

GIL DE MENA (Philippe), peintre d'histoire, naquit à Valladolid en 1600. Il étudiait à Madrid sous Jean Vanderhamen, faisant des progrès d'après le savoir du maître. De retour dans sa patrie, où le goût pour les arts, qui illustra le siècle précédent, n'existait plus, il se fit distinguer par de l'affectation, que l'on prit pour de la grâce, et par la ressemblance, qu'il savait bien saisir. — Il soutint, dans sa maison et à ses frais, une académie de jeunes élèves qui se destinaient à étudier la peinture, et de plusieurs jeunes chevaliers qui venaient suivre ses cours en qualité d'amateurs. — Il mourut en 1674, laissant une nombreuse collection de dessins, d'estampes, d'ébauches et de modèles en tout genre. — Gil de Mena avait beaucoup travaillé. Sa production la plus célèbre est un Auto-da-fé que l'on fit de son temps à Valladolid, dont une copie resta au tribunal de cette ville, et dont l'original fut envoyé, comme ouvrage de beaucoup de mérite, au conseil suprême de l'Inquisition. *M.*

GILARTE (Mathieu), peintre d'histoire, naquit à Valence en 1648, et apprit l'art sous l'un des élèves de Ribalta. Gilarte fut un des grands émules de l'académie de Valence, où il fit de vrais progrès. Établi ensuite à Murcie, il y contracta une étroite amitié avec le capitaine Jean de Tolède, peintre de batailles; ils s'entr'aidèrent dans leurs ouvrages. Gilarte fut en grand crédit, et l'ouvrage qu'il fit pour la chapelle du Rosaire, dans le couvent de Saint-Dominique, lui valut un éloge qu'on imprima. Il mourut à Murcie en 1700. Doña Madeleine Gilarte hérita de ses talens. Les ouvrages du père annoncent l'esprit et le savoir qui constituent le peintre;

mais cet artiste, faute de maître, ne possédait pas les brillantes parties de l'art, qui, de son temps encore, étaient inconnues en Espagne. Les couvens de Murcie, Tolède, Madrid, sont remplis de ses productions, qui, dans tous les cas, font honneur à l'école de Valence. *V.*

GINER, peintre Valencien, peignait la perspective avec beaucoup d'intelligence au commencement du 17e. siècle. *V.*

GODOY DE CARBAJAL (Mathias), l'un des professeurs qui concoururent à établir l'académie de Séville en 1660, et à la soutenir à ses dépens. Il en fut second directeur en 1663. On possède peu de ses ouvrages. *S.*

GOMEZ (Jean), peintre d'histoire. Philippe II le nomma son peintre le 25 janvier 1593. — Le 12 décembre de la même année il y eut une cédule royale, pour qu'on lui payât quelques restaurations qu'il avait faites à l'Escurial. — Il peignit le grand tableau du Martyre de Sainte-Ursule et de ses compagnes, qu'avait inventé et tracé Peregrino Tibaldi, pour remplacer le même sujet traité avant par Lucas Cambiaso, mais qui, n'ayant pas pu plaire au monarque, fut placé dans la vieille église de l'Escurial. — Gomez peignit plusieurs passages de la vie de Saint-Jérôme pour le même monastère. — Les ouvrages qu'il restaura furent l'Annonciation, Notre-Dame, et le Saint-Jérôme pénitent, de Frédéric Zuccaro, que Philippe II avait aussi rejeté et ordonné qu'on retouchât. — Gomez a un style doux, et cependant assez élevé; son pinceau a de la tenue. Cet artiste mourut en 1597, laissant sept enfans, dont le roi prit soin, et desquels sortit Jean Gomez de Mora, disciple et successeur de son oncle François Gomez, dans l'emploi de grand-maître des

ouvrages des palais. Je parlerai de l'oncle et du neveu à leurs articles respectifs. *M.*

GOMEZ (Martin), peintre d'histoire, était frère, à ce qu'il paraît, de Jean Gomez. Il habitait Cuenca, et peignit en 1552 le Saint-Mathieu, Saint-Laurent et Saint-Michel, qui sont dans la cathédrale de cette ville. — Il peignit ensuite à l'Escurial les portes de plusieurs reliquaires, pour lesquels Philippe III ordonna, en 1501, qu'on lui payât 3030 réaux de plate (1500 livr.). *M.*

GOMEZ (Sébastien), peintre d'histoire, né à Grenade, où il suivait l'école d'Alphonse Cano, n'a jamais pu atteindre ni le dessin, ni la correction qui distinguent la plupart des élèves de ce grand maître. — La Sainte-Vierge assise sur des nuages, ayant Saint-Dominique et une autre Sainte pour premier plan, qu'il fit pour le couvent des Dominicains de Séville; la Sainte-Rose de Viterbe prêchant en public, qu'il fit pour le couvent de Saint-François, lui font cependant quelque honneur, puisque l'on a souvent attribué le premier au Mulâtre de Murillo. Cet artiste signait ses œuvres, *Sebastianum Gomez Granatensem habuit auctorem. S.*

GOMEZ (Sébastien), ou le Mulâtre de Murillo, peintre religieux. Ce peintre fut l'esclave de ce grand maître, et, par son application dans les études qui remplissaient tous ses momens de loisir, parvint à imiter Murillo, de manière qu'il fut un peintre renommé, bon coloriste et donnant une belle pâte à ses compositions, d'ailleurs assez bien dessinées. — Le couvent de la Merci-Chaussée de Séville possédait de lui une très-belle Vierge, avec l'Enfant-Jésus, un Christ à la Colonne, ayant à genoux devant lui un Saint-Pierre, un Saint-Joseph et une Sainte-Anne. Il paraît qu'il a survécu à son maître, et qu'il est mort à Séville, où il jouit avec raison de beaucoup de répu-

tation, dont il dut, il est vrai, une grande partie à la considération qu'on portait à son maître. *S.*

GOMEZ DE VALENCE (Philippe), peintre d'histoire, naquit à Grenade en 1634, et apprit sa profession sous Michel-Jérôme Cieza, jusqu'à ce qu'il eût obtenu une grande facilité et le style d'Alfonse Cano, qu'il cherchait particulièrement à imiter dans ses dessins à la plume. — Il mourut dans sa patrie en 1694, en y laissant beaucoup de ses œuvres aux amateurs ainsi que dans les temples. *S.*

GOMEZ DE VALENCE (François), peintre d'histoire, fils et élève de Philippe, qui sut lui enseigner un coloris frais et agréable, ainsi que beaucoup de facilité dans l'exécution. Les six tableaux de près de quinze pieds qu'il fit pour les Carmélites-Déchaussées de Grenade, prouvent cette assertion; ces productions représentaient des Saints titulaires du couvent, des fondateurs et réformateurs de l'ordre. On dit qu'il passa aux Amériques vers le milieu du 18e. siècle, et qu'il mourut au Mexique. *S.*

GONZALES (Barthélemi), peintre d'histoire et de portraits, naquit à Valladolid en 1564, et fut élève à Madrid de Patrice Caxes. Il se distingua d'entre tous les autres peintres de son temps par sa correction, sa couleur et la simplicité, en même temps que par l'ordonnance de ses compositions. Philippe III l'occupa depuis 1608 à divers ouvrages, le chargea de plusieurs voyages à Burgos, Valladolid, Lerma, l'Escurial et au Pardo, à la suite desquels il le nomma son peintre en 1617, Fabrice Castello venant de mourir. Le roi, dans cette circonstance, n'eut point égard à la Junte des ouvrages royaux, qui lui proposait le licencié Jean de las Roëlas. — Gonzales fit plusieurs fois, et toujours ressemblans, les portraits de la reine et des infans. — M. Le baron Casa-Davalillo, amateur très-distingué, conserve dans sa collection six de

ses portraits en pied, grandeur naturelle, signés en 1621. On ne peut se figurer la beauté des étoffes, des tapis et des autres ornemens accessoires. Il mourut en 1627, laissant plusieurs ouvrages de distinction dans cette capitale, au Retiro, à Torre de la Parada, autre maison royale, etc. *M.*

GONZALES (Christophe), vivait à Madrid vers 1590; le cloître des Carmélites-Déchaussées possédait quelques tableaux de lui. *M.*

GONZALES (Ferran), peintre et graveur en bois. *Voyez* son article, au Dictionnaire des Graveurs sur métaux et sur bois. Il mourut en 1399. *M.*

GONZALES BECERRIL (Jean), peintre d'histoire, fils et élève de Pierre Berruguete, qui lui donna sa fille la Toledana, appelée ainsi pour être née à Tolède. Gonzales peignit avec d'autres professeurs, en 1498, divers tableaux pour le cloître de la cathédrale de Tolède. *M.*

GONZALES DE CEDILLO (don Antoine), peintre de genre, né à Tolède, fut à Madrid élève de Rizzi. Il fut ensuite à Rome où son dessin facile et pur le fit remarquer, et revint en Espagne où il a laissé d'excellens tableaux. *M.*

GONZALES RUIZ (Antoine), peintre d'histoire, élève de M. Hovasse à Madrid. Très-jeune, et jaloux de s'instruire, il fut à Paris, ensuite à Rome, et parcourut l'Italie, où il resta plusieurs années, qu'il consacra à l'étude. A son retour, Philippe V le nomma, le 13 juillet 1744, l'un des directeurs de l'académie dont l'établissement se préparait. — C'est alors que Gonzales fit son heureux tableau allégorique pour perpétuer la mémoire de cet établissement, précurseur de l'académie fondée en 1751, sous le titre de Saint-Fernand. — Ferdinand VI en nomma directeur en exercice Gonzales Ruiz, qui, à cette occasion, fit une nouvelle composition allégorique, que

on voit en regard de l'autre dans la grande salle de académie. — En 1757 il fut nommé peintre du roi, et harles III, en 1759, lui conféra le titre de directeur énéral de l'académie. — Il fut membre de celle des arts e Saint-Pétersbourg et de celle de Saint-Charles de Vaence. Après avoir montré le zèle le plus soutenu pour enseignement et l'avancement des élèves, il mourut à ladrid le 11 avril 1785. — Montaner, son gendre, grava n fort beau portrait de Gonzales. — On voudrait dans s œuvres de Ruiz une couleur plus harmonieuse, un essin un peu plus correct et un style un peu moins maiéré. Madrid, son académie, et Salamanque possèdent la ajeure partie de ses productions. *M.*

GONZALES DE LA VEGA (le licencié Jacques), eintre d'histoire, naquit à Madrid en 1622, et fut élève e François Rizzi. On le vit sortir de cette école déjà trèsvancé. — Gonzales se marie, devient veuf, veut se faire rdonner; son talent le fait admettre. C'est alors qu'il fit eux tableaux pour la Congrégation des Avocats, l'un présentant la Voie de Douleurs, l'autre la Descente de roix. Il en peignit aussi plusieurs sur la vie de Notreeigneur pour le couvent de Saint-François, et quelques atres sur celle sur la Vierge pour les religieuses de don ean d'Alarcon. — Jaloux de vivre en communauté, onzales entra chez les Pères du Sauveur, où il laissa des reuves de son habileté dans beaucoup de tableaux, et articulièrement dans deux Apostolats. Il fut ensuite à hôpital des Italiens, où il mourut en 1697, à 75 ans. Il nda une chapelle dans l'oratoire de Saint-Sauveur, avec condition que les oratoriens feraient à une sœur qu'il issait, une rente viagère de 150 ducats. — Il fut un int homme, mais non un bon peintre : ses ouvrages anquent principalement d'énergie. *M.*

GONZALES VELASQUEZ (don Alexandre), peintre d'histoire, grand fresquiste, et architecte, naquit à Madrid le 27 février 1719; à 19 ans, peignit les décorations du beau théâtre du Retiro, et en 1744 fut employé au palais de Saint-Ildefonse, où il fit en peinture et sculpture tout ce qu'on lui ordonna de faire. De Saint-Ildefonse il fut à Aranjuez, où il resta trois ans occupé à lever et à enluminer tous les plans de cette habitation vraiment royale. — Gonzales était alors l'un des élèves les plus distingués de l'académie, dont il fut, en 1752, réélu sous-directeur de la classe d'architecture. Ses progrès dans la peinture l'en firent aussi nommer sous-directeur en 1662. — L'académie, jalouse aussi qu'on enseignât avec soin la perspective, cette branche si essentielle des arts, Gonzales fut encore choisi par elle et par le roi le 3 mai 1766, pour diriger les élèves qui s'adonnaient à cette partie. — La réforme des théâtres, proposée à cette époque par le comte d'Aranda, ayant eu lieu, il se fit une exposition générale des décorations, parmi lesquelles on distingua, avec une sorte d'enthousiasme, celles qu'avait faites Alexandre. — Cet artiste mourut le 21 janvier 1772. Il s'était lié de bonne heure avec son frère aîné Louis, et de concert ils peignirent à fresque et en détrempe des ouvrages de considération. Les deux frères avaient, pour ce genre de travail, une grâce et une facilité particulière; Louis se chargeait des figures, Alexandre des ornemens: c'est ainsi qu'ils décorèrent toute l'église des Carmélites-Déchaussées de Madrid, la voûte de l'église des religieuses du Saint-Sacrement, et quelques autres. Les étrangers admirent toujours avec intérêt ces belles productions. Leur troisième frère, Antoine Gonzales Velasquez, de retour de Rome, peignit avec eux les voûtes de las Salesas, couvent royal de jeunes demoiselles, celles

: l'Incarnation, des religieuses de Sainte-Anne, de la ıroisse de Saint-Just et Pasteur, enfin le couvent de ; Descalzas, autre monastère royal. Alexandre peignit ul dans Saint-Just et chez les Bernardines de Madrid, pelées *las Ballecas*; il fit plusieurs monumens, pour usieurs églises, et conclut au Palais royal de Madrid, ec Guillaume Langlois, plusieurs travaux d'après les ssins d'Antoine-Raphaël Mengs. — J'indiquerai, à son ticle Architecture, tout ce que Gonzales fit comme archi-:te. Il eut le bonheur de voir que parmi ses nombreux :ves, son fils don Antoine se distingua de manière à 'e nommé directeur de l'architecture dans l'académie Saint-Charles au Mexique, où il vivait encore en oo. *M.*

GONZALES VELASQUEZ (Antoine), peintre d'his-re et grand fresquiste, naquit à Madrid vers la fin de llet 1729, et fut le plus heureux ainsi que le plus ıne des trois frères, puisqu'il obtint une pension pour ɜr étudier à Rome. Il y fut disciple de Corrado Gia-nto, qu'il imita dans les teintes et dans tous les heu-ıx effets du prisme. Les professeurs de Rome firent ınd cas des fresques peintes par lui dans l'église des initaires de Castille. L'académie également reçut avec isir le tableau qu'il envoya pour preuve de ses progrès, qui représente l'action où David reçoit l'oint du Sei-ɜur. — De retour en Espagne, en 1753, il peignit la ıpole de la chapelle de Notre-Dame d'el Pilar, dans cathédrale de Tarragone, dont il avait tracé l'ébauche Rome. Cet ouvrage terminé lui concilia les applaudisse-ns des connaisseurs. Il revint à Madrid, où, aidé de frères, il peignit dans l'église de l'Incarnation, et fit e Assomption pour Cuenca. — Le roi récompensa son rite en le nommant, le 1er. mars 1754, sous-directeur



de l'académie de Saint-Fernand, sans qu'il en eût été reçu membre, et trois ans après le nomma son peintre. — Les nombreux et bons ouvrages qu'il conclut ensuite, tant à l'huile qu'à la fresque, augmentèrent de plus en plus sa réputation. Son zèle pour l'académie lui valut, en 1765, de Charles III, la nomination de directeur honoraire de ce corps respectable; mais la place active fut vacante seulement en 1785. C'est depuis ce temps qu'il en remplit les fonctions, jusques en 1793, qu'il mourut le 18 janvier. — Il est peu de peintres espagnols qui aient possédé autant de grâce et de facilité qu'Antoine Gonzales, pour composer et esquisser un sujet d'histoire; aussi laissa-t-il beaucoup d'ébauches, d'esquisses, de croquis et de dessins de tous les genres, excellens pour les graveurs. Il fit, entre autres, une belle esquisse pour la fondation de l'ordre de la Toison d'or, et fut aussi chargé de composer le cartel qui sert aux nominations d'académiciens. Le célèbre Salvador Carmona reçut l'ordre de graver ces deux heureuses compositions. — Antoine ayant suivi l'école de Corrado Giacuinto, se distingua dans la fresque, et il est vrai que ses ouvrages en ce genre ont aussi plus de mérite que ceux qu'il fit à l'huile. — Il laissa trois fils, savoir : don Zacarius Gonzales, académicien honoraire de Saint-Fernand, et don Castor, le plus jeune, qui tous deux suivent la peinture; son second, don Isidore, fut pensionné à Rome pour suivre l'école d'architecture, et, son temps fini, revint à Madrid, comme on le pourra voir à son article. — Les œuvres du père sont à Sarragosse, à Cuenca, dans Madrid et dans le palais du Pardo, etc. *M.*

GONZALES VELASQUEZ (Louis), peintre d'histoire, décorateur et fresquiste, le premier des trois frères dont je viens de tracer l'historique, qui tous trois eurent

ɔur père un sculpteur.—Louis naquit à Madrid en 1715, ıt élève de l'académie, avant même qu'elle ne fût légaleıent constituée, et fut chargé, avec son frère Alexandre, ː l'ornement des rues de Madrid, ainsi que des décorations ı théâtre du Retiro, lors du couronnement de Ferdiınd VI. — L'académie de Saint-Fernand le reçut l'un ː ses membres de mérite en 1752. C'est dans cette année ı'il peignit à fresque la coupole de l'église de Saint-Marc. ːs ouvrages lui valurent la considération publique, et ı récompense le roi le nomma sous-directeur de l'acaːmie le 3 février 1754. Avant 1760 il fut peintre du binet du roi, et mourut dans sa patrie le 24 mai 1764, issant une grande réputation et nombre de titres à la méːer, dans les temples et les palais de la capitale. *M*.

GRACIAN DANTISCO (Thomas), amateur et seétaire du roi, fut un sujet d'un talent reconnu dans dessin, et d'un grand génie pour les arts. Entre autres mpositions de Garcian, on remarque un char triomıal qui servit le 19 avril 1605 pour célébrer la naisıce de Philippe IV. C'était, d'après le récit, un chefɔeuvre, tant pour la peinture que pour le mécanisme : ıit mules et cent hommes cachés le conduisaient. Il était ıne grandeur et d'une hauteur extraordinaires. Lopez de ːga, le célèbre poète, en a fait une charmante descripn. *M*.

GRIFOL (François), peintre de genre, de Valence, n de ceux qui, dans son temps, s'occupaient à peindre s images ridicules de dévotion, qu'il destinait aux ysans des villages de l'intérieur, ainsi qu'on en voit a foire de Séville, et dans la rue Saint-Jacques à Vallolid. Reconnaissant que l'étude de l'homme et de istoire était au-dessus de ses forces, il se mit à peindre ı paysages, des marines et des fruits. Il finit par de-

venir assez agréable pour avoir quelques admirateurs, et pour que le marquis de Jura-Réal, ainsi que plusieurs autres amateurs, se fissent un plaisir d'avoir de ses compositions dans leurs cabinets. Mais, malgré son mérite, Grifol mourut à l'hôpital de Valence en 1766. *V*.

GRILLO BLAS, l'un de ceux qui, en 1594, travaillèrent à la restauration du monument de la cathédrale de Séville.

GUELDA (Thomas), né à Valence, et élève d'Étienne Marcel, sous qui il concourut à l'académie que les Valenciens avaient élevée, et soutenue de leurs propres moyens.

GUEVARA (don Philippe), peintre amateur, fils de l'illustre don Jacques de Guevara, seigneur des villes d'Escalante et Treceño, et descendant des comtes d'Oñate. Le père de Guevara fut aussi page de Charles-le-Brave, duc de Lorraine, conseiller, grand-maître de don Philippe, archiduc d'Autriche, son ambassadeur en France, en Espagne, et de plus ambassadeur de Charles V à la cour de France. — Le maître Gil Gonzales Davila, et le licencié Jérôme de Quintana, tous deux savans illustres, considèrent Guevara comme un homme qui, par son érudition et ses talens, a vraiment illustré son pays. — Il est certain que, parmi les maîtres qu'il eut, Philippe préféra celui de dessin, car il acquit un talent des plus distingués et fut vraiment un bon peintre. — Il fut très-jeune en Italie, à la suite de Charles V, lorsque ce monarque se rendit à Bologne pour y recevoir la couronne impériale des mains de Clément VII : la solennité eut lieu le 24 février 1530. C'est dans les fêtes qui se donnèrent, que Guevara eut occasion de connaître le Titien *. Guevara

* Les amis des arts ne me sauront pas mauvais gré d'annoncer ici que Philippe, suivant Charles V à l'expédition de Tunis en 1535, c'est à sa

ourut à Madrid, en juillet 1563, du catarrhe qui fit nt périr de monde en Espagne. — Ce grand amateur, ant acquis les principes les plus exacts sur l'art de desier et de peindre, perfectionna ses idées, son goût, et n intelligence naturelle. Dans ses voyages d'Italie, il ne lassait pas d'observer, d'examiner, et ne fréquentait ie les professeurs. Il avait un penchant déterminé pour s artistes grecs; on peut reconnaître cette vérité, et juger mbien il s'était pénétré de la lecture de Pline et des ciens, par les Commentaires qu'il écrivit sur la peinre. La littérature doit la publication de cet excellent ivrage à don Antoine Pons, qui le fit imprimer à Maid en 1788. *I.*

GUILLEN (François) travailla avec plusieurs autres ofesseurs aux peintures qui décorent le grand maître tel de la cathédrale de Tolède et qui s'érigea en 1500. *M.*

GUILLEN (Moïse-François), né à Valence, où il mafesta son goût pour l'art en peignant avec intelligence et cilité, à la fin du 17e. siècle. *V.*

GUILLEN (Pierre), né à Séville, eut pour maître uveur de Illanes, qui lui donna de meilleurs principes mme coloriste que comme dessinateur. Guillen mourut Séville en 1793. *S.*

GUILLO (Augustin), né à Valence à la fin du 17e. cle, peignit assez incorrectement divers tableaux, pour glise de Saint-Jean del Mercado, et fit une fresque pour couvent de Saint-Dominique de cette capitale : le tout as beaucoup de mérite. *V.*

---

meté que l'empereur dut que la cavalerie ne fut pas entièrement ruite. Le souverain récompensa magnifiquement son serviteur, aussi n soldat que bon peintre, en lui disant : « Il est beau de voir unir le ût des arts à la bravoure. »

GUILLO (Florent), né à Valence, était fils d'Augustin Guillo. Il eut encore moins de mérite que son père, et laissa plusieurs ouvrages de lui au couvent de Saint-François, aux Carmes-Déchaussés et au couvent de Saint-Dominique, monastères de Valence. *V.*

GUILLO (Vincent), peintre d'histoire et fresquiste, né dans Alcala de Gibert, au royaume de Valence, résida quelque temps à Barcelone. Il fit pour l'hôpital de Sainte-Thècle à Tarragone, une Adoration des Rois rendue avec beaucoup d'esprit, de facilité et d'habitude. Il a signé ces tableaux, *Vincentius Guillo faciebat Barcinone* 1690. Guillo peignit à fresque plusieurs temples, entre autres le sanctuaire de la paroisse de sa patrie, l'ermitage de Saint-Paul et une partie de l'église de Saint-Jean del Mercado de Valence. Mais, dans ce dernier ouvrage, il se vit préférer Antoine Palomino pour les voûtes, et presque subitement en mourut de chagrin. *V.*

GUIRRI (le père Vincent), peintre de portraits, naquit à Valence; et, après avoir appris les élémens, reçut l'habit de Saint-Augustin le 29 avril 1608. — Le père Jordan, parlant de Guirri dans l'Historique qu'il a donné du couvent des Augustins de Valence, dit: « Ce bon père était peintre, et après sa conversion il employa toute sa vie à faire pénitence, à prier, et à peindre pour le couvent de Saint-Augustin de Valence; en effet tous les Saints de l'ordre qui ornent les hauts cloîtres du monastère, sont de sa main. » Guirri mourut dans son couvent en 1640, et, tout religieux qu'il était, n'en fut pas meilleur peintre. *V.*

GUIRRO (François), peintre d'histoire, naquit en 1630 à Barcelone, où sont ses ouvrages. Les tableaux qu'il composa pour le couvent des Récollets de cette ville, lui firent beaucoup d'honneur à juste titre, et lui assignèrent une place

ırmi les bons maîtres d'Espagne. Guirro mourut à Bar- :lone en 1700. *V.*

GUITART (Pierre), peintre d'histoire, catalan. n 1576 il prit l'engagement de peindre six tableaux l'huile pour le grand maître autel de la paroisse de ıint-Pierre de la ville de Reus, tous relatifs à la vie du int apôtre. Guitart les donna le 2 août 1579; mais ville se plaignant de ce que l'artiste demandait 400 'res de plus que le prix convenu; on nomma, pour ker son ouvrage, un peintre de Barbastro et le maître anch de Tarragone : tous deux déclarèrent que les mpositions de Guitart valaient encore davantage, ıt elles étaient bien exécutées, et tant on y retrouvait une manière bien entendue les maximes de l'art. *V.*

GUTIERREZ (François), paysagiste, fixé à adrid, s'y distingua vers 1657 par ses charmans ysages, où il savait offrir des perspectives d'un effet licieux. *M.*

GUTIERREZ (Jean-Simon), peintre de Vierges, né dans ville, fut élève de Murillo, membre de l'académie que professeurs établirent dans cette ville, et l'un de ıx qui la soutinrent depuis 1664 jusqu'en 1672. — Si ıtierrez avait pu se soumettre à l'étude du dessin, il 'ait parvenu à créer des plus heureuses compositions, : il avait pour ainsi dire atteint le coloris de son maître. Gutierrez mourut à Séville au commencement du 18e. cle, laissant ses ouvrages dans la plupart des temples sa patrie. *S.*

GUZMAN (le frère Jean), peintre et carme-dé- aussé. *Voyez* SAINT-SACREMENT (le frère Jean du s-).

GUZMAN (Pierre de), peintre d'histoire, connu sous

le nom *del Coxo* (*le Boiteux*). Il fut élève de Patrice Caxes, et devint un professeur distingué, ainsi que le furent tous ceux qu'on désigna dans le temps pour peindre au Pardo. — Guzman y peignit le plafond du cabinet du roi. Philippe III le nomma son peintre à Valladolid le 10 février 1601, à la place de Nicolas Granelo qui était mort en 1593. *M.*

GUZMAN (Pierre de), peintre d'histoire, né à Lucena dont il décora l'église, fit aussi plusieurs tableaux pour le grand cloître du couvent de la Merci de Séville, et les signa de l'année 1714. Son mérite consiste dans la fraîcheur; mais on ne peut parler d'aucune des autres parties de l'art, tant il les négligeait. Guzman paraît avoir été élève de Valdes Leal. Il fit plusieurs tableaux qui n'étaient pas sans quelque mérite; mais ils furent retouchés par Alphonse Vasquez, et perdirent le peu de valeur qu'ils avaient. *S.*

H.

HARO (Jean de), peintre d'histoire, et célèbre en Castille vers 1604. Lorsque l'on construisit le collége des Augustins-Chaussés, que fonda le cardinal Quiroja dans la ville de Madrigal, on fit un appel à tous les grands artistes du temps. Pantoja de la Cruz fut chargé du maître autel; Louis de Carbajal et Haro, des parties latérales. C'est dans cette occasion que Haro fit, entre autres, son fameux Saint-Thomas de Villeneuve, qui ne le cède à ses compétiteurs, ni en dessin, ni en couleur, ni en composition. *M.*

HELLE (Isaac del). Le chapitre de Tolède lui fit, en 1562, peindre quelques tableaux pour son cloître. Un article des archives de la cathédrale dit: « Aux derniers jours d'avril 1568, donné à Isaac Helle, peintre, 24,162

ıaravedis, pour avoir peint et doré le tableau du glorieux ıint Nicaise. » On voit ce morceau dans la pièce intérieure e la sacristie : c'est le même qu'André Pons, le célèbre oyageur, donnait à Alphonse Berruguete. Cela seul prouve : mérite de l'ouvrage. D'après le style répandu dans cette omposition, il paraît au surplus très-probable qu'Helle vait étudié la terrible manière de Buonarota, ou qu'il avait té même l'un de ses disciples. — Il conste aussi par l'autres archives, qu'en 1568 il fut employé dans la tour le la cathédrale de Tolède. — On ignore sa naissance, on maître et sa mort.

HENRIQUEZ (Léonard), né à Cordoue. Le chapitre le la cathédrale de Malaga l'appela en 1580 pour taxer les œuvres de César Arbasia, ce qui prouve quelque mérite; mais voilà tout ce qu'on en sait. *Voyez* Arbasia, au Dictionnaire des peintres étrangers qui ont été occupés en Espagne. *S.*

HERBAS (don Jacques de), amateur, résidant à Séville. Il concourut avec les autres professeurs à l'établissement de l'académie publique de dessin qui s'y forma à la Bourse, en 1660, et contribua de ses propres fonds à l'entretenir. Il y assistait comme élève; mais on ne sait rien de plus. *S.*

HERMES (Isaac) orna le Crucifix du grand maître autel et les seulptures qui entourent la chapelle du Saint-Sacrement dans la cathédrale de Tarragone. Il termina cet ouvrage vers 1587. *V.*

HERNANDEZ ou FERNANDEZ (Alexis). Paul de Cespedes fait mention de cet artiste dans son discours de la *Comparacion de la antigua y moderna pintura y escultura*, et dit : « Alexis Fernandez fit beaucoup de tableaux à Séville, à Cordoue, pour le grand maître autel du monastère de Saint-Jérôme, et dans plusieurs autres endroits. Les peintures du maître autel ci-dessus

représentent plusieurs passages de la vie de Jésus-Christ, et entre autres une Cène qui se trouve signée, *Fernandez*. — Le mérite de ces ouvrages correspond à ce qui se pouvait faire de mieux à cette époque en Espagne; et, comme le dit toujours le même Cespedes, le talent principal des artistes alors consistait dans la dorure et les ornemens en peinture que l'on donnait à tous les reliefs. — En 1508, dit Dancart, le chapitre de Séville fit appeler Fernandez, et, content de la preuve qu'il apporta de son savoir, le reçut pour travailler au grand maître autel, à la confection duquel il resta employé jusqu'en 1525.

HERNANDEZ (Thomas), fresquiste, naquit à Valence, d'où il ne sortit jamais, quoiqu'on ne puisse signaler ni l'époque de sa naissance, ni quel fut son maître. Il fit les fresques de la chapelle de la Conception dans le collége de Corpus-Christi de Valence, appelé del Patriarca. *V.*

HERRERA (le Rouge), peintre de genre, fils aîné et élève de Herrera le Vieux, naquit à Séville au commencement du 17e. siècle, et fit de suite de très-grands progrès. Il réussit particulièrement dans les intérieurs, les bambochades et autres objets d'une aimable invention; mais sa mort très-prématurée fit évanouir les brillantes et justes espérances qu'il avait fait concevoir. *S.*

HERRERA (Alphonse de), peintre d'histoire, naquit à Ségovie en 1579, et fut intime ami de Jean Fernandez Navarrete el Mudo, dont il éleva la fille naturelle, en lui faisant donner une brillante éducation dans sa propre maison. Herrera peignit en 1590 les six tableaux du grand maître autel de la paroisse de Villa-Castin, savoir: Jésus avec les Docteurs, la Nativité, l'Épiphanie, la Présentation au temple, la Résurrection, la Venue du Saint-Esprit. Comme il était occupé à ces ouvrages, An-

ine de Segura, peintre d'Avila, vint les voir d'ordre de fabrique, et, dès qu'il les eut terminés, on les porta l'Escurial, pour qu'Antoine Villa-Castin, religieux de ce onastère, dont il dirigeait les travaux, donnât aussi son ap-obation. Le jugement du frère Villa-Castin fut à l'avantage Herrera, qui malgré cela vit ses ouvrages envoyés de ouveau à Madrid, pour que Jean d'Urbina les examinât icore. Ce célèbre peintre fit de même un grand éloge des oductions d'Herrera. En effet, le dessin, la couleur, les stinguaient. Un nommé Bermeja, qui s'est fait passer pour staurateur, a perdu ces tableaux en 1734, et trouva ce-ndant le moyen de se faire payer 3300 réaux pour avoir truit des productions qui avaient reçu l'approbation tant d'artistes distingués. *M.*

HERRERA (Barthélemy de), peintre de portraits, ère de François Herrera le Vieux, se distingua par ux qu'il faisait à Séville en 1639. *S.*

HERRERA (Christophe de), peintre de Burgos, qui fit qu'un très-petit nombre de tableaux. *Voyez* SPINOSA (André de).

HERRERA LE VIEUX (François), grand peintre histoire et grand fresquiste, naquit à Séville en 1576, fut condisciple de Pacheco dans l'école de Fernandez. - Herrera fut le premier qui, en Andalousie, laissa la anière timide que long-temps ont gardée les peintres pagnols, en se formant bientôt un style qui manifesta génie national. C'est à Herrera que Velasquez doit la rge manière qu'il prit de ce grand maître, avant de passer l'académie de Pacheco, qui ne put le rendre timide ni ir ses préceptes ni par son style retenu. On ne peut, en fet, se figurer la manière d'Herrera dans l'exercice de sa rofession; c'était une espèce de fureur. Il dessinait avec es joncs, et peignait avec des brosses, de manière que

son genre marchait de front avec son caractère, qui était d'une rudesse sans exemple. Les élèves qui entraient dans son atelier ne pouvaient y rester, tout le monde le fuyait; mais son talent, vraiment transcendant, lui procurait des travaux de toutes parts, en raison de sa promptitude et de l'intelligence qu'il mettait à leur exécution. Comme il ne pouvait garder un écolier, souvent il était pressé. Il est de notoriété qu'alors il ordonnait à sa servante d'éparpiller, sur des châssis préparés, des couleurs comme elle l'entendrait. On peut juger de la nature du travail qu'une servante faisait ordinairement avec un balai; avant que les couleurs, jetées au hasard, se séchassent, Herrera en formait des figures largement drapées, et d'un effet prodigieux. C'est un fait que tous les artistes ses contemporains se plaisaient à répéter. Il semblerait, en parlant ainsi, que l'on fait l'historique d'un peintre purement praticien, dont l'intelligence se borne à une franche exécution des têtes et des draperies *. Mais le Jugement Universel, que peignit Herrera

* C'est sans doute ici le cas de relever l'erreur dans laquelle tombent les personnes qui prétendent que les artistes espagnols ne savent bien peindre que les têtes et les draperies. Entièrement consacrés à représenter des sujets sacrés, les lois de l'exactitude et de la décence leur défendent d'employer le nu avec cette liberté qu'exige au contraire la mythologie. Mais lorsque l'Espagnol peut offrir des nudités, il démontre alors ses connaissances anatomiques, et prouve combien il a étudié la nature par la manière vraie dont il sait en rendre tous les effets et tous les accidens. Sans sortir des temples de Séville, je démontre cette vérité de la manière la plus authentique par le Jugement Dernier de Pacheco, chez les religieuses de Sainte-Élisabeth; par Roëlas, dans son Saint-Thomas; par Zurbaran, dans les beaux ouvrages qu'il fit pour la Merci; par Velasquez, dans la Tunique de Joseph; par Murillo, dans les chefs-d'œuvre qui décoraient la Charité; par Varela, dans son Martyre de Saint Vincent; enfin par Herrera, dans le tableau ci-dessus; et par tant d'autres, qui ne peuvent trouver place ici.

our l'église de Saint-Bernard, est un témoignage authen-
que de son savoir profond dans l'anatomie, et prouve jus-
u'à quel point il portait la correction du dessin, le grand
rt de la composition, le contraste des figures, l'équilibre
e ses groupes si bien pyramidés, l'accord des teintes et de-
ni-teintes, la magie de la couleur, et enfin combien il pos-
édait le sublime, ainsi que la philosophie de l'expression.
l faut voir ce tableau pour juger la beauté de l'auréole
u milieu de laquelle apparaît le Tout-Puissant entouré
es apôtres; la majesté de saint Michel; l'effet que pro-
uisent les réprouvés, qui, remplis de douleur et de con-
usion, couvrent leur visage, et vont être précipités dans
e gouffre, tandis que les bienheureux respirent le bon-
eur et le plaisir.—Herrera s'exerçait à graver en bronze,
t il paraît que cette occupation le mit dans le cas d'être
ompris parmi des faux-monnayeurs. Compromis d'une
nanière aussi cruelle, notre artiste se retira dans le cou-
ent de Saint-Herménégilde, tenu par les Jésuites de
éville; il y peignit son fameux tableau représentant le
Titulaire, dont on décora le grand autel. Il sut donner
u Saint un air si resplandissant, que Philippe IV, pas-
ant à Séville, voulut en connaître l'auteur. On lui nomma
Herrera, en lui expliquant le motif de sa retraite. Le roi
le suite le fit appeler, et lui accorda son pardon, en lui
lisant : « Lorsqu'on a votre talent, il est impossible d'en
ibuser. » — Herrera, de retour chez lui, fut très-satisfait,
nais ne put changer la rudesse de son caractère, ni avec
ses écoliers, ni même avec ses enfans. Les uns et les au-
tres l'abandonnèrent. — François Herrera, le plus jeune
le ses fils, lui enleva tout son argent et s'enfuit à Rome;
sa fille se fit religieuse. — Se trouvant seul, il acheva
divers ouvrages publics dont il avait été chargé, entre
autres les quatre grands tableaux du palais archiépiscopal,

qu'il termina en 1647, et se rendit, en 1650, à Madrid, où il eut un grand crédit jusqu'en 1656 qu'il mourut. Si Herrera, ayant un meilleur maître, avait eu d'autres principes, sans contredit il serait l'égal des grands peintres de l'école de Bologne; car on ne peut se dissimuler que dans ses ouvrages on trouve ces heureux et brillans effets des œuvres du Guerchin, du Caravage, et de Ribera. On ne saurait trop apprécier ses tableaux de chevalet : il y en avait un grand nombre à Séville, et de tout temps les étrangers les ont tellement recherchés, qu'on en trouve très-difficilement. — La voûte de l'église de Saint-Bonaventure est une preuve de sa facilité et de son goût déterminé pour peindre à fresque. — Beaucoup de ses ouvrages ont péri par l'inclémence de l'air et par le peu de soin qu'il avait mis lui-même à la préparation des murailles sur lesquelles il déposa ses larges conceptions. C'est ce qu'il est facile de voir dans les beaux restes du couvent de la Merci, dont il grava lui-même à l'eau-forte la composition, quand elle était encore intacte. Ses dessins, faits avec de petits joncs, prouvent la liberté de son génie. Ses ouvrages sont dans toutes les églises de Séville, particulièrement dans la cathédrale, au Paular, et dans beaucoup d'autres endroits. *S*.

HERRERA LE JEUNE (François), peintre d'histoire, de genre, de fleurs, grand fresquiste, et architecte, naquit à Séville en 1622. Dirigé par son père, Herrera le Vieux, bientôt il donna l'espoir qu'il serait un bon peintre. Le fils voulut imiter le père; mais au moment où il pouvait déjà profiter, il s'échappa de la maison et fut à Rome, comme je l'ai déjà dit. Au lieu d'étudier l'antique et de se livrer à l'étude des œuvres de Raphaël et des autres grands maîtres, il s'occupa seulement du coloris, qui tombait aussi en décadence dans cette capitale des arts,

se dédia à l'architecture ainsi qu'à la perspective, pour
uvoir peindre à fresque. — Cependant on n'en célébrait
s moins, même dès-lors, ses tableaux de chevalet; car
savait leur donner une vérité de ton qui n'apparte-
it qu'à lui. Il devint surtout si fort pour peindre les
issons (talent qu'il tenait de son père), qu'il reçut le
rnom de *Il Spagnolo degli pesci.* Instruit de la mort
son père, il revint à Séville, y peignit un grand ta-
au pour la confrérie du Saint-Sacrement, et le grand
int-François, que l'on voit toujours dans l'une des cha-
lles de la cathédrale. Lorsque les professeurs, en 1660,
blirent à Séville une académie, ils nommèrent Herrera
cond président, et Murillo premier. On présume que
st ce motif qui fit venir à Madrid Herrera, car il dispu-
t à tous les peintres la suprématie. — Peu de temps
rès son arrivée à la cour, il fit pour les Carmélites-
chaussées un Saint-Herménégilde. Ce tableau, superbe
effet, lui fit autant d'ennemis que de partisans; car il se
rmit de dire qu'on aurait dû le mettre à sa place au son
trompettes et des clairons. Peu de temps après il pei-
it à fresque, et avec succès, la voûte du chœur de
int-Philippe-le-Royal. Cette composition augmenta telle-
nt sa réputation, que son nom vint aux oreilles de Phi-
pe IV. On s'occupait alors d'orner la chapelle de Notre-
me-d'Atocha : le roi, qui mettait de l'intérêt à ce
vail, dit à Sébastien Herrera de Barnuevo, son peintre :
On m'annonce qu'il existe un artiste de ton nom, et
i, m'a-t-on dit, ferait assez bien cette affaire. » — « Oui,
e, répondit Barnuevo, il en est un, et qui même exécutera
s-bien tout ce qu'on lui ordonnera. » Notre Herrera fut
suite chargé de travailler. Il représenta l'Ascension de
Vierge, avec les apôtres posés sur une balustrade très-

ingénieuse *. Cette fresque, entièrement terminée à la satisfaction de S. M., Herrera fut nommé peintre du roi. Ce titre augmenta la vanité qu'avait apportée de Rome notre artiste : mais ce qui flatta plus encore son amour-propre, ce fut de voir l'amiral de Castille poser de ses propres mains un des tableaux qu'il venait de terminer, dans la salle que l'amiral avait consacrée aux meilleurs peintres espagnols. — Le roi nomma Herrera grand-maître des ouvrages royaux en 1677, en remplacement de Gaspard de Peña. C'est par suite de ces emplois qu'Herrera se livra plus aux pinceaux qu'à l'architecture, quoique j'aurai occasion de citer plusieurs traits qui lui sont relatifs dans cette partie des arts **. Herrera mourut à Madrid en 1685, avec le chagrin de n'avoir cependant jamais été nommé peintre du

* Après un certain laps de temps ce bel ouvrage fut retouché d'abord par Sébastien Muños et Isidore Arredondo. Ensuite, d'ordre de Charles II, Luc Jordan le restaura, en y faisant quelques changemens.

** C'est à cette époque de 1677 qu'il fut à Tarragone pour lever ses plans du Temple de la Vierge. Pendant qu'il était dans cette ville, le roi chargea Carreño, son peintre de cabinet, et François Philippin, son horloger, de diriger la mise en œuvre de la statue d'argent destinée au reliquaire de l'Escurial. Herrera fut courroucé de cette préférence, et témoigna son ressentiment par de choquantes personnalités. Dans la voûte d'Atocha, il peignit un lézard rongeant sa signature. Dans un tableau de Saint-Vincent Ferrer, il mit un chien avec une mâchoire d'âne; et dans d'autres des rats qui toujours mangeaient le cartel sur lequel on voyait sa signature. Il en fit une un jour contre un grand personnage : heureusement un de ses amis la mit en morceaux au moment où il la faisait porter à l'hôtel de ce seigneur. Il avait été chargé par cette personne de choisir des tableaux dans une vente, ce qu'il avait fait avec intelligence; mais ensuite le grand d'Espagne fut en désigner lui-même d'autres très-inférieurs A l'instant notre Herrera fit un tableau représentant un jardin orné des fruits les plus beaux et des fleurs les plus odorantes, et mit au milieu un singe qui se pavanait pour leur avoir préféré un gros chardon fleuri qu'il tenait dans la main.

binet de S. M. On le distingue comme coloriste habile, mme savant, dans tous les effets du clair-obscur, et rtout comme portant beaucoup de feu dans ses compoions. Il n'eut pas les belles pâtes de son père, mais l'imita dans les tableaux de chevalet et le surpassa ns les fleurs. — Herrera fit aussi, en 1671, quelques ıx-fortes. Cet artiste a laissé de nombreux ouvrages à ville, à Madrid, à l'Escurial, et dans beaucoup d'autres ux. *S.*

HERRERA (Jean de), établi à Séville, inventa, desa, peignit et grava, en 1627, le frontispice du livre itulé, *Flavio Lucio Dextro*, commencé par Rodriguez ro. Il a prouvé dans cette composition beaucoup de it, et en même temps beaucoup de simplicité. *S.*

HERRERA (Pierre de), conseiller des finances et amar, s'amusait à peindre par délassement vers 1650, et ı tirait assez bien pour que nombre de ses petits tableaux grément se trouvassent dans les collections. Herrera se isait à rendre des intérieurs.

IERRERA BARNUEVO (Sébastien), peintre, sculpr et architecte, naquit à Madrid en 1619. Son père toine Herrera lui enseigna la sculpture, et son appliion ainsi que son génie le firent parvenir à imiter en lpture, architecture et peinture, Alphonse Cano. Ses ›grès dans l'architecture lui valurent des places, comme ıs le verrons à son article dans cet art. — Herrera :nuevo mourut à Madrid en 1671, laissant des regrets ant pour ses talens que pour son amabilité. Son fils, ı Ignace, conserva toute sa vie l'emploi de concierge l'Escurial, qu'avait eu son père. — Sébastien avait ɜ manière de dessiner des plus correctes; son faire, ɔique approchant du Titien pour la couleur, tenait plus

particulièrement du Guide *, comme le prouvent quelques-uns de ses tableaux. Il fit plusieurs eaux-fortes assez estimées. Ses ouvrages sont répandus à Madrid et à l'Escurial. L'on peut voir à Paris deux Musiciens Ambulans qui décèlent sa manière dans le goût du Titien. *M.*

HISPANO (le frère Marc), peintre d'histoire, religieux de l'ordre de Saint-Augustin, vivait à Madrid, et fut enterré dans son couvent de Saint-Philippe-le-Royal, le 12 avril 1679, où il a laissé beaucoup de ses ouvrages. *M.*

HORFELIN (Antoine de), peintre de portraits, naquit à Sarragosse en 1597, et fut élève de son père Horfelin de Poultier. Le père, jaloux de voir son fils faire de plus grands progrès qu'il ne pouvait lui-même espérer de lui en faire faire, le fit partir pour Rome, d'où il revint très-avancé, comme dessinateur et comme coloriste. On peut acquérir la preuve qu'il possédait ces deux grands avantages, dans son tableau pour la confrérie des Charpentiers de Sarragosse, et par d'autres ouvrages pour plusieurs autres églises. Il mourut dans cette ville en 1660, regretté de tout le monde, dont il avait gagné l'estime et la bienveillance par sa politesse et son ton. Horfelin peignait très-bien les portraits, et de plus a laissé quelques ouvrages qui méritent d'être distingués. *V.*

HOYOS (Gaspard de), peintre d'histoire, élève de

---

* Il fit à l'Escurial un Saint Barnabé de grandeur naturelle qui, dans les salles capitulaires, était en regard du Titien. Lebrun soutint, selon son usage, que le Saint Barnabé était un Guide. Il fallut lui faire lire dans les archives de l'Escurial que Herrera, ayant été très-bien traité au monastère où il étudiait les grands maîtres qu'on y trouvait en abondance, avait laissé par gratitude dans sa chambre, au moment de son départ, ce superbe Saint-Barnabé; et Lebrun dut céder.

:cerra établi à Madrid. Il fut à Astorga en 1569, avec ıspard de Palencia de Valladolid, qui était aussi peintre. ; peignirent, dorèrent et ornèrent le grand maître autel · la cathédrale d'Astorga, qu'avait exécuté Becerra. On it dans quelques couvens plusieurs tableaux de lui, qui : sont pas tout-à-fait sans mérite. *M.*

HUERTA (Gaspard de la), peintre mystique, naquit Altobuey, dans la province de Cuenca, le 2 septembre 45, et très-jeune fut à Valence, où le porta son goût ur la peinture. S'il y eût rencontré des maîtres d'un ent proportionné à ses penchans et à ses dispositions ur la peinture, Huerta eût été l'un des plus grands intres de l'Espagne; mais il eut le malheur d'entrer ıs l'atelier de Jesualdi Sanchaz, veuve du peintre :rre Infant, où l'on ne faisait que des tableaux de rotion pour l'archevêché, et où il ne put apprendre 'à broyer les couleurs, nettoyer les pinceaux, et pré- 'er les toiles; comme Huerta était animé du désir savoir, il copiait toutes les estampes et tableaux qu'il ıvait se procurer, de façon que sans maître il parvint à donner une manière dans laquelle il entrait un peu de sin et une assez belle couleur. — Comme il peignait à ;-bon compte, tout le monde le recherchait, de façon il acquit facilité, réputation et argent; car il n'était tout-à-fait un mauvais peintre. Sa conduite fit que sa ltresse Sanchez lui donna sa fille en mariage, et qu'avec ouvrages il sut réunir plus de deux cent mille francs, sa charité lui fit répartir entre les pauvres et les re- :ux de Saint-François. Il mourut à Valence le 18 dé- bre 1714, laissant beaucoup de ses compositions dans couvens de cette capitale, à Segorbe, à Caudiel, et s plusieurs autres endroits. *V.*

IUESCAR (la duchesse de), peintre amateur. *Voyez*

Silva Bazan de Sarmiento (son exellence doña Marianne).

HUEVA (doña Barbe-Marie de), peintre de genre, naquit à Madrid en 1733, et dès son enfance démontra son goût pour la peinture. Ses dessins lui méritèrent l'approbation de tous les professeurs. A l'ouverture, en 1752, de l'académie de Saint-Fernand le directeur prononça le discours suivant : « Messieurs, les dessins que nous venons de voir prouvent le savoir de leur auteur, d'une telle manière, que, sans faire mention de son sexe, l'académie lui concède le titre d'académicien, dans la certitude que doña Hueva méritera d'être classée parmi les plus grands professeurs d'Espagne. On peut observer en faveur des dames que c'est le premier titre d'honneur que concède l'académie de Saint-Fernand. » Elle fit dans la suite beaucoup de jolis tableaux pleins de goût et de délicatesse, et sut se rendre digne de la déférence du corps académique. *M.*

HURTADO DE MENDOZA (Étienne), chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, se distinguait à Séville en 1630, comme amateur. Les bons professeurs faisaient grand cas de son goût, et particulièrement de son intelligence dans l'art de peindre.

I.

ICIAR (Jean de), amateur, naquit à Durango en 1550. Il publia dans Sarragosse un livre intitulé, *Ortografia Practica*, ou *Arte de escribir.* Cet ouvrage très-rare et très-estimé présente une série d'ornemens du goût le plus épuré. — Iciar le dessina, le termina, n'ayant encore que 25 ans. Il fut gravé sur bois par un nommé Jean Vingles. *V.*

INCA MENDEZ DE SOTOMAYOR (don Bernard),

nateur, a laissé les portraits de Scot et de Paul Romain ;
l'il fit à la plume à Cordoue en 1709, et qui sont un
odèle d'intelligence et de correction. *S.*

INGLES (don Joseph), peintre de portraits, naquit à
ılence en 1718, et fut élève de Richarte qui en fit un
loriste. Il faisait très-bien les portraits, avait aussi
eaucoup de facilité dans l'invention et une habitude rare
our la détrempe ; il acquit ce talent à force de peindre des
onumens pour la Semaine Sainte, des façades et des
tels. Son application le fit nommer membre de l'académie,
nt il devint par la suite sous-directeur honoraire. —
gles mourut à Valence en 1786, ayant laissé de ses
oductions au couvent de la Merci, dans l'église de Saint-
ıgustin et dans la paroisse du Campanar. *V.*

INGLES (le maître George), peintre d'histoire. Le
lèbre marquis de Santillana, étant à Grenade, ordonna,
5 juin 1455, que ce professeur peignît le grand maître
tel et les parties latérales de l'église de l'hôpital de
itrago qu'il avait fondé, et ordonna en même temps
e l'on mît au milieu une Notre-Dame qu'il avait fait
ıir de Medina. Le maître autel est composé de deux
rps. — Au premier, le maître George mit à droite le
ırquis de Santillana, plus grand que le naturel, en
ion de prier, et derrière lui un page aussi à genoux :
;auche il mit la marquise, et une dame d'honneur dans
même posture. Au deuxième corps, l'artiste sut très-
ın grouper des masses d'anges, et couronna le mo-
ment par un Saint George. Cette composition fit
ıucoup d'honneur à Ingles, et sut assez résister au
ıps pour qu'on la puisse juger encore. Il avait fait
ır la même église un Saint Jacques et un Saint Sébastien
i sont peints avec prolixité, caractère ordinaire de cette
oque. — Le duc de l'Infantado, protecteur de l'hôpital

général, fit, il y a plusieurs années, venir à Madrid les portraits que j'ai signalés ci-dessus, et a obtenu que don Fernand Selma, artiste du plus grand mérite, gravât celui du marquis. *S.*

IRALA YUSO (le frère Mathias-Antoine), peintre d'histoire, et graveur en taille-douce, naquit à Madrid le 25 février 1680, d'une illustre famille de la province de Guipuscoa; dès son plus jeune âge il se dédia au dessin, et sans aucun maître sut se préparer de grands progrès, particulièrement dans le burin en copiant les gravures étrangères. — Mais, lorsqu'il commençait à recueillir le fruit de son application, l'envie de se faire religieux lui vint, et il postula pour entrer chez les Franciscains de Madrid, dont il prit l'habit le 22 mars 1764. — L'année de son noviciat passée dans une observance des plus rigoureuses, il professa avec l'approbation générale de la communauté. Le recteur, ayant reconnu ses talens pour peindre et pour graver, le dispensa de certains offices, et lui permit de rester dans sa cellule pour s'y livrer à ses occupations. C'est là que le frère Irala Yuso passa quarante-huit ans sans sortir, si non pour aller au chœur et au réfectoire, servant de modèle et d'édification par sa modestie, son silence et son humble pauvreté. Il fut admiré des artistes pour ses études continuelles et la pureté de son dessin. Il se fit chérir de tous les élèves, qu'il enseignait avec une douceur sans exemple, et qui accouraient en foule à sa cellule pour profiter de ses lumineuses observations.—Cet artiste mourut le 16 décembre 1753; il laissa dans son couvent plusieurs tableaux, parmi lesquels on distingue le Saint-François de Paule distribuant aux malades des plantes médicinales, et un Saint Thomas d'Aquin qui figure dans l'église magistrale d'Alcala de Henares. Les ouvrages de ce peintre sont assez maniérés. Il a beaucoup

avé, comme j'aurai occasion de le dire. — A sa mort il issa une grande quantité de dessins, d'estampes et de odèles qui se répartirent selon ses volontés entre les ligieux. *M.*

IRIARTE (Ignace), grand paysagiste, naquit dans :coitia, province du Guipuscoa, en 1620. A 22 ans, il t à Séville ayant déjà quelques principes de l'art, ns qu'on sût qui les lui avait donnés. Il entra dans telier d'Herrera le Vieux, dont il prit beaucoup goût et la couleur; mais Iriarte resta toujours en rière pour la figure. Dès ce moment il eut l'esprit de dédier au paysage, et mit tant d'application, qu'il rvint en très-peu de temps à les composer avec un goût et e variété surprenantes. — Il faisait vraiment l'admiration tous les professeurs, particulièrement de Murillo qui enait plaisir à dire « qu'Iriarte faisait trop bien le ysage pour ne pas le peindre d'inspiration divine. » — tre artiste fut l'un des principaux professeurs qui, 1660, établirent l'école de Séville, et fut nommé le anvier son premier secrétaire, emploi qui lui fut conféré ique année jusqu'en 1669. — Malgré le grand nombre tableaux de cet artiste, sortis pour l'étranger, tous les ateurs en ont quelqu'un de sa composition. On célèbre :c raison la légèreté de son feuillage, la richesse de ses res, la profondeur de ses sites, sa transparence, le choix lieux, la savante opposition du clair-obscur, la beauté des s, la limpidité des ondes, un aérien des plus vaporeux, enfin une harmonie générale. On aime mieux ceux sont sans figures, depuis qu'il fut brouillé avec rillo, car il ne les savait pas bien faire, quoiqu'il par- : quelquefois à imiter heureusement son ami; mais un paysage d'Iriarte avec les figures de Murillo, est un f-d'œuvre. *S.* *Voyez* IRIARTE, à l'article Murillo.

IRIARTE (don Valère), peintre en crédit à Madrid. Le conseil de Castille le nomma, en 1725, l'un des taxateurs des peintures antiques. *Voyez* l'article GARCIA DE MIRANDA (don Jean). *M.*

J.

JAUREGUI D'AGUILAR (don Juan), peintre de portraits, chevalier de Calatrava, et écuyer de la reine Élisabeth de Bourbon, femme de Philippe IV, fut à Rome, comme lui-même en convient dans le discours qu'il écrivit sur la peinture. C'est dans cette capitale des arts qu'il rectifia ses idées ainsi que son goût, et il est très-vraisemblable qu'il se sera déterminé à y étudier l'antique et les grands maîtres, car Jauregui fut un dessinateur parfait. — Pacheco dit qu'il travaillait toujours, et qu'à l'aide de ses études et d'une vertueuse émulation, il prit un rang parmi les artistes les plus distingués, surtout comme peintre de portraits. — Carducho annonce qu'il vit beaucoup d'ouvrages de Jauregui, dans la collection choisie du duc de Médina de las Torres, et que ses compositions, savamment peintes, étaient des modèles de génie et de goût, dans le style florentin, d'après Palomino. Jauregui inventa et dessina toutes les estampes que renferme le livre in-folio intitulé: *Investigatio arcani sensûs in Apocalypsi*, du père Louis Alcazar, jésuite, imprimé à Anvers en 1619. — Il fit aussi le portrait de Michel Cervantes, et écrivit en vers un Dialogue sur la nature, la peinture et la sculpture, qui lui fit beaucoup d'honneur. — Il est encore un problème en Espagne, que Lopès de Vega lui-même n'osa résoudre, savoir si Jauregui naquit plutôt peintre que poëte, malgré l'excellente traduction qu'il fit de l'Aminte. *M.*

JOANES (Jean Vincent), peintre mystique, fils et ève du fameux Vincent Joanes, ainsi qu'il résulte un titre sur parchemin que l'on trouva daus une itue de Notre-Dame, qui était au couvent des Carmes-haussés de Valence. — L'inscription disait ce qui suit : - « Le père Gaspard Saint-Marthe, religieux de notre int ordre, a fait cette image de Notre-Dame. Jean incent, par excellence, Joanes fils du fameux, la loria, le frère Jean Sanz étant proviseur, et don rançois Cifre étant prieur de ce couvent, le 14 août 506. » — Le fils peut avoir imité le père, mais ne l'a mais égalé, ni dans le dessin, ni dans aucune des irties de l'art. — Cependant j'aurai occasion de citer, ins l'article suivant, quelques tableaux qui peuvent re de Jean Vincent Joanes, ou de quelques autres èves du grand maître ci-dessous. *V.*

JOANES (Vincent), le coryphée de l'école de Valence *hispano-italienne)*, qui produisit de grands professeurs. et illustre artiste naquit à Fuente de la Higuera en 1523. ne put donc être élève de Raphaël qui mourut en 1520. - Il est vrai qu'en mérite il égale, s'il ne surpasse, tous s contemporains, et que la peinture, dont il possédait utes les parties, lui dut une grande illustration. — Son inceau, quoique un peu réservé, n'en avait pas moins une ertaine énergie qu'un dessin pur et sévère savait soutenir. possédait la science des raccourcis, drapait largement, t les caractères les plus nobles sont les attributs de son yle; sa couleur est celle de l'école romaine; ses œuvres ttestent qu'il a vu l'Italie; et, s'il avait eu moins de midité, il tiendrait dans les fastes de l'art une place icore plus éminente. Mais quand Palomino le compare Raphaël, c'est l'amour de la patrie qui l'emporte sur outes les considérations. — A son retour de Rome, Joanes

s'établit à Valence, et fit de sa maison une véritable académie. — Il avait une conscience timorée, et, suivant l'exemple de Louis de Vargas (qui plus encore approcha de Raphaël), il se préparait par les sacremens à l'exécution des tableaux qu'il devait peindre pour les temples. C'est à la suite d'expiations publiques qu'il fit pour les jésuites une Conception ainsi qu'un Saint Thomas de Villeneuve qui servit en Flandre pour des tapisseries. — Joanes donnait un soin particulier à terminer les figures, les cheveux et les barbes; il répandait sur les têtes de Sauveur qu'il a souvent répétées, une douceur entraînante. — Il est fâcheux que l'on n'ait de lui aucune production mythologique à l'instar de l'école qu'il avait suivie; mais, soumis au goût qui dominait alors en Espagne, ainsi qu'à ses principes, il n'a jamais exécuté que des sujets sacrés *, tels que ceux que l'on trouve à Ségorbe, Val-de-Cristo, Fuente de la Higuera, Castello de la Plana, Bocairente, Valence, Madrid, etc. — Les tableaux de Joanes qui décorent les temples de ces villes sont autant de chefs-d'œuvre. — On voit au palais de Madrid l'histoire de Saint Étienne en six tableaux, dans lesquels Joanes s'est surpassé. — On a eu l'occasion d'admirer à Paris ** la Cène composée par ce maître ; et l'on peut encore jouir du bonheur d'examiner cinq à six de ses magnifiques productions qui se trouvent dans les cabinets de deux à trois amateurs distingués de la capitale. — Joanes continuait

---

* Si, pour n'avoir jamais peint que des sujets religieux, Moralès a reçu le titre d'*El Divino*, Vincent Joanes, étant dans le même cas, a droit au même surnom ; et, si le premier doit cet honneur à ses talens, Joanes a de plus grands droits encore à l'obtenir.

** On voyait ce bel ouvrage chez M. Bonnemaison, dont l'obligeance extrême dans sa manière de recevoir est le moindre mérite.

laborieuse carrière en terminant à Bocairente le grand ıître autel de sa cathédrale, lorsqu'il tomba malade, et ɔurut le 21 décembre 1579. — Il eut un fils nommé incent Jean de Joanes, qu'il faut bien se donner de rde de confondre avec le père, et deux demoiselles, qui ıltivèrent le même art, sans arriver jamais au talent de incent Joanes. *V.*

JORDAN (Étienne), fresquiste, peintre, sculpteur architecte, paraît avoir été, au 16e. siècle, l'un des èves de Berruguete ou de l'un des grands artistes qu'il avait alors à Valladolid, à moins qu'il n'ait comme eux udié en Italie. — Dominique Theotocopuli, connu en ;pagne sous le nom *del Greco*, choisit, en 1587, notre rdan pour qu'il taxât le célèbre tableau qu'il venait de ıir pour la cathédrale de Tolède. Cette confiance du reco, qui lui-même était un grand artiste, prouve le voir de Jordan. Antoine Pons assure qu'il a vu de ce :intre six tableaux qu'il avait faits pour le monument de cathédrale de Valladolid, et dont on ignore le sort. ais les beaux ouvrages qu'il a laissés en sculpture et ı architecture, offrent de grands souvenirs. J'aurai :casion de le prouver à son article Sculpture. *M.*

JORDAN (Sauveur), peintre de portraits. On a de ıi celui du savant Quevedo de Villegas, gravé, en 1636, Madrid, par D. F. Gazan. La ressemblance et le desn de ce portrait, qui fut en réputation, classent Jordan ırmi les artistes d'Espagne. *M.*

JUAREZ (Laurent). *Voyez* SUAREZ (Laurent).

JUAREZ (Manuel), peintre de genre, établi à Valla-ɔlid, fut l'un des plus ardens défenseurs et soutiens des ·oits des artistes, contre le droit de milice et de taxe ır leur noble profession. Cette discussion fut très-vive ıns le temps ; tous les amis des arts, tant amateurs

qu'artistes, y prirent une part très-active, et Juarez s'y distingua comme peintre, ainsi qu'il conste par tous les actes relatifs à ce procès, qui se suivit dans l'année 1671. On n'a de Juarez aucun ouvrage public; les amateurs en possèdent quelques-uns, et ce sont des tableaux de genre. *M.*

JUNCOSA (le frère Joachim), peintre d'histoire profane et sacrée, et fresquiste, naquit en 1631 à Cornudella, diocèse de Tarragone. Il eut pour père Jean Juncosa, peintre de peu de mérite, qui ne put enseigner à son fils que ce qu'il savait. — Juncosa, rempli de dispositions naturelles, surpassa son père, et bientôt acquit de la réputation dans Tarragone. — Très-jeune, il se distingua par des sujets fabuleux, qu'il peignait avec tant de franchise, et qu'il savait si bien ordonner, que le marquis de la Guardia le chargea de quatre tableaux pour les envoyer en Sardaigne, où ils furent très-vantés. Juncosa se retira dans la chartreuse de Scala Dei, le 21 septembre 1660; il fit alors, pour la salle capitulaire de ce monastère, les portraits des hommes de mérite qui avaient illustré l'ordre, et couvrit le plafond de cette même salle d'un grand nombre de figures. Il fut ensuite à la chartreuse de Monte-Alegre, y peignit la Naissance et le Couronnement de la Vierge, en deux tableaux, et en fit trente-six d'une grandeur immense, que l'on mit tout à l'entour de la corniche de l'église. — Son cousin, le docteur Juncosa, fit lui seul la coupole du sanctuaire. Peu de temps après son retour au couvent, Juncosa partit pour Rome, où le prélat l'envoya, dans l'intention qu'il s'y perfectionnât. — Juncosa se fit une haute réputation parmi les professeurs, et, de retour à son monastère, en Espagne, fut le premier à déprécier ce qu'il avait fait avant son départ pour l'Italie. — En 1680 il fut chargé, avec Joseph Franquet et son

usin le docteur Juncosa, de peindre la voûte ainsi que chapelle majeure de l'ermitage de Reus, et d'y représnter plusieurs passages de la vie de Notre-Dame. — Ses ıvrages particuliers, répandus dans son monastère, dans lui de Monte-Alegre, dans les maisons de Tarragone de la Catalogne, sont généralement célèbres dans le yaume, pour la correction du dessin, la franchise du yle, la belle couleur, les teintes et demi-teintes bien enndues. — Enfin Juncosa est, à juste titre, un peintre stingué de l'école espagnole *. Les tableaux qu'il fit pour chartreuse de Monte-Alegre sont de huit palmes catanes de large, et de près de onze de hauteur. Ils sont tous lusifs à l'histoire du Saint-Sacrement. — Il a représenté ssi à fresque, sur la voûte, une Gloire d'Anges. — Son ıef-d'œuvre est un Saint Bruno lisant la règle à ses 'osélytes; on le voit dans le couvent de Scala Dei, à Barlone. Il paraît que Juncosa fit aussi plusieurs ouvrages ıur la chartreuse de Majorque. *V.*

JUNCOSA (le docteur don Joseph), peintre d'hisire de portraits, et fresquiste. Palomino l'appelle le ;encié don Juan; mais c'est une erreur. Le docteur Joph naquit à Cornudella, et fut aussi l'élève de son oncle

---

* Il paraît que les religieux et le prélat qui succédèrent à don yme n'étaient nullement amateurs des arts; car Juncosa, dès moment, ne fut dispensé d'aucun office ni d'aucune représention au chœur; et, lorsqu'il se trouvait occupé, la cloche l'inmmodait à l'excès. Un jour il arriva qu'étant dans le feu d'une omsition dont l'idée lui souriait beaucoup, on vint l'appeler pour aller au ıœur; il fut tellement irrité de cette contrainte, qu'il abandonna le onastère, et fut droit à Rome se jeter aux pieds de sa sainteté, qui lui ırdonna. — Il obtint de se retirer dans un ermitage hors des murs de ome, sous la condition qu'on ne le tourmenterait plus pour les heures e l'office. Il mourut dans cette retraite en 1708, à 77 ans, regretté de ›us les grands professeurs de Rome.

Jean Juncosa, qui avait appris les élémens à Jaën. — Le docteur étudia la théologie, se fit ordonner prêtre, et il paraît qu'il fut un prédicateur célèbre. — Mais la peinture enlevait tous ses momens, et peu d'artistes catalans ont autant travaillé que lui. — Il peignait avec facilité, mais n'avait ni le dessin ni la belle pâte de son cousin, qu'il aida dans l'ermitage de Reus. En 1680, il peignit seul, sous la corniche de la chartreuse de Scala Dei, divers passages de la vie du Seigneur, qu'il sut alterner avec d'autres traits de l'histoire du peuple de Dieu. Le docteur fit un grand nombre de tableaux et de portraits pour des particuliers. En 1682, il peignit aussi à fresque, dans la cathédrale de Tarragone, les murailles de la chapelle de la Conception, fondée par don Jacques Giron de Rebolledo, qui lui donna pour cet ouvrage 400 doublons, ou 8000 livres. Il y avait représenté divers mystères de la Vierge, que l'humidité avait déjà fait entièrement périr en 1688; il s'obligea, par contrat daté de 1688, à les repeindre en entier pour le prix de 274 livres catalanes, avec la condition que l'on prendrait toutes les précautions nécessaires pour éviter l'humidité, ce qui se fit. L'archevêque don Joseph Sanchez, qui estimait les talens de notre Juncosa, l'employa dans la chapelle de Sainte-Thècle-la-Vieille, et pour plusieurs ouvrages au couvent de la Merci. — Le docteur est mort au commencement du 18e. siècle, en laissant une quantité immense de ses productions à Scala Dei, à Tarragone, à Barcelone, et dans presque toute la Catalogne. *V.*

L.

LABAÑA (don Thomas), amateur, chevalier du Christ, et gentilhomme de la chambre, peignit son habitation, en l'ornant de charmans tableaux qu'il composa

i-même. Il vivait à Madrid vers 1630, et s'y faisait condérer comme un des personnages les plus connaisseurs les plus expérimentés de la cour.

LABRADOR (Jean), peintre de fleurs et de genre, élève ı divin Moralès. Palomino dit qu'il fut laboureur, et que est de là qu'il prit son nom de Labrador; mais il se peut en aussi que ce soit le véritable, car cette dénomination est sez fréquente en Estramadure, où Labrador est né.—Peu : peintres ont eu le mérite que Labrador eut pour les fleurs. es deux tableaux qu'il y a de lui au palais royal, sont le sultat d'un défi qu'il proposa à tous les artistes en ce nre. En effet, les contrastes dans les nuances, les groupes tistiques de fleurs, la délicatesse du feuillage, la vérité s tons, la transparence des gouttes bien accidentées, ut enfin, dans ses corbeilles, place Labrador parmi s premiers peintres en fleurs. — Il faisait aussi des uits, des intérieurs, des trompe-l'œil, et y mettt à peu près le même soin qu'à ses fleurs, de façon ıe tous ses tableaux sont courus et très-appréciés par s amateurs. — Labrador mourut à Madrid en 1600, un âge très-avancé. Je puis indiquer une guirlande de t artiste. *S.*

LANCHARES (Antoine), peintre d'histoire et fresiste, fut le disciple le plus distingué de Patrice Caxes. naquit à Madrid en 1586, et fit de tels progrès qu'en ès-peu de temps on prit ses ouvrages pour être de son ndisciple Eugène Caxes. — Les Jésuites de Madrid posdaient de ce maître un tableau qui fut toujours célèbre, qui représentait l'Enfant-Jésus au milieu d'une gloire anges; on ignore le sort de cette production. — Les esques qu'il peignit dans le même temps pour la chareuse du Paular, et pour lesquelles il reçut 7000 réaux, ıt été détruites; mais on conservait avec soin, dans le

même monastère une Ascension de Notre Seigneur, et une Descente du Saint-Esprit, qui classent Lanchares parmi les meilleurs peintres d'Espagne. On lit sur une de ses productions : *Antonius Lanchares hispanus in Carthusiâ Paularis fecit anno* 1620. — En 1625, le père don Gaspard Prieto, général de la Merci, préféra Lanchares, pour qu'il fît, avec Louis Fernandes et Pierre Nuñez, les tableaux du couvent des Carmes de Madrid. — Lanchares eut en partage la Vie de Saint Pierre Nolasco, dont l'exécution le fit distinguer des personnes intelligentes qui savaient retrouver une juste imitation de la nature dans sa simplicité. — Lancharez mourut à Madrid en 1658, et fut enterré, le 22 juillet de cette année, à Saint-Philippe-le-Royal. — Il a laissé plusieurs dessins assez généralement recherchés. *M.*

LANDA (Jean de), peintre d'histoire, établi à Pampelune, dora, étoffa et coloria, en 1599, le grand maître autel de la paroisse de Sainte-Marie-de-Tafalla, que venait de sculpter Michel Ancheta, et pour prix duquel Landa reçut 70,460 réaux, soit 18,000 livres. — En 1600 il peignit, pour les parties latérales de la paroisse de Caseda, un Saint Michel et une Sainte Catherine, qu'on lui paya 3787 ducats. — J'ai déjà eu l'occasion de dire que vers cette époque les peintres de mérite ne dédaignaient pas de dorer et d'étoffer les sculptures, et j'ai pareillement donné l'explication du mot *étoffer*. *M.*

LARRAGA (Apollinaire), peintre d'animaux et de genre, né à Valence. Plusieurs prétendent qu'il fut élève de Pierre Orrente ; mais c'est à tort, puisque Larraga mourut en 1728, c'est-à-dire 84 ans après Orrente. — Ce qui est certain, c'est que Larraga étudia les ouvrages de ce maître, et que c'est par son application qu'il devint bon naturaliste et a possédé la magie du clair-obscur. —

l laissa beaucoup d'ouvrages dans lès divers couvens de
/alence. *V*.

LARRAGA (Joseph-Marie), peintre, fille et élève
'Apollinaire. Larraga avait les mains perdues, et maniait
ependant les pinceaux avec adresse; son dessin était assez
églé. On lui attribue un Reliquaire de la Vierge, que l'on
ort dans les processions de Valence, et un Saint Thomas
e Villeneuve peint avec beaucoup de grâce. Elle se dis-
ngua davantage dans la miniature. Mais ce qui lui assigne
ne place méritée dans ce Dictionnaire, c'est que, par
iite de son amour pour les arts, elle soutint à ses frais,
ans sa maison, et pendant plusieurs années, vers 1738,
ne académie d'élèves. *V*.

LEDESMA (Blas de), fresquiste, parut en Andalousie
la fin du 16e. siècle, et fut l'un des Espagnols qui surent
: mieux imiter, dans les fresques et les grotesques,
manière qu'avaient apportée d'Italie Jules et Alexandre. *S*.

LEDESMA (Joseph de), peintre d'histoire, naquit
1 1630 à Burgos, où il apprit les élémens; mais c'est
Madrid que, sous Jéan Carreño, il acquit un ton de
ouleur inappréciable. Il se fût sans doute fait un grand
om, si la mort ne l'eût enlevé en 1670. — Il a laissé
usieurs ouvrages chez des amateurs; dans Madrid, un
hrist au tombeau; chez les Récollets, un Saint Jean-
aptiste, une Sainte Trinité, une Incarnation, un Saint
rançois, et un Saint Dominique chez les Trinitaires. *M*.

LEGOTE (Paul), peintre d'histoire, établi dans Séville
ı milieu du 17e. siècle. Il conste, par une écriture passée
Lebrixa le 19 juin 1629, devant Sébastien Truxillo,
ı'il reçut à compte 5000 réaux pour peindre et étoffer
grand autel de la paroisse de Sainte-Marie de Lebrixa,
ulpté en bois par Alphonse Cano, à qui Antoine Pons
tribue aussi les tableaux. Cette méprise d'un savant aussi

distingué que le célèbre voyageur Pons, prouve hautement le mérite de Legote. Notre artiste représenta la Nativité du Seigneur, l'Épiphanie, les deux Saints Jean et l'Annonciation. Il reçut pour paiement définitif de cet ouvrage le complément de 35,373 réaux, ou 8843 francs, plus ou moins. Le cardinal Spinola, archevêque de Séville, le chargea, en 1647, de peindre, pour le salon principal de l'archevêché, les Apôtres en pied, de grandeur naturelle. Dans tous ces tableaux on trouve la nature, la vérité, le dessin, une belle couleur, et quelques-unes des autres maximes qui constituent le grand peintre. On attribuait à Herrera le Vieux un autre Apostolat à mi-corps, qui ornait l'église de la Miséricorde à Séville, et qui est encore positivement de Legote. Cet artiste s'établit ensuite à Cadix, où l'on voit, dans les archives générales des Indes, des crédits en sa faveur, datés de 1662, pour prix de quelques étendards peints par lui à l'acquarelle, pour l'armée navale. *S.*

LÉON (André de), peintre d'histoire, résidait à Séville au commencement du 16e. siècle, où il peignit pour la cathédrale, d'après ses archives, cinq tableaux qui représentaient divers sujets religieux, mais qui déjà n'existent plus. *S.*

LÉON (Christophe), peintre d'histoire. Il y eut à Séville, après la perte que les arts firent à la mort de Murillo et de Valdes, peu de peintres qui égalassent en mérite et en talent cet élève de Valdes. — C'est Léon qui peignit en détrempe, avec franchise et un goût distingué, les ornemens de Saint-Philippe-de-Neri de Séville, et à l'huile, une Collection historiée de 18 Vénérables de cette congrégation. Il les fit de grandeur naturelle, et sut réunir un large dessin à beaucoup de hardiesse. — Léon mourut à Séville en 1729. *S.*

LÉON (Philippe de), peintre d'histoire, était, à ce
ı'il paraît, frère de Christophe, dont l'article précède;
sut aussi très-bien approcher du style de Murillo;
il y a de lui, dans Séville, plusieurs copies de ce
aître qui sont très-estimées des amateurs. Philippe de
ʝon mourut à Séville en 1728, après avoir laissé divers
bleaux de sa composition, entre autres un prophète
ie montant au ciel sur son char de feu. *S.*

LÉON LEAL (don Simon de), peintre d'histoire;
quit en 1610 à Madrid, où il fit de grands progrès à
telier de Pierre de Las Cuevas. Il eut des succès plus
ırqués encore en copiant les bons maîtres, et particu-
rement Wandyck. Il étudiait aussi scrupuleusement
nature, et devint si parfait coloriste, qu'il fut en
ɔutation à la cour. Le cardinal Éverard, confesseur de
reine, le chargea du grand tableau du maître autel
noviciat des Jésuites, à Madrid. Léon Leal acheva
ouvrage tellement au goût de son éminence, que
:ardinal lui obtint une place chez la reine. Notre
iste eut par la suite un nouvel emploi plus honorable,
ɥrut à Madrid en 1687. Ses ouvrages, que l'on
ait aux Prémontrés, aux Capucins del Prado, aux
:ans-Trouvés, à l'église du Sauveur, ont tous été
ısportés au Rosaire. *M.*

ÉONARDO (le frère Augustin), peintre de genre,
istoire, de portraits, et de batailles, naquit au royaume
Valence, où il entra, suivant la version de l'érudit
Marcos d'Orellana, dans le couvent de Saint-Philippe
ı 1610. Le révérend père François de Martinez,
s son histoire de Notre-Dame del Puig, dit: « Dans
hapelle majeure du couvent de Notre-Dame del Puig,
a un petit sanctuaire qui pour le temps était charmant;
on l'orna d'une collection de peintures des plus re-

cherchées, et toutes sorties du plus brillant pinceau que virent les royaumes de Valence et d'Aragon. Leur auteur se nomme le frère Augustin Leonardo, de ma sainte Religion. Il fleurissait à la fin du 16e. siècle. » On a long-temps conservé dans ce couvent quatre grands tableaux de Leonardo, représentant la Découverte de Notre-Dame del Puig, le Blocus de Valence par le roi don Jayme, la Remise de cette ville et la Bataille qu'il y eut aux environs du Puig contre les Maures, où Leonardo fit paraître saint George défendant les chrétiens. Les mêmes tableaux furent portés à Valence en 1738, comme très-propres à orner la façade du couvent de la Merci, quand cette ville célébra la quatrième époque séculaire de sa conquête sur les Maures. C'est ainsi que le rapporte don Joseph-Vincent Orti, dans la relation qu'il fit de ces fêtes. Il n'y a pas de doute que le frère Léonardo ne vint à Madrid, où il fut appelé par le révérend père, Gaspard Prieto, général de sa Religion, pour orner le couvent de cet ordre à la cour. Il est bien de dire ici que ce prélat fit tout ses efforts pour embellir son monastère, tant en architecture qu'en sculpture et en peinture depuis 1622 jusqu'en 1629. Les tableaux que fit Leonardo pour le grand escalier, portent l'année 1624 et 1625. Il fut aussi à Séville, où il a peint une Samaritaine avec le Seigneur, qu'il signa comme suit : *frater Augustinus Leonardo Hispanus inventor faciebat Hispali, die 4 julii, anno dom.* 1623. Palomino assure que Leonardo mourut à Madrid ; mais il paraît plus probable que ce fut à Valence sa patrie. — Cet artiste dessinait parfaitement, entendait la perspective, la composition, et était enfin versé dans toutes les branches de l'art. On ne doit lui reprocher qu'un peu de faiblesse dans ses portraits, dont tous les amateurs

nt, malgré ce défaut, le plus grand cas. — Il fit entre
itres celui du chroniste don Gabriel*. Ses ouvrages sont
Notre-Dame del Puig, à Madrid, à Tolède, à Cordoue;
s portraits chez tous les amateurs. *V.*

LEONARDO (Joseph), peintre d'histoire, et de
itailles. L'école de Pierre de las Cuevas, comme j'ai
ı occasion de le dire, a produit de très-bons élèves,
Leonardo fut un des plus distingués. Palomino dit
ı'il naquit à Madrid en 1616. Martinez assure que ce
t en Catalogne. — Ses études, et l'application qu'il
ettait à l'examen des ouvrages des grands maîtres de
n temps, lui acquirent une fraîcheur des plus agréa-
es, un dessin assez pur, et une telle suavité, qu'il
btint de suite le titre de peintre du roi. Lorsqu'il était
ıns la vigueur de l'âge, et donnant les espérances les
us brillantes, il perdit le jugement, par suite d'un
euvage que des jaloux de son mérite le forcèrent à
endre. — Il vécut dans ce malheureux état de langueur
squ'en 1656, qu'il mourut à Sarragosse âgé de 40 ans.
Il a laissé au Retiro des ouvrages vraiment dignes
célébrité. L'un représente le marquis de Spinola
celui de Leganes faisant le siége de Breda : dans un
tre, c'est une marche de soldats, où l'on voit le duc
Frias parlant à un militaire. Ces tableaux, de la plus
ande dimension, sont en même temps du plus grand
érite.—On possède pareillement de Leonardo un magni-
ue portrait en pied du roi goth Alaric, qui n'est pas un
s moindres ornemens de la collection des rois d'Es-
gne, à laquelle furent employés tous les grands artistes

* J'avais procuré dans Madrid ce portrait à M. Lebrun; je l'ai acquis
ıs vente.

espagnols. Je puis aussi faire voir un portrait qui indique sa manière. *M.*

LEYTO (André), peintre d'histoire et de genre, résidait à Madrid en 1680. Cest là qu'il apprit les élémens. Il peignit avec Joseph de Zarabia les tableaux du cloître du couvent de Saint-François à Ségovie : ils représentent la vie du fondateur. On y trouve plus de couleur que de dessin. — Leyto s'est distingué particulièrement dans les intérieurs, et a peu de rivaux espagnols en ce genre. *M.*

LEYVA (le frère Jacques de), peintre d'histoire et de portraits, naquit à Haro de la Rioja vers 1580, et dès l'enfance manifesta son inclination pour la peinture. On croit qu'il en étudia les élémens à Rome, d'après une tradition qui court à Burgos. — Il revint d'Italie dans cette dernière ville très-avancé, et s'y maria avec la réputation d'un grand artiste. Le chapitre de Burgos lui ordonna en 1628 de faire les portraits des seigneurs don Christophe de Vela, du cardinal Zapata, de don Alphonse Manrique, et de don Ferdinand Acevedo. Il fit encore beaucoup d'autres tableaux pour cette ville. — Devenu veuf, il entra à 53 ans dans la chartreuse de Miraflores, professa en 1634, et vécut dans ce monastère jusqu'au 24 novembre 1637, qu'il mourut. Dans ce court intervalle il enrichit le monastère de ses tableaux, qui sont bien dessinés, bien conçus, bien composés, et d'une brillante couleur : cependant le style en est un peu mesquin.—Son goût principal était de peindre des scènes de Martyres avec beaucoup de figures, parmi lesquelles on en rencontre de fort belles. — Burgos et Miraflores possèdent la majeure partie des ouvrages de Leyva. *I.*

LIAÑO (Philippe de), peintre de portraits, surnommé le petit Titien, pour la couleur qu'il savait donner

ses portraits en petit à l'huile. — Il naquit à Madrid,
t fut élève d'Alphonse Sanchez Coëllo. — Il paraît que
iaño fut en Italie, car on y trouve plusieurs estampes
ui représentent des personnages vêtus de divers costumes
rangers, et signés *Teodoro Felipe de Liaño*. — Il
t en 1584 le portrait de don Alvaro de Bazan, premier
arquis de Santa-Cruz, pour l'empereur d'Allemagne
odolphe II, roi de Bohême et de Hongrie. — Liaño
ourut à Madrid en 1625, et fut en effet un grand
eintre de portraits. Il se distingua particulièrement,
omme nous l'avons déjà dit, en ce genre par le dessin le
us exact, le plus heureux accord des couleurs, et la
us parfaite ressemblance. Ses ouvrages furent, de son
mps, très-estimés dans toute l'Europe, et même long-
mps après sa mort, lorsque ce genre de portraits
evint plus à la mode, que ne l'est en ce moment la mi-
ature. — Le célèbre Lopes de Vega, son ami, lui fit son
itaphe. *M.*

LICALDE (Jean de), peintre de portraits, né à Ma-
id, où il fut élève de Pierre de las Cuevas. Don Lazare
az del Valle, qui le connut, dit qu'il fit à la plume un
cellent portrait du comte-duc d'Olivarez; mais peu de
nps après il fut malheureusement tué, au moment où
donnait les plus grandes espérances d'être un grand
intre. Don Pierre Gonzales de Sepulveda, graveur des
onnaies d'Espagne et des Indes, conserve, dans sa col-
tion nombreuse autant que choisie, le superbe dessin
la plume d'un Lion couronné, tenant dans ses griffes
armes de Castille. Ce morceau est exécuté avec facilité,
icatesse et beaucoup de correction. Sur le lion on lit :
Sa Majesté ordonna qu'on fît ce lion avec ses armes, à
n-Lorenzo-le-Royal, le 1er. novembre 162[illegible] » et des-

sous on lit de plus : « Jean de Licalde, pour l'amour de Dieu, le 10 novembre 1628. » *M.*

LIRIOS ou LIGLI (Bonaventure), fresquiste. Après avoir appris à Madrid, et fait le voyage d'Italie, où il étudia sous Luc Jordan, le duc de Bejar le ramena dans sa patrie. Il peignit les fresques de plusieurs pièces du palais de ce seigneur, représentant des batailles où l'on trouve plus de facilité que d'exactitude. *M.*

LLAMAS * (François), fresquiste, voulut, au commencement du 18e. siècle, imiter Luc Jordan, sans posséder à fond les élémens de l'art. Il est fâcheux qu'on lui ait permis de couvrir quelques plafonds de cet Escurial, où furent appelés en concours, depuis sa fondation, les meilleurs artistes d'Italie et d'Espagne. Llamas fit les fresques de l'espace qui sépare les deux cloîtres du collége des moines. Il y représenta la Trinité, la Création du monde, les Docteurs de l'Église, les Philosophes du paganisme, les Sciences, les Élémens, les Vertus, les Vices, et mille autres sujets, dont l'incohérence, ainsi que l'inconvenance, pour le lieu, font le martyre des amateurs. On a lieu d'espérer que, dans le rétablissement de ce monastère, on aura grand soin de faire couvrir de suite ces absurdes compositions, qui ne conviennent nullement à la majesté de l'édifice. On devrait aussi faire effacer ce que Llamas fit dans l'ermitage de Notre-Dame del Prado, près Talavera de la Reyna, et dans la cathédrale d'Avila. Cet homme n'avait qu'une seule couleur, qui pousse à la brique, et dessinait on ne peut plus incorrectement ; mais il avait une imagination des plus fougueuses. *M.*

LLANOS DE VALDES (don Sébastien), peintre

* Prononcez en français les deux ll comme li, ainsi dites Liamas, et de même tou[illegible] noms qui commencent par deux ll.

histoire et de genre, fut l'élève qui le plus long-temps t résister à l'âpre caractère de Herrera le Vieux. J'ai jà dit, à l'article d'Alphonse Cano, que lui et Llanos rent un défi, dont ce dernier sortit blessé. Don Sébasn, guéri de sa blessure, se remit à travailler, et jouit entôt d'un grand crédit parmi les professeurs. En 1660 contribua vivement à l'établissement de l'académie qui, ns Séville, prit le superbe local de la Bourse, et en fut mmé vice-président la même année. Murillo ayant teriné son temps, Llanos continua pendant deux ans, par *terim*; Juan de Valdes, nommé en 1666, donna sa démission, et notre Llanos fut encore choisi; de façon qu'il est aucun des membres de cette académie qui l'ait plus ng-temps, mieux gouvernée, et surtout plus favorisée tous ses moyens. Il n'y a qu'un petit nombre de ses intures à l'huile. On voyait au collége de Saint-Thomas Séville, une Vierge entourée d'anges et de beaucoup séculiers à ses pieds; elle est signée de 1667. Il y avait core aux Récollets de Madrid une Madeleine. Ces ux ouvrages sont ses deux plus grandes compositions à uile : en retour les cabinets des amateurs possèdent us quelques tableaux de genre de cet artiste. Son style t un peu maniéré, et même un peu lourd; mais on n'y trouve pas moins un bon dessinateur, ainsi qu'un vrai loriste. *M.*

LLERA ZAMBRANO (Alphonse de), fresquiste et intre de genre, établi dans Cadix, était chargé de indre tous les étendards et banderoles pour le pavoiment des vaisseaux du roi. Il était très-versé dans ce nre, et savait faire de jolies aquarelles. Il fit en 1639 usieurs tableaux assez estimés, pour les oratoires de uatre gallions. *S.*

LLORENS (Christophe), peintre d'histoire, résidait

dans Valence à l'heureuse époque où les beaux-arts étaient en honneur. Il peut très-bien avoir été disciple de Joanes, ainsi que le laisse juger sa manière. Llorens peignit, en 1597, les autels de Saint-Sébastien et de Sainte-Marie-Madeleine, dans le monastère de Saint-Michel de los Reyes, hors la ville de Valence. La couleur et le dessin distinguent le faire de cet artiste. *M.*

LOARTE (Alexandre), peintre de genre, élève du Greco à Tolède, peignit en 1622 le grand tableau du Miracle des pains et des poissons, qui couvre le plafond du réfectoire des Minimes de cette ville. Cet ouvrage prouve l'étude que son auteur avait faite de la couleur et du style vénitien. — Le seigneur don Nicolas de Vargas possède une très-belle Chasse, que Loarte fit et signa en 1623. L'illustrissime don Bernard Iriarte, dans sa précieuse collection, en conserve une autre, qui porte la date de 1626 : il représente une basse-cour au milieu de laquelle on observe une poule occupée de tous ses poussins *. *M.*

LOAYSA (don Jean de), amateur, peintre et chanoine de la sainte église de Séville, est classé parmi les bons amateurs. Il dessinait avec goût et intelligence, et contribua en 1669 avec magnificence au soutien de l'académie de Séville. — On doit à Loaysa de profondes recherches sur tout ce que la cathédrale de Séville possède de monumens des arts en tous les genres, ainsi que j'aurai occasion de le prouver dans ma Descriptiou de cette somptueuse cathédrale. *S.*

LOPEZ (Christophe), peintre d'histoire, né à Séville, est le fils et l'élève de Joseph Lopez. Le trafic im-

---

* C'est ce tableau que M. Lebrun voulait regarder, malgré la signature, comme un Bassan : mais on finit, à force de preuves, par le convaincre.

ıcnse de peintures qui se faisait pour les Indes à cette ›oque, lui donna une extrême facilité et une grande aîcheur. Comme Lopez s'était appliqué plus qu'aucun : ceux qui suivaient la même carrière, il fit de plus 'ands progrès, et devint l'un des meilleurs professeurs ıe Séville possédât au commencement du 18e. siècle. - Le Saint Christophe gigantesque qu'il peignit dans la ıroisse d'*Omnium Sanctorum* de Séville, et la Cène ı'il fit pour la même église, ne sont pas sans mérite. — hristophe Lopez mourut à Séville en 1730, et fut maître : don Bernard German Llorente. *S.*

LOPEZ (Jacques), peintre d'histoire et fresquiste, ève d'Antoine del Rincon, à Tolède, fut à Alcala de enares en 1519, pour y peindre, avec Alphonse Sanıez, le grand théâtre de l'Université. — En 1508, il 'ait déjà fini, dans la salle capitulaire d'hiver de la caédrale de Tolède, plusieurs travaux que Jean de Bour›gne fut chargé de taxer; mais ce qui le distingua le us, fut ce qu'il avait fait en 1495 dans la même cathé'ale, et dont le temps n'a laissé que quelques vestiges. e professeur fut un des plus marquans de son temps ıns le genre gothique. *M.*

LOPEZ (Jacques), surnommé el Mudo (le muet), ıquit à Madrid. C'est à cette seule circonstance qu'il doit ıvantage de se trouver ici, pour le distinguer de Jean ernandez Navarrete, qui, frappé du même malheur, reçut ıssi le même surnom. Il faut bien se donner de garde : confondre les œuvres de ce grand artiste avec celles ı pauvre Jacques, qui a travaillé tant qu'il a pu dans ɜrmitage de Notre-Dame du Prado, près Talaveyra de Reyna; et cela, pour ne rien faire. *M.*

LOPEZ (François), peintre d'histoire, résidait à Marid vers 1568. Le célèbre Gaspard Becerra parle de cet

artiste dans son testament, et donne la preuve qu'en 1598 François Lopez peignit et dora le maître autel qu'Étienne Jordan, sculpteur de Philippe II, avait exécuté pour le monastère de Monserrate, en Catalogne. *M.*

LOPEZ (François), peintre d'histoire et grand fresquiste, élève très-distingué de Barthélemi Carducho, vivait en 1595 à Madrid. Il y jouissait de la plus grande célébrité ; car ce fut lui qu'on proposa pour peindre, avec son maître, les tableaux du grand maître autel de Saint-Philippe-de-Nery. Les tableaux de Lopez et les belles statues de Pompée Leoni, périrent dans l'incendie qui consuma tout l'intérieur de ce temple en 1718. — Philippe III, étant à Oviédo en 1603, nomma Lopez son peintre, et ce fut encore lui que Sa Majesté désigna pour être l'un des artistes employés au Pardo *. Ses fresques représentent, dans l'un des salons du roi, quelques hauts faits d'armes de Charles V. Il sut donner à ses compositions des formes heureuses, un dessin élégant et un coloris des plus frais. — Comme ami et condisciple de Vincent Carducho, il l'aida dans l'ouvrage que ce dernier publia et intitula : *Dialogues de la peinture*. Ce fut Lopez qui en grava à l'eau-forte les troisième, sixième et septième estampes. Le Saint Antoine, abbé, qu'on voit dans l'église de Saint-Martin, à Madrid, est de notre Lopez, qui le finit et le signa en 1588. *M.*

LOPEZ (Joseph), connu moins par ses ouvrages que

* Lopez fut nommé pour travailler aux embellissemens de ce palais avec Patrice et Eugène Caxes, Jules-César Semin, Jérôme de Mora, Jean de Soto, Fabrice Castello, Vincent Carducho, Pierre de Guzman et Louis de Carbajal. On leur signalait à chacun 150 ducas d'or par mois outre leurs frais.

la vigueur avec laquelle il défendit en 1626, à Valladid, les privilèges de la peinture contre le fisc. *M.*

LOPEZ (Joseph), peintre de Vierges, élève de Murillo, dont il suivit le style, ainsi que le prouve un Saint ilippe qui du couvent de la Merci de Séville a été nsporté à l'Alcazar. Lopez cependant se consacra parulièrement à peindre des Vierges qui lui donnèrent assez crédit. *S.*

LOPEZ (Pierre), peintre d'histoire, élève du Greco, ignit avec élégance et correction la belle Adoration s Rois destinée au couvent des Trinitaires de Tolède. . signature de Lopez sur ce magnifique tableau porte 08. Il fit plusieurs autres ouvrages : mais c'est celui ;nalé ci-dessus qui lui fait le plus d'honneur. *M.*

LOPEZ CABALLERO (André), peintre de portraits, sidait à Madrid vers la fin du 17e. siècle. Il paraît i'il fut élève de Joseph Antolinez. C'est du moins ce aître que l'on retrouve dans les œuvres de Caballero, particulièrement dans un Christ au sépulcre, avec les ois Maries : ce tableau, qui se trouve au pouvoir d'un nateur de Madrid, fait l'éloge de l'artiste. Caballero fit issi beaucoup de portraits. *M.*

LOPEZ CARO (François), peintre de portraits, iquit à Séville en 1598, fut élève de Roelas, et vint Madrid en 1660 pour y voir et jouir des immenses iccès de son fils, l'un des plus illustres élèves d'Alhonse Cano. Lopez mourut à Madrid en 1662. Ses uvrages sont peu connus et peu estimés : il était trop ianiéré, et ne se dédia pour ainsi dire qu'au portrait. *S.*

LOPEZ MADERA (le docteur don Grégoire), amaeur, naquit à Madrid en 1574. Son père était médecin e Charles V. A dix-huit ans le fils était docteur à l'uni-

versité de Valence : bientôt il eut une chaire dans celle d'Alcala, fut en suite fiscal de la chancellerie de Grenade, corrégidor de Tolède, et s'occupa avec tant de succès de porter des irrigations abondantes dans les champs de Murcie, de Carthagène et de Lorca, qu'il fut en 1619 nommé membre du conseil de Castille et chevalier de Saint-Jacques. Le docteur Lopez mourut à Madrid en 1640. J'ai désigné la série des emplois que le docteur Lopez occupa, pour annoncer qu'au milieu de tant de soins, ce magistrat ne passait pour ainsi dire pas un jour sans dessiner ou peindre. Ce noble exercice remplissait tous ses loisirs, et il n'admettait à son cercle que des professeurs au milieu desquels il discourait sur l'art avec une solidité rare et un goût des plus épurés. On ignore quel fut son maître. *V.*

LOPEZ PALOMINO (don François), peintre de genre, apprit les élémens à Madrid. L'académie de Saint-Fernand le reçut académicien surnuméraire en 1759 : c'est tout ce que l'on sait de cet artiste, dont on trouve des portraits assez bienfaits, et quelques petites productions qui ne tirent à aucune conséquence. *M.*

LORENTE (don Félix), peintre de genre, naquit à Valence le 8 octobre 1712 : il fut élève d'Évariste Munoz. Dans les premiers temps de ses études, il se consacrait au portrait; mais après il fit des paysages, des traits d'histoire, des natures mortes, des intérieurs, et se distingua dans tous les genres qu'il avait embrassés. Il vint en 1754 présenter à l'académie de Valence, qui portait le nom de Sainte-Barbe, un paysage de la fable de Télémaque. Lors de l'érection de l'académie de Saint-Charles, ce tableau charmant le fit nommer l'un de ses membres. Le même corps le choisit pour appréciateur de peintures, et le tribunal de l'in-

sition le nomma réviseur, pour veiller à ce que la
:ence présidât à toutes les compositions. Lorente
ıurut à Valence le 22 mars 1787. Ses œuvres sont
ticulièrement à Saint-Augustin et à Saint-Jean del
rcado. *V*.

.OZA (le licencié don Jean), peintre de portraits,
tre, et domicilié dans Madrid, au commence-
nt du 18ᵉ. siècle, où selon Palomino, il se livrait
c intelligence à l'art de peindre. Je n'ai vu de lui
: des portraits d'évêques. *M*.

.OUIS (le Maître), peintre d'histoire, travailla beau-
p au monastère de Sainte-Marie de Naxera, depuis
:2 jusqu'en 1446, comme il conste dans les archives
ce couvent, dont il décora le principal cloître en
ıds tableaux d'histoire. *M*.

.UCENA (don Jacques), peintre de portraits, d'une
stre famille d'Andalousie, fut élève de Velasquez de
'a. Il fut assez habile pour imiter son maître dans les
traits, qu'il faisait au surplus très-ressemblans, aussi-
ı en petit que de grandeur naturelle. On célébra
ıcoup dans le temps celui qu'il fit du poëte Atha-
: Pantaléon, qui en retour lui composa un sonnet
›n trouve dans les œuvres du littérateur. Lucena
ırut assez jeune en 1650 à Madrid. *M*.

.UXAN MARTINEZ ou LUZAN (don Joseph),
ıtre d'histoire et de portraits, maître des meilleurs ar-
:s qu'il y eût en Aragon au 18ᵉ. siècle, naquit à Sarragosse
6 décembre 1710. Il fut élevé par les soins des sei-
ırs Pignatelli, qui, reconnaissant son inclination pour
einture, lui donnèrent des maîtres à Valence, et l'en-
èrent ensuite à Naples afin de s'y perfectionner. —
an fut cinq ans dans cette ville sous le célèbre Mastro-
, condisciple de Solimène. Il copia, sans désemparer,

les ouvrages des meilleurs artistes italiens, et retira de ses études une belle couleur ainsi qu'un large faire. De retour dans sa patrie, il resta près des seigneurs Pignatelli, occupé à peindre des sujets divers et des portraits jusqu'en 1740, qu'il épousa doña Thérèse Zabalo, fille du peintre don Jean Zabalo. L'année suivante il fut à Madrid porter le serment exigé des peintres du roi, dont Philippe V lui avait accordé le titre. Dès ce moment il fréquenta tous les artistes de la capitale, examina tous les ouvrages qu'il rencontrait, avec un soin particulier, et fut nommé réviseur par l'inquisition de Sarragosse. Ses talens et ses manières lui procurèrent l'estime générale. Il fit tant, qu'il engagea les principaux nobles de la ville à prendre sous leur protection l'enseignement public de dessin qu'il soutenait à ses frais, aidé de son père Zabalo, de Joseph Ramirez, de Paul Rabiella, et de quelques autres professeurs amis des arts. C'est donc à Luxan que l'on doit la fondation de l'académie de Saint-Louis, qui s'établit par la suite, et dont j'aurai l'occasion de parler plus au long à l'article de Jean Ramirez, sculpteur. — Luxan mourut à Sarragosse le 20 octobre 1785. Ses ouvrages sont estimés pour la suavité de la couleur; mais ce qui le distingua le plus, fut le zèle et l'intérêt qu'il mettait aux progrès et au décorum de sa profession. Sa maison était un atelier ouvert à tous les jeunes gens, qui désiraient mettre à profit ses lumières. Il les enseignait avec une patience, une amabilité particulières, et ne s'occupait jamais que de leur avancement. — Les arts doivent à Luxan François Bayeu, François Goya, Joseph Beraton, Thomas Vallespin, le célèbre orfèvre Antoine Martinez, et beaucoup d'autres artistes. — Ses ouvrages sont dans la majeure partie des églises de Sarragosse, de Huesca, de Calahorra et de Calatayud. *V.*

M.

MACHUCA (Pierre), peintre, sculpteur et architecte.
:ançois de Hollande le met au rang des bons artistes
stillans qui furent en Italie. Don Jean Butron dit qu'il
cut à Grenade, qu'il fit dans cette ville de grands ouvrages
mme peintre et architecte, et qu'il suivit dans la pein-
re la manière de Raphaël. Pacheco ajoute que Machuca
t en Italie et suivit les cours de l'illustre Italien. Don
ızare del Valle et Palomino assurèrent la même chose;
pendant on ne connaît de ses ouvrages que ce qu'il fit en
ulpture et en architecture, à l'Alhambra, sous Charles V.
oyez son article, Dictionnaire de Sculpture. — Machuca
ıvaillait à Tolède en 1548. *M.*

MARCH DES BATAILLES (Étienne), peintre de
tailles. Son style appartient à l'école venitienne, parce
'Orrente, son maître, fut un grand imitateur du Bassan.
naquit à Valence à la fin du 16e. siècle, et mourut dans
:te ville en 1660. Il se complaisait à peindre des attaques.
ur se mettre en disposition, ainsi qu'un nouveau Don
ıichotte, armé de pied en cap, la lance en arrêt, il
aquait au son des tambours et des trompettes les
ırailles de son atelier, et, à la suite de ces folies,
ignait ce que lui inspirait son imagination exaltée.
Il voulut s'occuper aussi de l'histoire, mais ne
ıssit pas. — Il fut maître de Senen-Vila, de son fils
chel March et de Jean de Conchillos, qui tous ne
uvaient souffrir ses extravagances. Les amateurs font
cas particulier des batailles de March. La facilité de
ı pinceau, son coloris frais, la vérité de ses combats et
lensité de l'atmosphère au moment d'une affaire sérieuse,
naient le mérite des productions de cet artiste, qui a
vaillé particulièrement à Valence et à Madrid. *M.*

MARCH (Michel), peintre d'histoire, fils et élève d'Étienne March. A la mort de son père il fut à Rome. A son retour, il tâcha d'imiter son père en peignant l'histoire et des combats, mais il ne put l'égaler. — Il avait cependant assez de facilité et quelque correction, comme le prouvent deux tableaux qu'il fit de l'histoire de Saint François pour les Capucins de Valence, un Calvaire pour la paroisse de Saint-Michel, et les huit qu'il composa de la Passion pour la paroisse de Carcaxente. Il mourut à Valence en 1670, à 37 ans. *V.*

MARINAS (Henri de las), ou MARINES (Henri des), peintre de marines, surnommé ainsi pour la grâce avec laquelle il traçait les embarcations de toute nature. Il naquit à Cadix en 1620, et s'étant dédié à la peinture, la fréquente habitude de voir des vaisseaux dans la baie de cette ville lui inspira le goût de les peindre. Il parvint à posséder ce genre à un tel degré, qu'il eut pour partisans tous les marins et tous les peintres, tant il sut donner de vérité à ses navires, et surtout à ses gréemens. Il réussit également dans la transparence des ondes, la vapeur, et l'interposition de l'air pour arriver à la profondeur de l'horizon. Ses ouvrages lui procurèrent une fortune considérable, dont il employa les revenus à voyager. Mais une fois qu'il fut à Rome, il n'en sortit plus et y mourut en 1680. Ses marines sont rares et recherchées de tous les amateurs intelligens. J'ignore à qui on donne ses productions en Italie. *S.*

MARQUEZ (Étienne), peintre d'histoire, né en Estramadure, et disciple, à Séville, de son oncle Fernando Marquez de Joya, qui suivait l'école de Murillo. L'oncle étant mort, Marquez entra comme ouvrier pour peindre dans l'une de ces maisons, établies à la foire, qui faisaient le trafic des peintures pour les Amériques ; mais, n'ayant pas assez d'activité et de pratique pour ce genre de travail,

Iarquez souffrit de ses camarades tant de brocards, u'il fut obligé de se retirer dans son pays. Mais la isère l'y poursuivant encore plus, il revint alors à éville, et mit tant d'application, qu'il surpassa en peu de mps tous ceux qui s'étaient moqués de lui: car il parvint être correct, assez bon coloriste, et surtout à imiter assez en le style de Murillo; comme le prouvent ses ouvrages, particulièrement huit tableaux qu'il fit pour les Triniires-Déchaussés, parmi lesquels on remarque une scension de beaucoup de mérite. Il fit de plus un Apolat de grandeur naturelle pour l'hôpital de la Sangre, tableaux de l'escalier et du chœur des Augustins, des collets, et enfin beaucoup d'autres répartis dans les nples. Il mourut à Séville en 1720. *S.*

MARQUEZ JOYA (Ferdinand), peintre de portraits, bli à Séville, fit en 1649 le portrait du cardinal Spinola, e Vander Gouwen grava ensuite au burin. Il concourut l'académie de Séville depuis 1668 jusqu'en 1672, qui , à ce qu'il paraît, l'année de sa mort. Il suivit aussi la nière de Murillo, et fut oncle et maître d'Étienne rquez dont l'article précède. — Joya ne fit assez générment que des portraits. *S.*

MARTEL (N.) peignait dans la cathédrale de Tolède 1495.

MARTIN (Thomas), peintre d'histoire, établi à Séville lève d'Alphonse Faxardo, fut aussi l'un des concurrens 'académie de cette ville, depuis 1668 jusqu'en 1672. Il issé signés de sa main plusieurs tableaux historiques. *S.*

MARTINEZ (Ambroise), peintre d'histoire, apprit à nade, sa patrie, l'art de peindre sous Alphonse Cano. uivit le faire de son maître, mais sans dessin, avec d'afféterie et de manière. On acquiert la preuve de ses uts à l'examen de ce qu'il fit pour le couvent de Saint-

Jérome, pour quelques autres monastères, et particulièrement pour les Carmes-Chaussés de Grenade, où il mourut très-jeune en 1674. *S.*

MARTINEZ (Antoine), peintre d'histoire, fils et élève de Joseph Martinez, peintre de Philippe IV. Il naquit à Sarragosse en 1639; son père, après l'avoir préparé, le fit partir pour Rome, et l'y entretint honorablement jusqu'à ce qu'il revint dans sa patrie. C'est alors qu'Antoine aida son père à peindre beaucoup d'ouvrages, et particulièrement les quatre tableaux qui sont au collége de la Manteria. Il prit ensuite l'habit de frère lai, dans lequel il mourut en 1690. On conservait de lui, dans ce monastère, beaucoup de tableaux représentant la Vie de Saint Bruno, peints avec assez d'esprit et de couleur. *V.*

MARTINEZ (Chrysostome), peintre d'histoire et graveur, naquit à Valence, et parvint à s'y rendre célèbre dans ces deux professions. En 1680, il peignit un Saint Pascal et quelques autres bienheureux pour la congrégation de Saint-Philippe-de-Neri. On lui attribue le Saint Michel du couvent del Remedio, et un Saint André des Carmes-Chaussés de la même ville. — Martinez se livra plus volontiers à la gravure, comme le dira son article Graveur. Il mourut dans les Pays-Bas en 1694. *V.*

MARTINEZ (Dominique), peintre d'histoire, naquit à Séville à la fin du 17e. siècle, et fut élève d'un professeur très-médiocre, appelé Jean Antoine. Son application le fit bientôt surpasser son maître; ses bonnes manières lui attirèrent toute la noblesse de la ville, et beaucoup d'occupation quand la cour de Philippe V fut à Séville. Martinez se rendit recommandable par ses qualités, au point que tous les grands le visitaient, ainsi que les professeurs nommés pour les voyages de Sa Majesté. Celui qu'il fréquenta le plus était M. Rang, peintre du roi, qui,

charmé de son amabilité, voulut le mener à Madrid pour le faire recevoir peintre de Sa Majesté. Martinez préféra la tranquillité aux honneurs, et resta dans Séville, où il mourut riche, le 29 septembre 1750. — Peu de peintres, depuis Murillo, travaillèrent autant que Martinez pour l'honneur et le soutien des arts. Sa maison était une véritable académie, où concouraient beaucoup d'élèves, parmi lesquels on distinguait son gendre Jean de Espinar, et don Andrès Rubira. Martinez fournissait tous les modèles; mais comme il ne possédait pas lui-même les vrais principes de l'art, il ne sortit pas de bons élèves de son atelier. — Il manquait d'invention, et, n'étant pas très-versé dans la composition, se servait d'estampes, dont il avait une ample collection; il en fit même un assez bon usage pour que sa réputation fût supérieure à son mérite, de manière que ses productions sont encore assez estimées à Séville, où la plupart des temples en possèdent un certain nombre; il y en a aussi à Umbrete. *S.*

MARTINEZ (Grégoire), peintre de genre et paysagiste, vivait à Valladolid. J'ai déjà eu l'occasion de dire que dans le siècle des beaux-arts en Espagne, les peintres en crédit ne dédaignaient pas de dorer et d'orner en couleur les maîtres autels et les sculptures. Martinez et Jacques d'Urbina, domiciliés à Madrid, furent appelés pour dorer le grand maître autel de la cathédrale de Burgos, qu'ils finirent en 1594, et qu'on leur paya 11,000 ducats d'or. —Il existe un charmant tableau sur cuivre, signé de Martinez, représentant la Vierge, l'Enfant, Saint Joseph, et Saint François d'Assise, qui est en vérité d'une très-belle couleur et entièrement dans le genre vénitien. Il faisait assez bien le paysage. *M.*

MARTINEZ (Joseph), peintre d'histoire, naquit à Sarragosse en 1612. Son père, jaloux de favoriser l'in-

clination de son fils pour la peinture, le fit partir pour Rome, d'où il revint très-avancé. Il s'établit ensuite dans sa patrie; et quand Philippe IV fut à Sarragosse en 1642, il nomma Joseph son peintre, le 10 juin de cette année, sur le rapport de Velasquez de Silva. Martinez fut ensuite peintre de don Juan d'Autriche, qui faisait beaucoup de cas de son mérite. Malgré toutes ces distinctions, notre artiste ne voulut jamais sortir de Sarragosse, où l'opinion publique était tout-à-fait en sa faveur, et où les ouvrages dont on le chargeait le mettaient à même de tenir un état honorable. — Il mourut à Sarragosse en 1682. La couleur donne à ses ouvrages plus de prix que les autres parties de l'art, qu'il négligeait assez ordinairement. — Les peintures de la Seu, qui forment les quatre angles du collége de la Manteria, sont de lui. Il gravait à l'eau-forte, et fit, en 1631, le portrait de Mathias Piedra. Il composa un ouvrage qu'il n'a jamais rendu public, et qui m'a beaucoup servi pour ce Dictionnaire, il est intitulé : *Discursos practicables del nobilisimo arte de la pintura; sus rudimentos, medios y fines, que enseña la experiencia, con los exemplares de Obras insignes de artifices ilustres. V.*

MARTINEZ (Joseph), peintre d'histoire et fresquiste, résidait à Valladolid au 16e. siècle, et fit divers tableaux pour la chapelle de l'Annonciation, dans le couvent de Saint-Augustin; ils représentent les principaux Mystères de la Vierge, et leur style fait présumer que Martinez en Italie étudia l'école florentine. — Le tableau titulaire de l'Incarnation, qu'il fit aussi pour l'autel principal du même couvent, démontre, ainsi que tous ses ouvrages, un grand savoir pour la composition, le dessin et la couleur. On attribue aussi à Martinez l'invention des grotesques qui ornent la même chapelle, finie en 1598. Il fit encore les tableaux relatifs à la Passion, et les quatre

pôtres pour la chapelle du Christ des Bernardins de alladolid. *M.*

MARTINEZ (Sébastien), grand peintre d'histoire de genre, naquit à Jaën en 1602, et apprit à peindre us un élève de Cespedes. L'étude, l'application, et des oyens naturels, le conduisirent à être dans sa patrie un m dessinateur, un coloriste gracieux, et d'un génie heuux pour composer des paysages. Philippe IV, en 1660, nomma son peintre, et S. M. allait souvent le voir ıvailler dans son atelier. Martinez ne jouit pas longnps de cette satisfaction, car il mourut en 1667. Il pour les particuliers un bien plus grand nombre d'ouages de genre que d'ouvrages publics. — Les amaırs de Jaën, Cordoue, Séville, Cadix et Madrid, convent dans leurs cabinets des tableaux de ce maître. On sait ce que sont devenues les jolies productions qu'aient de lui les Jésuites de Jaën; mais on sait que la hédrale de cette ville possède son célèbre tableau de nt Sébastien et une Conception. Martinez en fit quelss autres, non moins célèbres, pour le couvent des igieuses de Corpus, savoir : la Nativité, Saint Jérôme, nt François, la Conception, et un Crucifix. *S.*

MARTINEZ (Thomas), peintre mystique, né à ville, où il suivit l'école de Murillo sous son élève n-Simon Guttierez, mourut dans sa patrie en 1734. paraît que cet homme singulier fut enterré dans une re et dans un drap mortuaire qui, depuis long-temps, servaient, l'une de lit et l'autre de couverture. Il n'a , parmi nombre d'ouvrages, qu'une seule Mère de leur vraiment digne de Murillo, et qui, du couvent a Merci de Séville, a été transportée à l'Alcazar pour rare mérite. *S.*

MARTINEZ DEL BARRANCO (don Bernard),

peintre d'histoire et de genre, naquit le 21 août 1738, au village de Cuesta, province de la Rioja. — Il se mit à dessiner et à peindre à Madrid. En 1765 il fut à Rome, à Naples et à Turin, où il se perfectionna par l'étude des chefs-d'œuvre de l'antique. Il se dédia particulièrement à l'examen du Corrége, et revint en 1769 en Espagne. L'académie de Saint-Fernand le reçut comme l'un de ses membres le 6 septembre 1774, et il obtint de faire quelques ouvrages sous la direction d'Antoine Mengs. En effet, il fut chargé de faire le portrait de Charles III pour le consulat de Santander, des médailles en grisailles pour le marquis de Sarria, et une Décollation de Saint Jean que l'on voit à l'académie. — Il mourut à Madrid le 22 octobre 1791. Martinez fut très-studieux, eut beaucoup d'application, et suivait très-fréquemment les concours, où il dessinait et corrigeait les élèves. Il a fait quelques dessins pour l'ouvrage de Don Quichotte, que publia en 1788 l'académie. Il composa de plus le Port de Santander, et un beau tableau représentant l'illustre comte de Florida Blanca, de grandeur naturelle, que la famille de Martinez conserve. Il a neuf pieds de hauteur sur huit de large. *M.*

MARTINEZ DE CAZORLA (François), peintre d'histoire, élève de Jean de Valdes Léal, était en crédit à Séville vers la fin du 17e. siècle. Il n'était cependant pas dessinateur, mais sa couleur séduisait. Son ouvrage public le plus connu est la Conception qu'il fit pour la sacristie du couvent de la Merci de Séville. *S.*

MARTINEZ DE GRADILLA (Jean), peintre et fresquiste, élève de François Zurbaran de Séville. L'unique ouvrage qui se connaisse de lui est la fresque du réfectoire de la Merci de cette ville; mais à présent c'est tant retouché et tant défiguré, que l'on ne peut se rendre raison ni de la manière de faire, ni du mérite de l'auteur. —

rpendant il faut qu'il ait été bon peintre pour avoir été hargé d'orner une salle aussi importante qu'un réfectoire, u qu'il est de notoriété que tous les grands artistes de son emps furent seuls employés à travailler dans ce couvent. - C'est l'un des fondateurs de l'académie de Séville, dont fut majordôme et consul depuis 1660 jusqu'en 1673. Le oin de poser les modèles pour le nu est un des attributs u consul. *S.*

MARTINEZ DE PAZ (Matthieu), concourut aux rais de l'académie de Séville, ainsi qu'à ses études, de- uis 1666 jusqu'en 1673, et fut aussi l'un de ses major- lômes. *S.*

MARZO (André), peintre d'histoire, Valencien, élève le Ribalta. Quand il eut prit l'essor, il fit un Saint Antoine le Padoue pour la paroisse de Sainte-Croix, et un autre Saint Antoine pour celle de Sainte-Catherine. En 1662 il nventa et dessina le frontispice de la Description des Fêtes que célèbre la ville de Valence, pour le mystère de a Conception, d'après un bref du pape Alexandre VII. Cet ouvrage est fort bien écrit, et fut publié avec succès en 1663 par Jean-Baptiste de Valda. *V.*

MARZO (Urbain), peintre mystique, Valencien, et rère d'André Marzo. On ne connaît de lui qu'un seul ableau, qui n'est pas sans mérite, et qui représente un Portement de Croix. Il appartient à un amateur de Valence et porte la signature d'*Urbain Marzo*. *V.*

MASCAREÑAS (l'illustrissime seigneur don Jérôme), peintre et évêque de Ségovie. Palomino dit que ce prélat employait tous ses loisirs à peindre, et qu'il s'en tirait assez bien, d'après divers tableaux de sa main que Palomino prétend avoir vus.

MATARANA (Barthélemi), fresquiste, résidait à Va-

lence au commencement du 17e. siècle, et peignait des fresques assez brillantes au collége de Corpus-Christi. Il représenta les Prophètes et divers passages de l'histoire des Israélites, celle de Saint Vincent martyr, et de Saint Vincent Ferrer. Il fit avec plus de succès encore dans la chapelle Notre-Dame de l'ancienne cathédrale de Séville, la Visitation et la Fuite en Égypte. Ensuite il orna la chapelle de Saint-Vincent Ferrer d'une procession immense, portant une relique du Saint, apportée de Vannes en France à Valence. — Il fit encore dans la chapelle de l'Ange de la Garde une Gloire avec un nombre immense de saints, l'Histoire des Macchabées, et sur la voûte il peignit le séjour des bienheureux avec tous les attributs de l'Eucharistie. — Matarana reçut pour ces fresques 5879 pesos (plus de 20,000 francs), et plusieurs gratifications. *V.*

MATEOS (Jean), l'un des fondateurs, en 1660, de l'académie de Séville, dont il fut le fiscal en 1667. *S.*

MAYNO (le père Jean-Baptiste), peintre d'histoire, et maître de Philippe IV, l'un des meilleurs élèves du Greco. Il jouissait à Tolède du plus grand crédit, lorsqu'en 1611 le chapitre de la cathédrale le chargea de peindre l'Histoire de Saint Ildefonse, en un seul tableau de treize à quatorze pieds de large. — Le père Mayno voulant suivre la religion de Saint-Dominique, professa dans le couvent de Saint-Pierre Martyr. Respecté par ses vertus autant que par son savoir, il fut choisi pour être, dans l'art de peindre, le maître de Philippe IV, quand il fut prince. L'infant, devenu roi, ne voulut jamais se séparer de son maître, qui à l'ombre du diadème, devint le directeur de tous les travaux, et le Mécène de tous les artistes. C'est aux sollicitudes du père Mayno que les arts doivent Alphonse Cano. — Ce dernier avait

t pour l'église de Sainte-Marie, le Miracle de Saint
dore; le père Mayno obtint du roi qu'il fût voir cette
oduction. S. M. en fut si contente, que dès ce mo-
nt la fortune de Cano fut assurée. Le père Mayno
ourut le 1er. avril dans le collége de Saint-Thomas
Madrid à 80 ans. Il suivait et adoptait particulière-
nt la manière vénitienne, et donnait à ses figures des
itudes on ne peut plus aimables. — On doit encore
père Mayno d'avoir fait d'un prince qui devint roi,
bon amateur du grand art de peindre. Lope de Vega,
ns son Laurier d'Apollon, a célébré le père Mayno *.
lède, Madrid, Salamanque, ainsi que beaucoup de
rticuliers, ont des productions de ce maître, et
nservent soigneusement. *M.*

MAZO MARTINEZ (Jean-Baptiste del), paysagiste,
intre de genre et de portraits, le disciple le plus
tingué de Jacques Velasquez, naquit à Madrid; et,
s qu'il entra dans l'école de ce grand maître, se mit
copier de ses ouvrages. Bientôt il parvint à une imita-
n si exacte, que souvent on ne sait distinguer l'origi-
l. Il fut très-habile pour les portraits, et parvenait
la plus parfaite ressemblance. Mais ses paysages, qui
it toujours de larges compositions, sont inappréciables.
faut voir les beaux tableaux en ce genre qui décorent la
le des Gardes à Aranjuez, ses villes de Pampelune,
surtout celle de Sarragosse, qui est dans la collec-
n du palais de Madrid. Ce tableau est vraiment un
ef-dœuvre que n'eussent point méconnu les plus grands

---

* *Juan Bautista Mayno, à quien el arte deve aquella accion, que sus
uras mueve*, etc.

Jean-Baptiste Mayno, à qui l'art doit cette action qui donne du mou-
nent à ses figures, etc.

paysagistes de toutes les écoles. L'illustre Velasquez, chevalier, un des premiers personnages de la cour, et le plus connaisseur en l'art de peindre, fit un tel cas du mérite et des vertus de Mazo, qu'il donna sa fille à l'artiste, qui n'avait d'autre fortune que sa palette. — A la mort de son beau-père, Mazo fut nommé peintre de Philippe IV le 19 avril 1661. Il mourut à Madrid le 10 février 1687, laissant un nom des plus justement célèbres dans le genre qu'il avait adopté. Il faisait aussi de charmantes aquarelles. *V.*

MEDINA (André de), peintre et graveur, élève de Jean del Castillo, à Séville, où il laissa, vers 1663, divers ouvrages assez bien dessinés, mais secs et durs. *Voyez* son [illegible]le Graveur. *S.*

MEDINA (Moïse-Casimir), peintre de portraits, naquit à Saint-Philippe en 1671. A la mort de sa femme il obtint un bénéfice, et se fit ordonner; il résidait à Valence, où le secours des estampes et des dessins des autres professeurs lui fit acquérir le nom de bon peintre. C'est avec cette honorable qualification que sans trop la mériter, il mourut dans la même ville en 1743. — Il a fait le portrait du père Gabriel Barbastro, prieur de la Merçi, et de quelques autres religieux du même ordre. *V.*

MEDINA (Louis de), fresquiste, l'un des trois désignés pour peindre le théâtre de l'université D'Alcala. Il était tellement renommé dans Tolède pour peindre en détrempe et à fresque, que le chapitre le chargea de beaucoup d'ouvrages. Il paraît qu'il travailla au cloître en 1498 : mais, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en 1508 il fut employé avec Jacques Lopez, et Alphonse Sanchez, pour tout le salon d'hiver, ainsi que pour la grande salle du chapitre, et que Jean de Bourgogne taxa leur ouvrage qui s'éleva à un prix considérable. *M.*

MEDINA VALBUENA (Pierre de), fresquiste et
corateur, peintre très en crédit à Séville; au milieu
1 17ᵉ. siècle, fut l'un des fondateurs, et premier ma-
rdôme en 1660, de l'académie de cette ville : il en fut
ésident en 1667 en 1671, et consul en 1674. Il est
cile de concevoir que ces nominations ne tombaient
ie sur les personnages les plus aptes à conduire un éta-
issement aussi important. Medina restaura en 1667
1668 le grand monument de la cathédrale, et dirigea
us les ornemens de l'autel de Saint-Antoine de Pa-
oue, où sont les fonts de baptême. C'est là qu'on a mis
chef-d'œuvre de Murillo, dont Medina était l'intime
ni, et le compagnon inséparable. — Notre artiste eut
ne extrême facilité pour les aquarelles, et fut chargé
n 1673 et 1674 de peindre beaucoup de flammes pour
s navires et galions de l'escadre royale destinée aux
oyages d'Amérique. *S*.

MELGAREJO (le père Jérôme), peintre d'histoire,
eligieux de l'ordre de Saint-Augustin, habitait son
ouvent de Grenade, au milieu du 17ᵉ. siècle. C'est
lors qu'il a fait pour son monastère un Saint Étienne,
n Saint Laurent et une Procession, dans laquelle quatre
eligieux portent les reliques de Saint Augustin. Ce
lernier a près de dix pieds de large. Il prouve que
Melgarejo composait bien, et de plus était assez bon
coloriste. *S*.

MENENDEZ (François-Antoine), peintre de portraits
et de genre, naquit à Oviédo en 1682. Ses parens l'en-
voyèrent à Madrid près de son frère Michel, qui, appre-
nant lui-même la peinture, put donner quelques légers
principes à son cadet. Mais comme il s'offrit une occasion
d'envoyer Menendez en Italie, notre jeune artiste partit

de Madrid en 1699. Après avoir vu Gênes, Milan, Venise, Rome et Naples, il se trouva dans cette dernière ville sans aucun protecteur, et réduit à une telle extrémité, que pour vivre il s'engagea, l'an 1700, dans l'infanterie espagnole. Il remplissait les devoirs de son état; mais tous ses momens libres étaient consacrés à dessiner, à peindre, à visiter les artistes, à suivre les académies, ce qui lui fit obtenir de tres-heureux résultats dans l'art de peindre. Il avait su de même se concilier l'estime générale; mais les révolutions et l'abandon de ce royaume l'obligèrent de laisser Naples et de se transporter à Rome, où il suivit ses études avec tranquillité. — Voulant revenir en Espagne, il abandonna le bien de sa femme, et la conduisit avec ses enfans à Madrid, où il arriva le 19 octobre 1717, et se mit à faire la miniature. Mais ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est sa représentation * vigoureuse en même temps que discrète, au roi, sur la nécessité d'établir une académie de dessin, de peinture, de sculpture et d'architecture. Cet ouvrage respire l'amour de la patrie : la candeur et la délicatesse le lui dictèrent en 1726. Ménendez ne vit pas de suite ses efforts couronnés; mais en 1744 on ouvrit un atelier de dessin dans la maison de la Panaderia, que lui-même avait signalée dans son ouvrage. Il fut directeur de cette académie primitive, qui servit de base à celle de Saint-Fernand, pour laquelle il avait tant travaillé. La mort l'empêcha de voir

* En voici le titre : Représentation au roi, à l'effet de mettre sous les yeux de S. M. les avantages que l'on peut tirer de l'établissement d'une académie des arts, du dessin, de la peinture, de la sculpture et de l'architecture, à l'instar de celles de Rome et d'autres grandes villes d'Italie, de France et de Flandres; le lustre qui doit en rejaillir sur la ville de Madrid, et l'honneur qui doit en résulter pour la nation espagnole.

succès de son ouvrage ; mais c'est toujours à Me-
ndez que l'on doit cet établissement honorable. —
sut inculquer à ses trois fils les bons principes
i'il avait apportés d'Italie. Un de ses plus célèbres ou-
ages est celui qui représente la Tempête qu'il essuya
ec sa famille, à son retour d'Italie, et dont il a
ndu les effets avec une vérité des plus frappantes. On
transporté ce beau tableau, d'Atocha au Rosaire de
[adrid. *M.*

MENENDEZ (Michel-Hyacinthe), peintre d'histoire, ère aîné de François-Antoine Menendez, naquit à viédo en 1679, et apprit l'art à Madrid, où il fit de :ands progrès, autant dans le dessin que dans la figure, invention et la couleur. Philippe IV le nomma son peintre 1 1712, en remplacement de Manuel de Castro, qui enait de mourir. — Il a fait, pour les Carmes-Chaussés e Madrid, deux tableaux sur la Vie du prophète Élie; our les Récollets, une Madeleine, et pour Saint-Gilles, n des Apôtres. — André de la Calleja, comme on peut : voir à son article, fut chargé de terminer, à la mort e Menendez, les ébauches que ce dernier avait tracées our l'église de Saint-Philippe-le-Royal. Menendez inventa t donna une estampe, gravée par Jean-Barnabé Palomino, ui représente avec assez de talent Saint Isidore vêtu en ontife. Il est à cheval, exterminant les Maures. *M.*

MENESES OSORIO (François), peintre d'histoire, élève de Murillo qui le mieux approcha de son faire, et es grâces de sa couleur. C'est au point qu'il faut être xercé dans le style du grand maître pour ne pas se tromer sur quelques productions de ce disciple, surtout sur n tableau d'Enfans, qui paraît un vrai Murillo. Meneses e lia d'une étroite amitié avec Jean Garzon; ils travaillèrent ensemble. Meneses, majordôme de l'académie de

Séville depuis 1668 jusqu'en 1669, lui présenta une Conception qui fut reçue avec enthousiasme et placée de suite dans le salon d'assemblées.— Il vécut à Séville jusqu'au commencement du 18e. siècle, et mourut dans cette ville, où ses ouvrages l'emportent sur tous ceux des nombreux élèves de Murillo. Il a laissé encore, entre autres beaux tableaux, pour l'église de Saint-Martin de Madrid, un Élie fortifié par l'Ange dans le désert; et pour la Congrégation de Séville, un Saint Philippe-de-Neri adorant la Vierge. Mais l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à Meneses, est le célèbre tableau du grand maître autel des Capucins de Cadix, que Murillo ne put achever, et que notre artiste sut terminer à la satisfaction de tous les amateurs ainsi que de tous les partisans de Murillo, que les arts venaient de perdre. *S.*

MERA (Joseph de), peintre d'histoire, né à Villanueva de la Serena, et élève de Barnabé d'Ayala de Séville, où il mourut en 1734, savait parfaitement préparer les masses, avait une belle couleur; mais il était trop maniéré, et peignait sans beaucoup de correction. *S.*

MESA (Alphonse de), peintre d'histoire, naquit à Madrid en 1628, où il mourut en 1668. Quoiqu'il fût élève d'Alphonse Cano, il ne l'imita que dans les teintes, et ne s'occupa que très-peu du dessin, ainsi que l'on peut le vérifier par les tableaux de Saint François qu'il fit pour le couvent de cet ordre à Madrid, et que l'on transporta ensuite à Guadalaxara. — Il fit aussi, pour l'église de Saint-Sébastien, un Saint Antoine abbé, qui a les mêmes avantages et les mêmes défauts. *M.*

MESA (Barthélemi de), fresquiste, peignit en 1511 cinq Prophètes pour la coupole de la cathédrale de Séville, et dora la salle des Ténèbres. Le chapitre lui paya pour ces ouvrages des sommes considérables. *S.*

MESA (Jean de), peintre d'histoire, résidait à Madrid . commencement du 17e. siècle. C'est lui qui fit les ıinze tableaux qui étaient au collége des Jésuites d'Alla de Henares. Le premier portait cette inscription : Vie de Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Comgnie de Jésus, d'après ce qu'en a écrit le révérend père badeneyra de la même société, que l'on fit ensuite indre à Jean de Mesa dans Madrid, et graver en andre. *M.*

MEXIA (André de), presbytérien de la ville de Sélle. Il dora en 1522 l'une des grilles latérales de la ande chapelle de la cathédrale. J'ai déjà eu l'occasion de re qu'à cette époque les peintres les plus fameux doient et ornaient les fonds des maîtres autels. *S.*

MICIER (Paul), peintre et juge de l'audience de Sargosse. Malgré les soins de sa charge, il n'en consacra pas oins beaucoup de temps à la peinture qu'il exerçait avec telligence.— Il fit surtout, pour l'Oratoire du comte de int-Clément, un tableau qui fut admiré de tous les ofesseurs de son temps. Il mourut à Sarragosse en i59. *V.*

MICIER (Pierre), peintre d'histoire et fresquiste, né ns Sena, vint à Sarragosse au 16e. siècle, et peignit à esque avec assez de connaissance, de goût et d'adresse. fit de plus un superbe ouvrage dans les huit taeaux qui ornaient le grand autel de Saint-François de tte ville, et qui, du dessin le plus correct, avaient chacun ente palmes de hauteur. — Micier acquit un capital imense en Aragon, le répartit à la fin de ses jours en œuvres charité, et particulièrement dans les églises où il avait gné cette fortune. *V.*

MILLAN (Sébastien), peintre de portraits et de genre, à Séville, où il apprit sous Alphonse Escobar. Sa facilité

et le goût qu'il possédait, en firent un assez bon peintre de portraits. Ses ouvrages sont répandus dans les couvens et dans les maisons particulières de la province, où il laissa plusieurs tableaux de genre. Il mourut fort vieux dans Séville en 1731. *S.*

MINGOT (Théodose), peintre d'histoire et fresquiste, naquit en Catalogne en 1551, y reçut les élémens, et déjà bon artiste partit pour l'Italie, dont il suivit l'école. Palomino affirme que Becerra le fit revenir en Espagne pour peindre à l'Alcazar de Madrid. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fit avec Jérôme de Cabrera les fresques de l'appartement de la reine au Pardo, et de l'une des tours de ce palais. L'illustre amateur, M. Iriarte, possède un Christ à la Colonne, très-correct, d'une belle pâte, et d'une anatomie parfaite, signé *Teodosio.* Mingot mourut en 1590. *V.*

MIÑANA (le père Joseph), peintre d'histoire et religieux de l'ordre de la Sainte-Trinité, naquit à Valence le 15 octobre 1671, avec de grandes dispositions pour les sciences et les arts. Il fit des progrès inouïs à Naples, et orna son couvent de Morviedo de productions du plus grand mérite. Il continua l'histoire d'Espagne en latin du père Mariana, fit différentes dissertations sur les antiquités du royaume de Valence, et un poëme intitulé, *de Bello Rustico Valentino.* Miñana mourut à Valence le 27 juin 1730. *V.*

MIRANDA. On compte en Espagne cinq professeurs célèbres de ce nom au commencement du 18e. siècle. *Voyez* Garcia de Miranda (don Jean), Garcia de Miranda (don Nicolas), Rodriguez de Miranda (don Pierre), Rodriguez de Miranda (don François), Rodriguez de Miranda (don Nicolas).

MOHEDANO (Antoine), peintre d'histoire et grand squiste, l'un des meilleurs peintres de l'Andalousie, uit à Antequera en 1561. Dès que son père sut l'arée à Cordoue de Paul de Cespedes, qui venait de Rome, cédé d'une réputation immense comme peintre, sculur et architecte, il lui adressa son fils. Il avait décout dans ce jeune homme une inclination prononcée pour t de peindre, et pria Cespedes de le recevoir comme ve. Aussitôt que ce grand homme eut pris possession sa prébende, en 1577, il établit son école, et Molano fut le premier reçu. En peu de temps l'élève le très-grands progrès dans le dessin, et sut donner es profils une exactitude extraordinaire. — Pour acrir de la facilité et de la couleur, il se mit à peindre des ges, système adopté dans ce temps du savoir en Andasie, et à l'aide duquel on perdait la timidité du pin. Les beaux ouvrages de Jules et d'Alexandre, à Ubeda Grenade; ceux des Perolas, au Viso; ceux d'Arbasia, s Cordoue, firent préférer à Mohedano la fresque à la ture à l'huile, et lui donnèrent, dans ce genre, la minence sur tous les artistes de son temps. Avant de mencer, Mohedano méditait, il étudiait beaucoup, ait et dessinait d'après le naturel, sur des modèles et mannequins qu'il faisait lui-même, maxime qu'il avait e de son maître. Il parvint aussi à être très-heureux s ses compositions, à devenir très-savant dans l'art des rastes et des groupes, à donner un beau caractère s personnages, du grandiose à ses formes. Il possédait nême temps la partie philosophique de l'art, et prit goût particulier pour peindre les fruits et les ornes; il sut imiter très-bien les grotesques des loges de d'Udine, et laissa partout des preuves de son grand ite, particulièrement dans ses quatre tableaux pour

Saint-François de Séville, et dans les fresques qu'il fit pour le même couvent, aidé d'Alphonse Vasquez. Il peignit aussi avec les Perolas, dans la cathédrale de Cordoue. — Il se retira vers ses derniers jours à Lucena, et termina des tableaux pour le grand maître autel de la cathédrale de cette ville, où il mourut en 1625. — François Pacheco, qui le connut intimement, le respecte comme l'un des plus grands professeurs de l'Andalousie. Il paraît que Mohédano fut aussi chargé pour l'archevêché de Séville des tableaux que l'on a long-temps attribués à l'un des élèves de Louis de Vargas. Il ne peignit pas si bien à l'huile qu'à la fresque, fut très-instruit dans les humanités, et eut un goût particulier pour la poésie castillane. — Pierre Espinosa, son compatriote et son ami, fit connaître le talent de Mohedano, comme poëte, dans la Collection de Poésies espagnoles, qu'il publia dans Valladolid en 1605, sous le titre : *Flores de poetas ilustres de España*. Il y mit plusieurs beaux sonnets composés par Mohedano, à qui il en adressa lui-même un qui, dans le temps, eut de la vogue. *S*.

MOLINA (le frère Manuel de), peintre d'histoire et de portraits, naquit à Jaën en 1614. Jaloux de faire des progrès dans la peinture, dont il avait appris les principes dans cette ville, il fut à Rome, d'où il revint en Espagne après avoir acquis assez de talent dans la capitale des arts. Au fort d'une tempête qu'il éprouva en chemin, il promit de se faire religieux, et remplit son vœu en se faisant Franciscain dans le monastère de l'ordre, à Jaën, où il mourut en 1677. Les tableaux de ce couvent sont presque tous de Molina, qui peignait avec intelligence, sans arriver cependant au talent de Sébastien Martinez, qu'il s'était proposé de rivaliser. Il est vrai que ce dernier entendait moins la perspective que Molina, qui au sur-

ıs peignait encore le portrait en grand avec infiniment savoir. *S.*

MOLINA (Manuel de), peintre d'histoire et de porits, naquit à Madrid en 1628, apprit à dessiner sous ıgène Caxes, qui, venant à mourir, laissa Molina sans ıître à l'âge de 14 ans; mais pressé par le désir de bien re, prenant des uns, prenant des autres, copiant tou-ırs d'après les meilleurs artistes, Molina parvint à de-nir un assez bon peintre pour complaire à beaucoup de rticuliers de Madrid, où il s'était concilié l'estime gé-rale. Il travaillait vers l'année 1658. On ignore l'époque sa mort. *M.*

MONRÉAL (Antoine de), peintre en crédit à Madrid commencement du 17e. siècle, fit pour la Trinité de :te ville un Saint Jean de Mata soignant des malades, et ur d'autres couvens plusieurs autres tableaux. *M.*

MONTERO (Laurent), fresquiste, naquit en 1656 Séville, où il acquit infiniment de facilité dans l'art de ndre en détrempe les ornemens d'architecture, les its, les fleurs et les paysages. — Il vint à Madrid en 34, eut beaucoup d'occupation pour les décorations Retiro, tant il faisait bien ce genre. Les décors sont :dus; mais la chapelle Sainte-Marthe, dans l'église de int-Jérôme de Madrid, laisse sur sa voûte et sur ses ırailles des traces irrévocables du savoir de Montero. ne fut pas aussi heureux à l'huile, car la seule chose 'il ait bien faite en ce genre est le portrait de Phi-pe V pour le monastère du Paular. Elle est datée de 1701. Montero mourut à Madrid en 1710. *S.*

MONTERO DE ROXAS (Jean), peintre d'histoire, quit à Madrid en 1613, fut élève de Pierre de las evas, devint très-habile, se rendit à Rome, et mit à copier de préférence le Caravage. Bientôt il

revint en Espagne, et fit des ouvrages très-estimés. On range parmi ce nombre son Assomption pour le collége de Saint-Thomas, le Songe de Joseph pour les religieuses de don Juan de Alarcon, et le Passage de la mer Rouge pour la sacristie de la Merci. Montero mourut dans sa patrie en 1688. *M.*

MONTIEL (Joseph), peintre de portrait, l'un des artistes qui existaient en si grand nombre à Madrid, vers la fin du 17e. siècle. Il fit entre autres pour la paroisse de Saint-Martin, une Nativité qu'il signa. Montiel faisait très-bien le portrait, auquel il se consacra particulièrement. *M.*

MONTOYA (le frère Pierre de), peintre d'histoire, religieux de l'ordre de Saint-Augustin, eut une grande célébrité : il travaillait en 1590 dans son couvent de Séville, qu'il orna de ses productions. *S.*

MORA (Jérôme), peintre d'histoire, élève d'Alphonse Sanchez Coëllo. Ses talens le firent choisir au commencement du 17e. siècle, pour peindre la voûte de l'escalier qui conduit à l'appartement de la reine, dans le palais du Pardo. — L'illustre Vincent Joanes prépare une Cène pour le réfectoire du couvent de Saint-Dominique de Valence; mais il meurt vingt-ans après l'avoir tracée, sans l'avoir peinte. La communauté arrête qu'on priera Mora de venir finir ce tableau. Il y fut en effet, et remplit cette tâche à la satisfaction de tout le monde. — Avoir été jugé capable de terminer un tableau esquissé par Vincent Joanes, est l'éloge le plus flatteur que puisse ambitionner un artiste *. *M.*

MORALES (le frère François), peintre d'histoire,

* Voyez à cet égard comme Pierre Horphelin de Poultiers parle de Mora.

fresquiste, Chartreux du Paular, naquit dans l'une
; îles Tercères en 1660, et fut élève de Palomino;
nourut en 1720 dans ce monastère, en y laissant
sieurs ouvrages; savoir, une Notre-Dame, un Saint-
:rement entouré d'anges, de raisins et d'épis. On voit
lui quelques parties de murailles peintes à fresque.
rales laissa de même au monastère de Grenade plu-
ırs productions, dans lesquelles on retrouve assez de
.t et de couleur. *M.*

ɅORALES (Jacques de), peintre de portrait, fit
1645, et signa celui en pied d'un Saint Évêque,
ır la paroisse de Chueca, située à trois lieues de Tolède.
On a de lui plusieurs autres portraits, dans lesquels
distingue assez de couleur. *M.*

ɅORALES (Louis de) surnommé *el Divino* *,
uit à Badajos au commencement du 16e. siècle, vers
9. Il paraît qu'il apprit les élémens, soit à Valladolid,
à Tolède, où il y avait à cette époque de grands
fesseurs; mais ce ne put être (ainsi que le dit Pa-
ino) sous Pierre de Campaña, puisque cet illustre
tre ne parut en Espagne que vers 1548, et que l'on
ıve des tableaux de mérite signés *Morales*, 1546. —
:ommença dans Valladolid, ainsi qu'on le peut con-
urer par des figures jusques à mi-corps pour des
:oires, tels que la cathédrale de Séville en possède un.
'ut quelque temps à Tolède, et revint ensuite en
:amadure. — Philippe II, par anticipation, voulait
ɔn préparât les ornemens destinés au temple et au

Morales fut ainsi surnommé, soit parce qu'il ne peignit que des
s sacrés, soit pour le mérite de son pinceau; mais cette épithète ar-
ıire que chacun des deux motifs peut justifier, pour ce grand
te, convient à beaucoup d'autres peintres espagnols.

monastère qu'il faisait construire à l'Escurial. Morales qu'il connaissait depuis long-temps fut invité à se rendre près de S. M., qui désirait le charger de la composition de quelques tableaux. L'artiste qui aimait la représentation, et qui, dans ses talens, trouvait les moyens de la soutenir, se présente à la cour avec un faste extraordinaire. On empoisonne, auprès du souverain, ce goût de Morales pour la dépense; à l'instant on lui fait compter ses frais de route présumés, et en même-temps il reçoit l'ordre de retourner dans sa patrie. C'est alors cependant qu'il fit son superbe tableau de la Voie de Douleurs, que Philippe II fit mettre chez les Hiéronymites de Madrid. — De retour à Badajos, avec un profond ressentiment, Morales vit la fortune l'abandonner; il finit par avoir si peu d'occupations, qu'il tomba dans la misère la plus absolue. Sa vue s'affaiblit, et de plus il perdit la fermeté, si nécessaire au genre de peindre qu'il avait adopté. — C'est en cet état que, passant par Badajos l'an 1581, Philippe II, à son retour de Portugal dont il venait de prendre possession, le vit, et lui dit : Tu es bien vieux, Morales, oui, sire, et très-pauvre. A cette réponse S. M. lui assigna une pension de 300 ducats qu'il toucha pendant cinq ans, car il mourut à Badajos en 1586. — Le mérite de ce professeur, dont on peut voir un des tableaux les plus capitaux dans la riche collection de M. le baron de Masias, consiste dans l'exactitude du plus austère dessin, dans la connaissance profonde des nus, la dégradation des teintes, et dans l'art surtout de peindre les passions de l'âme. Il apportait une prolixité rare dans les barbes et les cheveux, qui à la loupe, sont d'un détail surprenant, et de loin n'en sont pas moins d'un effet admirable. — Les ouvrages de cet artiste célèbre sont justement considérés; et l'on doit espérer qu'une fois l'école espagnole mise au

ng qu'elle doit tenir à tous égards, les grands hommes
ıi la composent verront leurs productions sortir de l'état
abnégation dans lequel elles restent en France, en
andre et en Italie. — Morales, que l'on doit à juste titre
rnommer le Bellin espagnol, et qui sans doute à plus
énergie que le peintre vénitien, mettait à ses travaux un
mps infini. Cependant, malgré cette lenteur apparente,
n'en a pas moins laissé des tableaux dans toutes les
lises de Tolède, de Madrid, de Séville, de Valladolid,
Avila, de Burgos, de Miraflores, de Grenade, de la
guera de Fregenal, d'Arroyo del Puerco, de la Puebla,
la Calzada, d'Alcantara, de Badajos, dans plusieurs
artreuses, au palais du Pardo, et chez beaucoup
ımateurs. — Rarement il a peint des épisodes compliqués,
ce n'est la Voie de Douleurs, dont j'ai parlé, et le tableau
ıe l'on a vu quelque temps au Musée; il se bornait à
s sujets simples tels que des Christs, des Vierges de
ouleurs, etc., toujours sur bois, jamais sur toile. — Peu
peintres ont été plus copiés, plus imités que Morales.
est nombre d'amateurs irréfléchis qui, dès le moment
'ils voient des *Ecce homo* bien obtus, des Mères de
ouleurs bien décharnées, donnent ces misérables pro-
ctions au divin Morales, qui est le peintre du sen-
nent, de l'expression et du fini le plus parfait. — Notre
iste eut un fils et plusieurs élèves, qui cherchant à
niter n'ont jamais fait que les caricatures horribles dont
viens de parler. *M.*

MORAN (Barthélemi), l'un des concurrens et soutiens
l'académie de Séville en 1664. *S.*

MORAN (Jacques), peintre d'histoire, de genre et
paysages, travaillait à Madrid vers 1640. Le baron de
sa-Davalillo, amateur distingué, sous tous les rapports,
lans sa belle collection un Saint-Jérôme de la main de

ce professeur. On y admire le dessin, la science anatomique, une couleur brillante de toutes parts. Moran a introduit dans ce tableau un paysage enchanteur. Un autre amateur aussi célèbre, M. de Lameyra, possède de Moran une tête de Saint Jérôme que M. Lebrun crut un moment être de l'Albane. Un professeur très-savant a gravé un troisième Saint Jérôme à genoux et tout nu, d'après un tableau de notre artiste; mais comme il trouva que ce nom était trop inconnu dans les arts, il a mis à sa gravure le nom du Guerchin. — Moran inventa et dessina les Muses qui sont dans le bel ouvrage de Quevedo, édition de 1670. Il se distingua par les paysages qu'il composait des sites les plus pittoresques. *M.*

MORENO (Joseph), peintre de Vierges, naquit en 1642 à Burgos, et y apprit les principes. Il vint ensuite à Madrid, continua sous François de Solis, qu'il égala comme coloriste, mais qu'il surpassa comme dessinateur; sa timidité, jointe au peu de temps qu'il resta à la cour, l'empêcha de donner quelques ouvrages publics. De retour dans sa patrie il y mourut en 1664, à l'âge de 32 ans, ne laissant que des regrets : car il faisait concevoir de grandes espérances, ainsi qu'on en peut juger par ses belles Vierges, Conceptions, etc. *M.*

MOREY, fresquiste, peintre Majorquin, résidait à Palma, où il mourut au milieu du 18e. siècle. Son plus bel ouvrage est un tableau de cinquante-quatre palmes de largeur et de plus de hauteur, qu'il fit pour servir à l'église de Sainte-Eulalie, la Semaine-Sainte, et qu'on appelle *Velum Templi.* Il représente le Christ au Sépulchre, entouré d'Anges, et tous les signes de la passion. Morey fit encore plusieurs tableaux mystiques pour la paroisse de Saint-Michel de Palma. *V.*

MOTEZUMA (don Pierre de, comte de Tula), peintre

le genre, l'un des amateurs les plus versés qu'il y ait ɛu dans l'art de peindre à Madrid, et qui n'avait d'autre lésir que de se livrer à ce penchant. Il cultivait la peinture ıvec tant d'intelligence, que tous les professeurs de son emps le regardaient comme leur maître. Ses tableaux de ;enre sont on ne peut plus estimés. Il mourut vers 1670. *M.*

MOYA (Pierre de), peintre d'histoire, de genre et grand :oloriste, naquit à Grenade en 1610, fut élève à Séville le Jean del Castillo, et condisciple d'Alphonse Cano ainsi [ue d'Esteban Murillo. Son extraordinaire vivacité, t son goût pour les voyages, le portèrent à s'engager .ans une compagnie qui allait en Flandre : mais les hefs-d'œuvre qu'il vit dans les Pays-Bas, ranimèrent, u milieu de ses exercices, le goût que la nature lui vait départi. Il consacra dès-lors tous ses loisirs à copier out ce qu'il voyait de mieux dans les temples. Les excelens principes qu'il avait eus, lui firent faire des prorès rapides. — A la vue de quelques tableaux de Wandyck, l resta tellement surpris de la couleur, qu'il ne voulut lus copier que ce maître. — Moya prit tant de goût pour e genre, qu'au moment même où il sut que Wandyck tait à Londres, il laissa la compagnie, et fut à la reherche de l'illustre Flamand. — Wandyck reçut notre Espagnol avec plaisir, et l'admit à l'instant comme lève. Mais Moya ne profita pas long-temps des bonnes .ispositions de son maître pour lui, car il eut le malheur .e le perdre au bout de six mois en 1641. — Poursuivi par es chagrins les plus vifs, Moya ne resta pas une miute à Londres, et s'embarqua pour Séville la même nnée. — Tous les professeurs, qui le connaissaient déjà, estèrent surpris à l'examen de son faire, qui paraissait t était en même temps tout nouveau, puisque personne ıe connaissait la manière de Wandyck. Mais celui

qui fut le plus étonné, ce fut Murillo : à l'instant même qu'il vit la facture de son condisciple, il conçut un violent désir de voyager en Italie, et dans les Pays-Bas. On sait, comme je l'ai dit à son article, que le défaut de moyens l'empêcha d'outre-passer Madrid, d'où il revint le meilleur naturaliste qu'ait jamais eu l'Espagne, tant il avait été stimulé à l'aspect des ouvrages de Moya. — De Séville, Moya retourna dans sa patrie, où il resta jusqu'en 1666, année de sa mort. — Les temples de Grenade, plusieurs particuliers d'Espagne et d'Angleterre possèdent les œuvres de cet illustre artiste, qui s'amusait à faire aussi de jolis tableaux de genre. *S.*

MUDO (Pierre), peintre de portraits. Don Silvestre Collar de Castro, secrétaire du conseil des Indes, conserve un portrait de grandeur naturelle du bienheureux Simon de Roxas, à genoux : ce tableau fort bien peint, largement drapé, offre un joli paysage, et porte au fond la signature suivante : *Pedro el mudo faciebat ætatis* 35. Il y avait aussi de ce maître, chez les Trinitaires de Madrid, quelques portraits qui n'étaient pas sans mérite, et qui ont été transportés au Rosaire. *M.*

MUÑOZ (N.), peintre d'histoire, fit à la fin du 17e. siècle, avec un nommé Camacho, les tableaux de la vie de Saint-Pierre de Nolasco, qui ornent le couvent de la Merci à Lorca : ils sont mieux peints que dessinés. Muños peignit encore, mais seul, une grande partie des tableaux de la vie de Saint-François, pour le couvent de l'Ordre à Carthagène. — Il fit entre autres un Baptême du même Saint, et l'Impression des stigmates, qu'il signa comme suit. *Muñoz en Lorca*, 1696. *V.*

MUÑOZ (Évariste), peintre d'histoire, naquit à Valence en 1671, étudia sous Conchillos; et quoiqu'il ait très-jeune montré un penchant déterminé pour la

peinture, ainsi qu'une invention très-féconde, il ne parvint jamais à être correct ni à donner à ses têtes de la noblesse. — Mais le feu de son imagination et sa facilité lui donnèrent une grande réputation dans sa patrie, où il se faisait en même temps distinguer par son goût pour la danse, l'escrime et l'art de la comédie. — Il fut à Mayorque en 1709 pour peindre la chapelle de la Communion du couvent de Saint-François de Palma, et laissa dans cette île plusieurs autres ouvrages qui sont estimés. — Il épousa une dame dont le premier mari passait pour être mort prisonnier dans Argel; mais le captif, qui n'était nullement décédé, annonça qu'il revenait prendre possession de sa femme. Muñoz la laissa, et se retirant par Ibiza, eut l'occasion de se trouver avec ce véritable mari, dont il ne se fit pas connaître*. — Muñoz se piquait cependant d'être spadassin. A son retour de Mayorque, et avant son second mariage, il se complaisait dans l'état militaire, parce que ses chefs le laissaient exercer et cultiver ses penchans pour la peinture; mais à sa troisième liaison, qu'aucun mari légitime ne vint troubler, il resta dans Valence; et y enseigna publiquement le dessin dans sa maison jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1737. Muñoz a laissé de ses ouvrages dans la plus grande partie des églises de Valence. *V.*

MUÑOZ (don Jérôme), peintre de portraits. Pacheco et Palomino célèbrent les talens en peinture de ce chevalier de Saint-Jacques, qui travaillait avec intelligence

---

* Il paraît qu'il eut un second événement de cette nature : car, s'étant marié en secondes noces avec une femme qui se disait veuve d'un soldat, nommé Callot, supposé mort à Messine, le mort, peu de temps après le mariage de Muñoz, reparut sain et sauf. On ne sait comment il sortit de cette seconde affaire.

et succès à Madrid, vers 1630. On a de lui un grand nombre de portraits. *M.*

MUÑOZ (Sébastien), peintre d'histoire et fresquiste, naquit en 1654 à Naval Carnero, et fut l'un des élèves les plus avancés de Claude Coëllo. Il se distinguait particulièrement dans la détrempe, dont il avait acquis un grand usage par suite de tout ce qui se fit dans les rues de Madrid à l'occasion du mariage de Louise d'Orléans avec Charles II. — Le produit de ces ouvrages le mit à même d'entreprendre le voyage de Rome, où il eut le bonheur d'être admis à l'école de Charles Maratte. Dans ses loisirs il étudiait l'antique, les grands professeurs, et ne perdait jamais un jour d'académie. Malheureusement, à cette époque, le bon goût n'existait déjà plus à Rome. Les progrès de Muños furent donc proportionnés aux maximes du temps. Chacun sait que l'on préférait la fraîcheur du coloris et le fracas de la composition, à l'exactitude du dessin, au grandiose et à la noblesse des caractères. — Muños revint en Espagne en 1684, par Sarragosse, où il retrouva son maître Coëllo, qui faisait les fresques du collége de la Manteria. L'élève aida le maître, et finit, à la satisfaction de Coëllo, la chapelle de Saint-Thomas de Villeneuve. Ils revinrent ensemble à Madrid, et furent reçus, pour ainsi dire, en triomphe par leurs amis, et tous les professeurs. La nouveauté procura de suite à Muñoz un nombre d'ouvrages qui le mirent en crédit. Il peignit au Palais le cabinet de la reine, et y représenta l'épisode d'Angélique et Médor, avec des ornemens d'architecture. Il suivit le style d'alors, qui contribua si éminemment à la décadence du vrai bon goût. Il fut ensuite occupé dans la galerie des Cerfs, et tombant gravement malade, reçut, dans le cours de sa maladie, nombre de faveurs de la famille royale. A peine conva-

escent, il fit le portrait de la reine et de plusieurs grands
personnages, à la satisfaction de chacun, tant il possédait ce genre; et, pour récompense, fut nommé peintre du
roi en 1688. Il fit alors son beau tableau de Psyché et Cupidon, ainsi que les huit épisodes de la Vie de Saint Éloi,
qui donnèrent tant de lustre à la paroisse du Sauveur de
Madrid, et qui furent placés avec une pompe magnifique
ordonnée par tous les orfévres de la ville. Mais le tableau
qui lui fit le plus d'honneur est son Martyre de Saint Sébastien, que l'on mit dans la sacristie des Carmes-Déchaussés, d'où je l'ai fait porter au Rosaire *. — Muñoz,
chargé par les Carmes-Chaussés de représenter dans un
tableau les Funérailles de la reine, qui venait de mourir
en 1689, fit une superbe composition; mais les religieux
ne voulurent pas la recevoir, sous le prétexte que la
reine n'était pas ressemblante. Il était assez difficile en
effet que la ressemblance fût exacte, puisqu'elle est vue
en raccourci. Muños, ne voulant pas avoir perdu son temps,
forma dans les airs un groupe d'Anges qui, portant le
portrait frappant de la reine vivante, mit les religieux
dans la nécessité de prendre, par politique, le tableau
et de le payer. — Muñoz continua, pour Marie-Anne de
Neubourg, seconde femme du roi, les fresques tracées par
Coëllo. Il n'avait encore que 36 ans, et était parvenu à
obtenir l'estime particulière du souverain (ce qui entraîne
ordinairement celle de la cour et la considération de
tous les professeurs), quand il perdit la vie par un événement des plus fâcheux. Chargé de retoucher, dans
l'église d'Atocha, la belle voûte peinte par Herrera le
jeune, il tomba du haut de l'échafaudage, le lundi saint

* C'est le même tableau que les événemens transportèrent au Musée
dans nos momens de trouble.

de l'année 1690, et mourut sur la place, universellement regretté. — Ses funérailles furent magnifiques; le roi fit donner à sa veuve 25 doublons d'or pour son deuil, et lui accorda une forte pension. — Son condisciple, François Ignace Ruiz de la Iglesia, finit le tableau du Martyre de Saint André, que Muñoz avait laissé tracé pour l'église de Casarubios. Tarragone, Madrid et des particuliers possèdent les œuvres de Muñoz. *M.*

MURES (Alphonse), peintre d'histoire, communément appelé le Vieux, pour le distinguer de ses fils, qui peignirent aussi, naquit à la fin du 17e. siècle, et mourut vers 1761 à Badajoz. On ignore son maître, mais on sait que ses ouvrages, et la protection de l'évêque de cette ville, qui les lui procura, le mirent en nom. — Il est de plus certain qu'il était doué d'une imagination féconde, qu'il était bon dessinateur, donnait à ses têtes un charme infini, qu'il composait avec feu, et possédait l'entente du clair-obscur. Toutes ces qualités se trouvent dans les beaux tableaux des cloîtres de Saint-Augustin et de Saint-François, ainsi que dans tout le couvent des Carmélites de Badajoz. Il fit aussi, pour les Observans de cette ville, un Saint-François-de-Paule très-célèbre dans les arts espagnols. *S.*

N.

NARDUK (le frère Jean). *Voyez* MISERIA (le frère Jean de la).

NAVA (Louis de), amateur. L'académie de Saint-Fernand eut dès son principe des sujets distingués qui, en lui faisant hommage de leurs productions, manifestèrent leur goût pour les arts. — Don Louis, chevalier de Saint-Jacques et lieutenant des gardes, se présenta au premier concours qui eut lieu en 1753 pour la dis-

tribution des prix. — L'académie, en récompense de son mérite, le nomma en même temps membre de l'académie et membre honoraire. — Nava fut le premier qui, dans cet établissement, reçut ce double honneur. *M.*

NAVARRO (don Augustin), peintre d'histoire, de genre et grand coloriste, naquit à Murcie en 1754. Pressé par son penchant, il vint à Madrid étudier sous Alexandre Gonzales Velasquez. La direction d'un tel maître en fit bientôt un excellent disciple. Il concourait sans manquer un seul jour aux études de l'académie, gagnait chaque mois la somme que l'on accordait à titre d'aide pour les élèves les plus studieux. Son maître étant mort en 1772, Navarro suivit ces cours avec Antoine Gonzales Velasquez, frère d'Alexandre. Il commença dès cette même année à se présenter au concours avec tant de bonheur, qu'en 1778 il obtint le premier prix de la première classe et la pension pour aller à Rome. — Navarro passa six années dans cette ville, et ne manqua jamais d'envoyer à l'académie des marques réitérées de son avancement, ainsi que le prouvent diverses copies qu'il fit de Raphaël, une Samaritaine de sa composition, plusieurs Dessins, et surtout des Perspectives, dans lesquelles il se distingua tellement, que, de retour à Madrid en 1785, l'académie l'admit d'abord comme membre, et bientôt ensuite le nomma directeur de la classe de perspective. Il en remplit les fonctions jusqu'en juillet 1787, qu'il mourut dans la vigueur de l'âge. On a des ouvrages publics de cet artiste distingué, à Almazarron, à Madrid, à Tolède. Beaucoup de ses perspectives sont chez les amateurs. Navarro se distinguait particulièrement par la couleur. *M.*

NAVARRO (Philippe), peintre d'histoire, né à Valence, à ce que l'on croit, parce qu'il résida et travailla dans cette ville au commencement du 18e. siècle. Les

tableaux que l'on voit à Sainte-Rite, Saint-Antoine et Notre-Dame-du-Secours, sont de sa main, ainsi que ceux de divers maîtres autels, dans l'église de Saint-Jean-du-Marché de la même ville. Navarro suivit le goût et le style de son école. *V.*

NAVARRO (don Joseph). *Voyez* VICTORIA (don Jean-Joseph Navarro, marquis de la).

NAVARRO (Jean-Simon), peintre d'histoire et de fleurs, vivait à Madrid au milieu du 17e. siècle, et quoique Diaz del Valle ni Palomino ne fassent pas mention de lui, il ne serait pas juste d'abandonner l'occasion d'en parler. L'illustrissime seigneur don Raymond Posada de Soto, conserve de cet artiste un tableau signé en 1654. Il représente, de la grandeur du naturel, la Vierge travaillant dans l'atelier de Saint Joseph, qui scie un madrier, pendant que l'Enfant-Jésus forme une croix au milieu de groupes d'Anges. Cette composition, il est vrai, n'est pas très-correcte, en dessin ni en harmonie, mais on y trouve de la couleur, et l'on distingue particulièrement des fleurs qui classent Navarro parmi les bons artistes en ce genre. Le couvent des Carmes-Chaussés de Madrid possédait aussi de cet artiste une Nativité et une Épiphanie qui étaient avant dans le couvent du même ordre à Valdemoro. *M.*

NAVARRO (Louis-Antoine), peintre d'histoire et fresquiste, établi dans Séville, figure parmi les professeurs qui soutinrent l'académie en 1660, et en suivit les concours jusqu'en 1673. Pour se délasser il se chargeait, ainsi que l'ont fait plusieurs autres artistes, de peindre des étendards pour la marine royale, qui en Espagne a toujours mis un luxe particulier dans les flammes de ses navires. Il a laissé d'assez belles fresques. *S.*

NEAPOLI (François), peintre d'histoire, semble avoir été l'élève de Léonard de Vinci, car il vécut de son

mps, et suivit la manière de cet illustre coryphée des ts. Il faut au surplus qu'il ait été en Italie, car il ıquit à Madrid, et l'on ignore qui fut son maître. Neapoli ›ignit avec Paul Aregio les portes du grand maître autel : l'église de Valence; c'est en 1506 que ces deux artistes rminèrent cet ouvrage, dans lequel on retrouve tout style de leurs maîtres supposés. On leur donna 3000 duts d'or. *Voyez* Aregio Paul. *I.*

NEGRON (Lucien Charles de), peintre de genre, et ın de ceux qui établirent en 1660 l'académie de Séville, ›nt il fut l'élève, le protecteur et en même temps le argé d'affaires. On a de lui plusieurs jolis tableaux de nre. *S.*

NIÑO DE GUEVARA (don Jean), peintre d'histoire de portraits. C'est à l'évêque de Malaga, don Antoine ›nriquez, que les arts sont redevables des talens de ño de Guevara, qui naquit à Madrid le 8 février 1632. Le seigneur Henriquez étant nommé vice-roi et capitaine ıéral du royaume d'Arragon, vint à Madrid, où il reçut ır capitaine de ses gardes don Louis Niño de Gue-›a, père de notre artiste, et mena toute la famille dans vice-royauté, en se chargeant de l'éducation du jeune mme. — Mais le seigneur Henriquez, retournant bientôt Ialaga, y conduisit encore toute la famille de Guevara. C'est là qu'au milieu des études de la philosophie, n Niño prouva son goût inné pour la peinture; il ›iait avec un soin extrême toutes les estampes qu'il uvait, et se livrait avec tant d'ardeur à ce genre d'é-.e, que l'évêque le confia aux soins du capitaine Manri-:, peintre en crédit à Malaga, et qui avait été l'un meilleurs élèves de Rubens en Flandre, pays natal Manrique. — Les progrès de Jean furent rapides, et ›uvent combien étaient extraordinaires les talens dont

la nature l'avait doué. — Mais l'évêque Henriquez, nommé de nouveau vice-roi et capitaine général de toute la couronne d'Arragon en 1645, conduisit encore le jeune peintre à Madrid, et le confia entièrement au marquis de Montebello, amateur assez distingué pour tenir un rang élevé parmi les artistes, comme on peut le voir à son article. — Le marquis donna quelques leçons à Guevara, et, pour qu'il pût faire de nouveaux progrès, le fit entrer à l'académie d'Alphonse Cano, qui sut de l'élève faire un peintre justement célèbre. — Guevara, perdant l'évêque son généreux et constant protecteur, se rendit à Malaga pour se charger du soin de sa famille, et commença dès-lors à peindre de lui-même avec assez de succès. En 1652, Guevara apprend que son maître Cano vient d'obtenir une prébende à Grenade, et vole lui rendre visite; le maître, satisfait de la gratitude de son élève, vient lui-même le voir à Malaga, et sur-le-champ trace des tableaux dont Guevara venait d'être chargé pour les Augustins de Grenade. Cano prépare encore plusieurs grands ouvrages à son digne élève. — En 1676, Guevara fut à Cordoue, peindre les tableaux qui occupaient les galeries du couvent de Saint-Augustin, et qui ont été recueillis au palais de cette ville. Il revint à Malaga, où il fut employé pour tous les temples et par tous les particuliers qui voulaient leurs portraits, qu'il faisait avec un goût admirable, en suivant le style de Rubens et de Wandyck. — Guevara mourut le 8 décembre 1698 avec la réputation d'un très-bon peintre, quoique d'un faire un peu timide; il était aussi fort instruit. Les trois années qu'il fut à Madrid, sous la direction de Cano, servirent à en faire un grand dessinateur; et cependant, quoiqu'il prît assez la fraîcheur et les teintes de ce grand artiste, il revint toujours au style de

son premier maître. Il se complaisait aussi tellement à suivre la manière de Rubens, que beaucoup de tableaux de Guevara ont passé pour avoir été faits dans l'atelier du célèbre Flamand. Il savait tirer de Rubens et de Cano un heureux mélange, qui donne à ses compositions un caractère des plus aimables. — Les productions de notre artiste étaient au surplus très-savantes, et portaient le cachet de son instruction. Tous les temples de Malaga, quelques-uns de Grenade, de Cordoue, de Séville, de Madrid, et beaucoup de particuliers possèdent des tableaux de Guevara. *M.* et *S.* *.

NORIEGA (Pierre), peintre de portraits, vivait en 1658 à Madrid avec une assez bonne réputation. M. le comte de los Acevedos possède de ce peintre un bon tableau, qu'il signa, et qui représente à mi-corps un Saint Jacques d'Alcala. Il se dédiait au portrait. *M.*

NUÑEZ (Jean), peintre d'histoire, élève de Jean Sanchez de Castro à Séville. — Il y a près de vingt ans qu'on ôta d'une chapelle de la grande sacristie de la cathédrale quelques tableaux signés de Nuñez. Ils représentaient un Saint Jean-Baptiste, un Saint Michel et un Saint Gabriel, à qui il avait donné des ailes de paon. Quoique les contours fussent secs ainsi que la couleur, on remarquait

---

* On voit dans l'église de Saint-Albert à Séville un grand nombre de tableaux de Guevara. J'y conduisis mon ami Lebrun; on ne peut se figurer le courroux dans lequel il entra, lorsque je lui prouvai qu'une Sainte-Famille qu'il avait signalée à la première vue comme de Rubens, était un véritable Guevara. Lebrun, convaincu, voulut avoir un tableau de ce maître, et fut assez heureux pour en trouver un de ses plus fins, dans lequel il offre la douceur de Cano, des réminiscences de Rubens, et dont le sujet, plein d'attrait, représente la guerre remplacée par les douceurs de la paix et de l'étude. J'ai eu le bonheur de racheter ce tableau qui fut vendu à la mort de ce grand connaisseur.

dans les draperies d'assez beaux détails. Ces tableaux ornaient un maître autel que Nufro Sanchez avait sculpté en 1480. — On voit à la trésorerie de la même cathédrale une Vierge tenant le Christ mort dans ses bras. Elle est accompagnée de Saint Michel et de Saint Vincent martyr; au premier plan plusieurs personnages à genoux adorent la Vierge. On ne saurait trop se figurer le brillant et la conservation de ce tableau, qui semble sortir des mains de son auteur. Il a répandu dans ce bel ouvrage tous les accessoires en broderie, dont les artistes de ce temps ornaient leurs productions. Quoique le dessin et les proportions du corps du Seigneur soient gothiques, les belles draperies et les détails inouïs de toute la composition font de ce tableau, pour l'Espagne, un chef-d'œuvre dans le genre qu'Albert Durer répandit en Allemagne. *S.*

NUÑEZ (Pierre), peintre d'histoire et de portraits, naquit à Madrid au commencement du 17e. siècle, et, après y avoir commencé ses études avec Jean de Soto, fut à Rome, d'où il revint bon artiste. C'est à ce titre qu'on le chargea d'une partie des portraits des rois d'Espagne que l'on fit dans le temps pour le salon de comédie au palais de Madrid. Ces portraits affermirent la réputation de Nuñez. — Il peignit en 1625, pour le couvent de la Merci, une grande partie de tableaux qui lui donnèrent encore un grand relief. Nuñez mourut à Madrid en 1654. *M.*

NUÑEZ DE SEPULVEDA (Mathieu), grand fresquiste. Philippe IV le nomma en 1640 son peintre, et, de plus, doreur et directeur des peintures destinées à orner les vaisseaux formant les escadres de l'Océan, les galères d'Espagne, les galions des Indes et les escadres royales de la factorerie. — Nuñez reçut tous ces avantages en ré-

compense de son mérite dans la fresque; il jouissait de beaucoup de prérogatives, et entre autres du droit de peindre lui seul les flammes des navires. — Il exerçait son emploi à Cadix en 1641, et parvint à composer avec assez de couleur des Saint Jacques et des Conceptions. Il dessinait bien, exécutait avec autant de liberté que d'intelligence, et suivait le mode employé depuis long-temps en Andalousie pour travailler sur la serge. Cette méthode donnait, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire, infiniment de légèreté à la main. *M.*

NUÑEZ DE VILLAVICENCIO, peintre d'histoire et de portraits, chevalier de Saint-Jean, naquit à Séville d'une illustre famille, en 1635. Il apprit à peindre par suite de son goût, et seulement comme objet d'amusement; mais ce fut d'abord sous Murillo son ami, et à l'école de ce grand homme. Villavicencio développa une telle facilité et des dispositions si prononcées, qu'au lieu de délassement la peinture fut son étude continuelle, comme s'il eût été destiné à devenir professeur. Son titre de chevalier l'obligeant à faire ses caravanes, à son arrivée à Naples il travailla sous la direction de Mathias Pretti le Calabrois, chevalier de Malte comme lui. Près de ce bon maître il fit de grands progrès, particulièrement dans la science du clair-obscur. — De retour en Espagne, il se remit sous la direction de Murillo, qui l'aimait tendrement. Ensemble ils concoururent à l'établissement de l'académie de Séville, dont Villavicencio suivit les cours en contribuant par ses présens à la décence et à la conservation de cette école. Enfin il eut tant de vénération et d'attachement pour Murillo, qu'il resta toujours auprès de lui, qui en retour accorda toute sa confiance et portait une prédilection particulière à son ami Villavicencio. — Le maître mourut dans les bras de l'élève. Villavicencio vint

alors à Madrid, et présenta à Charles II son joli tableau des Enfans jouant dans la rue; ils sont si naturels, que l'on peut les prendre pour être de Murillo, dont Villavicencio approcha la manière plus que personne. Il se complaisait particulièrement à peindre des Enfans *, et faisait aussi avec un talent particulier les portraits. — Villavicencio, après avoir servi, d'une manière distinguée, le roi et l'ordre dont il était chevalier, mourut en 1700. *S.*

O.

OBREGON (don Marc), peintre de genre, graveur, fils et élève de Pierre de Obregon, peintre, et frère du sculpteur Jacques de Obregon, fit peu d'ouvrages en peinture, et se livra presque entièrement à la gravure, comme on le verra à son article. On n'a de lui que quelques petits tableaux de genre. Il mourut à Madrid en 1720. *M.*

OBREGON (Pierre de), peintre d'histoire, de genre, et graveur, père de Marc ci-dessus, et l'un des meilleurs élèves de Vincent Carducho, naquit à Madrid vers 1597. Il se fit une étude d'imiter le dessin, et surtout le clair-obscur de son maître. Il fit beaucoup de tableaux de genre pour les particuliers, un Saint Jacques et une Sainte Anne pour la paroisse de Sainte-Croix de Madrid; mais son chef-d'œuvre est la belle Sainte-Trinité qu'il fit pour le salon de réception au couvent de la Merci de la capitale. Cet ouvrage classe, à juste titre, Obregon parmi les bons peintres espagnols. — Je rendrai compte, à son article

* M. Lebrun a acheté à Séville plusieurs tableaux de Villavicencio, représentant des enfans, selon le goût du maître. Il m'en est revenu quelques-uns.

Gravure, de ses œuvres en ce genre. Il mourut à Madrid en 1659. *M.*

OLIVES (le maître François), peintre d'histoire, très-accrédité à Tarragone. On possède fort peu de ses productions; mais son mérite le fit nommer appréciateur des ouvrages de toute la province. Son genre était les grands sujets d'histoire. Il servit de caution, en 1557, au sculpteur Perris Hostri pour l'entreprise que celui-ci avait arrêtée, avec le chapitre de la cathédrale de Tarragone, et fut chargé d'apprécier aussi la valeur de tout ce que fit Perris Austriach dans l'église de Saint-Pierre de la ville de Reus. *V.*

OÑA (Pierre), peintre d'histoire, gendre et élève d'Esteve Jordan, sculpteur de Philippe II, peignit et orna, en 1590, le grand maître autel de Sainte-Marie de Rioseco, qu'avait sculpté son beau-père. Oña fit d'autres ouvrages du moyen ordre. *M.*

OÑATE (Miguel), peintre de portraits, né à Séville en 1535; il étudia de très-bonne heure sous Antoine Moro d'Utrecht, qui se trouvait à Madrid en 1552. Oñate suivit ce grand artiste en Portugal, lorsqu'il y fut pour faire le portrait de la première femme de Philippe II, et revint avec lui à Madrid. C'est là qu'étudiant avec une aptitude rare et soutenue, il est parvenu à se rendre célèbre dans les portraits. On y retrouve en effet la manière exacte et prolixe de son maître. Oñate mourut à Madrid très-estimé en 1606, laissant à ses héritiers une fortune considérable : car jamais peintre n'a vu, sans doute, payer ses portraits plus cher. J'en ai acquis un à la vente de M. Lebrun. *S.*

ORIENT (Joseph), peintre de portraits et fresquiste, naquit à Villa-Réal, au royaume de Valence, vers le milieu

du 17ᵉ. siècle, et jouit d'une assez bonne réputation dans cette dernière ville.—Le portrait du révérend père Dominique Sarrio, qu'Orient a signé, est un de ses bons ouvrages. — Ce fut lui qui, en 1689, peignit les tableaux dont on orna le catafalque de la reine doña Marie-Louise de Bourbon. Orient a laissé un Saint Antoine, un Saint Lambert et un Saint Bruno qui lui ont toujours fait honneur. *V.*

OROZCO (Eugène), peintre d'histoire, établi dans Madrid à la fin du 17ᵉ. siècle. La chartreuse du Paular possédait douze tableaux représentant des passages de l'Écriture-Sainte, et quatorze sur les Apôtres et Martyrs, répandus dans tout le monastère. Ils sont en entier d'Orozco, et se font distinguer par la magie du clair-obscur; mais cet artiste manquait d'harmonie. *M.*

ORRENTE (Pierre), peintre d'histoire et de genre, naquit à Monte-Alegre dans le royaume de Murcie, la moitié du 16ᵉ. siècle déjà expirée. Palomino le fait élève du Bassan; mais Lazare Diaz del Valle, qui fut son ami, déclare formellement qu'Orrente ne fit qu'imiter Bassan, dont il venait beaucoup d'ouvrages en Espagne à cette époque. On doit présumer, par le faire d'Orrente, qu'il étudia quelques années de sa jeunesse à Tolède, sous le Greco. Il conste au moins par les archives de la cathédrale, que Jean-Baptiste Mayno ne pouvant peindre en 1611 un sujet de l'histoire de Saint-Ildefonse, pour le chapitre, qui le lui demandait, ce fut Orrente qui le fit. Ce tableau sut mériter à son auteur les éloges les plus flatteurs. On y admire en effet beaucoup de franchise, d'énergie et de facilité. — Orrente revint à Murcie, et y fut chargé de beaucoup d'ouvrages publics. Il fit entre autres huit célèbres sujets historiques de la Genèse, qu'il signa : + P. O. F., et qui font partie du majorat de la maison des vicomtes de Huertas. Orrente fut ensuite

à Valence, et s'y fit respecter des professeurs, par un Saint Sébastien qu'il peignit en 1616 pour la cathédrale, et qui est en effet une magnifique production. — Orrente fut à Valence maître de Paul Pontons et d'Esteve March, dit des Batailles; il le fut de Christophe Garcia Salmeron, à Cuenca, où il résida quelque temps, et d'où le disciple le suivit jusqu'à Madrid quand il y fut. — Les tableaux qu'Orrente fit pour le palais du Retiro le mirent tout-à-fait en vogue à la cour. — Aimant à voyager, il fut à Séville, y laissa beaucoup de grands ouvrages, et se lia avec Pacheco, qui faisait le plus grand cas de son talent. Orrente revint en Castille et mourut à Tolède en 1644. Sa manière offre beaucoup de nouveauté, et une invention remplie de caprices. Comme il cherchait et visait à l'effet, il terminait peu; mais jamais il ne s'écarta des règles du dessin. — Il entendait, employait toutes les ressources du clair-obscur, avait adopté la palette vénitienne, et peignait avec une grande vérité tous les genres d'animaux : aussi tous ses tableaux sont des fermes et des traits de l'histoire des patriarches de l'ancienne loi. — Il faut, pour compléter une collection espagnole, quelques tableaux d'Orrente. Je puis en faire voir plusieurs qui indiquent son faire. Tolède, Murcie, Murta, Portacœli, Valdecristo, Valence, Cuenca, Villarejo de Salvanes, Madrid, Badajoz, la Guardia, Cordoue, ont un grand nombre des productions de cet artiste, qui fait honneur à l'école espagnole. *V.*

ORTEGA (François de), fresquiste, natif d'Andujar, établi dans Madrid en 1725. Le conseil de Castille le choisit pour l'un des huit taxateurs de peintures antiques déjà cités. En 1731, Ortega peignit à fresque la voûte du chœur et une grande partie de l'église de la Merci de Madrid. On a de lui à l'huile une Naissance de Saint Pierre

de Nolasco, qui lui fit honneur; mais il sut mieux peindre à fresque, quoique les autres parties de la Merci, peintes par Colona, fissent infiniment de tort à celles peintes par Ortega. *M.*

ORTEGA (Pierre de), fresquiste, établi à Séville, travaillait en 1594 à la réparation du grand monument de cette ville. *S.*

OVAS, peintre. *Voyez* HOVASSE (Michel-Ange).

P.

PABLO (Pierre), peintre d'histoire, vivait en Catalogne au milieu du 16e. siècle, et jouissait d'un certain crédit. Il peignit avec Pierre Seraphin les portes de l'orgue de la cathédrale de Tarragone en 1563. L'intérieur représente la Nativité, la Résurrection. A l'extérieur on voit l'Annonciation. Tout l'ouvrage est composé de figures plus grandes que le naturel. Il peignit et dora seul, en 1566, la portion qu'avait ajoutée Perris Hostri au grand maître autel de cette même cathédrale, ainsi que les travaux que le même Hostri, de concert avec Jérôme Sancho, avaient terminés dans l'orgue du même temple. Pablo possédait une belle couleur et un dessin assez correct. *V.*

PACHECO (Christophe), peintre d'histoire, de portraits, et fresquiste. On doit penser que ce peintre avait beaucoup de mérite, puisque le duc d'Albe l'employa, vers 1562, à l'embellissement de ses palais, et que les seigneurs de ce temps voulaient absolument se faire peindre par lui. Ses tableaux pour les résidences des ducs d'Albe ont tous été consumés dans les incendies qui ont dévoré les châteaux de ce grand seigneur. Il ne reste de Pacheco que plusieurs portraits, qu'il faisait fort bien, mais qu'il accompagnait de tous les détails minutieux des vêtemens d'alors, en broderies, dentelles, etc. *M.*

PACHECO (François), peintre d'histoire, de portraits,
grand fresquiste. Si la prérogative d'avoir été beau-père
maître de don Jacques Velasquez de Silva le rend re-
nmandable dans l'histoire des artistes espagnols, la
ılité de peintre correct, de savant écrivain, et de grand
ète, l'élèvent au plus haut degré d'honneur. — Il pa-
t que malgré l'assertion de Palomino, qui le fait naître
1580, Pacheco naquit à Séville en 1571. Il était neveu
licencié François Pacheco, chanoine d'un grand mérite
d'une érudition profonde. Cet oncle était de plus un
cellent poëte latin. Le chapitre l'avait chargé de dis-
ser tous les sujets des bas-reliefs, statues et autres orne-
ns pour le grand saint sacrement d'argent que Jean
Arfé devait faire pour la cathédrale. Il y aurait beaucoup
lire sur le savant oncle; mais il ne fait pas partie de ce
vail. — Notre artiste François apprit l'art à Séville,
ıs Louis Fernandez, peintre de serges, autre artiste
e celui du même nom qui résidait à Madrid au com-
ncement du 17e. siècle. — Pacheco, sans sortir de
ville, suivit donc ses études avec application et succès;
dès son enfance, comme il le dit lui-même au folio 174
son ouvrage, il se livra sans relâche à la recherche
s savans qui ont traité de l'histoire et de la fable, en
son de l'analogie que ces deux sciences ont avec la pein-
re. — Il peignit à l'huile en 1594, sur du damas cra-
oisi, des étendards pour les flottes destinées à la nouvelle
pagne et à la Terre-ferme. Ces drapeaux avaient ou trente
cinquante barres, soit vingt-deux ou trente-cinq aunes
dimension, et représentaient ordinairement un Saint
cques à cheval, avec les armes du roi et d'autres orne-
ens. Il fit à la détrempe, en 1598, l'un des quatre côtés
ı catafalque immense que l'on éleva dans la cathédrale
Séville pour les funérailles de Philippe II. — Pacheco

fut le premier qui dans cette ville sut dorer et bien orner les statues ainsi que le fond de leurs niches. Il travailla particulièrement à celles qu'avait sculptées son ami Martinez Montañez, et fut encore le premier à surmonter de couleurs les bas-reliefs, et à leur ajouter des perspectives. Pacheco était déjà accrédité dans sa patrie en 1600, car il fut désigné pour peindre six grands tableaux de la Vie de Saint Raimond, pour le cloître du couvent de la Merci, et les fit en concours avec Alphonse Vazquez, peintre d'un mérite supérieur. En 1603, il orna en détrempe le cabinet de son grand ami le troisième duc d'Alcala, où il sut rendre plusieurs passages de Dédale et d'Icare avec un talent merveilleux. Sans les guinder, il avait donné à ses figures des attitudes difficiles, et on en voyait beaucoup en raccourci dans le vide. L'illustre Cespedes se trouvait à Séville à cette époque; il fut voir cet ouvrage, lui reconnut beaucoup de mérite, et déclara que le genre de détrempe usité par Pacheco était celui des anciens, et conforme à celui que lui-même Cespedes avait appris à Rome, sous le titre d'aquarelle. Pacheco s'était engagé à finir cet ouvrage pour 1000 ducats. L'ayant terminé, il fit au duc un très-beau sonnet. Jaloux de voir et d'étudier les ouvrages des grands peintres, il fut en 1611 à Madrid, à l'Escurial et à Tolède, où travaillait le Greco, se lia d'étroite amitié avec Vincent Carducho, et composa des vers très-élégans pour le portrait de son frère Barthélemi, mort en 1608. Il forma aussi des liaisons avec divers peintres célèbres de la cour, qui tous faisaient un cas particulier de son mérite. — De retour à Séville, Pacheco se livra plus sérieusement et plus philosophiquement à l'étude de son art. C'est alors qu'il s'occupa de suivre les principes et le système qu'il avait observés dans les œuvres des plus grands artistes. Il établit dans sa pro-

maison une école de méthode où concouraient beau-
p d'élèves distingués, tels qu'Alphonse Coëllo, Jacques
ısquez, etc. — C'est d'après ces principes solides qu'il
mit en 1618 un Saint Ignace de Loyola pour le collége
Sainte-Herménégilde, et que l'année suivante il finit
grand tableau du Jugement Universel, pour le couvent
religieuses de Sainte-Isabelle. Il donna de cet ouvrage
description fort raisonnée et savamment théologique,
s son Traité de la Peinture. C'est sur ce cadre célèbre
François de Medina mit l'inscription suivante :

> Futurum ad finem sæculorum judicium Franciscus Paciecus Romulensis depingebat sæculi à judicis natali XVII anno XI.

uis, le père Gaspard de Zamora, jésuite, fit une
lante apologie de cet ouvrage contre ceux qui se per-
ent de le critiquer. En 1618, l'Inquisition chargea
heco de veiller au decorum des peintures exposées
z les marchands. En 1620 il peignit sur un marbre de
nade, pour le collége de Sainte-Herménégilde, le Bap-
e de Notre Seigneur, et les Secours que lui apportèrent
Anges au désert. En 1623 il termina un Saint Jean-
tiste de la grandeur du naturel, pour la chartreuse
Sainte-Marie de las Cuevas, que j'ai transporté de
monastère à l'Alcazar de Séville. — Pacheco revint
e année à Madrid, accompagnant Velasquez de Silva,
venait d'être appelé à la cour par le comte duc d'Oli-
ez. Il fut témoin et participa aux honneurs que son
dre reçut du roi, qui le nomma son peintre. — Pa-
co resta deux ans à la cour, examinant et étudiant,
c encore plus d'attention que la première fois, tous
chefs-d'œuvre des palais et des maisons de plaisance
rois. Il fut chargé de plusieurs ouvrages pour des par-

ticuliers, et fit entre autres un tableau avec deux figures de grandeur naturelle, des fruits, des fleurs et beaucoup d'autres accessoires, que posséda long-temps son ami François de Rioja. Jean Gomez de Mora, grand architecte, chargea notre artiste d'étoffer une Notre-Dame pour la comtesse d'Olivarez. Eugène Caxes estima ce travail 500 ducats. — Au milieu de tant d'avantages et de considération, Pacheco n'aspirait qu'à la retraite. Il l'obtint enfin, au grand regret de Velasquez, qui désirait toujours être près de lui. On le reçut en pompe à Séville. Sa maison devint le sanctuaire des savans et des artistes les plus distingués. Ses liaisons intimes avec les Jésuites le servirent beaucoup pour son Traité de la peinture, particulièrement dans les sujets mystiques. Ainsi Pacheco en 1654 finit ses jours au sein de sa patrie et du bonheur. Il laissa une immense réputation, et pour les professeurs de l'art un grand chagrin. L'illustration que ses préceptes avaient donnée à la peinture, et l'énergie avec laquelle il avait surtout défendu les prérogatives des artistes, le firent encore universellement regretter. — Les peintures de Pacheco sont bien dessinées, offrent de la simplicité dans les attitudes ; on y remarque surtout combien il observait les règles de la composition, du decorum, de la lumière et de l'interposition. S'il eût été plus franc d'exécution, et d'un coloris plus suave, il aurait surpassé les meilleurs peintres d'Andalousie, qui s'occupaient plus de la beauté de la couleur que de l'exactitude du dessin. Personne ne fut plus studieux ni plus constant au travail que Pacheco. Pendant plus de quarante ans il suivit l'usage de préparer ses œuvres par deux ou trois dessins du sujet qu'il voulait peindre ; il copiait à part et à l'huile les têtes d'après le naturel, et dessinait sur des cartons toutes les autres parties de ses compositions. C'est ainsi qu'il prépara les six

bleaux du cloître de la Merci, le Jugement Universel pour Sainte-Élisabeth, le célèbre Saint Michel du collège de Saint-Albert, et plusieurs autres ouvrages très-recommandables. — Pacheco fit plus de cent cinquante portraits à l'huile de diverses grandeurs, la plus grande partie cependant en petit, suivant l'usage d'alors. Le plus distingué de tous fut celui de sa femme. Il en fit ensuite plus de deux cents au crayon noir et rouge, de personnages distingués dans tous les genres, particulièrement celui de Michel Cervantes, que chanta François Quevedo de Villegas dans de très-jolis vers. — Il peignit aussi en miniature, ainsi que le disent Antoine Mohedano et Alphonse Vasquez. Son Traité sur l'art de la peinture est un ouvrage élémentaire dans lequel il répandit toutes ses connaissances et son érudition; les professeurs d'Andalousie le considèrent comme indispensable pour l'instruction et l'avancement, et toute l'Espagne regarde toujours ce traité comme le meilleur en castillan. Au surplus, il est très-rare. — Pacheco ne s'arrêtait pas seulement au talent de peintre. Quand il s'agit de faire Sainte Thérèse, patronne d'Espagne, il écrivit un factum très-savant contre le mémoire de François Quevedo de Villegas, qui voulait à toute force que Saint Jacques fût le patron unique de son pays. Dans cette discussion mystique, Pacheco fit voir combien son instruction l'emportait sur celle des autres artistes de son temps. — Il fit aussi de très-jolis vers contre la mauvaise imitation de la nature dans l'art de peindre. Pacheco recueillit les poésies de son ami Ferdinand de Herrera, fit son portrait et le mit à la tête de l'ouvrage qu'il imprima en 1619. — Rodrigue Paro, dans son ouvrage intitulé, *Claros Varones en letras naturales de la ciudad de Sevilla* (Hommes illustres dans les lettres nés à Séville), cite avec éloge

notre Pacheco; enfin Lope de Vega Carpio chante de la manière la plus poétique le savoir de cet artiste, qui laissa des preuves incontestables de ses talens dans tous les temples de Séville, de Brenes, d'Alcala, de Guadayra, de Carmona, de las Cuevas, et chez un nombre infini de particuliers. *S.*

PALACIOS (François), peintre de portraits, naquit à Madrid en 1640. Ses parens obtinrent que Velasquez de Silva le reçût en qualité d'élève. Il développa de suite un grand talent pour les portraits, qu'il faisait très-ressemblans, avec beaucoup de franchise et de goût. Mais, ayant perdu son maître à l'âge de 20 ans, et lorsqu'il commençait à se livrer à l'histoire, Palacios resta entièrement abandonné, et mourut en 1676. On ne connaît d'ouvrage public de lui que le Saint Onofre qu'il fit pour le couvent des Femmes en Retraite, quoiqu'il ait aussi composé quelques tableaux pour des particuliers. *M.*

PALENCIA (Gaspard de), peintre d'histoire, résidait à Valladolid en 1509, d'où il fut à Astorga, avec Gaspard de Hoyos, peindre et dorer le maître autel de la cathédrale de cette ville. Il fut aussi chargé de taxer, avec Jean de Cerecedo, les œuvres qu'avait peintes dans l'église de l'Espinar, Alphonse Sanchez Coello, ce qui annonce toujours une connaissance de l'art. — Les tableaux de ce maître sont très-rares; il en est cependant quelques-uns signés de lui. *M.*

PALENCIA (Pierre-Honoré), fresquiste, peintre en réputation à Séville au milieu du 17e. siècle. Le chapitre de la cathédrale le chargea en 1649 de renouveler les colonnes, bases et chapitaux du beau monument de la Semaine Sainte. Il reçut pour ce travail 14700 réaux, soit 3500 livres, plus ou moins. — Palencia fut l'un des fondateurs de l'académie de Séville, et son premier

nsul en 1660, grade qui ne se donnait qu'à un peintre
ercé dans le dessin. Il paraît qu'il mourut à Séville
1661. On ne connaît que très-peu de ses ouvrages. *S.*

PALLOTA (Philippe), peintre de genre, et graveur,
idait à Madrid, vers 1703, en qualité d'ingénieur de
ilippe V et de fourrier cavalcadour de la reine. Il était
and dessinateur, mais il se distinguait essentiellement
ns la gravure, comme son article au Dictionnaire des
aveurs le prouvera. *M.*

PALOMINO DE VELASCO (don Aciscle Antoine),
intre d'histoire, de portraits et grand fresquiste, na-
it en 1653, à Bujalance, charmant paysage près d'Aldea
l Rio, sur la belle route de Cordoue, où ses parens le
nduisirent très-jeune pour son éducation. Il étudia la
ilosophie, la théologie et la jurisprudence; mais,
rté d'inclination à la peinture, il passait une partie
son temps à copier des estampes. — En 1672, le
intre Jean Valdes Leal, retournant de Séville à Cor-
ue, vit ce que faisait Palomino, et lui donna quelques
gles fondamentales, d'après lesquelles il sut se fixer
se livrer à la peinture, reconnaissant Valdes pour son
ique maître. Dès ce moment il se consacra à l'étude
ec plus de zèle et d'application, faisant chaque jour
s progrès rapides, mais sans abandonner l'étude des
tres, qui lui méritèrent de l'évêque Alarcon de Cobar-
bias, la faveur d'être ordonné. — En 1675, Jean Al-
o, né à Cordoue, y revenant de Madrid, donna
reillement de l'encouragement à Palomino. Il lui con-
lla de se rendre dans la capitale où il trouverait
yen de faire des progrès encore plus solides, en fré-
entant les grands maîtres qui ornaient alors la cour, et
ur lesquels Alfaro lui offrit des lettres de recommanda-
n. Mais Palomino continua ses études à Cordoue

jusqu'en 1678, qu'Alfaro, de retour encore dans cette dernière ville, put enfin le déterminer à se rendre à Madrid. Il lui donna l'autorisation de continuer des tableaux qu'il avait laissés sans les terminer, et que Palomino acheva en 1680, Alfaro l'ayant exigé par son testament. — Palomino se lia étroitement à Madrid avec Jean Carreño et avec Coëllo, qui, demeurant à l'Escurial, où il peignait son célèbre tableau de la Santa-Forma, venait d'arriver pour tracer l'ouvrage qu'on devait exécuter dans la galerie des Cerfs du Pardo. Ce grand artiste proposa au roi, qui l'accepta de suite, Palomino, comme très-capable d'exécuter cette composition. Les deux coryphées commencèrent à peindre quelques passages de la fable de Psyché et Cupidon : après quelques jours d'occupation, Coëllo retournant à l'Escurial, notre Palomino termina seul toute la galerie à la satisfaction du roi, de la cour et des connaisseurs. — Cette production lui mérita le titre de peintre du roi *ad honores* ; mais l'ouvrage considérable et magnifique qu'il fit sur la place de l'Hôtel-de-Ville, pour l'entrée solennelle de Marianne de Neubourg, lorsqu'en 1690 elle vint épouser Charles II, lui valut la confirmation de la place, et des honoraires. — Témoin de l'arrivée de Luc Jordan à la cour, il en ressentit plus vivement la perte de son ami Coëllo : mais il s'en consola lorsqu'il se vit chargé par le roi d'expliquer à Jordan les passages théologiques que l'Italien comprenait plus difficilement qu'il n'exécutait. Plein de délicatesse, Palomino donnait tant de clarté à ses notes, que Jordan les baisait, et disait : « Le texte ainsi rendu, tout est déjà peint. » — En 1693, Palomino prépara des grisailles, qu'un de ses élèves termina pour l'hôpital du Bon-Succès, et qui représentaient quelques gestes de Charles V, avec les portraits de Charles II et de la reine. — En 1696,

fit les portières de deux voitures que l'on voit au
Iusée des Armes. — En 1697, il fut à Valence, et peignit
fresque le presbytère de Saint-Jean-du-Marché, revint
Madrid en 1698, et y resta pendant 1699 et 1700. De re-
›ur à Valence, il peignit les voûtes de l'église du même
aint-Jean-du-Marché, ouvrage qui, par sa majesté, par
érudition qu'il développa dans les faits, et par la fran-
hise dont il les exécuta, lui donna une réputation
ussi vaste que méritée. Il peignit l'année suivante la
oûte de la chapelle de Notre-Dame-des-Délaissées, et
'aça dans l'église de Saint-Nicolas l'ouvrage que termina
›n disciple Denis Vidal. Il fit alors aussi son beau ta-
leau de la Confession de Saint-Pierre, et les fresques de la
ıthédrale.—Pendant ce long séjour à Valence, Palomino
unit avec les professeurs, particulièrement avec les
hanoines Victoria et Conchillos, qui l'accompagnèrent
ans les diverses tournées qu'il fit. — De Madrid il fut
Salamanque en 1705, pour y peindre à fresque la
oûte du cœur du couvent de Saint-Étienne. Au milieu
e beaucoup d'allégories, il représenta l'église triom-
hante et militante. De retour chez lui, sans abandonner
:s pinceaux, il s'occupa du premier volume de son
Iusée de peinture, qu'il publia en 1715.—En 1712 il
vait peint la coupole du sanctuaire de la Chartreuse de
renade, où dans une gloire formée de beaucoup d'an-
es et de bienheureux, Saint Bruno soutient le monde.
-Palomino fut très-accueilli par le célèbre sculpteur
u roi don Joseph de Mora, qui s'était retiré à Gre-
ade l'an 1713. — Il resta à Cordoue, et n'y peignit que
's cinq tableaux du grand autel de la cathédrale; car
termina dans Madrid, où on le pressait de reve-
ir, tous ceux dont il s'était chargé dans cette pre-
iière ville. — Il y composa aussi le catafalque élevé

pour les honneurs funèbres à rendre à la reine Marie-Louise de Savoie, morte le 14 février 1714. — Le premier volume de son Musée parut, comme nous l'avons dit, en 1715, et fut reçu avec plaisir de tous les professeurs et amateurs. Le temps qu'il lui fallut employer pour les peintres et statuaires espagnols qu'il voulait ajouter à son ouvrage, conduisit la publication du deuxième tome jusqu'en 1724. Pendant le temps qu'on en gravait les planches, il fut à la Chartreuse du Paular, pour y faire les fresques et arcs-boutans du sanctuaire. — Sa santé commençait à décliner dans ce monastère, car il se vit forcé de se faire aider par son fils, pour terminer l'ouvrage qu'il avait entrepris. Sa femme était morte le 3 d'avril 1725. Il se fit ordonner prêtre : ce dont il ne jouit pas long-temps, car il fut enterré le 13 avril 1726. On célébra ses funérailles avec une pompe correspondante à ses talens, son mérite, sa réputation, et à la volonté du souverain. — Ses tableaux, qui marchent sur la ligne de ce qu'il y avait de mieux en Espagne, peut-être en Europe, à cette époque, ont un dessin pur ; et quoique les caractères des figures soient un peu communs, l'ensemble n'offre pas moins un certain decorum : sa couleur est belle et harmonieuse : ses compositions, pleines d'érudition, démontrent son entente en perspective, en anatomie, et l'utilité qu'il avait tirée de ses études en mathématiques. — Ses larges fresques de Grenade, Valence, Salamanque, et du Paular, lui donnèrent un grand renom. Mais ce qui lui en donna plus encore, ce fut la publication de son Musée et de son Échelle d'optique, où il sut décrire tous les élémens de l'art de peindre, avec la méthode la plus claire, et donner en même temps les règles les plus simples pour la pratique, s'appuyant avec esprit de toutes les autorités des grands artistes.

— Les écrits de Palomino, imprimés la plupart en an-
;lais et en français, respirent l'amour des lettres, et
›rouvent un zèle infatigable pour l'inspirer. — Ses ou-
rages publics sont dans tous les temples de Madrid, de
Talavera, de Séville, de Cuenca, de Salamanque, de
Cordoue, de Siguenza, de Valence, dans les char-
reuses du Paular, de Sainte-Marie de las Cuevas, de
Grenade, et dans plusieurs palais, comme j'ai déjà eu
ccasion de le dire. *S.* et *M.*

PALOMINO DE VELASCO (doña Francisca),
eintre de portraits, vivait à Cordoue à la fin du 17e. siècle,
vec une grande réputation d'habileté et d'intelligence.
lle était sœur d'Antoine Palomino, et mourut à Cordoue,
ù elle a laissé plusieurs ouvrages dans des cabinets
'amateurs. Elle faisait très-bien le portrait. *S.*

PANCORBO (François), peintre d'histoire, résidait
u commencement du 18e. siècle à Jaën, où il apprit sa
rofession sous Valois qui avait été disciple de Sébastien
Iartinez. Pancorbo chercha toujours à imiter ce dernier,
›mme le prouvent les divers tableaux qu'il laissa dans
s temples de cette ville, de Baeza et d'Ubeda, où ils font
ısez d'honneur à leur auteur. *S.* et *V.*

PANTOJA DE LA CRUZ, peintre de portraits
: d'histoire, naquit à Madrid en 1551, et très-jeune
ınonça de grandes dispositions pour la peinture. En-
é dans l'école d'Alphonse Sanchez Coello, il y fit de
rapides progrès et d'une telle nature, que Philippe II
nomma son peintre, en lui conférant de plus le titre de
ılet de chambre. Palomino possédait les dessins ori-
naux des beaux sépulcres de Charles V et de Phi-
ppe II, que l'on vit ensuite à l'Escurial : on les attribue à
antoja. En effet, celui-ci reçut l'ordre de les copier à
huile, ainsi que les deux écussons d'armes de la mai-

son d'Autriche en grisaille, pour les faire servir aux funérailles du grand empereur *. — Peu de portraits de la famille royale, sous Philippe II, se firent par d'autres artistes que par Pantoja : aussi en existait-il un grand nombre à l'Escurial, au Retiro, à la tour de la Parada, sans compter ceux qui périrent dans l'incendie du Pardo. —Je ne dois pas passer sous silence l'un des beaux ouvrages qui ornaient le monastère de Sainte-Marie-de-Naxera, pour le portrait du célèbre conseiller Ruis Perez de Ribera, qu'il représente, pour la délicatesse extraordinaire du pinceau, et pour l'inscription savante qu'il est inutile de rapporter ici, quoiqu'elle soit composée et signée par Pantoja. — A la mort de Philippe II, notre artiste continua à jouir de la même considération et des mêmes honneurs sous Philippe III, qui l'employait particulièrement aux portraits. S. M. lui ordonna de la peindre à cheval. Ce fut ce beau tableau que l'on envoya à Florence, pour que, d'après lui, le célèbre sculpteur Boulogne, composât et jettât en bronze la statue équestre des jardins de la maison del Campo. Après avoir passé une vie des plus laborieuses, Pantoja mourut à Madrid en 1610, à 59 ans, laissant beaucoup de bons ouvrages. — La plupart des peintres espagnols conservaient encore de son temps une timidité de pinceau diamétralement opposée au

* L'Espagne a eu son Zeuxis dans la personne de Pantoja. « Le savant Velez de Arciniega, dans son Traité des animaux utiles à la médecine, raconte que Christophe Custodio, ayant chassé près le Pardo un superbe aigle barbu, il l'apporta en vie à la cour. Il ajoute que le roi donna l'ordre à Pantoja de le peindre; que celui-ci le fit avec tant d'art et de vérité, que l'aigle lui-même, trompé, sauta contre son portrait pour se battre avec lui, selon la coutume de ces animaux. L'aigle mit tant d'impétuosité à son attaque, que sans qu'on pût s'opposer à ses efforts, il mit en pièces le tableau. »

:aractère national : ils la remplacèrent par une hardiesse les plus préjudiciables à l'art.— Pantoja, qui avait imité ;on maître dans la correction du dessin, surpassa tous les ırtistes de son pays, par sa manière de terminer et l'arrêter. Il rendait les objets les plus minutieux avec une :larté rare dans le coloris, et une vérité des plus exactes sans ourdeur, défaut dans lequel tombent les peintres qui uivent la même route. Il donnait de la noblesse à ses igures en même temps que des attitudes simples, et son eil était des plus perspicaces. Toutes ces qualités ont endu ses tableaux d'un mérite transcendant et d'un prix rès-élevé : il en est un surtout qui joint à un grand mérite 'intérêt historique de représenter la famille de Philippe II. C'est une Adoration des Pasteurs, tableau raiment capital : ni Lucas Kranach ni le Bronzino, dont Pantoja, dans ses figures et ses vêtemens, suit le style espectif, n'ont jamais su mieux faire. — Antoine Mora l'Utrecht rappelle encore absolument la manière de Pantoja, dont les ouvrages sont répandus dans Tolède, Escurial, Madrid, Valladolid, Medina del Campo, Naxera, Ségovie, Séville, Madrigal, dans beaucoup d'autres ndroits, et chez nombre d'amateurs. — On doit aussi istiguer les deux magnifiques portraits qu'il fit de Philippe III et de sa femme. Il les a datés de 1606. On les onserve dans le palais des ducs d'Uceda à Montalvan. *M*.

PAREDES (Jean de), peintre, l'un des soutiens et oncurrens à l'académie de Séville depuis 1667 jusu'en 1672. *S*.

PAREDES (Jean de), peintre d'histoire, né dans Valence, et disciple de Michel Menendez à Madrid, où apprit à devenir assez bon dessinateur, bon coloiste et très-fort surtout dans la perspective. — Il revint lors à Valence, et continua ses études sous Évariste

Muñoz. — Paredes mourut dans cette ville le 23 avril 1738. Les deux tableaux de la chapelle de Notre-Dame chez les Trinitaires hors les murs de Valence, et un autre au collége des Augustins de cette ville, sont signés de lui. *M.* et *V.*

PAREJA (Jean de), esclave de Velasquez, peintre de portraits et de genre, naquit à Séville en 1606 de parens esclaves, dont il y avait alors un grand nombre dans cette ville. On ignore si Velasquez l'acheta, ou en hérita; mais il est sûr que Pareja le servait en cette qualité quand ce grand artiste fut appelé à Madrid en 1628. — Pareja préparait ses couleurs, ses toiles et entretenait on ne peut mieux ses pinceaux et sa palette. Comme il avait infiniment d'intelligence et qu'il avait été élevé parmi les peintres, il était tellement amateur, qu'en secret, à l'insu de tout le monde, et aux heures où il n'était utile en rien à son maître, il dessinait et copiait tout ce que faisait Velasquez. Cette manière produisit d'excellens effets pour lui; mais la crainte et le peu de confiance ne lui permettaient de montrer à qui que ce soit son travail. Pareja fut avec son maître en Italie dans les deux voyages que Velasquez eut ordre de faire de Philippe IV. Il eut alors plus de temps pour observer et étudier les grands maîtres. Velasquez, avant de commencer à peindre le pape Innocent X, voulut, à titre d'étude, faire la tête de son serviteur, et l'ayant terminée il chargea Pareja de la porter lui-même à ses amis. Ceux-ci furent tellement surpris de la ressemblance et du mérite du tableau, qu'ils le placèrent dans la rotonde le jour de Saint-Joseph, avec divers ouvrages de professeurs qui n'étaient pas sans mérite. Mais le portrait de Pareja était tellement vivant, qu'il fit recevoir de suite son auteur à l'académie de Rome. — Velasquez, toujours accompagné de Pareja, fut

de retour à Madrid en 1651. Ce dernier eut alors l'idée de découvrir son savoir en peinture. Il s'y prépara d'une manière qui prouva et son talent et son esprit : il fit un petit tableau avec plus de soin qu'à son ordinaire, et le mit dans l'atelier de son maître, la peinture contre la muraille, prévoyant tout ce qui devait arriver. — Le roi, selon sa coutume, allant voir travailler Velasquez, demanda qu'on retournât le tableau ainsi qu'il le demandait toujours. Pareja obéit. Le roi veut connaître l'auteur : il le voit à ses pieds, implorant sa royale protection, et confessant que, dirigé par son amour pour la peinture, il s'était livré à cette étude, mais en secret par crainte de déplaire à son maître. — Philippe IV, pénétré de son humilité, de son application, et du mérite de l'ouvrage, que S. M. était fort en état de juger, puisqu'elle peignait fort bien elle-même, adressa la parole à Velasquez, et lui dit. « Vous n'avez rien à dire, celui qui a tant de mérite ne peut être esclave. » Pareja, qui était resté à genoux, baisa la main du roi ; et Velasquez, toujours grand, lui donna la liberté, le déclarant pour son élève, et le priant de le suivre comme tel en son atelier. Sensible à une telle faveur, Pareja non-seulement servit son maître constamment, mais, après l'avoir perdu, se mit aux ordres de doña Velasquez, qu'avait épousée le grand paysagiste Martinez del Mazo. Il resta près d'elle jusqu'en 1670, que la mort l'enleva lui-même. Pareja conserva la réputation d'un bon peintre. En effet, il imitait d'une manière admirable les teintes de son maître, et souvent on s'est arrêté sur quelques-uns de ses portraits, les croyant de Velasquez. — Cet artiste a fait peu d'ouvrages publics ; le petit nombre connu est la Vocation de Saint-Mathieu, qui est au palais d'Aranjuez, quelques-

uns à Tolède et d'autres aux Recollets de Madrid; mais il a fait une certaine quantité de tableaux de genre. *S.* et *M.*

PARET D'ALCAZAR (Louis), peintre de genre, naquit à Madrid en 1747, et eut pour maître don Antoine Gonzales Velasquez, sans laisser pour cela de suivre les cours de l'académie de Saint-Fernand, dont il eut le premier prix en 1766. Paret fut ensuite à l'atelier de Charles-François Traverse, peintre de beaucoup d'esprit, qui était venu en Espagne en qualité de gentilhomme du marquis d'Ossun, ambassadeur de France. Traverse ne permit jamais à Paret de travailler d'après aucune estampe, mais toujours sur les modèles de l'antique et d'après le naturel. — On lui tourmentait l'imagination pour qu'il créât à l'improviste sur la toile des passages historiques. D'après ce système, Paret fit tant de progrès dans le dessin, que ceux qu'il mit au jour dans ce temps paraissent d'un professeur consommé, et grand maître dans l'invention. Le gentilhomme Traverse ne voulut pas non plus permettre que son élève copiât les ouvrages qu'il faisait lui-même, mais au contraire le forçait à imiter les beaux originaux de l'école lombarde et flamande. Ce bon maître, observant que Paret aimait à peindre les figures en petit, le laissa suivre ses goûts. Mais il lui donna pour cette manière des règles tellement fixes, que dans très-peu de temps les ouvrages de Louis Paret furent en réputation à la cour, et méritèrent à leur auteur, encore très-jeune, que Charles III et les Infants lui donnassent des ordres successifs et très-répétés. — Paret fut en Italie, et fit d'autres voyages, à l'effet d'observer et de rectifier les idées qu'il avait de sa profession, étudiant et copiant tout ce qu'il y avait de mieux. Comme il avait fait de bonnes études, il apprit avec facilité les langues orientales et

utres. Elles le conduisirent à se perfectionner dans l'hisoire et dans les autres sciences qui ont rapport à la peinure. De retour à Madrid, l'académie de Saint-Fernand le eçut en 1780 comme membre honoraire. Il fut désigné ar le souverain pour peindre les Ports d'Espagne, et en fit n très-grand nombre dont plusieurs approchent exactenent du faire de Vernet. On ne saurait contester à Paul e talent particulier qu'il avait pour arrêter ses points de ue. — Il fut ensuite nommé vice-secrétaire de la même cadémie, et secrétaire de l'académie d'architecture étalie pour l'examen des plans d'ouvrages publics. Paret, ravaillant toujours, promettait de devenir un grand peinre, lorsque la mort l'enleva très-jeune, le 14 février 799. — Il est peu de peintres espagnols de son temps ui aient eu le goût aussi fin, autant d'instruction et de onnaissances que lui. Les dessins qu'il fit pour les graures le rendent supérieur à beaucoup d'étrangers pour a fertilité de l'invention, et surtout pour la grâce qu'il nettait à exprimer le caractère national, ainsi que les rnemens qu'il savait disposer avec le tact le plus délicat. — Il serait vraiment difficile de remplacer Paret dans les bjets qui ressortaient de son génie, ainsi qu'il est aisé de 'en convaincre dans les dessins qu'il fit de quelques passages des Nouvelles de Cervantes. Les Muses qu'il fit our le Parnasse de Quevedo seront constamment estinées de tous les hommes de goût. On fera toujours un as particulier de ses points de vue, de ses bambochades t de ses dessins. Il a fait à l'eau-forte une gravure trèsstimée représentant un Turc avec des femmes en arure. — Il a fait entre autres deux tableaux justenent célèbres. L'un représente le Serment du prince des Asturies dans l'église de Saint-Jérôme, ouvrage d'un détail inouï, que l'on voit au palais de Madrid, et dont

l'architecture est du beau faire de Panini ; l'autre, un Tournoi rendu avec une grâce inimitable, dans lequel tous les couples formés sont des personnages de la famille royale. Ce tableau, d'une couleur éclatante, fait partie de la riche collection du palais d'Aranjuez. — L'académie de Saint-Fernand, l'Escurial, la Navarre, la Biscaye, et un nombre infini de particuliers, possèdent des ouvrages tous bien aimables de ce charmant artiste. *M.*

PARREU (Joseph), peintre d'histoire, naquit à Rusafa, royaume de Valence, en 1694; il fut élève de Denis Vidal. Il mourut à Valence en 1766, après y avoir laissé plusieurs ouvrages de quelque mérite en couleur. On observe particulièrement le tableau de Saint Vincent, martyr, et de Saint Valère qu'il fit pour la paroisse de sa patrie. *V.*

PARRILLA (Michel), fresquiste, peintre et doreur, né à Malaga, fut élève, à Lucena, de Barnabé de Illescas. Il revint assez instruit dans sa patrie, où il fut chargé de quelques ouvrages qui le mirent en crédit; mais il se distinguait particulièrement dans la dorure et l'art d'orner les statues, les fonds de leurs niches et les sculptures des maîtres autels qu'il faisait ressortir avec un talent particulier. — Il fut à Séville, où, de préférence à tous les bons artistes qui se présentaient au concours, Parrilla fut choisi en 1676 pour orner et dorer le sanctuaire de la Chartreuse, ouvrage qui coûta 200,000 réaux. En 1683, il renouvela et dora aussi le monument de cette même Chartreuse, pour la Semaine Sainte, et, tous ses frais payés, reçut une gratification de 100 doublons d'or. *S.*

PASQUAL (le père don Louis). *Voyez.* GAUDIN (le père don Louis).

PAZ (don Joseph), peintre d'histoire accrédité de

drid. Le conseil le nomma en 1725 appréciateur des ntures antiques, ce qui décèle son mérite. Le couvent la Merci de Madrid possédait un Saint Julien signé de : je l'ai transporté au Rosaire. *M.*

PEDRIEL (Toussaint), fresquiste, élève d'Alphonse chez Coello, qu'il aida dans sa peinture, sa dorure et tout nement de l'église de l'Espinar. Il mourut en 1578. *M.*

PELEGRET (Thomas), peintre d'histoire, de grisailles, fresquiste, né à Tolède, où il apprit les élémens, fut uite disciple en Italie de Balthazar de Sienne et de ydore de Caravage, dont il imita le clair-obcur. Pelegret nt en Espagne très-avancé du temps de Charles V, 'établit à Sarragosse où il obtint de suite beaucoup de ıtation. Il fut chargé de peindre à fresque, selon l'u d'alors, beaucoup de façades de temples et de palais. ouvrages n'existent déjà plus : mais il fut très-fécond s l'art de la perspective, dans l'invention, et surtout d dessinateur, ce qui rendit amateurs de ses dessins 'on trouvait encore assez facilement au 17e. siècle), peintres, les sculpteurs, les décorateurs, les artistes, orfévres, les brodeurs, qui tous les recherchaient avec égale ardeur. Pelegret mourut à 84 ans, et l'on peut qu'avec lui mourut en Espagne la manière de peindre risaille. Il eut beaucoup d'élèves entre autres Cuevas, j'ai déjà parlé, et qui peignit avec lui la sacristie de athédrale d'Huesca, ainsi que le monument de la aine Sainte. Il paraît positif que les beaux tableaux la manière de Caravage qui sont au monastère de te-Engracia de Sarragosse sont de Pelegret. *M.*

ÑA (Jacques et François), frères, demeuraient à lle, concouraient à son académie, et contribuèrent à ais depuis 1667 jusqu'en 1672. *S.*

ÑA (Jean-Baptiste), peintre de genre, élève à

Madrid de Hovasse, eut l'avantage de passer à Rome avec une pension du roi. A son retour, Philippe V le nomma son peintre, et directeur de la junte qui jetait les fondemens de l'académie en 1744. Lorsque cette académie de Saint-Fernand s'établit en 1752, Peña en fut nommé vice-directeur. Un charmant tableau de Vénus et Adonis, qu'il présenta à Charles III, lui valut la place de directeur honoraire en 1768. Il mourut en 1773, laissant quelques ouvrages publics, dont le défaut est d'être trop maniérés. Son tableau d'Adonis et Vénus fait partie de la collection de l'académie de Saint-Fernand. Il y a plusieurs œuvres de lui à Madrid au Pardo et à Cordoue. *M.*

PEÑALOSA (Jean de), peintre d'histoire, naquit en 1581 à Baeza. Ce fut un des meilleurs élèves de Paul de Cespedes à Cordoue. — Peñalosa ne s'occupait que d'imiter son maître : il y parvint dans la couleur et dans le dessin, comme le prouve un magnifique tableau de la cathédrale de Cordoue, représentant Sainte Barbe. Il a fait un Saint Jacques pour le couvent d'Arizafa, plusieurs tableaux pour les Minimes, et beaucoup d'autres pour des particuliers de Cordoue. Il mourut dans cette ville en 1636. *S.*

PEREDA (Antoine de), grand peintre d'histoire, naquit à Valladolid en 1599. Son père étant mort, il resta en bas âge au pouvoir d'un oncle qui, voyant son inclination déterminée pour la peinture, l'envoya à Madrid en 1606, à la suite de la cour qui retournait de Valladolid dans la capitale. — Pereda se présenta chez Pierre de las Cuevas, et fut admis. Bientôt il donna des preuves de son talent naturel ainsi que de ses dispositions. Un jour que Pereda prenait un soin particulier d'un dessin, don François de Texada, conseiller de Castille, le vit, l'emmena, le fit habiller, et lui fit donner

ıt le nécessaire, sans vouloir qu'il s'occupât d'autres
ns que de ses études, dans lesquelles il faisait des pro-
ès inouïs. — Don Jean-Baptiste Crescenzi, marquis de
Torre, élève du Pomerancio, pria M. de Texada de
confier Pereda. Le conseiller, jugeant que l'élève ferait
grands progrès sous un tel maître, permit volontiers
e Pereda sortît de chez lui. Comme le marquis était
›fesseur et pouvait tout sous Philippe III, il mit Pereda
ıême de copier les meilleurs tableaux des collections
ales, ce qui le perfectionna dans la couleur vénitienne
il adopta. Pereda n'avait pas plus de 18 ans, quand il
senta au public une Conception sur un trône de nuages
l'anges, que personne non-seulement ne put croire de
, mais bien de l'un des meilleurs peintres de la cour.
surprise, l'admiration et l'envie furent égales. — Le
rquis fit partir le tableau pour Rome, en l'adressant à
frère le cardinal Crescenzi, qui en fit un grand cas,
si que les professeurs italiens. Cette composition fit
ucoup d'honneur à Pereda dans Madrid; et quand le
ıte-duc d'Olivarès s'occupa d'orner les palais du Retiro
: des tableaux des meilleurs peintres espagnols, S. E.
sur les premiers rangs Pereda. Quoique très-jeune,
›eignit à cette occasion le Secours de Gênes par le
quis de Santa-Cruz, avec figures de grandeur natu-
:, et ne fit paraître dans son tableau que des per-
ıages connus, dont les portraits étaient frappans. Le
ite de cet ouvrage mit Pereda sur la ligne des grands
esseurs, et le duc lui fit compter 500 ducats d'or. —
talens, ses manières lui valurent l'estime, l'amitié des
ıds seigneurs, des maîtres de l'art et des amateurs.
niral de Castille le distingua particulièrement, et posa
nême dans sa galerie, destinée aux meilleurs ouvrages
gnols, ses Dépouilles de la Mort, composition d'un

caprice singulier, d'une moralité frappante, et d'un effet des plus vigoureux. — Le marquis de Lapilla, secrétaire de cabinet du roi, procura au fils de Pereda une place d'huissier du palais, en récompense d'un Saint Dominique de Soria que son père avait peint pour la chapelle du marquis, dans l'église de Saint-Thomas de Madrid. L'artiste en outre reçut 2000 ducats d'épingles. — Pereda laissa un très-grand nombre d'ouvrages recommandables. Il peignait tous les genres, l'histoire, les natures mortes, les vases, les tapis *, les instrumens, etc. La fraîcheur, la couleur vénitienne, le plus bel empâtement, l'exactitude, le dessin, caractérisent le faire de ce maître, qui est mort à Madrid en 1669. Il était d'un caractère très-aimable, et en même temps très-gai. Pereda épousa une demoiselle qui voulait, à l'instar des grandes dames, avoir une duègne dans son antichambre. Il fit un tableau magnifique qui représentait une Femme comme elles s'habillaient alors, occupée à travailler avec des lunettes, et la plaça si bien, que tout le monde s'y trompait. Ce tableau s'est vendu très-cher à la mort de l'auteur. — Pereda laissa une collection immense d'estampes, de dessins, d'esquisses, de modèles, de statues des plus célèbres artistes, tant étrangers qu'espagnols, et une bibliothèque des mieux choisies, dont l'usage continuel le rendit bon littérateur. Ses ouvrages sont dans tous les palais et les temples de Madrid, de Tolède, d'Alcala, Cuenca, Valladolid, et chez un grand nombre de particuliers. — Parmi ses productions on remarque un Père Éternel ayant à ses pieds beaucoup de Saintes et de Saints

* M. Lebrun acheta, dans une vente à Madrid, un très-beau tapis de ce maître, que j'ai eu l'occasion d'acquérir.

ı action de lui offrir leurs cœurs, ouvrage d'un rare .érite, signé *Pereda* 1640. On ne peut avoir une collecɔn espagnole sans un tableau de ce maître. *M.*

PEREDA DE DUARTE (don Thomas de), peintre :esbytérien, et académien honoraire de Saint-Fernand, ı 1757, mourut vers 1770. *M.*

PEREYRA (Vasco). *Voyez* VASCO PEREYRA.

PEREZ (André), peintre d'histoire et de fleurs, aquit à Séville en 1660, quand les professeurs y étalirent leur académie. Son père, François de Pineda, l'un es concurrens à cette académie, fut le maître qui lui ıseigna les élémens, et, comme disciple de Murillo, sut ıculquer à son fils la couleur de ce grand maître. Dans sanctuaire de Sainte-Lucie à Séville, il existe trois bleaux sur l'Écriture, relatifs au Saint-Sacrement; ils ›nt signés André Perez, 1707. On en voit un autre signé 718, dans la sacristie des Capucins de la même ville : représente le jugement dernier, pris en partie d'après :lui de Michel Ange. — On reconnaît dans les ouvrages André, combien les artistes s'éloignaient déjà des règles : bonnes maximes que Murillo avait laissées dans son :ole en mourant. — Perez réussit particulièrement à eindre les fleurs et broderies, d'après le naturel; ses bleaux en ce genre son très-courus. Il mourut dans sa atrie en 1727. *S.*

PEREZ (Antoine), peintre d'histoire. Le chapitre de cathédrale de Séville faisant un cas particulier du lent de cet artiste, le chargea en 1548 des peintures ı maître autel du vieux sanctuaire, ainsi que de trois ıtres tableaux, pour le maître autel de Notre-Dame, ıi représentaient la Nativité, l'Épiphanie, et Sainthristophe. — Perez peignit en 1553 le maître autel de aint-Ibo; en 1555 renouvela l'ancien de Saint-François,

et en 1564 dora les parties latérales du grand maître-autel de la cathédrale. — Perez eut un fils d'un grand talent : tous deux rajeunirent, en 1548, la peinture de Notre-Dame de Los Remedios, qui se trouve à présent derrière le cœur de cette église. *S.*

PEREZ (Antoine et Nicolas), frères établis à Séville, concouraient avec ardeur à l'académie en 1666, 1667 et 1668. Ils contribuèrent à tous les frais que cette société devait faire pour les nombreux élèves qu'elle enseignait. *S.*

PEREZ (Barthélemi), grand peintre de fleurs et fresquiste, naquit à Madrid en 1634, fut le gendre et l'élève de Jean d'Arellano, qu'il imita dans les fleurs. Il les peignit avec facilité, goût, délicatesse, et surpassa son beau-père comme dessinateur : aussi, lui faisait-il des cartels dans ses guirlandes. — Perez avait un talent des plus rares pour peindre le décor ; ce qui le fit employer au théâtre du Retiro, et lui mérita le titre de peintre du roi. Il peignit la voûte de l'escalier, chez le duc de Montéléon, à Madrid, quand il tomba de l'échaffaudage, et mourut à l'instant en 1693. — On voyait beaucoup de fleurs de sa main au Retiro. Ces tableaux ont été transportés au Rosaire ; tous les amateurs veulent au moins un bouquet de Perez. — Le sieur Bernard Iriarte possède de lui une Sainte Rose de Lima devant la Vierge et Jésus, qu'un Ange couronne, pendant qu'un autre tient un vase de fleurs. Ce tableau prouve que, s'il ne fut pas disciple de Carreño, Perez voulut imiter ce grand maître. Dans tous les cas, il fut un des meilleurs peintres de la fin du 17e. siècle, époque à laquelle se rattache la décadence de l'art. *M.*

PEREZ (Joachim), peintre d'histoire, natif d'Alcoy, obtint le premier prix au concours de l'académie de Saint-

:harles de Valence en 1773, et la même année reçut le itre de membre honoraire. Il mourut en 1779, avec la ualité de vice-directeur; mais vers les dernières années e sa vie, voulant changer de style, il ne fit rien qui iéritât la moindre attention. Perez voulut imiter le style es Ribalta. *V.*

PEREZ CABALLERO (doña Angela), peintre d'his- ›ire, née à Caparroso en Navarre. L'académie de Saint- 'ernand lui donna le titre d'académicienne surnuméraire 1 1753, pour un grand nombre d'ouvrages en grand e sa main, qu'elle lui présenta. Doña Angela fut l'une es premières qui reçut de l'académie cet honneur. *M.*

PEREZ FLORIAN (Jean), peintre de genre, ama- ur, chevalier du Christ, et valet de chambre de Phi- ppe II vers 1566, se faisait distinguer à la cour par n goût fin, délicat, par ses connaissances dans les arts, surtout par les jolis tableaux qu'il composait dans ses omens de loisir. *M.*

PEREZ DE HERRERA (Alphonse), peintre de por- aits, établi à Séville, fut l'un des fondateurs de cette adémie en 1660. Il y concourait avec exactitude, et con- bua pour ses frais jusqu'en 1672. — On connaît peu : ses ouvrages; mais on possède un grand nombre de ses ›rtraits. *S.*

PEREZ DE PINEDA (François), peintre d'histoire, à Séville, fut élève de Murillo, qu'il voulut imiter de ıte manière. Il concourut et soutint l'académie de cette le depuis 1664 jusqu'en 1673. — Il donna le jour à ançois Perez de Pineda et à André Perez; leurs ouvrages trouvent confondus avec tous ceux qui suivirent le faire le style de Murillo. *S.*

PEREZ DE PINEDA (François), fils et élève du pré-

cédent. A la mort de son père il fut à l'école de Lucas de Valdes, et mourut à Séville en 1732. Il voulut aussi faire des vers, qui ne furent pas meilleurs que ses tableaux. *S.*

PEREZ POLANCO (André), peintre d'histoire. Le Rosaire de Madrid possède dans sa nombreuse collection un tableau signé de ce maître, sans date. Il représente Sainte Claire, de grandeur naturelle, tenant un tabernacle. Le style et la couleur appartiennent à l'école de Ricci, vers le 17e. siècle. *M.*

PEREZ DE VILLOLDO (Alvar), peintre d'histoire, élève de Jean de Bourgogne, à Tolède; ils peignirent en 1499 une partie du cloître de la cathédrade, et un passage historique dans l'escalier. *M.*

PERNICHARO (Paul), peintre d'histoire, naquit à Sarragosse, alors patrie des bons artistes. Il y apprit les principes de sa profession, vint ensuite à Madrid, et y fut élève de M. Hovasse. Il eut alors l'avantage d'aller à Rome, où Philippe V le pensionnait. Ses progrès dans cette capitale furent tels, qu'ils le firent entrer à l'académie de Saint-Luc. Après avoir étudié l'antique et copié tous les ouvrages de Raphaël, il revint à Madrid, où le roi le nomma son peintre. — L'académie de Saint-Fernand, lors de son établissement, en 1752, nomma Pernicharo son vice-directeur, et son directeur en 1753; charges qu'il remplit avec zèle et une douceur entraînante pour ses élèves jusqu'en 1760, année de sa mort à Madrid. — Il fit pendant tout ce temps, pour les jeunes disciples, beaucoup de dessins, l'académie conserve dans la salle de ses assemblées générales, une Mort d'Abel qui n'est pas sans mérite. Pernicharo a fait un tableau pour l'hôpital de Monserrate; plusieurs Saints à mi-corps, pour l'église de Saint-Isidore-le-Royal de Madrid; un

lie avec Élisée, pour le couvent de Sainte-Thérèse;
ne très-belle copie de l'Assemblée des Dieux de l'Olympe,
'après Raphaël, qui fut mise au palais de Saint-Ildensse, et une Agar avec Ismaël, pour le nouveau pais de Madrid. — Toutes ces compositions ne sont pas
ıns dessin, et prouvent une grande intelligence de l'art;
ıais on y observe un ton maniéré qui dégénère en lourreur, et ôte à l'ouvrage toute la grâce qu'il pourrait
voir. *M.*

PEROLA (Jean, François et Étienne), peintres
'histoire, sculpteurs, architectes et fresquistes. On sait
ue les deux premiers étaient frères, qu'ils naquirent dans
lmagro, et que le troisième était au moins leur parent. —
)n pense qu'ils furent élèves de Becerra, ou de quelque
ıtre des bons maîtres qui furent en Italie. Les Perola
aient nécessairement de grands peintres, puisqu'en 1586
s travaillaient avec César Arbasia dans le palais que le
ıinistre de Santa-Cruz élevait au Viso, près la Sierra
[orena. — Entrer dans le détail de tout ce qu'ils firent
ɔur l'embellissement de ce palais, serait trop minutieux.
: me contenterai de dire que tous les genres de peintures
furent employés; qu'il n'est aucune pièce, aucun
ıssage, aucune voûte qui n'ait mis à contribution nos
tistes; et que dans les paysages, les marines, les poraits, les batailles, l'architecture, on observait une facilité
concevable, une brillante couleur, un dessin large, des
ıractères nobles, des attitudes pleines de majesté, et une
ɔnnaissance positive de toutes les parties de l'art. —
lusieurs connaisseurs attribuent aux Perola les bustes
ıi sont au palais, et le sépulchre d'Alphonse Bazan, fils
ı marquis de Santa-Cruz, qui est dans l'église des Franscains du Viso, ainsi que les tableaux du maître autel de
même église. — Selon la coutume d'alors, les artistes

cultivaient les trois arts qui, entre eux, ont tant de connexité, et le triple talent des Perola est confirmé par ce qu'ils firent d'architecture dans la paroisse de Villeneuve des Infans. — Nos trois artistes aidèrent Mohedano dans une fresque du sanctuaire de Cordoue, où ils représentèrent divers Passages du Saint-Sacrement. Il paraît qu'ils aidèrent aussi dans le couvent de Séville le même Mohedano et Alphonse Vasquez. Étienne Perola traça et dessina l'ouvrage du couvent de Saint-François de Séville, dont la première pierre se posa le 22 mai 1623. *M.*

PERTUS (Raphaël), peintre d'histoire et paysagiste, vivait en grand crédit à Sarragosse vers 1680, et se distinguait à peindre des paysages, mais encore plus des faits historiques. Je puis faire voir de lui un très-beau tableau, avec l'inscription suivante :

> Exigua Christianorum Arragonensium congregatio in speluncâ divi Joannis de la Peña nuncupata, rege electo, modis et horis salutaribus, in restaurationem regni Arragonum, zelo fidei vero attendentes, faustis successibus et victoriis præcellentibus, magnis Maurorum catervis trucidatis, integram successoribus Amisorum restitutionem paraverunt.

Les ouvrages de Pertus sont très-rares, très-estimés pour la couleur, et s'enlèvent toujours avec le même intérêt par les amateurs, lorsque par hasard il s'en trouve dans les ventes de successions. *M.*

PETÉ (Simon), établi dans Valladolid en 1661, fut l'un des grands défenseurs des droits des artistes contre le corrégidor de cette ville, qui voulait les assujettir à fournir un soldat. *M.*

PHILIPPE II, roi d'Espagne, peintre et architecte. Don Jean Alphonse Butron, François Pacheco et don

ntoine Palomino, assurent que ce monarque s'était :ercé à peindre, et qu'il s'en tirait avec assez de talent. n voyait de lui un joli tableau dans son oratoire de :scurial : il représentait un Saint Joseph contemplant sus. — Le père Siguenza cite avec éloge le choix si :n dirigé qu'il fit des artistes destinés à la fabrique et à rnement du monastère de Saint-Laurent, et en attribue ıte la gloire au souverain, qui savait donner à chacun mploi qui lui convenait. On remarque avec raison aussi constance que mit Philippe II jusqu'à l'achèvement ce grand édifice, et de tant d'autres qui se commencent et se terminèrent sous son règne. — En tout ıilippe II a prouvé le plus grand goût et la plus grande telligence dans le dessin ; il examinait avec le plus and soin tout ce que les artistes proposaient, tant pour construction que pour l'embellissement des grandes ›riques que lui seul concevait. — On jugera à son ticle Architecture les raisons sur lesquelles on fonde les nnaissances de ce souverain dans ce grand art.

PHILIPPE III, roi d'Espagne. Pacheco, Palomino, ırment que ce prince s'adonnait à la peinture avec ssion. Patrice Caxes nous dit, dans sa traduction de gnola, qu'il publia en 1593, et qu'il dédia à Philippe III, 'squ'il n'était encore qu'Infant, que ce prince avait un ût particulier pour le dessin ; et c'est ainsi qu'il s'exime : *En particular se ve que V. A. asimismo gusta uno de los fundamentos de la arquitectura, que, segun truvio, es el dibuxo.* « On reconnaît que votre altesse uve un goût particulier dans l'étude de l'une des bases l'architecture, qui, selon Vitruve, est le dessin. On it en effet dans la collection royale beaucoup de dessins Philippe III.

PHILIPPE IV s'entretenait avec les muses et se

récréait avec les pinceaux. Butron nous assure, les preuves à la main, que de son temps on aimait et l'on recherchait beaucoup les tableaux de ce prince. — Carducho cite le tableau de Notre-Dame, peint à l'huile par S. M., et qui se conservait au Garde-Meuble. — Palomino dit formellement et avec raison que Charles II fit porter à l'Escurial deux tableaux charmans, peints et signés par son père. J'ai conservé moi-même très-long-temps ces jolis ouvrages, qui faisaient partie de ceux de l'Escurial. Je les avais fait transporter à Madrid, pour éviter, comme je l'ai déjà dit, l'incendie dont l'esprit de parti menaçait ce beau monastère. — L'un représentait un Saint Jean avec Jésus, l'autre une Madeleine au désert : un flou des plus onctueux, une couleur ravissante, un dessin assez correct, distinguaient ces aimables productions. — On connaît aussi dans le monde-peinture espagnole, un paysage avec des ruines, que S. M., étant Infant, avait dessiné à la plume avec une liberté et une correction toute particulières. François Pacheco assure qu'il possédait un Saint Jean-Baptiste, jouant avec l'Agneau, fait aussi à la plume par le même monarque, et que le comte, duc d'Olivarès avait remis à Séville en 1619. — Mais ce qui distinguait encore plus Philippe IV, c'est l'appui qu'il donnait aux arts, comme il le prouva par les deux voyages qu'il fit faire en Italie à l'illustre Velasquez de Silva, avec l'ordre exprès d'en rapporter les modèles de tous les morceaux le plus justement célèbres *. Les grands d'Es-

* Il n'est pas déplacé de signaler ici tout ce que Velasquez rapporta d'Italie en Espagne, d'après les ordres d'une munificence vraiment royale, que Philippe IV lui avait donnés dans tout le cours de ses voyages. Velasquez, recommandé de la manière la plus particulière à

agne, qui connaissaient l'extrême penchant du roi pour es tableaux, s'empressèrent de lui faire hommage de ce u'ils avaient de mieux : c'est ainsi que le duc de Medina ffrit à S. M. le *Noli me tangere* du Corrége, une Fuite n Égypte du Titien, et la Présentation au temple de Veronèse. Don Jean Alphonse de Cabrera, une Sainte Marguerite ressuscitant un jeune homme, du Caravage. Don Louis Mendez de Haro, un Repos de la Vierge, du Titien, un *Ecce Homo*, de Veronèse, et un Christ à la Colonne, de Luc Cambiaso; ce qui, avec ceux qu'apporta le Naples don Garcia de Avellaneda, comte de Castrillo, montait au nombre de quarante et un tableaux que

---

ous les ambassadeurs, envoyés et conseillers, ne rencontrait que l'accueil le plus flatteur, les moyens les plus étendus; et à son retour le souverain recevait chaque fois avec plus de bonté le grand artiste. C'est à la suite de ces tournées, que Velasquez réunit à Madrid, en 1651,

Le Laocoon,	Un vieux Faune,
L'Hercule Farnèse,	Narcisse,
Le Gladiateur,	La statue colossale de Flore,
Mars,	Bacchus appuyé contre un arbre,
L'Antinoüs,	Cérès,
Le Nil,	Le Lion,
La Cléopâtre,	Le buste d'Adrien,
L'Apollon,	Le buste de Julie,
Mercure,	Le buste de Livie,
Niobé,	Le buste de Faustine,
Pan,	Le buste de Numa,
Bacchus,	Le buste de Septime Sévère,
Le Joueur de Morra,	Le buste d'Antonin,
Vénus,	Le buste de Germanicus,
L'Hermaphrodite couché,	Le buste de Domitien,
Un autre en pied,	Le buste de Scipion,
Une Vestale,	La Lutte des Gladiateurs,
Diane,	Le buste de Titus,

et ceux d'une foule d'autres empereurs et consuls, avec un nombre inouï de têtes d'hommes et de femmes, la plupart en bronze; Velasquez ayant

Velasquez plaça, d'ordre du roi, en 1656, à l'Escurial, ainsi que la fameuse Vierge del Pez, de Raphaël, connue dans les arts sous le nom de Tableau des cinq planches, quoiqu'il en ait sept.

PHILIPPE V, le restaurateur des arts en Espagne. Lorsque ce monarque vint s'asseoir sur le trône de ce beau pays, les arts penchaient vers leur décadence ; et le mauvais goût, ainsi que l'abandon de tous les principes, les tenaient dans le plus grand avilissement. — J'ai déjà eu l'occasion de dire, dans l'introduction de ce Dictionnaire, combien Philippe V s'occupa de les rétablir avec splendeur, et combien il s'empressa de faire venir de France et d'Italie d'excellens professeurs. — Antoine Palomino, affirmant que ce monarque s'exerçait à la peinture, déclare avoir possédé plusieurs dessins de lui, et dit que leur mérite aurait mis en vogue beaucoup de professeurs. Ils sont en effet dans les collections royales.

PIAGALI (François). Antoine Palomino le classe parmi les bons et anciens professeurs de Valence. *V.*

PIGNATELLI (le frère don Vincent), paysagiste. De

---

de plus l'ordre de faire jeter en cette matière tout ce qui était en marbre ou en plâtre. — Notre artiste rapporta aussi la tête de Moïse, dont Michel-Ange avait fait la statue pour le sépulcre de Jules II. Parmi beaucoup de peintures de choix qu'il apporta pareillement, je citerai les Israélites recueillant la manne, la Conversion de Saint Paul, et une Gloire, tous trois du Tintoret; Vénus et Adonis et plusieurs portraits de Paul Veronèse, sans parler des autres qu'il serait trop long de détailler ici. Dans le même temps, à peu près, Philippe IV, amateur infatigable, ouvrait à son ambassadeur, don Alphonse de Cardenas, à Londres, un crédit illimité, pour qu'il achetât à tout prix la perle de Raphaël, que les événemens ont amenée à Paris, et qui coûta 2000 livres sterlings; une Vierge d'André del Sarto; la Piscine du Tintoret, avec plusieurs autres tableaux de ce maître; le Triomphe de David; la Chute de Saint Paul, de Palme le Vieux, et des tableaux de choix d'autres maîtres, qui tous se sont achetés à des prix très-élevés à la vente des tableaux de l'infortuné Charles Ier.

ous les amateurs des arts que l'Espagne a eus dans son sein, n'en est pas un qui les ait servis avec autant d'amour et e zèle que le frère Pignatelli. Il n'en est pas un qui, sous e rapport, mérite davantage l'estime des Espagnols, oit pour ses connaissances étendues dans l'art de peindre, insi que pour la pratique qu'il possédait, comme le rouve un beau paysage à l'huile que possède et conerve avec soin l'académie de Saint-Fernand. — Dès ses lus jeunes ans, Pignatelli manifesta son penchant à avoriser les arts, lorsqu'on en démontrait les élémens ans une école que les professeurs eux-mêmes avaient tablie à Sarragosse. Lié d'intimité avec tous les seigneurs le cette ville, il se procura autant de secours qu'il lui fut possible pour la continuation de ces concours, qui, faute le moyens, périclitaient. — Il donna sa maison pour 'enseignement, et fit au roi une représentation à l'effet l'élever une académie. — Ferdinand V donna la permission de former une assemblée dont l'attribution serait le diriger cette académie. Le roi voulut que Pignatelli en ût nommé premier conseiller. Forcé de venir à Madrid pour vaquer à sa charge du palais, et comme grand chapelain du monastère royal de l'Incarnation, il fut reçu membre de l'académie de Saint-Fernand le 1er. octobre 1767. Il en fut secrétaire six mois, ensuite conseiller en 1770, et vice-protecteur jusqu'au 5 de septembre de a même année, qui fut aussi celle de sa mort à Sarragosse, où il avait été pour rétablir sa santé. Je ne saurais mieux faire que de citer les actes de l'académie, dont voici l'énoncé : « En perdant Pignatelli, les arts perdirent un grand professeur, qui contribuait de tous ses moyens à les ennoblir ; les professeurs, un protecteur, un maître, et surtout un véritable ami. *M*.

PITI, peintre d'histoire, né à Salamanque, et disciple

de Luc Jordan à Madrid. Lorsque le Fa-Presto s'en fut à Naples, son élève revint dans la Vieille-Castille et fit quelques tableaux pour la cathédrale de Valladolid. Il en a terminé aussi quelques autres pour la chapelle du marquis de Cerralvo à Salamanque, imitant toujours le faire de son maître. *M.*

PIZARRO (Antoine), peintre d'histoire, dessinateur aussi grand que bon coloriste, élève du Greco, résidait, au commencement du 17ᵉ. siècle, à Tolède, où il laissa des ouvrages de mérite. — On ne peut citer sans éloge la fondation de l'ordre des Trinitaires, qu'il peignit pour le couvent de ces religieux : les tableaux qu'il fit pour les églises de Saint-Just et Pasteur, une Nativité de la Vierge, dans Sainte-Marie, de la ville de Casarrubios, sont tous dans la même catégorie que le premier. — Pizarro inventa et dessina les trois gravures de la vie de Saint Ildefonse, écrite par Salazar de Mendoza, gravée à Tolède, par Alard Popma, en 1618, ainsi que je le décrirai à son article. *M.*

PLANES LE JEUNE (Louis-Antoine), naquit à Valence, en 1765, et fut élève de son père, don Louis, qui fut, en 1800, directeur de l'académie de Saint-Charles. Sous la direction de son père, et concourant aux études de l'académie, il fit des progrès assez rapides pour gagner les premiers prix de toutes les classes; mais il devint plus fort à Madrid sous François Bayeu, qui lui faisait copier avec tant de soin les auteurs classiques, qu'il obtint le premier prix de l'académie de Saint-Fernand. De retour dans sa patrie, celle de Saint-Charles le reçut membre, pour le mérite qu'il avait montré dans le portrait de son conseiller don Antoine Pascual. Planes donnait de grandes espérances, lorsque son trop d'application le fit mourir à

alence le 16 février 1799, à 27 ans. La Conception ui est dans l'église d'Albalat, est de sa main, ainsi que eaucoup d'autres tableaux qui sont au pouvoir des amaeurs. *V.*

PLANO (François), peintre de portraits, fresquiste, rchitecte et décorateur, naquit à Daroca, et résidait à arragosse à la fin du 17e. siècle, avec une grande réputation en peinture, architecture et pour les ornemens. Car alomino assure que dans ce genre il égalait les célèbres olona et Mitelli; les beaux ouvrages qu'il fit dans le nctuaire de Notre-Dame del Portillo de Sarragosse, et ans plusieurs autres temples, prouvent en effet la jusesse de cette assertion. Il peignit aussi, mais avec moins e talent, le portrait et l'histoire; il a fait de plus la bataille e Clavijo, que l'on voit au maître autel de la paroisse e Saint-Jacques, dans sa patrie. *M.*

POLANCOS (les), peintres d'histoire, étaient frères. 'est à Séville qu'ils étudièrent sous François Zurbaran, t firent de tels progès, que souvent on prend leurs ouvrages pour ceux de leur maître. On est bien des fois tombé ans cette erreur en voyant les tableaux de l'église de aint-Étienne de Séville, où Zurbaran a fait Saint Pierre t Saint Étienne; mais où le Martyre du Patron, la Nativité ui est au-dessus, Sainte Herménégilde et Saint Fernand, ont des Polancos. — Ils firent aussi plusieurs grands taleaux pour la sacristie du couvent de Saint-Paul de la ême ville; et de plus, l'Apparition des Anges à Abraham, 'obie avec Raphaël, la Lutte de Jacob, le Songe de Joseph, insi que la Conduite de Sainte Thérèse par des Anges, our l'église de l'Ange-de-la-Garde. — Les Polancos firent es ouvrages depuis 1646 jusqu'en 1649. *S.*

POLO (Bernard), peintre de fleurs et de fruits, établi

à Sarragosse vers la fin du 17e. siècle, se distingua particulièrement dans les fruits et les fleurs, qu'il peignait d'après le naturel. Ses tableaux sont très-estimés tant à Sarragosse qu'à Madrid, et il n'est aucun amateur qui ne cherche à s'en procurer. *M.*

POLO L'AINÉ (Jacques), peintre d'histoire, naquit à Burgos, en 1560, et fut élève à Madrid de Patrice Caxes. Les rois goths, dont il fit les portraits pour le palais, lui donnèrent à juste titre la reputation de grand coloriste. — Il fit aussi un tableau qui lui donna de la célébrité; il représente Saint Jérôme châtié par les Anges pour avoir pris trop de plaisir à lire Cicéron. On a de lui encore une Madeleine pénitente, qui de l'Escurial est venue au Rosaire de Madrid. — Polo mourut à Madrid en 1600. *M.*

POLO LE JEUNE (Jacques), peintre de portraits et d'histoire, naquit à Burgos, en 1620, et fut élève à Madrid, d'Antoine Lanchares. Il s'appliqua ensuite à copier et étudier à l'Escurial les Titiens et tous les tableaux de l'école vénitienne; ce qui lui donna de la couleur. Étant encore très-jeune, il peignit pour le palais de Madrid les portraits des rois Ramire II, et Ordoño II; ensuite une Annonciation pour la coupole de la paroisse de Sainte-Marie, et le Baptême du Christ pour les Carmes-Chaussés: il en termina plusieurs autres, dont quelques-uns lui valurent l'approbation de Velasquez. Si la mort n'eût enlevé Polo très-jeune, puisque les arts le perdirent en 1655, il fût sans doute devenu un très-bon artiste. Il faisait très-bien le portrait. *M.*

PONCE (Roch), paysagiste, élève de Jean de la Corte, à Madrid, où il se distingua vers la fin du 17e. siècle, en peignant des paysages avec grâce et y introduisant d'heureux incidens; Antoine Castrejon, par la suite, se permit

'y introduire des figures. Les paysages de Ponce, qui 'ont rien de Castrejon, valent beaucoup mieux. *M.*

PONTONS (Paul), peintre d'histoire, né à Valence, ù il apprit la peinture sous Pierre Orrente, dont il imita ı couleur : c'est dire que sa palette est vénitienne. — Il t beaucoup de tableaux pour le couvent de la Merci de ette ville ; savoir : ceux du cloître, qui représentent la vie e Saint Pierre Nolasco et de Saint Pierre Pascal, ainsi ue quelques-uns pour l'église. Il fit aussi, en 1668, le eau portrait du Religieux, qui se voyait dans la librairie ı même couvent. Il y a de plus à Valence beaucoup autres tableaux de Pontons, et l'on y fait grand cas de eux qu'il peignit avec Hyacinthe-Jérôme Espinosa, pour grand autel de Sainte-Marie de Morella ; Pontons a fait ıcore pour cette même église la Naissance du Seigneur, Épiphanie, Saint Julien et Saint Théodore, martyrs ; spinosa fit les autres. *V.*

PONS (Antoine), peintre d'histoire, naquit à Bexix, ocèse de Ségorbe, le 28 juin 1725. — Ses parens le desıèrent à la carrière des lettres ; mais, pressé par le désir le goût de la peinture, il en apprit les élémens sous Anine Richart, professeur accrédité de Valence. Le plaisir ı'il trouva dans l'étude lui fit presque oublier ses premiers ıvaux ; et, jaloux de faire de plus grands progrès, il vint Madrid en 1746, suivre les séances de l'académie de int-Fernand. — Il fut cinq années à se fortifier dans le ssin et dans les bons principes de la peinture, jus'en 1751, qu'alors, entraîné par la passion la plus véhéente, il partit pour Rome. — Tout le temps qu'il résida ns cette ville, il se consacra à l'étude de l'antique, à xamen des grands maîtres du bon temps, à l'observation s ruines et fragmens de l'antiquité, et enfin à la re-

cherche de tout ce qui mérite l'analyse. Il ne cessait pour cela de peindre : car c'était la seule ressource qu'il eût pour s'entretenir et acheter autant de livres sur les arts qu'il pouvait s'en procurer. Son savoir lui procurait des amis instruits et de la plus haute considération, tant parmi les Espagnols que parmi les étrangers. Le bruit de la découverte de l'antique Héraclée et des autres villes couvertes par les laves du Vésuve, lui fit quitter Rome pour se transporter à Naples en 1759. Tout ce qu'il vit de rare et de précieux dans Herculanum, lui donna l'envie de courir à la recherche des antiquités en Grèce et en Égypte. Cet enthousiasme le maîtrisa tellement, qu'il fallut tout le pouvoir de don Alphonse d'Arosteguy, ministre plénipotentiaire à Naples, non-seulement pour empêcher notre antiquaire de s'expatrier, mais au contraire pour l'engager à retourner en Espagne. — Pons vint donc débarquer à Carthagène, reçut à Madrid un accueil favorable des amis d'Arosteguy et des personnes qu'il avait vues en Italie. Bientôt le bruit se répandit à la cour de son arrivée, de ses connaissances et de son goût épuré. — Il reçut dès ce moment l'ordre de se rendre à l'Escurial, pour y faire les portraits des Espagnols illustres dont les écrits figuraient à la bibliothèque immense de ce monastère. Pons resta cinq ans employé à cet ouvrage, consacrant ses loisirs à l'examen des codes et manuscrits, observant et analysant tout ce qu'ils pouvaient contenir sur les arts. C'est alors qu'il copia avec une dextérité particulière les beaux tableaux de Raphaël, la Perle, et la Vierge del Pez ; la Notre-Dame, les têtes de Saint Pierre et de Saint Paul, du Guide, la Présentation de la Vierge et le Centurion de Paul Véronèse. — Sa commission remplie il revint à Madrid, et peu de temps après le conseil extraordinaire l'envoya en Andalousie, choisir parmi les tableaux des Jésuites ceux qui pourraient

vir de modèle à l'académie de Saint-Fernand, son ins-
ıction et ses connaissances ne se réduisant pas à des
ınées certaines sur les arts, il revint de son voyage non-
ılement avec la description des peintures dont il s'était
ırgé, mais aussi avec des notes sur tout ce qu'il rencontra.
fit une ample récolte de notes sur les antiquités, les ins-
ptions, les épitaphes, les sépulcres, les fondations
:uses, l'économie et le gouvernement des peuples qu'il
ita, leurs mœurs, leurs coutumes, leur agriculture,
enfin, sur tout ce qui s'offrit à ses regards scrutateurs.
:st à cette époque qu'il forma le projet de son voyage
ıéral d'Espagne; il le commença en 1771; en 1772, en
›uva l'utilité de telle manière que Charles III, persua-
, lui accorda un bénéfice. Il est malheureux que cet
vrage, si complet pour toutes les branches d'industrie
tous les genres dans toutes les provinces, ne rende pas
npte de Grenade, de la Galice, des Asturies, qu'il n'a
terminer. — Pour récompense de ses services et de
ı mérite, l'académie de Saint-Fernand le nomma
ı secrétaire en 1776, et il le fut quatorze ans. — Au
lieu de beaucoup de travaux inséparables de cette
ce, il continua ses voyages pendant les vacances, forma
:ablissement dont devait ressortir l'architecture, publia
manuscrit de don Philippe de Guevara, intitulé: *Co-
ntarios de la Pintura*, Commentaires sur la Peinture.
Malgré tant de travaux, jamais il ne cessa de fomenter
:èle des elèves et d'encourager les professeurs. — Pour
ıvelle preuve de satisfaction, le roi nomma Pons con-
ller de cette même académie, emploi qu'il remplit avec
nême ardeur jusqu'au 4 décembre 1792, qu'il mourut
ladrid. Son neveu, don Joseph Pons, à qui nous de-
ıs la publication du dix-huitième volume du Voyage de

son oncle, a fait graver sur son sépulcre l'épitaphe suivante :

D. O. M.
Antonius Pons,
Regis
Et Bonarum Artium Academiæ
A secretis,
Hispaniâ peragratâ,
Templis, ædibus, viis lustratis,
De urbium decore et civium utilitate
Optimè meritus,
Ann. LXVII, MVDVII.
Obiit A. D. MDCCLXXXXII.
Josephus Pons, nepos,
D. S. P.

Les sociétés *Bascongada* de Madrid, de Grenade, les académies des Arcades, de Saint-Luc, de Rome, celles des antiquaires de Londres, et surtout celles de Saint-Fernand, assistées de tous les professeurs et amateurs, célébrèrent avec pompe les funérailles de ce savant, qui fut aussi infatigable voyageur que bon peintre. *V.* et *M.*

PONZ (Moïse Jaïme), fresquiste et peintre d'histoire, né à Valls, dans l'archevêché de Tarragone, étudia l'art avec assez de progrès sous les Juncosa, et obtint assez de réputation. Étant prêtre, il peignit en 1722 une grande partie des tableaux de la chartreuse de Scala-Dei. En 1723, il peignit à fresque une partie de l'ermitage de Notre-Dame de la Miséricorde, hors la ville de Reus. L'on conserve aussi, dans ce même ermitage, un excellent tableau de lui, représentant le Seigneur mort dans les bras de la Vierge. Ponz fit encore deux fresques pour la chapelle de Sainte-Ursule, dans la ville de Valls, et un Saint Michel, d'après l'estampe de Raphaël, pour une chapelle de l'église d'Altafulla.—Notre artiste était assez bon coloriste, ainsi que dessinateur. *V.*

POSADAS (le frère Michel), peintre d'histoire, na-
iit dans le royaume d'Aragon en 1711, prit l'habit chez
s Dominicains de Segorbe à trente-un ans, passa le
»viciat dans le couvent de Saint-Dominique de Valence,
peignit pour ce monastère sa belle Vierge de Consolation. — Il revint à Segorbe, et fit pour la cathédrale
ı Saint Jean Népomucène, ainsi qu'un Saint Joseph et
ı Saint Blas. Il mourut dans son couvent le 26 août
753. *F.*

POZO (Pierre), peintre d'histoire, né à Lucena, et
ɛscendant de l'école qu'y établit Barnabé Ximenès de Illes-
s. Lorsqu'il revint de Rome, malgré que Pozo eût étu-
é à Séville sous Louis Cancino, le roi approuvant l'é-
blissement d'une école de dessin dans cette ville, on en
ɔmma Pozo directeur principal; son intelligence cepen-
ınt ne correspondait pas à un tel emploi, qu'il remplit aussi
.en qu'il lui fut possible. Il eut un fils, meilleur peintre
ıe lui. Jeune encore, cet élève fut d'une expédition
ıtour du monde, et est resté aux Amériques. *S.*

PRADO (Blas d'el), peintre d'histoire et de fleurs,
ıquit à Tolède, et fut, à ce qu'il paraît, disciple de
rançois de Comontes, peintre de la cathédrale de cette
lle. Antoine Palomino, et plusieurs autres écrivains
'un mérite distingué, rendent compte du séjour que fit
las d'el Prado au royaume de Maroc. Ce fut lui que
hilippe II choisit pour l'envoyer dans ce pays, dont
empereur lui avait demandé un habile professeur, à
effet de le charger de différens embellissemens dans ses
alais. — L'Africain reçut l'Espagnol avec tous les égards
ossibles, et lui fit de grands cadeaux en récompense du
ortrait des princesses dont Prado avait atteint la plus
xacte ressemblance. Après être resté quelque temps à
laroc, Prado revint en Espagne très-riche, portant le

costume du pays qu'il venait de quitter, et suivant ses usages, car il mangeait assis sur des coussins. — Prado restaura le tableau de l'Assomption de la salle capitulaire d'hiver. Palomino lui attribue la Vierge avec l'enfant, Saint Antoine, Saint Blas, et un Cavalier armé; Saint Côme et Saint Damien, et Pons ajoute que c'est aussi lui qui peignit l'Incarnation qui est dans le cloître de la même église. Mais les archives assurent que c'est Louis de Velasco qui, en 1584, les fit par ordre du cardinal Quiroga. Le mérite de Prado paraît dans des tableaux que l'on ne peut lui contester, et qu'il composa en 1591, de concert avec Louis Carbajal, pour le maître autel des Minimes de Tolède. Il fit entr'autres un Saint Blas, vêtu de ses habits pontificaux, un Saint Antoine abbé, une Présentation au Temple, et une Sainte Famille qui se voit dans le monastère de Guadeloupe. — Blas peignit aussi pour Madrid une Descente de Croix, une Vierge et une Sainte Catherine, qui ont toujours été considérées, et avec raison, comme de superbes compositions. Leur mérite consiste dans un dessin pur, dans le grandiose des formes et dans la simplicité de la composition.—Notre artiste peignait très-bien les fruits, les fleurs, et faisait des guirlandes à l'instar des Deheem, des Segers, mais toujours d'après nature. Prado est mort au commencement du 17e. siècle. *M.*

PRIETO (doña Marie de Lorette), peintre et graveur en taille-douce, naquit à Madrid en 1753; et, très-jeune, fit connaître ses dispositions pour le dessin, dans lequel elle fit de très-rapides progrès sous son père, don Thomas Prieto. — L'académie de Saint-Fernand la reçut membre honoraire en 1769, pour divers ouvrages qu'elle lui présenta. Elle se mit ensuite à graver à l'eau-forte, comme on le verra à son article. Elle mourut le 23 avril 1772. *M.*

PUCHE, peintre de genre et élève de don Antoine
lomino, à Madrid, travaillait en 1716, comme bon
ssinateur et coloriste. Le célèbre amateur don Nicolas
Vargas conserve dans sa nombreuse collection une
nception signée de lui. Il faisait de jolis tableaux de
evalet. *M.*

PUGA (Antoine), peintre de genre, élève de Velasquez
Silva, dans Madrid, imita parfaitement son maître.
peignit, en 1653, six tableaux que conserve don
lvestre Collar de Castro, secrétaire du conseil des Indes.
ı premier coup d'œil, ils paraissent de Velasquez, sur-
ıt dans les accessoires domestiques que dans sa jeunesse
grand artiste savait si bien rendre. *M.*

Q.

QUADRA (don Nicolas Antoine), peintre de portraits.
s Carmes Chaussés de Madrid possèdent de cet artiste
portrait d'un de leurs religieux, qui fut évêque. —
ıadra le fit en 1695; on y trouve assez d'intelligence
ns la composition, et surtout dans un morceau d'ar-
itecture qu'il a su y introduire. — Le faire de Quadra
i, sans ce tableau qu'il a signé, serait un peintre in-
ınu, tient entièrement de Cl. Coëllo, dont il paraî-
it avoir été l'élève. *M.*

QUINTANA, peintre d'histoire, résidait, à la fin
17e. siècle, à Baza, royaume de Grenade. Il peignit
assez bon coloriste les tableaux du cloître de Saint-
ançois. *S.*

QUIROS (Laurent), peintre d'histoire, imitateur
Murillo, naquit à Santos en Estramadure, l'an 1717.
apprit les élémens à Badajoz, et fut ensuite à Séville,
'école de don Bernard German Llorente, qui lui fit

faire des progrès tant en détrempe qu'à l'huile. Pour se perfectionner dans le dessin, Quiros fut à Madrid, et concourut avec application à l'académie de Saint-Fernand. — Son esprit turbulent lui fit abandonner successivement la protection de Corrado et de Mengs, peintres du roi, qui voulaient lui donner de l'occupation. Mais entièrement esclave de ses fantaisies, il préférait une prétendue liberté aux honneurs et à la fortune. Il revint à Séville, où il resta vingt ans, sans jamais avoir dit à personne où il demeurait. — Il s'entretenait à copier, et copiait fort bien les tableaux de Murillo, qu'il vendait ou faisait vendre. On ne sait comment il mourut en 1769. — Il a laissé des œuvres à Madrid, à l'academie de Saint-Fernand, à Cazalla, à Grenade, aux chartreuses de Xeres, de Sainte-Marie de Las Cuevas, et à Séville. *S.*

R.

RABIELLA (Paul), peintre de batailles, résidait à Sarragosse, au commencement du 18e. siècle, et y jouissait de quelque crédit; quoiqu'il n'ait pas un dessin très-correct, il avait les grandes maximes du peintre et un style abrégé, à la manière de Jean Rizzi en Castille, et de don Jean de Valdes en Andalousie. Ce genre est très-propre à celui des batailles, que Rabiella faisait fort bien; on lui attribue plusieurs tableaux des Trinitaires Chaussés de Teruel, ceux de la chapelle Saint-Marc, et celui de la chapelle de Saint-Jacques, qui représente la bataille de Clavijo, dans la cathédrale de la Seu, à Sarragosse. *V.*

RAMIREZ (Christophe), peintre d'histoire, paraît avoir été frère, ou du moins parent de Philippe, de Jérôme, et de Pierre Ramirez, car tous quatre étaient contemporains à Séville vers 1660. Christophe, d'après

tableau de lui, qui était au couvent des Anges, re-
ésentant une Assomption avec fracas, et surtout d'après
beaux dessins qu'il a laissés, prouve qu'il entendait
composition et la correction. *S.*

RAMIREZ (Jean), peintre de portraits. Le chapitre
la cathédrale de Séville lui fit compter, en 1536,
ducats d'or pour ce qu'il avait peint dans le grand
ffet d'orgue, et, en 1537, 18 mille maravédis pour
qu'il avait terminé dans la chapelle de Saint-Christo-
ie. Il n'est resté aucun vestige de ces ouvrages; mais
ı peut juger de la réputation et du talent de Ramirez
r les lieux où il fut chargé de travailler. Il se distingua
ns les portraits, dont on trouve un assez grand nombre
'archevêché de Séville. *S.*

RAMIREZ (Jérôme), peintre d'histoire, établi dans
éville, et disciple de Roëlas. L'hôpital de la Sangre,
ors les murs de cette ville, possédait un beau tableau
gné de lui, qui représente le pape entouré de cardinaux,
de divers autres personnages. Cette production porte
ıe belle couleur, est faite avec hardiesse, et de plus
ıt largement dessinée. Je lai déposée à l'Alcazar de
éville. *S.*

RAMIREZ (le docteur don Joseph), peintre d'histoire,
aquit à Valence en 1624, et fut élève du célèbre Jé-
ôme d'Espinosa, qu'il sut imiter assez bien pour que
on confondît les œuvres du maître et du disciple. C'est
e que l'on peut juger par le beau tableau de Ramirez,
ui représente, avec un talent supérieur, Notre-Dame de
ı Lumière, tenant l'enfant dans les bras. Il fit cet ou-
rage pour l'oratoire de Saint-Philippe-Néry de Valence.
lamirez fit encore beaucoup de tableaux pour la même
ille. De plus il écrivit avec succès la vie de ce même saint

Philippe, et la dédia au pape Innocent XI. Il mourut à Valence le 7 avril 1692. *V.*

RAMIREZ (Philippe), peintre de genre, d'un talent supérieur pour les chasses, les oiseaux, et les bambochades. La correction, la fraîcheur distinguent ses œuvres, et particulièrement ses natures mortes. Il dessinait largement et entendait parfaitement le nu. Les ouvrages de Ramirez sont à Madrid et à Séville, et sont toujours recherchés par les amateurs. *S.*

RAMIREZ (Pierre), l'un des premiers soutiens et concurrens de l'académie de Séville, qui s'érigea en 1660. *S.*

RAMIREZ BÉNAVIDES (Jean), peintre d'histoire, fils de Jean Ramirez, qu'il perdit en bas âge. Passant dès lors sous la tutelle de son frère Joseph, qui lui enseigna les principes du dessin, il acquit en peu de temps un véritable talent dans l'art de peindre, et une composition des plus faciles. L'académie le nomma surnuméraire en 1753, et conserve parmi ses belles productions l'Élection de Pélage, que les Espagnols nommèrent pour leur roi. Ramirez Benavides continua dans Madrid à peindre sous Corrado Giaciunto. Mais, loin de faire de nouveaux progrès, il oublia tout ce qu'il avait appris dans Sarragosse. Il est vrai qu'il donnait un temps infini à la musique, dont le produit l'entretenait misérablement. Il revint enfin à Sarragosse, et y mourut en 1782. *S.*

RAXIS (Pierre de), peintre d'histoire, était en grande réputation, à la fin du 16e. siècle, à Grenade, où il paraît être né. On pense qu'il a étudié en Italie, d'après sa manière, et surtout pour l'extrême délicatesse qu'il mettait dans les grotesques dont il accompagnait ses ouvrages. C'est une tradition reçue dans le

royaume de Grenade, que Raxis eut deux frères qui furent aussi très-bons peintres, mais qui cependant ne l'égalèrent pas. Raxis orna la majeure partie des temples de Grenade de ses belles productions. On les admirait dans les églises de Saint-Jérôme, de Sacromonte, des Carmes Déchaussés, des Minimes, des Augustins, de Saint-Jean-de-Dieu, et de plusieurs autres. *S*.

REBOLLOSO (Antoine), peintre d'histoire, en réputation à Murcie au commencement du 17e. siècle, fit en 1741 les tableaux qui sont dans le second cloître du couvent de la Merci de Lorca, et représentent divers passages de la vie de Saint Raymond. Ils ont plus de dessin que de couleur. *V*.

REDONDILLO (Isidore de), peintre de portraits, né à Madrid, y fut élève d'Ange Nardi. Charles II, en 1685, récompensa son mérite et ses talens en le nommant son peintre. Les productions particulières de Redondillo sont confondues parmi celles de tous les autres artistes et particulièrement à Madrid. On reconnaît facilement ses portraits. *M*.

REJON DE SILVA (don Jacques), amateur. L'académie de Saint-Fernand possède un assez grand nombre de belles copies qu'il fit des œuvres de Raphaël Mengs. On a de lui une traduction élégante des règles et préceptes qu'écrivirent sur la peinture Léonard de Vinci et Léon Alberti. Rejon composa un Dictionnaire des termes et expressions qui constituent le langage des arts : c'est un ouvrage dont les amateurs font grand cas. Son penchant extraordinaire pour la peinture et la poésie lui fit publier encore un poëme didactique sur le premier de ces arts. La bibliothéque de l'académie de Saint-Fernand, dont il fut conseiller, possède encore de lui un Compendium du

grand œuvre de Palomino. Rejon mourut à Murcie, sa patrie, en 1796. *M.*

REQUENA (Vincent), peintre d'histoire, né à Cocentaina, et résidant à Valence en 1590, peignit alors les maîtres autels de la Conception, de Saint-Jérôme et de Sainte-Anne, qui sont dans le monastère de Saint-Michel-des-Rois hors la ville. Il fit encore pour le couvent de Saint-Dominique un Saint Michel et un Saint Laurent qui ne sont pas sans mérite. *V.*

REYNA (François de), peintre d'histoire, l'un des élèves les plus avancés de Herrera le Vieux à Séville, vers 1645. Il fit pour la paroisse d'Omnium-Sanctorum de Séville un tableau du Purgatoire, où l'on distingue une belle pâte et une grande vigueur de clair-obscur. Il fit aussi plusieurs tableaux pour la chapelle du Rosaire au collége de Monte-Sion. Il annonçait enfin d'heureuses dispositions lorsqu'il mourut, très-jeune, en 1659. Sa manière est large et sa composition pleine de feu. *S.*

RIBALTA (François), grand peintre d'histoire, l'un des principaux maîtres de l'école de Valence. On sait qu'il naquit à Castellon de la Plana vers 1551. Très-jeune, il étudia les principes de l'art à Valence, où, devenu vivement épris de la demoiselle de son maître, il la demanda en mariage; mais le père la lui refusa, sous le prétexte qu'il n'était pas assez instruit; il reçut alors de sa maîtresse le serment qu'elle attendrait trois ou quatre ans son retour d'Italie, où il brûlait d'aller se perfectionner. Ribalta part, étudie avec soin Raphaël, les Carrache, et surtout Sébastien del Piombo, dont il copia maintes fois les Œuvres, revient, le terme expiré, dans sa patrie, homme de talent, et se présente de suite à l'atelier du père de son amie: il trouve

sur le chevalet un sujet qu'avait esquissé son maître, le termine et se retire. De retour, le peintre reste surpris à l'aspect de cet ouvrage, et dit à sa fille : « Très-volontiers je te marierais avec celui qui possède une exécution aussi facile, et non avec ce malheureux Ribalta. » — « Eh bien, mon père, c'est Ribalta lui-même. » Le trait fut connu de toute la ville, et le mariage bientôt conclu. Notre artiste ne tarda pas à obtenir une grande réputation dans Valence et dans tout le royaume. L'archevêque don Jean de Ribera lui ordonna de peindre la Cène pour le grand maître autel du collége de Corpus-Christi ; il donna au Saint André la ressemblance du vénérable Pierre Muños, à Judas celle d'un cordonnier nommé Pradas, dont le voisinage l'incommodait. Outre les tableaux que Ribalta fit pour Valence, il en finit beaucoup pour sa patrie, pour l'église d'Andilla, en 1597, pour celles d'Algemesi, Carcaxente, Torrente, Porta-Cœli, Morella, Castellon de la Plana, Madrid, Saint-Ildefonse, Tolède, Valence, Segorbe, Val-de-Christo et autres. Ribalta fut très-laborieux. Les arts le perdirent le 12 janvier 1628. — Il était grand dessinateur, et donnait beaucoup de noblesse et de grandiose à ses figures. Il composait à merveille, et de plus était grand anatomiste. On observe quelque variété dans sa couleur, qui quelquefois est un peu rude, mais plus souvent bien empâtée et sans aucune afféterie. On se méprend souvent aux ouvrages de Castañeda et de Bausa, ses meilleurs élèves. Vincent Carducho, désirant voir la Cène qui faisait tant d'honneur à Ribalta, fut exprès à Valence, et la copia pour des religieuses de Madrid ; mais l'original est beaucoup plus suave. Les amateurs de Valence ne se défont jamais des productions des Ribalta, de l'une desquelles on peut voir à Paris un superbe Christ à la Colonne. *V.*

RIBALTA (Jean de), peintre d'histoire, fils et élève de François Ribalta. Ses dispositions furent telles, qu'à dix-huit ans il fit le magnifique Calvaire que l'on a transporté de Saint-Michel de Los Reyes à Valence. On ne pourrait croire en effet qu'un aussi jeune homme ait pu composer un tel ouvrage, si l'inscription ne portait ce qui suit :

Joannes Ribalta pingebat et invenit 18 ætatis sup. anno 1615.

Ce tableau brille dans toutes les parties de l'art. Il s'y est créé lui-même dans la composition, surtout dans la couleur, nombre de difficultés pour les vaincre toutes. Il est différens points dans lesquels le père et le fils se ressemblent tellement, qu'on peut s'y méprendre ; mais le fils est plus léger : car François Ribalta, dans plusieurs tableaux, est assez négligent pour qu'on les croie d'Étienne March, ou de quelque autre moderne, qui peignirent avec assez de licence et sans étudier assez les contours. Jean Ribalta faisait aussi très-bien les vers, et sa mort fut une grande perte pour les arts. Il ne survécut que très-peu à son père. Sans ce malheureux événement, combien d'excellens ouvrages ne seraient-ils pas sortis de son pinceau, quand on pense qu'à l'âge de trente ans il avait déjà enrichi son pays d'un nombre infini de productions *. — Don Jacques de Vich, grand amateur, employa Ribalta quelque temps, pour lui peindre une collection de portraits des hommes illustres de Valence en vertus ainsi qu'en talens. Notre artiste ne put en faire que trente et un, que

* Je possède de lui une Adoration des Rois, d'après laquelle on peut juger combien était brillante sa palette.

je citerai comme une preuve de la fécondité de l'Espagne en hommes justement célèbres, inconnus hors de leur pays.

Louis Vives,
Jayme Ferruz,
Joseph Esteban,
Le père Benoît Pereyra,
Jérôme Muñoz,
François-Jérôme Simon,
Jayme Falco,
Jean Plaza,
Honoré Juan,
François Tarrega,
Ausias March,
Pierre-Jean Nuñez,
Pierre-Jean Trilles,
Jayme Roig,
François Collado,
Le docteur Michel Salon,
Le docteur Augustin Marti,
Gaspard de Aguilar,
Guillen de Castro,
Balthasar Marrades,
Gaspard Sapena,
Jean-Baptiste Comes,
Calixte III,
Le béat Nicolas Factor,
Saint Louis Bertrand,
Saint Vincent Ferrer,
Saint Bernard, martyr,
Saint François de Borja,
Don Ferdinand d'Aragon,
Frederic Furio Ceriol,
Et Alexandre VI.

Le même don Jacques de Vich, en mourant, légua au monastère de Saint-Jérôme tous ces portraits de Ribalta, et plusieurs autres, tels que ceux de Saint Pierre, Saint Jacques, le Bon Larron, Saint Augustin, Saint Sébastien, Saint Isidore, un Plat de Raisin, et quelques Polissons jouant aux cartes. Le même donataire fit encore hommage au même couvent d'une Sainte Cécile, peinte par le père et le fils. Ribalta fit nombre de tableaux pour les temples de Valence, et, malgré le peu de temps qu'il vécut, il est rare de voir un cabinet d'amateur sans quelque ouvrage de cet homme fécond en productions du plus grand mérite. *V.*

RIBERA (Joseph), surnommé l'Espagnolet, grand peintre d'histoire. Les Italiens prétendent et publient que cet artiste naquit à Gallipoli, dans le royaume de Naples. Ces messieurs cependant ont sous les yeux une autorité incontestable, qu'ils ne peuvent récuser; car

elle est gravée de la propre main de Ribera dans la précieuse estampe de son tableau de Bacchus, où notre Espagnol dit : *Joseph à Ribera, Hisp. Valenti. Setab. F. Partenop.* 1628. En effet, Ribera naquit dans la ville de Xativa, aujourd'hui Saint-Philippe, très-près de Valence, le 12 janvier 1588, son véritable extrait baptistaire à la main. Ses parens l'envoyèrent à Valence, pour qu'il fît ses études et dans l'intention de lui faire prendre la carrière des lettres; mais son penchant pour les arts lui fit préférer à l'université l'atelier de Ribalta le jeune. Ribera ne fut pas long-temps sans donner des preuves de ses dispositions pour la peinture : ses progrès furent rapides et immenses, et dans peu il fit espérer un talent supérieur. Malgré qu'il reconnût le talent de son maître, quand il eut acquis des notions assez étendues, il partit pour l'Italie, quoique très-jeune encore, et se livra sans relâche à l'étude de l'antique et des peintures des plus grands maîtres. Il développa tant de finesse et d'habileté dans ses dessins, que les élèves ses camarades le regardant avec admiration, lui donnèrent dès ce moment le nom d'Il Spagnoleto, qui toujours lui est resté. Ribera était si malheureux, qu'il se nourrissait des morceaux de pain que lui donnaient ses condisciples; il était couvert de haillons, et dans cet état courait les rues de Rome, en étudiant et copiant tout ce qu'il rencontrait. Un cardinal, voyant un jour notre artiste très-occupé à copier la fresque d'une façade de palais, le fit venir et l'envoya à son hôtel, où il le fit vêtir et l'admit parmi son nombreux domestique. Cette situation aussi heureuse qu'inespérée, loin de stimuler Ribera, le rendit tellement paresseux et si fainéant, qu'à la suite de quelques réflexions sur lui-même, il partit de la maison du cardinal, et resta dans son état de pauvreté, trouvant cette

situation plus propre à son avancement. Après avoir copié Raphaël, et les Carache, il prenait tant de plaisir aux effets terribles de Michel-Ange de Caravage, qu'il ne négligea rien pour obtenir la faveur d'être admis dans son atelier, ce dont il ne jouit pas long-temps; car ce grand artiste mourut en 1609, lorsque notre Valencien n'avait encore que 20 ans. Mais Ribera se soumit tellement à son style, que bien souvent de grands connaisseurs confondent les œuvres de ces deux illustres maîtres. Voulant juger si les éloges que dans Rome on donnait au Corrége, étaient mérités, Ribera fut à Parme. Transporté à l'aspect de ces chefs-d'œuvre de suavité, il les copia tous avec tant de soin, que c'est à ce travail constant qu'il dut la douceur et le charme qui adoucissent la manière âpre qu'il avait acquise du Caravage. De retour à Rome, notre Espagnol surprit tous les peintres par son nouveau style. Dans la crainte qu'il n'enlevât tous les suffrages, ou peut-être pour balancer un peu la réputation du Dominicain, avec qui Ribera se trouvait en opposition ouverte, on prétend que ses amis l'engagèrent à se départir de cette manière qu'il paraissait vouloir adopter. On lui persuada qu'il réussirait beaucoup mieux en suivant le style du Caravage, dont la nouveauté et la franchisse lui feraient beaucoup plus d'honneur, et lui donneraient beaucoup plus d'argent : le penchant naturel de Ribera pour les sujets mélancoliques et horribles, l'invita, plus que toutes les insinuations, à adopter le conseil de ceux qui n'étaient vraiment pas ses amis. Pour se débarrasser des importuns, et arriver à la fortune, Ribera se transporta à Naples sans aucune recommandation que son talent. Il rencontre dans cette capitale un négociant, homme riche et assez intelligent, qui, reconnaissant le mérite de notre Espagnol, lui offre en mariage une fille unique,

qui devait par conséquent hériter de tout le bien de son père. Ribera consent à ce mariage; le beau-père ne reste pas un moment sans publier les talens de son gendre, et le fait de telle manière, qu'en très-peu de temps, Ribera se voit considéré comme le premier peintre de Naples. Comme il vivait près le palais, le beau-père s'avisa de poser sur le balcon un Saint Barthélemi, que Ribera venait de terminer; la foule devint si nombreuse que le vice-roi en demanda le motif : instruit, il voulut voir le tableau, qui lui fit un plaisir extrême, et voulut en connaître l'auteur. Il fut encore plus satisfait lorsqu'il sut qu'il était Espagnol. Le vice-roi nomma de suite Ribera son peintre, avec des honoraires considérables, et un logement au palais : dès lors il ne s'offrit à peindre dans Naples rien de considérable que Ribera n'en fût chargé. Les Jésuites l'occupèrent dans leur collége de Saint-Xavier, dans celui de Jesu-Nuovo, dans la chapelle du Trésor de la cathédrale. Sous la coupole qu'avait peinte Lanfranc, il représenta Saint Janvier lorsqu'il sortit sain et sauf de la fournaise. Il peignit aussi pour les Chartreux, la fameuse Descente de Croix, dans laquelle il répandit une suavité extraordinaire, heureuse et rare réminiscence de ses études du Corrège. C'est à cette époque qu'il fit aussi le tableau de Sainte Marie la Blanche, qui dans Naples a toujours été considéré comme de ce dernier maître *. Ces œuvres et beaucoup d'autres

* J'en demande pardon à tous les écrivains. Ce bel ouvrage est vraiment de Ribera, ainsi que plusieurs autres tableaux, que j'aurai l'occasion de faire reconnaître d'une manière incontestable, comme de maîtres espagnols. Je saurai revendiquer aussi comme tels, un grand nombre de productions que d'injustes partisans ont toujours signalées comme italiennes : ce qu'en conséquence tous les traducteurs sans conséquence, ont répété sans malice.

ue Ribera fit pour Philippe IV, pour le comte de Monrey, vice-roi de Naples son Mécène, et pour plusieurs ıtres grands, l'enrichirent de manière à le faire vivre 'ec magnificence; sa dame était toujours accompagnée un écuyer. Il ne travaillait que six heures par jour, passait le reste du temps avec les premiers personges de la cour, qui tous les jours tenaient cercle chez i. L'académie de Saint-Luc le reçut en 1630; c'est dans tte même année qu'il eut le plaisir de recevoir, traiter accompagner partout Jacques Velasques de Silva, 's de son passage à Naples. En 1644, le pape le dé-ra de l'ordre du Christ. En 1649, il revit Velasques i visitait une seconde fois l'Italie. Ribera mourut à ıples en 1659, comblé d'honneurs, de richesses, et de isfaction. Cet Espagnol fut un des plus grands naturates qu'ait eus l'Italie. Il surpassa son maître dans le dessin, l'égala dans la force du clair-obscour : personne ut plus de talent pour peindre le naturel, il savait ıdre mieux que qui que ce soit les rides et les accidens corps humain, et sans nul doute aucun autre are ne l'a surpassé dans la représentation des Vieillards. ı dessins à la plume et au crayon sont très-estimables. rendrai compte, à son article, dans mon Dictionnaire de vure espagnole, de ce qu'il a fait en ce genre. Parmi nombreux et les bons élèves qui sortirent de son le, il faut distinguer Luc Jordan. On possède en ıagne nombre de productions de l'élève et du maître, ıique ce dernier ne soit point revenu dans sa patrie. is la souveraineté de Naples, que tenaient les rois spagne, leurs vice-rois, les riches Castillans qui s'établisnt en Italie, et en revenaient [illegible] dans la Pesule toutes leurs acquisitions en objets d'arts; les res réitérés que Philippe IV envoyait à ses vice-rois,

pour que Ribera lui fit des tableaux, tout enfin concourut à ce que l'Espagne possédât une aussi grande quantité des meilleures productions de ce célèbre Valencien. L'Escurial en possédait plus de vingt de premier ordre; le palais de Madrid, plus de vingt-cinq; le Retiro, la majeure partie des églises de cette capitale, Saint-Ildefonse, Cuenca, Placencia, Valladolid, Salamanque, Victoria, Cordoue, le port Sainte-Marie, Grenade, Sarragosse, et presque tous les particuliers amateurs ont des tableaux de ce talent extraordinaire, qui fit tant d'honneur aux arts et à l'Espagne qui l'avait vu naître. — Il existe de l'Espagnolet une superbe Conception, qu'il fit pour les religieuses de Monterey, et qu'il a signé comme suit en toutes lettres. *Jusepe de Ribera Español Valenciano fecit*, 1635. *V.* et *I.*

RIBERA (Jean-Vincent), peintre d'histoire, en réputation à Madrid au commencement du 18e. siècle, fut l'un des professeurs que le conseil de Castille nomma pour taxer les peintures anciennes. Ribera peignit diverses parties de la coupole de Saint-Philippe-le-Royal; il fit aussi deux tableaux relatifs à la vie de Saint François de Paule, que l'on voyait dans l'église de la Victoire. Il peignit encore avec une franchise qui fait honneur à son pinceau le Martyre de Saint Juste, que l'on mit dans la trésorerie d'Alcala de Henares. Les maisons particulières possèdent beaucoup de tableaux de Ribera. *M.*

RIBERA (Louis-Antoine de) concourut avec zèle à établir l'académie de Séville, et contribua aux frais depuis 1666 jusqu'en 1670. *S.*

RICHARTE (don Antoine), peintre d'histoire et fresquiste, naquit à Yecla, le 10 mai 1690. Après avoir étudié le latin, il lui préféra la peinture, qu'il apprit à Murcie sous Senen-Vila. Bientôt il perdit ce maître et

continua sous l'un des Menendès. Lorsqu'il se vit en état de travailler seul, Richarte s'établit à Valence avec réputation, fit dans cette ville beaucoup d'ouvrages, et particulièrement les flammes qu'employaient les confréries, qui mettaient un grand luxe à cette sorte d'étendard. Il mourut en 1764, et fut maître de don Antoine Pons. Ses œuvres les plus remarquables sont à Valence, Cheste, Reus et Godella. *V*.

RINCON (Antoine d'el), peintre de portraits et d'histoire, né à Guadalaxara, en 1446, fut le premier qui en Espagne abandonna la manière gothique, donna de la rondeur à ses formes, à ses figures un caractère et de plus belles proportions. Ses maximes étaient aussi plus conformes à la nature; sa manière, absolument celle d'André d'el Castaño et de Dominique Ghirlandajo.— Les rois catholiques Ferdinand et Isabelle firent un grand cas du mérite de Rincon; car ils le nommèrent leur peintre et le décorèrent de l'ordre de Saint-Jacques. — L'artiste fit les portraits de ces grands souverains, que l'on voit dans l'église des Rois à Tolède. Il conste aussi dans les archives de la cathédrale, que le chapitre, en 1483, chargea le maître Antoine Rincon et Pierre Berruguete d'exécuter les peintures destinées au sanctuaire antique. — Il paraît de plus que Rincon avait fait pour plusieurs palais beaucoup de tableaux, que dévorèrent plusieurs incendies. Son chef-d'œuvre est dans les dix-sept du grand autel de la paroisse de Robledo de Chavela; ils représentent divers passages de la vie de la Vierge, et celui du milieu, l'Assomption. Tous ces ouvrages brillent par le dessin, la liberté, le caractère, l'expression, les draperies, et prouvent la grande intelligence de leur auteur qui, dans son temps tint un rang des plus distingués parmi tous les peintres de tous les pays. Rincon mourut à Séville en 1500,

étant au service de Ferdinand et d'Isabelle, qu'il accompagnait toujours dans leurs voyages, et qui passèrent dans cette ville une partie de cette même année. *M.*

RINCON (Ferdinand d'el), peintre d'histoire et fresquiste, fils et élève du maître Antoine, dont il est fait mention ci-dessus. Il résidait à Tolède au commencement du 16ᵉ. siècle, et travaillait avec Jean de Bourgogne, en 1503, à l'ornement du grand maître autel de la cathédrale de Tolède. Rincon fit seul plusieurs autres ouvrages en ce genre, ainsi qu'il conste par les archives de différens couvens. Il reste de lui quelques vestiges d'assez belles fresques. *M.*

RIO BERNUIS (Barthélemi), peintre d'histoire, élève de Gaspard Becerra, qui, en 1568, le cita dans son testament comme peintre de Tolède. En effet, quoique jeune à cette époque, il avait déjà de la réputation : elle prit un accroissement considérable, lorsque le chapitre de cette cathédrale le nomma son peintre en 1607, emploi qu'il sut conserver avec distinction jusqu'en 1627, qu'il mourut à Tolède. Ses œuvres tiennent tout-à-fait de son maître. *M.*

RISUEÑO (Joseph), peintre d'histoire, sculpteur, est le dernier qu'offrit aux arts l'école d'Alphonse Cano. Il naquit à Grenade au milieu du 17ᵉ. siècle, et fut un des meilleurs élèves de ce grand homme dans les deux professions. Cano mort en 1667, Risueño pour maître prit la nature. Il modelait en argile tout ce qu'il devait peindre et sculpter, soit en bois soit en pierre. Cette méthode lui fit obtenir de grands progrès. Antoine Palomino fait un cas particulier de son mérite et de sa personne. Lorsqu'en 1712 il fut à Grenade, il pria Risueño de l'aider à peindre dans la Chartreuse, ce qu'il fit si bien, que Palomino le surnomma le grand dessinateur de l'Anda-

ousie. Cette assertion était au surplus à cette époque une très-rande vérité. — Risueño passant le temps entre la peinture t la sculpture, se distinguait dans les deux branches ar d'excellens ouvrages, tant publics que particuliers. es tableaux ont la couleur de Cano, et son ciseau en a hardiesse. Risueño mourut en 1721 à Grenade, où il rend place parmi les bons professeurs. Plusieurs temples e cette ville possèdent de ses ouvrages. *S.*

RIZI (François), peintre d'histoire, de genre, et grand esquiste, avait une invention des plus fécondes. Il naît en 1608 à Madrid, où, ne pouvant apprendre de son ère Antoine Rizi, Vincent Carducho fut celui qu'il ioisit pour maître. Rizi fut du petit nombre de ces res privilégiés qui naissent avec les dispositions les plus anscendantes pour ce qu'ils veulent entreprendre : il naquit nc peintre. Aucune difficulté ne l'arrêtait, et tout, pour nsi dire, se trouvait aussitôt terminé que commencé. Il t vrai que dans les arts cette facilité cause les mêmes convéniens, que la trop grande mémoire dans l'étude imitive des sciences : les jeunes gens, trop confians dans s moyens, ne réfléchissent pas, et n'étudient que superiellement : c'est ce qui arriva à notre artiste. Dans le oment il faisait tout ce qu'il voulait, mais toujours sans rrection. Comme il vivait dans un siècle et une cour où grand mérite était de savoir improviser, on célébrait ec enthousiasme les personnes douées de talens en ce nre, ce qui lui fit faire promptement une fortune brilnte. Ce n'est qu'en 1656 cependant qu'il devint peintre de ilippe IV. Charles II lui continua son titre, en y ajoutant e place au palais. — Après qu'il eut terminé dans l'annne habitation des rois la Fable de Pandore, que rreño tombé malade n'avait pu continuer, Rizi fit aussi ns les angles du salon quatre jolis sujets qu'il peignit sur

des fonds d'or. Avant qu'il eût terminé cet ouvrage, le chapitre de Tolède l'avait, en 1653, déjà choisi pour son peintre, à la place d'Antoine Rubio. En 1665 il peignit à fresque, avec Carreño, encore une des chapelles de la cathédrale de cette ville, et tous deux terminèrent l'ouvrage en 1670, pour le prix de 6,500 ducats d'or. Ils continuèrent le sanctuaire de Notre-Dame dans cette même cathédrale, pour le prix de 4,500 ducats. En 1666, Rizi fit le portrait du cardinal Moscoso; en 1671, celui de l'archevêque don Rodrigue, pour la béatification de Saint Ferdinand, roi d'Espagne. — On le vit avec Carreño, Escalante et Mantuano, préparer le monument de la Semaine-Sainte, qu'il orna lui seul de sujets historiques et d'allégories qui prouvaient son érudition. Il donna de nouvelles preuves de son savoir dans la galerie des Dames, où il fut aidé des mêmes Carreño et Mantuano. Il se distingua particulièrement dans la fresque qu'il fit sans aucun aide à Saint-Antoine des Portugais. Mais Rizi fit surtout connaître la fécondité de son génie dans les décorations pour le théâtre du Retiro, dont on lui confia la direction. Il est vrai que ses compositions pleines de caprices, ses ornemens ridicules firent à l'architecture un tort incalculable. Cette salle de spectacle, placée dans le centre de la cour, était un exemple trop autorisé, pour que la mode, l'adulation, l'ignorance, ne s'empressassent pas de l'imiter : aussi le mauvais goût et la corruption dans l'architecture se répandirent par toute l'Espagne. La peinture ne souffrit pas moins des opinions dangereuses de Rizi, qui préférait la facilité à la correction, et ne considérait l'art que comme un grand moyen pour vivre. — C'est d'après ce système qu'il fit beaucoup de tableaux, tant pour les particuliers que pour les temples et entre autres, une Trinité, une Conception, un Baptême du Christ, un Saint

François, un Saint Dominique pour la paroisse de Sainte-Croix de Madrid, qui périrent dans l'incendie qui dévora cette église au commencement du 18e. siècle.—Charles II, jaloux d'élever un monument digne de recevoir le Saint Sacrement dans le monastère de l'Escurial, en chargea Rizi. A peine l'avait-il terminé, qu'il mourut le 2 août 1685, pendant qu'il était occupé à tracer le tableau destiné à voiler le tabernacle. C'est ce tableau qui rendit à juste titre si célèbre l'élève de Rizi, Claude Coëllo, que l'on chargea de le peindre, et qui fit un chef-d'œuvre classique, comme j'ai eu occasion de le dire à son article. — Les dessins de Rizi sont nombreux à l'infini. Tous pèchent par la justesse, mais tous brillent par la facilité. Ses peintures, qui ont les mêmes défauts et les mêmes avantages, se font de plus remarquer par des teintes agréables, par une touche hardie, par des attitudes pleines d'énergie et une grande fécondité dans l'invention ainsi que dans la composition. — Tous les temples de Madrid, de Tolède, le Retiro, le Pardo, Burguillos, Ballecas, Ucles, Alcala de Henares, Ségovie, Placencia, et bien d'autres villes possèdent un grand nombre des productions de cet habile homme. *M.*

RIZI (le frère Jean), peintre d'histoire, frère de François, naquit à Madrid en 1595, et apprit à peindre sous le frère Jean-Baptiste Mayno, religieux dominicain et maître de dessin de Philippe IV, lorsque ce monarque était infant. — L'application et le talent naturel de Rizi lui firent faire des progrès rapides. Bientôt il peignit, pour la sacristie de Notre-Dame de Secours et pour le couvent de la Merci de Madrid six grands tableaux, dont trois représentent divers Mystères de la Passion de Notre Seigneur, et les trois autres, divers Martyres des Saints de cet ordre. — Suivant sa vocation, il se fit ordonner pour entrer au monastère de Mont-Serrate en 1626; mais il fallait certaine

somme que Rizi n'avait pas, il fut donc refusé. Notre artiste demanda deux jours, et dans ce court espace fit un Christ pour lequel il reçut beaucoup plus que ce dont il avait besoin. — Il vint ensuite à Madrid, où il fut abbé du monastère de Medina-del-Campo, et passa ensuite en 1653 à celui de Saint-Millan de la Cogolla. C'est là qu'il fit pour le grand maître autel trente tableaux. Ses talens et ses qualités le faisaient rechercher de tous les couvens de son ordre, pour qu'il voulût bien venir y habiter. Il fut quelque temps à celui de Saint-Jean-Baptiste de Burgos, et par reconnaissance y laissa les nombreux et grands ouvrages qui ornent l'église. Le chapitre de la cathédrale se servit dans ce même temps de Rizi pour quelques tableaux qui font partie des beautés de ce temple. — De retour au monastère de Saint-Martin de la capitale, il composa tous ceux du cloître principal. Cet ouvrage, où il sut représenter tous les individus du couvent, de quelque classe qu'ils fussent, lui concilia l'estime de plusieurs personnes du haut parage, particulièrement de la duchesse de Bejar, dont il devint le maître de dessin, et à qui il dédia son Traité sur la Peinture. — Jaloux de voir les chefs-d'œuvre de l'antiquité, Rizi fut à Rome, y obtint d'entrer dans la congrégation des pères du Mont-Cassin; il y composa quelques tableaux qui furent estimés des professeurs et des amateurs. Le pape même témoigna le désir de le connaître. Épris des vertus de notre artiste, sa sainteté le nomma à un évêché dont il ne put prendre possession, la mort l'ayant enlevé dans ce temps au Mont-Cassin, c'est-àdire, en 1675, à l'âge de 80 ans. — Son genre est un style peu terminé; ses ouvrages paraissent peints au premier coup : ils brillent par la force du clair-obscur, par les poses les plus heureuses ainsi que les plus naturelles, par la composition et par un dessin dont la pureté relève toutes ces qualités. Le

père Rizi est mort en 1675. Ses productions sont répandues à Madrid, à Saint-Millan de Yuso, à Salamanque, à Burgos, à la Seca, et dans plusieurs monastères. *M.*

RODRIGUEZ BLANEZ (Benoît), peintre d'histoire, né à Grenade, et imitateur du style d'Alphonse Cano. L'archevêque de ce diocèse, en récompense de ses vertus et de ses talens, lui conféra plusieurs emplois dans l'état ecclésiastique. Sans manquer à ses devoirs, il trouva le moyen de peindre pour les particuliers différens ouvrages, qui sont estimés des amateurs. On n'accorde pas moins d'intérêt à ce qu'il fit pour les temples. Le palais de l'archevêque possédait une belle Vierge : la paroisse de la Madeleine en avait une autre : le couvent des Douleurs, les religieux Augustins et les Carmelites-Déchaussées possèdent plusieurs tableaux de mérite de Blanez, qui mourut à Grenade le 22 mai 1737. *S.*

RODRIGUEZ DE ESPINOSA (Jérôme), peintre d'histoire, naquit à Valladolid le 17 avril 1562; et, après avoir appris dans cette ville les élémens, fut se fixer à Cocentayna, (royaume de Valence), où il se maria le 30 mai 1596, avec Aldonze Lleo, dont il eut le célèbre peintre Hyacinthe-Jérôme de Espinosa. Rodriguez s'établit ensuite avec sa famille à Valence, un peu avant 1623, et y exerça son art de manière à acquérir de la réputation. — En 1604 et 1606, de concert avec Jayme Ferol, il avait peint les tableaux du maître autel de Saint-Jean-Baptiste de la ville de Muro, comme il conste par les archives datées du 9 novembre et 15 juillet des mêmes années — Don André Cister, notaire de Cocentayna, conserve une partie de ce maître autel que possédait la paroisse

de cette ville, peint et doré par Espinosa. Ce sont deux tables de sept palmes de haut et trois de large chacune. — La première représente Saint Laurent et Saint Hippolyte; la seconde, Saint Sébastien et Saint Roch. Ces ouvrages prouvent d'une manière manifeste le mérite de leur auteur, sa générosité et sa dévotion. Il mourut à Valence vers 1630. *V.*

RODRIGUEZ DE MIRANDA (François et Nicolas), peintres d'histoire et paysagistes, naquirent à Madrid. Don François fut peintre en titre des écuyers du roi, et fit en 1746 les douze grands tableaux de la vie de Saint Pierre d'Alcantara, qui étaient dans le couvent de Saint-Gil de Madrid. Il mourut dans cette ville en 1751, à l'âge de 50 ans. — Don Nicolas, qui se distingua par ses paysages, mourut peu de temps avant son frère. *M.*

RODRIGUEZ DE MIRANDA (Pierre), peintre d'histoire et paysagiste, né à Madrid fut élève et neveu de don Jean Garcia de Miranda, dont il quitta l'atelier, déjà si avancé, qu'il parvint promptement à obtenir de la réputation en cour. Le père Aller, confesseur de l'infant don Philippe, le protégeait, et le chargea de peindre une Conception pour son altesse, à qui elle fit tant de plaisir, que le peintre fut prié d'y mettre son nom. Miranda fit aussi le portrait du révérend père Aller, et deux tableaux relatifs à la vie du bien-heureux Caracciolo, qui tous trois étaient placés dans le cloître du Saint-Esprit, à Madrid. Il en termina quatre autres relatifs à l'histoire du prophète Élie, que l'on voyait aux Carmes Déchaussés de la capitale, et qui ont été transportés au Rosaire. Mais le genre où réussit vraiment Rodri-

guez est celui des paysages et des bambochades. Il y mettait un goût et une vérité rares. — L'infant don Louis en possédait un grand nombre dans les palais de Boadilla et de Villaviciosa. La duchesse d'Albe, don Jean Pacheco, le baron Casa Davalillo, don Joseph Ximenes Breton, et tous les amateurs distingués, comptent avec intérêt dans leur collection des tableaux de cet artiste. Il s'occupait aussi à peindre des sujets fabuleux, et savait, pour les voitures de la cour, faire des ornemens qui étaient alors très en vogue. Les voitures n'existant plus, ces panneaux se sont toujours conservés avec une sorte d'enthousiasme par les connaisseurs. Rodriguez de Miranda mourut à Madrid le 8 mars 1766, à soixante-dix ans, après avoir obtenu la survivance de peintre du roi, dont son oncle possédait le titre. *M.*

RODRIGUEZ DE RIBERA (Isidore), peintre du roi au commencement du 18e. siècle, fut un des sept choisis par le conseil de Castille, en 1725, pour taxer les peintures. *M.*

ROELAS (le licencié, Jean de Las), grand peintre d'histoire, plus connu parmi les artistes espagnols sous le titre du Clerc Roëlas, naquit à Séville en 1560, d'une famille distinguée, dans laquelle on cite Pierre de Las Roëlas, chef d'escadre, qui mourut en 1566, et que l'on présume être son père. — Son style ne laisse aucun doute sur son voyage en Italie, où il étudia les meilleurs élèves du Titien. — Roëlas peignit, vers 1603, pour le sieur Tentor, trésorier de la collégiale d'Olivarès, quatre tableaux de la vie de la Sainte Vierge, que le trésorier, en mourant, légua à sa collégiale. — Roëlas rèsta quelque temps à la cour, et revint à Séville, d'où il fut ensuite, comme chanoine, à Olivarès en 1624. Il y fit, pour l'or-

nement de la collégiale ; deux grands tableaux, dont l'un représente le Miracle de Notre-Dame des Neiges, et l'autre une Nativité. Roëlas mourut à Olivarès en 1625. Cet artiste fut un de ceux de l'Andalousie qui entendirent le mieux les règles de la composition et du dessin. Il donnait à ses personnages une douceur et une suavité exquises. — Il imitait la nature avec majesté, et donnait le vrai grandiose à ses formes ainsi qu'à ses caractères. Roëlas est enfin l'un des peintres espagnols qui possédèrent le mieux les teintes et le coloris de la haute école vénitienne. — Pour bien connaître son mérite, il faut voir dans Séville ses ouvrages dont les temples sont ornés. Sans orgueil pour l'Espagne, les tableaux de ce grand maître rivalisent avec le Tintoret, les Palmes, et ramènent sur les bords du Bétis l'école des Carraches *. Le Saint Jacques de la cathédrale de Séville, qu'il finit en 1609, est plein de feu, de majesté et de decorum. La confusion des Sarrasins, le contraste des groupes, le naturel des attitudes, la belle exécution dans les raccourcis, tout y est admirable. — Le Martyre de Saint André, qui orne la chapelle des Flamands de Saint Thomas, est un ouvrage célèbre. Lebrun le regardait, malgré toutes les assertions, comme un chef-d'œuvre du Tintoret ; et cet illustre connaisseur s'appuyait sur la couleur, sur la manière de grouper, sur les caractères, et particulièrement sur les extrémités que Roëlas finit comme l'habile Vénitien. — La beauté, la dignité de l'Ange tirant Saint Pierre de

* Il est certain que, si dans Séville on avait eu l'habitude de graver les beaux ouvrages, ainsi que je désirais la mettre en pratique, Roëlas, ainsi qu'un grand nombre d'artistes, seraient connus, de la manière la plus avantageuse, et l'art ne pourrait qu'y gagner infiniment.

a prison, dans le grand tableau que l'on voit à l'église le ce nom; la simplicité de la composition, la grande orce du clair-obscur, surprennent toujours le plus inelligent. — La Mort de Saint Herménégilde qui remplit e maître autel de l'Hôpital du Cardinal, est une producion des plus recommandables pour l'expression, la noblesse, la couleur qui y règnent, et particulièrement pour le mérite transcendant de la gloire qui couronne le ableau. — Dans son cadre de Sainte Lucie, la férocité les bourreaux qui la martyrisent fait frémir, en même emps que la beauté et le calme répandus sur la figure de a Sainte font éprouver des sensations difficiles à rendre. — Mais le chef-d'œuvre de Roëlas est le tableau qu'il créa pour la paroisse de Saint-Isidore, et qui représente la Mort du Saint. Il occupe tout l'autel, et se divise en deux parties. — La première, formant le haut de l'ouvrage, eprésente le Christ et la Vierge sur un trône de nuages, vec des couronnes à la main et un entourage immense l'anges, de chérubins qui chantent, touchent divers intrumens, et répandent à profusion des fleurs sur la scène qui fait le sujet du second plan. — Dans cette seconde partie, on voit un temple sur le parvis duquel est le Saint Archevêque en action de prier au moment où il est prêt d'expirer. Sa tête, un peu inclinée, offre un des plus savans effets de l'art. Les Archidiacres le soutiennent vec le respect le plus tendre, et à l'entour de lui un lergé nombreux se fait distinguer par sa tristesse et sa piété. On doit remarquer dans cette vaste conception les caractères des personnages qui le composent, la gravité le leur tenue, les différens sentimens qui les agitent, endus avec une connaissance profonde de l'esprit humain. Il faut s'arrêter surtout devant le grandiose qui do-

mine dans toute la composition : la couleur contribue encore par son harmonie à donner à l'ensemble un accord des plus parfaits. Tout enfin, dans ce brillant morceau, prouve que Roëlas n'a rien négligé pour lui donner de la simplicité unie à la majesté, et une vérité entraînante, qui le classe parmi les premiers peintres de son pays, et de beaucoup d'autres. François de Varela et François Zurbaran se distinguent parmi les élèves de Roëlas. Le premier a conservé le style de son maître; Zurbaran a suivi la route tracée par Michel-Ange de Caravage, comme on peut le voir à l'article de ce grand homme. Roëlas était infatigable, et travaillait constamment. Les temples d'Olivarès, de Séville, au nombre de près de vingt, Madrid, l'académie de Saint-Fernand, Aranjuez, Cordoue, sont remplis de ses productions, qui seront toujours recherchées des amateurs et des vrais connaisseurs. *S.*

ROLAN FANGUERBE, peintre d'histoire, établi à Séville, peignit en 1653 un tableau qui représentait Notre-Dame du Jubilé, et un Saint François pour le galion de ce nom : c'est tout ce que l'on connaît de cet artiste. *S.*

ROMAN (Bartholomé), peintre d'histoire et grand coloriste. Il est peu d'artistes de l'école de Madrid qui, aussi bien que Roman, ait su diriger en maître les pinceaux, et qui ait eu un meilleur ton de couleur. — Il naquit en cette cour, en 1596, et fut l'élève le plus distingué de Vincent Carducho; il vint ensuite à l'école de Jacques Velasquez, où il sut encore améliorer sa couleur, adoucir ses teintes, et arriver à une manière de draper que très-peu d'anciens ont obtenue. Cependant ce peintre si brillant fut toujours sans fortune. Il attendait que l'occupation le vînt chercher, et ne faisait aucune démarche pour s'en

procurer ; c'est la seule raison qui rende les ouvrages de Roman extraordinairement rares. Le peu qui en existe se voyait à l'Incarnation de Madrid, dans plusieurs autres églises, à Alcala de Henares, et chez quelques particuliers. Cette petite collection portée au Rosaire prouve dans toutes les parties le grand mérite de cet habile homme, beaucoup trop timide pour l'intérêt des arts. *M.*

ROMEO (don Joseph), peintre d'histoire et restaurateur, naquit à Cervera (royaume d'Aragon), l'an 1701, et, après y avoir pris quelques principes, fut à Rome dans l'atelier de Masucci. A son retour, qu'il fit par Barcelone, il peignit différens ouvrages, et entre autres l'Apparition de la Vierge à Saint Pierre Nolasco, pour le couvent des Mercenaires Chaussés de cette ville. Il s'établit ensuite à Madrid, où il fut chargé de restaurer une partie des tableaux du Retiro ; branche qu'il entendait assez bien pour qu'en récompense Philippe V le nommât son peintre. Romeo mourut le 15 janvier 1772 à Madrid, où sont ses ouvrages. *V.*

ROMERO (Simon), peintre de portraits et de genre, établi à Séville, s'associa avec Murillo et plusieurs autres professeurs, qui, en 1664, érigèrent à leurs frais et dépens, l'académie dans le beau bâtiment de la Bourse de cette ville. Il ne fit que des portraits et quelques petites vues. *S.*

ROMULO (Jacques), peintre d'histoire, fils aîné de Romulo-Cincinnato, naquit à Madrid, où se trouvant orphelin et sans directeur, il mit encore plus de soins à l'étude de sa profession. En peu de temps il parvint à être un élève si éminemment distingué, qu'il était lui-même déjà maître, au point de composer plusieurs

beaux ouvrages que l'on voit à Madrid. Don Ferdinand Henriquez de Ribera, troisième duc d'Alcala, nommé ambassadeur à Rome, emmena Romulo avec lui. Ce grand personnage consacrait tous ses loisirs à l'étude des beaux-arts, et voulait toujours à ses côtés un de leurs coryphées. C'est à ce titre qu'il se fit accompagner de Romulo, et dans l'intention de l'aider à se perfectionner par l'étude des grands modèles. — Pacheco dit, avec le plus grand détail, qu'arrivé à Rome, l'ambassadeur, voulant avoir le portrait du pape Urbain VIII, il en chargea Romulo, qui de suite eut trois séances de sa sainteté. — Pacheco ajoute que l'artiste ayant terminé le portrait à la satisfaction des ducs de Pastrana, d'Alcala et des professeurs, le pape, voulant lui prouver sa satisfaction, lui fit remettre une chaîne d'un très-grand prix avec son portrait. Sa sainteté lui conféra de plus l'ordre du Christ, en chargeant le cardinal Trexo de Paniagua, Espagnol, de l'armer chevalier : ce que son éminence fit en présence du duc d'Alcala, de toutes sa famille, et de ses amis particuliers, en donnant à Romulo une seconde chaîne d'or, aussi d'un très-grand prix. Notre artiste fut ensuite reconduit comme en triomphe à sa maison, le 14 décembre 1625; mais il ne jouit pas long-temps de tant de satisfaction, car peu de jours après il mourut, et fut enterré dans l'église de Saint-Laurent à Rome, avec toute la pompe due à l'ordre dont il venait d'être décoré, et que ses talens seuls lui avaient mérité. *M.*

ROMULO (François), peintre d'histoire, second fils de Romulo Cincinnato, naquit à Madrid, et apprit dans cette ville, avec succès, l'art de peindre, après avoir perdu son père. A la mort de son frère, à Rome, le pape Urbain VIII le décora de l'ordre du Christ, que Jacques avait

çu de S. S. par considération du peu de jours dont son
ère en avait joui. Le pape voulut bien ajouter que
'était également en récompense du mérite personnel et
es talens de François. Pour être armé chevalier, il
rendit à Rome, et y mourut en 1635, après avoir
issé plusieurs beaux tableaux, que Romulo apprit à faire
n Espagne. François Romulo avait aussi laissé à Madrid
lusieurs ouvrages également très-recommandables. *M.*

ROSSELL (don Joseph), peintre d'histoire, membre
e l'académie de Sainte-Barbe à Valence, où l'on con-
rve de lui un beau tableau représentant Saint Luc,
ue Rossell offrit le 30 mai 1754. Il donnait tous ses soins
l'académie. *V.*

ROVIRA DE BROCANDEL (Hippolyte), peintre
'histoire, graveur et fresquiste, naquit à Valence en 1693.
n ignore quel fut son maître. Il est certain cependant qu'il
ivait l'atelier d'Évariste Muñoz, où son application,
dée de son génie, sans autre secours que l'étude et l'ob-
rvation, le conduisirent à graver avec netteté et correc-
on, comme on pourra le voir au Dictionnaire de Gravure.
Hippolyte faisait chaque jour dans Valence de nou-
aux progrès. Mais, dans l'espoir ainsi que dans la vo-
nté d'arriver à la perfection, il partit pour Rome à
ans. Ayant obtenu de pouvoir entrer à toute heure
ns les palais, temples et galeries, il se livra avec une
lle ardeur à l'étude de l'antique, qu'il passait des jours
tiers sans autre aliment que du pain et de l'eau. Jamais
ne se déshabillait. Il portait à un tel point l'enthou-
asme pour les grands ouvrages, qu'il n'avait d'autre
nour-propre que celui de dire qu'il avait copié tout ce
ii lui avait fait plaisir. Ce fut alors qu'il fit de clair-
oscur toute la galerie du palais Farnèse. Il s'occupait
ce grand œuvre à des heures inusitées, et avec la plus

grande incommodité. Il y mit cependant une telle exactitude, que son travail lui mérita l'éloge et l'admiration des professeurs de la capitale. Sébastien Conca prétendit publiquement qu'Annibal Carrache lui-même ne pourrait mieux se copier. Les veilles, le faute d'alimens, les incommodités sans nombre, et l'enthousiasme soutenu avec lequel il travaillait, affaiblirent son physique et son moral à tel point, que chaque jour vit diminuer ses talens; de manière que, lorsqu'il revint de Rome, il faisait moins bien que lors de son départ. — Rovira, dans son bon sens, avait fait à Rome le portrait du général des Dominicains. Il parut à Madrid lorsque ce révérend se trouvait à la cour. La reine Élisabeth Farnèse désirant un portrait exact de Louis Ier., le révérend célébra beaucoup le talent de Rovira. Pour justifier son assertion, il présenta le sien et celui du cardinal Cienfuegos, que notre artiste avait aussi faits à Rome avant de perdre la tête. — Hippolyte se rendit exactement à l'heure qui lui fut indiquée, prépara de sang-froid sa palette, avec infiniment de grâce, posa son modèle, en traça de même les contours, l'esquisse, le tout avec une facilité qui remplit de satisfaction la reine et toutes les personnes présentes; mais, après cet heureux préliminaire, Rovira, tout-à-fait en désordre, mit sur tout ce qu'il avait fait de larges lignes de couleur, de manière que tout fut couvert, et qu'il était impossible de reconnaître la moindre trace de son ouvrage. Revenu à son bon sens, il sortit du palais et en même temps de Madrid. — Peu de jours après, on le vit arriver à Valence, brisé et poursuivi par des besoins de tous les genres. Le marquis de Dos Aguas le reçut chez lui, où il eut la table et le logement. Cet infortuné voulut entreprendre de nouveaux ouvrages; mais de tous il arriva comme du portrait de Louis Ier. Malgré ces accidens répétés, il fut encore

hargé de peindre à fresque la voûte d'un sanctuaire de aint Louis, Bertrand plusieurs autres parties de la ıême église, et, par une singularité remarquable, il terına ces ouvrages sans qu'on y remarquât trop le dérangement de sa tête. — Corrado arrive à Madrid en qualité e peintre de Ferdinand VI; Brocandel, qui était lié 'une étroite amitié avec lui quand il était à Rome, à instant qu'il sait que son ami est dans la capitale, sort e sa maison comme s'il allait chez son voisin, se rend à ied à la cour, sans avoir fait aucune disposition pour n voyage aussi long, embrasse son ami, et, sans lui ıire ses adieux, retourne de suite à Valence. — Quelque :mps après, Brocandel entreprit un nouveau voyage à ladrid; mais, n'ayant pu aller plus loin que Fuente de la iguera, il revint par Saint-Philippe, où un de ses amis, : rencontrant dans un état de faiblesse inouï, le conduisit ısques à Valence. — Le marquis son protecteur, voyant ıe Rovira ne pouvait être dans sa maison avec les se-»urs convenables, le fit porter dans celle de la Miséricorde, ı donnant tout ce qui était nécessaire; mais le mal emra, et le malheureux mourut le 6 novembre 1765. - Les ouvrages de Rovira, en peinture, sont à Valence, ans les églises de Saint-Dominique, de Saint-Barthélemi, e l'ermitage de Saint-Valérien, et dans plusieurs autres. ʼn ne doit pas omettre un beau tableau que ce peintre fit ıns un de ses momens lucides. Il représente la Médaille e Saint Jean-François de Reggis, que Rusconi exécuta ı marbre à Rome. Rovira fit le tableau pour Saintienne de Séville. On y admire une correction qu'il avait pas ordinairement. *V.*

ROXAS DE VELASCO (don Sauveur), chevaer amateur, contribua avez zèle à l'académie de desn, que les amateurs établirent à Séville, en la sou-

tenant à leurs propres frais depuis 1670 jusques en 1673. *S*.

RUBIALES (Pierre de), grand peintre d'histoire, né en Estramadure, étudiait à Rome dans le temps le plus brillant pour les arts, et fut élève du célèbre François Salviati, qu'il aida à terminer plusieurs ouvrages dans Rome. — Il est positif que la belle Conversion de Saint Paul, que l'on admire dans cette capitale, comme de Salviati, est vraiment de notre Espagnol. Pour donner une notion plus certaine, ce tableau de Rubiales sert de pendant à la Visitation de Notre-Dame, que Salviati termina dans le même temps. Les liaisons de Rubiales avec les plus grands professeurs induisent à croire qu'il les égalait en savoir et en exécution. Il fut grand ami de Gaspard Becerra, qui se trouvait aussi à Rome en 1555; et tous deux aidèrent dans plusieurs ouvrages Vasari, ainsi que ce dernier le dit lui-même. Si les Italiens modernes ne reconnaissent pas le mérite de Rubiales, les anciens ses contemporains ont su lui rendre justice dans Rome même, où il jouissait d'une grande célébrité *. — On ignore le temps et le lieu de la mort de Rubiales, qui laissa une grande réputation et sur les rives du Tibre et sur les bords du Manzanares. *S*. et *I*.

RUBIO (Antoine), peintre d'histoire, élève d'Antoine Pizarro. Le chapitre de la cathédrale de Tolède, qui a

---

* Le docteur Jean Valverde, qui s'était rendu à Rome à l'effet d'y faire graver les planches de son ouvrage sur l'anatomie, dit à l'explication de la troisième, qui représente une figure anatomique, combien le peintre en a besoin pour l'étude de son art, et il ajoute : « La vérité de ce que j'avance nous est prouvée de nos jours par Michel-Ange le Florentin, et par Pierre Rubiales d'Estramadure, qui tous deux, pour s'être adonnés à l'étude de l'anatomie de la peinture, sont parvenus à être les plus fameux peintres qui depuis long-temps aient paru.

ujours eu pour maître de fabrique les meilleurs prosseurs du royaume, choisit pour son peintre, le 23 écembre 1645, Rubio à la place de Jean de Tolède. Il enmplit les fonctions jusqu'à sa mort, qui arriva le 2 juin 553. François Rizi fut le successeur de Rubio; cela ffit pour signaler le mérite de l'un et de l'autre. *M.*

RUBIRA (don André de), peintre d'histoire et de nre, naquit à Escacena del Campo, et apprit à peindre, abord pour la foire de Séville. Ensuite il se perfeconna sous Dominique Martinez, artiste en crédit ns cette ville. — Son application et son activité fuit très-utiles à son maître pour différens ouvrages dont dernier fut chargé. — Rubira esquissa la plus grande rtie des tableaux qui sont dans la chapelle antique de cathédrale, et Martinez les termina. — Lorsque don rançois Vieira, peintre du roi de Portugal, revint de ome par Séville, il apprécia tellement le genre et les spositions de Rubira, qu'il le força de venir à Lisnne, où l'élève fit de grands progrès sous un aussi n maître. Rubira, de retour à Séville, prouva tant savoir, qu'aussitôt il fut chargé d'ouvrages d'imporce, tels que les tableaux de la chapelle du Saintcrement, dans la collégiale de Saint-Sauveur, une ande partie de ceux du collége de Saint-Albert, et la upart de ceux qui décorent le cloître des Carmes Déaussés. — Rubira mourut dans cette ville le 29 février 60. Il faisait aussi de jolis intérieurs, et des bambodes. On connaît de lui surtout un aveugle de haute ture, pinçant de la guitare et chantant; il est si turel, qu'il paraît absolument du premier temps de elasquez. *S.*

RUBIRA (don Joseph de), peintre d'histoire, fils de n André, naquit à Séville, en 1747; et, lorsqu'il com-

mençait à peindre, eut le malheur de perdre son père. Quoiqu'il n'eût que 13 ans, il ne put se soumettre à aucun maître; sûr de ses moyens, il se mit à copier Murillo, genre dans lequel il réussit en effet d'une manière supérieure. — Le cardinal de Solis, archevêque de cette ville, voulut le conduire à Rome, lorsqu'il dut s'y rendre pour l'élection du pape Ganganelli; mais Rubira ne voulut pas, et perdit sans nul doute l'occasion de devenir l'un des meilleurs peintres de son temps. — La peinture à l'huile et en miniature ne suffisant pas à ses besoins, Rubira voulut s'adonner à la sculpture; il y fit si peu de progrès qu'il est inutile d'en parler. Rubira, toujours souffrant, chercha quelque allégement à ses peines et crut le trouver dans les voyages; il sortit donc du royaume de Grenade, et fut mourir à Cadix, le 12 novembre 1787. Ce fut vraiment un grand malheur pour les arts, car il aurait sans doute tenu les promesses que donnait sa jeunesse : sans contredit, il fut celui qui brilla le plus à l'académie, tant par ses dessins d'après nature, que par ses excellentes copies de tableaux de Murillo. S. Exc. don François de Bruna possédait de lui une copie du magnifique tableau qui appartenait au marquis d'el Pedroso, dans lequel Murillo représenta la Sainte Famille, et cette copie a trompé plus d'un amateur exercé. *S.*

RUEDA (Gabriel de), peintre d'histoire, résidait au commencement du 17ᵉ. siècle, à Grenade, où l'on conserve de lui divers ouvrages dont on fait le plus grand cas. — Il traitait en effet si bien les sujets de l'Histoire Sainte, que le chapitre de la Sainte-Église de Tolède le nomma son peintre le 6 septembre 1633. Rueda mourut la veille de Noël l'an 1641. *S.*

RUESTA (Sébastien de) fut un dessinateur très-

ıtelligent, un amateur très-distingué des beaux-arts. Il
t en 1662 le plan du superbe ouvrage que sculpta Fran-
ɔis de Ribas pour la chapelle du Sanctuaire dans la ca-
ıédrale de Séville, où il mourut le 10 décembre 1669. *S.*

RUFO (don Joseph-Martin), peintre d'histoire
de portraits, né à l'Escurial, et disciple de l'assem-
.ée qui prépara les voies pour l'établissement de l'a-
ıdémie - Saint-Fernand. Il en obtint assez régu-
èrement les grands prix tout le temps de ses études;
s tableaux qui les lui méritèrent se conservent dans
ıcadémie. Rufo fit plusieurs ouvrages publics à la
our. On peut citer ceux qui représentent la Vie de
aint Jean de la Croix, et que l'on voyait aux Carmes
échaussés. Le monastère du Paular possédait de Rufo
n très-beau portrait de Ferdinand VI, qui figure dans la
ɔllection des rois d'Espagne. *M.*

RUIZ (Antoine), peintre d'histoire, condisciple d'An-
ıine d'Arfian, peignit avec lui deux portions du maître
ıtel du sanctuaire antique de la cathédrale de Séville
ı 1554. Leur ouvrage fut taxé par Ferdinand Sturmio
: André Morin. *S.*

RUIZ (Jean-Sauveur), élève de l'académie de Séville,
ıya sa part des frais de l'établissement, en 1671. *S.*

RUIZ CÉSAR (Barthélemi), concourut avec Ruiz
-dessus à soutenir, aussi à ses frais, l'académie de
éville, depuis 1667 jusqu'en 1672. *S.*

RUIZ GIXON (Jean-Charles), peintre d'histoire,
ivait à Séville vers l'an 1677. Il paraît avoir été élève de
rançois Herrera le jeune : car c'est le style que l'on
:trouve entièrement dans ses ouvrages; on le remarque
ısensiellement dans une Conception entourée de beau-
ɔup d'anges, que possède la cathédrale : le grand goût,

la couleur et la hardiesse du pinceau d'Herrera paraissent avoir créé ce bel ouvrage, que Ruiz a signé comme il signait toutes ses productions. *S.*

RUIZ GONZALES (Pierre), peintre d'histoire et de genre, naquit à Madrid en 1633, et à 30 ans passés étudia les principes de l'art de peindre, sous Jean-Antoine Escalante. Son maître étant mort, il passa dans l'atelier de Jean Carreño, sous qui on lui fit faire de tels progrès, qu'en peu de temps il eut assez de crédit pour avoir beaucoup de commandes des premiers personnages. Il fit pour l'église de Saint-Millan trois tableaux qui périrent dans l'incendie de 1720. Ruiz se distinguait par de petites esquisses, qu'il peignait avec tant de grâces et des teintes si heureuses, qu'elles passaient pour être des grands maîtres de l'école vénitienne. Il avait la même facilité pour laver les dessins qu'il faisait au crayon, et que toujours il signait. Comme un de ses amis lui demandait un jour pourquoi il apposait toujours sa signature sur ses productions, il répondit : « C'est pour qu'on n'attribue pas à un autre mes defauts ». — Ruiz Gonzales, après s'être conduit avec honneur, et s'être fait estimer par ses talens malgré qu'il eût commencé fort tard, mourut fort riche à Madrid, en 1709. — Ses ouvrages publics sont dans plusieurs églises de Madrid. *M.*

RUIZ DE SARABIA (André), peintre d'histoire, père et maître de Joseph de Sarabia, vivait à Séville au commencement du 17e. siècle, avec la réputation d'un bon professeur. Après avoir laissé quelques grands tableaux dans sa patrie, il s'embarqua en 1616 pour Lima, où il mourut peu de temps après. *S.*

RUIZ SORIANO (Jean), peintre d'histoire, naquit à Higuera de Aracena, le 23 juin 1701, et fut élève à

Séville de son cousin don Alphonse-Michel de Tobar. Pendant un voyage que ce dernier fit à Madrid, Soriano se mit à peindre d'après des estampes, sans être très-ferme dans les principes; cette méthode l'empêcha d'avoir un dessin correct, et lui donna un coloris sec et dur. Malgré tous ses défauts il eut quelque crédit et l'occasion de peindre des ouvrages d'assez grande importance. — Tous les tableaux du cloître du couvent des Pères de Saint-François, ceux de celui de Saint-Augustin sont de la main de Soriano; mais ceux qu'il fit pour le couvent principal de Saint-François sont sans contredit ses meilleurs ouvrages. Il est vrai qu'il y fut stimulé par les bons professeurs qui travaillaient avec lui dans cette grande entreprise. Ruiz Soriano mourut à Séville le 17 août 1763. *S.*

RUIZ DE LA IGLESIA (François Ignace), peintre d'histoire et fresquiste, naquit à Madrid au milieu du 17e. siècle, et fut élève de François Camilo. Il se perfectionna ensuite dans la couleur, à l'école de Jean Carreño. Ruiz, dès ce moment, contracta une étroite amitié avec son condisciple Jean de Cabezalero, qu'il parvint à imiter dans ses heureux effets de coloris. Malheureusement, Ruiz fut chargé de peindre plusieurs ouvrages avec Donoso, tels que les ornemens et décors pour l'entrée dans Madrid de Marie-Louise d'Orléans, première femme de Charles II. Prenant alors le style maniéré de ce dernier, il devint dur et en même temps rempli d'affectation. — Ruiz eut cependant de la réputation, et, pour avoir très-bien terminé une fresque dans le palais, fut nommé peintre du roi, le 30 septembre 1689, sous Philippe V, qui lui confirma ce titre en y ajoutant une place dans le palais. Notre artiste fit plusieurs portraits de ce souverain en manteau noir et avec la fraise, vêtement qu'il adopta dès

son arrivée en Espagne. Charles II cependant avait employé déjà l'habit français, et la cravate, comme on peut le voir dans le beau tableau du Saint-Sacrement que Coëllo fit pour l'Escurial. — Ruiz peignit en détrempe, avec don Antoine Palomino, la place de l'hôtel de ville pour l'entrée de Marie-Anne de Neubourg, et de plus quelques décorations pour le théâtre du Retiro. Il dut accompagner, en 1701, le roi à Barcelonne, quand S. M. se rendit en Italie pour épouser Marie-Anne de Savoie; mais il ne put faire le voyage ni par terre ni par mer, et resta dans Madrid où il mourut en 1704. — Ruiz fut enterré à Saint-Philippe-Néri. On y voit de lui un bel épisode de l'histoire de Saint Joseph. — Un grand nombre de temples de Madrid, ceux de Casarrubios de Tronchon et quelques autres possèdent les œuvres de Ruiz de la Iglesia. *M.*

S.

SALAMANCA (Jérôme de), fresquiste, peintre assez en réputation à Séville pour être du nombre des professeurs que l'on choisit en 1594 pour la réparation du monument de la cathédrale de cette ville. On ne connaît de lui que des fresques et des aquarelles fort belles. *S.*

SALCEDO (Jacques), fresquiste, né à Séville, est dans la même catégorie que Salamanca, avec qui il fut employé, en 1594, à la restauration du monument de la cathédrale. On ne connaît non plus de lui aucun tableau qui mérite d'être cité; mais il a couvert à lui seul plusieurs palais de fresques assez agréables. *S.*

SALCEDO (Jean de), peintre d'histoire et fresquiste, frère du précédent, travaillait avec lui au même monument de Séville, en 1594. Il peignit, vers

le même temps, un Saint Herménégilde, pour lequel le chapitre lui fit compter 3,000 maravédis d'or. En 1598, il fit, avec quelques autres professeurs de mérite, le grand catafalque que la cathédrale ordonna pour les obsèques de Philippe II, et se distingua d'une manière éminente dans la portion de ce travail qui lui fut assignée. *S.*

SALMERON (François), peintre d'histoire et de genre, frère de Christophe, naquit à Cuenca en 1608, et fut élève aussi d'Orrente; mais, ne pouvant soumettre son génie à l'action servile d'imiter, ce fut après avoir analysé les Bassans, les Tintoret, les Véronèse, les Titien, qu'il se créa une couleur tellement brillante, que sans doute il n'existe aucune palette aussi remarquable; elle est en effet éblouissante. Il est fâcheux que ce jeune homme, consumé par le feu du génie, par les veilles et par sa constante ténacité pour se faire un nom en se frayant une nouvelle route, ait été enlevé à la fleur de l'âge. Il n'avait pas encore 24 ans qu'il mourut. Il n'avait donc pas eu le temps d'être correct, et ne s'était occupé que de la couleur. Je puis faire voir de lui une Arboleda *, composée de cinq personnes et d'un guerrier tenant un cheval. Je laisse cette ébauche à juger aux connaisseurs pour le charme et l'attrait de la couleur. — Salmeron mourut dans sa patrie, où l'on trouve quelque grands tableaux de lui. Il se distinguait par des épisodes de chevalet. Dans les collections, sa teinte éclatante l'emporte sur tout ce qui l'entoure. *V.*

SALVADOR GOMEZ (Lucien), peintre d'histoire, d'après une tradition reçue dans Valence, est frère de Vincent Salvador Gomez, dont l'article suit. Il paraît aussi

---

* Une arboleda est une réunion sous une touffe d'arbres, comme les nôtres aux Prés Saint-Gervais, à Romainville, etc.

que, comme son frère, il fut élève d'Hyacinthe Jérôme de Espinosa; mais on a peu d'indications sur ses ouvrages. Le seigneur Nicolas Rodriguez Laso possède de lui une Vierge avec l'Enfant, signée de sa main; et le marquis de Valera possède un autre tableau signé pareillement de lui en 1662. Salvador Gomez est encore l'auteur de la Sainte Barbe que l'on voit dans la cathédrale de Valence, et du Saint Érasme au couvent de Saint-Dominique de la même ville. Ces ouvrages se distinguent par la couleur. *V.*

SALVADOR GOMEZ (Vincent), peintre d'histoire et de genre, naquit à Valence, où il apprit sa profession sous Hyacinthe Jérôme de Espinosa. Il eut tant de succès, qu'à l'âge de 14 ans il fit plusieurs tableaux sur la vie de Saint Ignace, pour un salon de la maison professe de cette ville. Cet ouvrage si précoce mérita beaucoup d'éloges à son auteur, le mit en crédit, et lui procura d'autres travaux, tant publics que particuliers. Dans tous on remarque la couleur, les teintes, la liberté et la facilité du pinceau. Salvador se distinguait à peindre des oiseaux, des animaux, et encore mieux des perspectives et des paysages, qu'il ornait de jolies fabriques. Il fut directeur, en 1670, de l'académie que les artistes valenciens tenaient dans le couvent de Saint-Dominique de leur ville. Il paraît que Salvador mourut à la fin du 17e. siècle. Ses œuvres publics les plus connus sont dans toutes les églises de Valence et de Madrid. *V.*

SAN ANTONIO (le frère Barthélemi de), peintre et fresquiste, naquit à Cienpozuelos, le 24 août 1708. A 15 ans il prit l'habit des Trinitaires Déchaussés, et professa le 18 septembre 1724. Après avoir étudié avec succès la philosophie et la théologie, il fut à Rome, au couvent de Saint-Charles des Espagnols, dans l'intention d'y étudier la peinture, dont il avait appris les élémens à Madrid.

Il fut pendant six ans dans cette capitale de l'Italie, sous l'enseignement d'Augustin Masuci, et revint, très-avancé, dans son monastère de Madrid, en 1740. Sans manquer à la règle du couvent, il consacra ses talens à l'ordre, en lui dédiant une quantité immense de productions — L'académie de Saint-Fernand venait de s'établir; San Antonio fit à cette occasion un tableau allégorique, qui représentait le roi Ferdinand VI près de la Religion catholique assise sur un trône au milieu des quatre parties du monde. Ce bel ouvrage, qu'on voit à l'académie, le fit recevoir membre de ce corps respectable. San Antonio mourut dans son couvent le 8 février 1782. Il fut l'oncle du célèbre architecte don Ventura Rodriguez. Parmi les œuvres qu'il laissa dans son couvent, on distingue Saint Jean de Mata recevant de la Vierge une bourse à l'effet de racheter des captifs; des Vierges martyrisées par les Sarrasins; dans la librairie, deux fresques, dont l'une allusive aux Sciences et aux Arts, et l'autre représente les quatre Évangélistes et les quatre Docteurs. On admirait, au milieu, un superbe tableau de lui, à l'huile, représentant deux Patriarches de son ordre adorant la Sainte Trinité; la Vierge et Jésus couronnant avec des anges toute la composition. — San Antonio fit pour l'église des Trinitaires de Madrid onze tableaux, dont l'un pour le tabernacle du grand autel, représentant l'Incarnation; trois pour la nef principale, représentant, l'un la Vierge et l'Enfant; l'autre, Jésus endormi et tenant une croix entre ses bras; et le troisième, Saint Firmin, évêque. Les sept autres se trouvaient répartis dans les chapelles; ils étaient tous relatifs à l'enfance de Jésus et à la vie de la Vierge. Il y avait aussi un Saint Bernard et un Christ mort, jugé assez beau pour être le seul exposé dans la semaine sainte. Il y avait de plus, disséminés dans le couvent, beaucoup de portraits de

prieurs de l'ordre et d'évêques qui en avaient été tirés. Tous ces tableaux ont été portés à l'entrepôt du Rosaire, ainsi que le chef-d'œuvre de San Antonio, qui est une Prière au jardin, du plus grand mérite. *M.* et *I.*

SAN JOSEPH (le frère Christophe), peintre et religieux de l'ordre de Saint-Jérôme. *Voyez* VERA (le père Christophe).

SANCHEZ (Alphonse), fresquiste, l'un des trois professeurs qui firent les belles fresques de l'université d'Alcala de Henares, à la demande du cardinal Cisneros, son fondateur. — Sanchez fut aussi employé, avec cinq autres peintres, à l'embellissement du cloître de la cathédrale de Tolède, et en reçut le prix en 1498. En 1508 il travailla de nouveau dans cette cathédrale, avec Jacques Lopez et Louis de Médina. Cet ouvrage, assez considérable, fut taxé, par Jean de Bourgogne, à la quantité de 71,750 maravédis d'or. *M.*

SANCHEZ (André), peintre d'histoire, né à Portillo, juridiction de Tolède, apprit dans cette ville les élémens de l'art, sous Dominique Téotocopuli, surnommé le Grec. Le commissaire général des Missionnaires de Terre-Ferme, choisit Sanchez, d'après sa réputation d'homme de talent, pour qu'il fût peindre dans ces provinces les maîtres autels de leurs temples. Sanchez y fut en 1600, et remplit cette commission à la satisfaction des religieux. *M.*

SANCHEZ (Clément), peintre d'histoire, bon coloriste, et surtout dessinateur correct, résidait en 1620 à Valladolid, où il fit, pour les Dominicains d'Aranda de Duero, plusieurs tableaux qui représentent les Fiançailles et la Visitation, la Vierge du Rosaire et Sainte Madeleine. Il fit aussi, pour la sacristie du même couvent, un petit

Oratoire où il représenta Saint Jean-Baptiste et Saint Jacques avec Jésus, et Sainte Marie placée au-dessous. Il ajouta à cet Oratoire deux sujets de l'histoire sacrée pour les côtés. *M.*

SANCHEZ (Louis), peintre d'histoire, résidait à Madrid lorsqu'en 1611 il inventa et dessina le frontispice du livre intitulé : *de la Veneracion que se deve a las Reliquias de los santos*, gravé par Pierre Perret. *Voyez* l'article de Perret, au Dictionnaire des Graveurs. — Sanchez a fait d'assez jolis tableaux pour des Oratoires portatifs, qui étaient alors fort à la mode. *M.*

SANCHEZ (don Manuel), peintre d'histoire, presbytérien, établi dans Murcie au commencement du 18e. siècle, jouissait à cette époque d'un grand crédit, et fut maître de dessin du sculpteur Zarcillo. Il fit en 1731 le portrait du vénérable Posadas, qui était dans le couvent de Saint-Dominique de cette ville ; de plus un tableau pour l'oratoire de Saint-Philippe-Néri, et plusieurs autres pour des particuliers de la même ville. *F.*

SANCHEZ (Pierre), peintre d'histoire, accrédité dans Séville, au milieu du 15e. siècle. Il conste par les archives de la cathédrale qu'il peignit plusieurs grands tableaux pour plusieurs autels de cette église, dans l'année 1462. *S.*

SANCHEZ (Pierre) étudiait en 1669 à l'académie de Séville, et payait sa part des frais de ce grand et honorable établissement. *S.*

SANCHEZ DE CASTRO (Jean), peintre d'histoire, jouissait d'une certaine réputation à Séville, au milieu du 15e. siècle. Il peignit en 1454 l'autel gothique de la chapelle de Saint-Joseph, connue dans la cathédrale sous le nom de Sainte-Luce, dont on voit le portrait dans l'un

des tableaux. En 1484 il peignit le Saint Christophe de la paroisse de Saint-Julien de la même ville, qui ne le cède en rien au Saint Christophe gigantesque que fit Alesio pour la cathédrale. — Sanchez de Castro signait ses ouvrages en lettres gothiques ou allemandes. C'est ainsi que l'on trouve son épitaphe sur un marbre noir, dans une chapelle de la paroisse de Saint-Romain de la même ville, où l'on voit:

Esta sepoltura
Es de Ju.º SS. = F. Pitor, e de su generacion.

Il faut observer que Sanchez est plus connu dans les arts sous ce premier nom seul qu'avec celui de Castro. — François Pacheco, dans son Art de la Peinture, parle de lui, en signalant une Annonciation qu'il peignit avec des anachronismes impardonnables, pour le monastère de Santiponce. En effet il représente la Vierge avec un rosaire appendu à la muraille, des lunettes, et plusieurs bagatelles tout-à-fait indignes d'un si noble sujet. On y voit de plus un Saint Gabriel avec une chasuble sur la bordure de laquelle il a peint les apôtres et le Christ ressuscité. *S.*

SANCHEZ COELLO (Alphonse), grand peintre d'histoire, de portraits, de genre, et savant fresquiste, naquit, au commencement du 16ᵉ. siècle, à Benifayro, dans le royaume de Valence, et résidait en 1541 à Madrid. Il s'y lia d'amitié avec Antoine de Mora, qu'il suivit à Lisbonne, en 1552, lorsque ce dernier, d'ordre de Charles V, y fut peindre la famille royale. C'est alors que notre Sanchez entra au service du prince don Jean, époux de doña Jeanne, fille de Charles-Quint et sœur de Philippe II. C'est en raison de son séjour dans cette ville que Sanchez acquit le surnom de Portugais.

\ la mort du prince, sa veuve recommanda Sanchez à son
rère, qui, se trouvant délaissé par Antoine Moro, reçut
sa place notre peintre espagnol. Pour donner une preuve
é la considération que ce monarque avait pour cet artiste,
iissons parler Pacheco : « Le roi donna à Sanchez un
ɔgement dans l'une des maisons principales jointes au
alais, dont il garda une clef. Par un chemin dérobé,
t dans le plus grand négligé, S. M. entrait dans l'a-
elier, particulièrement au moment où il supposait San-
hez à table. Le peintre alors de se lever; le monarque
e le forcer à s'asseoir, et d'aller seul observer les
uvrages sur le chevalet. Souvent aussi, Philippe en-
ait au moment où travaillait Sanchez, et s'appuyait
errière sa chaise pour l'examiner, en le forçant de ne
as se déranger. » — Il fit souvent le portrait du roi, armé
e toutes pièces, à pied, à cheval, en habit de voyage,
e toutes manières enfin, ainsi que celui de toute la fa-
iille royale, composée de dix-sept personnes qui entraient
iez lui à toute heure, pour s'y divertir avec sa femme
ses enfans. A la suite de la famille d'Espagne, on voit
s pontifes Grégoire XIII et Sixte V, les grands ducs de
lorence, celui de Savoie, le cardinal Alexandre Far-
ese, frère du duc de Parme, et beaucoup d'autres grands
ersonnages, accorder leur faveur et leur amitié à cet
omme célèbre.—Le cardinal Granvella, l'archevêque de
olède, celui de Séville, l'illustre don Jean d'Autriche,
prince Charles, les ambassadeurs, le visitaient conti-
iellement, et se faisaient un honneur d'accorder leur
iitié à Sanchez, qui devint un des riches particu-
rs du royaume, et dépensait fastueusement sa for-
ne. En 1570, il peignit avec Jacques d'Urbina, les
cs de triomphe qui furent élevés dans Madrid,
ur l'entrée d'Anne d'Autriche, femme de Philippe II.

En 1574, il prit l'engagement de peindre, de dorer et d'étoffer le grand maître autel que venait de terminer François Giralte à l'Espinar. Tout le conseil ecclésiastique, assemblé pour déterminer les sujets à peindre, on choisit pour les piédestaux du premier corps d'architecture, la Cène*. Pour les entre-colonnes du même corps, la Nativité, l'Épiphanie. Pour ceux du second, la Circoncision et la Résurrection. Pour ceux du troisième, l'Ascension et la Venue du Saint-Esprit; enfin pour ceux du quatrième, la Voie de Douleurs et le Sépulcre. Sanchez termina ce bel ouvrage, et reçut 75,875 maravédis d'or, ainsi que 3,350 ducats, pour avoir peint une grisaille sur une toile destinée à couvrir tout l'autel les deux dernières semaines de Carême. Cette toile représente trois corps d'architecture. Pour frontispice, il mit le Père Éternel dans le milieu, d'ordre corinthien; dans le second, d'ordre ionique, le Seigneur portant sa croix; et dans le troisième, d'ordre dorique, le Sépulcre. Cette composition causa une sensation inouïe. —Lorsque le roi n'emmenait pas notre artiste dans ses voyages il lui écrivait très-souvent, et mettait sur l'adresse: *Al muy amado hijo Alonso Sanchez Coello* : Au très-aimé Alphonse Sanchez Coello. En 1582, il avait déjà terminé, fils pour le salon des portraits, dans le palais du Pardo; ceux de doña Jeanne, princesse de Portugal; de doña Catherine, femme de Jean III, roi de Portugal; de don Louis Mendez de Haro, marquis del Carpio; de Jacques de Cordoue, premier écuyer du prince Charles son fils; de Rodolphe, empereur d'Allemagne; d'Ernest son frère, archiduc d'Autriche; et de Ferdinand, archiduc d'Autriche, frère de l'empereur Maximilien. — Quoiqu'il

* Il paraît que, dans le courant de l'exé[illegible]n, Sanchez dut mettre à la place de la Cène les Quatre docteurs, et à celle de la Voie de Douleur et du Sépulcre les Quatre Évangélistes.

t déjà très-vieux, le roi ne le dispensa pas de peindre
›ur l'Escurial; et on le vit, en 1582, faire pour ce
onastère les célèbres tableaux de Saint Paul, premier
mite, avec Saint Antoine; de Saint Étienne avec Saint
ıurent; de Saint Vincent avec Saint George; de Sainte
ıtherine avec Sainte Inès; et surtout celui des Saints
ste et Pasteur, qu'il termina en 1583, en y représentant
ıe vue délicieuse d'Alcala de Henares*. Il fit aussi le portrait
ı père Siguenza, qui est un véritable chef-d'œuvre, gravé
r Ferdinand Selma, autre artiste célèbre de nos jours. — Il
it en 1585 le portrait de Saint Ignace de Loyola, d'après
indications du père Ribadeneyra. Les arts perdirent ce
intre illustre en 1590; il mourut à Madrid, et laissa
ux grands élèves, sa fille, doña Élisabeth, et Philippe
Liaño. — Son mérite principal ressortait dans les por-
its, qu'il faisait d'une ressemblance extrême. — Les in-
ıdies du palais du Pardo et de l'Alcazar de Madrid
t détruit une grande partie de ses ouvrages; mais tout
qu'il fit pour l'Escurial, un Saint Sébastien, et quel-
es autres Saints qu'il finit en 1580, pour le couvent
Saint-Jérôme de Madrid, ont été recueillis avec
n au Rosaire. — Vincent Carducho rapporte que Sanchez
›ia le Sisyphe du Titien. Palomino assure l'avoir
signé de Sanchez, l'an 1554, ainsi que le Tantale et
ɩion de ce grand Vénitien. *V.*

ƽANCHEZ COELLO (Doña Élisabeth), peintre de
·traits, fille et élève d'Alphonse Sanchez Coëllo. Le
:helier Jean Peres de Moya, dans son ouvrage des
ıtes et illustres Espagnoles, la cite comme une des
nes les plus justement célèbres qu'ait eues la Castille.

Ce tableau seul suffit pour mériter à Sanchez Coello une répu-
›n immense.

—Elle naquit à Madrid en 1564. Son père lui apprit à dessiner, et à donner à ses portraits de la ressemblance ainsi que de la correction. — Élisabeth mourut à Madrid le 6 février 1612, avec la juste réputation d'un beau talent. *M.*

SANCHEZ COTAN (le frère Jean), peintre d'histoire de fleurs, de nature morte, naquit dans la ville d'Alcazar de Saint Jean, l'an 1561. Son inclination pour la peinture le conduisit à Tolède, théâtre alors du bon goût et des progrès les plus sensibles dans les beaux arts. Il apprit l'art de peindre sous Blas del Prado, et mit une telle application, particulièrement dans les fleurs, qu'il parvint à imiter son maître, qui excellait en ce genre. — Son goût pour la retraite le conduisit à la chartreuse du Paular, où il professa le 8 septembre 1604. Chaque jour il obtint de nouveaux succès, et apprit à répandre dans les sujets pieux qu'il exécutait, la douceur qu'il mettait dans toutes ses actions. Outre les nombreux ouvrages publics dont il dota son couvent, il fit très-souvent pour les religieuses, des Vierges d'une singulière beauté, la plus grande partie couronnée de fleurs. Du Paular Cotan fut à la chartreuse de Grenade en 1612; et de 1615 à 1617, il y peignit les principaux tableaux historiés que l'on voyait dans le monastère. —Cotan faisait aussi des réveille-matin très-estimés. Il mourut à Grenade le 8 septembre 1627, regretté de tous ses frères, comme l'un des religieux les plus respectables, et de tous les artistes, comme un très-grand peintre. Les ouvrages de Cotan ont une analogie particuculière avec son caraotère et ses vertus; ils respirent tous le decorum et la dévotion; son coloris, doux et harmonieux, orne un dessin assez pur, et les poses de ses personnages prouvent la tranquillité de son âme. Les œuvres de Cotan sont réparties dans la chartreuse du Paular, dans celle de Grenade, à Séville, et chez tous les amateurs, qui

:herchent tous de ses tableaux de fleurs et de fruits, 'il rendait avec une perfection rivale de la nature. *M.*

SANCHEZ SARABIA (Jacques), peintre de genre, reçu membre honoraire de l'académie de Saint-Fernand, 12 septembre 1762. D'ordre de ce corps, il leva les .ns du palais arabe de l'Alhambra, et de l'élégant que gréco-romain de Charles-Quint, qu'on admire à enade. Sanchez copia les ornemens, les bas-reliefs, et gnit à l'huile les peintures antiques des voûtes de ce ıu monument. Cet ouvrage fut présenté à Charles III. roi, grand connaisseur, charmé du mérite de son eur, ordonna qu'on en laissât l'original à l'académie, is qu'on lui en fît une copie. Sanchez mourut en 79, après avoir laissé nombre de petits tableaux de ıre. Ils se ressentent de la sécheresse des lignes de l'artecture, qu'il introduisait toujours dans ses compeons. *M.*

;ANCHO (Étienne), peintre d'histoire, né à Mayorque, élève de Pierre-Jean Ferrer, de Valence, et fut surnmé *Maneta*, pour être né seulement avec la main .che. Malgré cette funeste incommodité, Sancho fit ucoup de tableaux pour les temples de Palma et pour ıtres églises de cette île, où il mourut en 1778. Il joiit assez de couleur à beaucoup de correction. *V.*

;ANGUINETO (don Raphaël), chevalier de l'ordre Saint-Jacques, grand amateur, résidait à Madrid vers nilieu du 17e. siècle. Il consacrait à l'art de peindre, il possédait à un degré très-éminent, les loisirs que lui saient ses places de doyen de la ville, et de conseiller finances. Sanguineto fut grand ami d'Alphonse Sanz Coëllo.

;ANTIAGO PALOMARES (don François-Xavier de), ntre de genre et grand dessinateur, savant illustre, pro-

fond, érudit dans les langues mortes. Ses œuvres à la plume, à l'encre de la Chine, sont très-recommandables ; il a fait aussi à l'huile quatre Vues de Tolède, plusieurs portraits d'Espagnols célèbres, nombre de Paysages. Tous les auteurs le priaient de composer les frontispices de leurs ouvrages ; ce qu'il faisait avec une intelligence toute particulière. Après avoir passé la vie la plus active et la plus laborieuse, Santiago mourut à Madrid le 13 janvier 1796. *M.*

SANTISSIMO SACRAMENTO (le frère Jean d'el), peintre d'histoire, naquit à Puente de don Gonzalo dans le royaume de Cordoue en 1611, et s'appelait dans le monde, c'est-à-dire, avant de se faire religieux, Jean de Guzman. Après avoir étudié long-temps à Cordoue, à l'instar de son compatriote Bernabé de Illescas ; il fut à Rome étudier avec assez d'aptitude, mais sans trop s'occuper des statues grecques ni des ouvrages de Raphaël : la fraîcheur du coloris fixa toute son attention, ainsi que les mathématiques, qu'il sut appliquer avec succès à l'architecture et à la perspective. Il était lié avec les meilleurs professeurs de Rome, et l'était fort étroitement avec Henriquez de Las-Marinas. — Sacramento revint en Espagne vers 1634, et se fixa dans Séville, sanctuaire des arts en Andalousie. Il voulut y faire preuve de ses talens ; mais en peinture il n'eut pas de grands succès, en raison du grand mérite des peintres qui vivaient à cette époque dans Séville. — Sacramento mettait de l'ostentation à tout ce qu'il faisait, et se targuait principalement d'être infiniment adroit dans le maniement des armes. Cette vanité lui causa des momens désagréables, et lui fit entre autres prendre part dans la révolte qu'il y eut en 1634 à Séville. Les conséquences pouvaient en être funestes pour lui ; mais, pour se soustraire à la justice, il se réfugia dans le couvent

les Carmes Chaussés de la même ville, où il prit à l'instant l'habit de frère lai. Son caractère impétueux lui fit quitter bientôt cet ordre pour entrer chez les Carmes Déchaussés. Il reçut l'ordre de résider dans le couvent d'Aguilar, et l'austérité de cette maison fit de Sacramento un saint homme. Quand il fut devenu sage, il eut la permission de se livrer à la peinture, et fit plusieurs tableaux pour son couvent. Ensuite il s'occupa de traduire de l'italien en espagnol la Perspective pratique de Pierre Acolty, en y ajoutant des notes qui démontraient les erreurs dans lesquelles était tombé l'auteur. Il grava de plus quelques planches pour cet ouvrage, qui ne parut cependant pas, on ne sait pourquoi. Le manuscrit est déposé à la bibliothéque de Cordoue. — Sacramento fut dans cette ville en 1666, pour y faire plusieurs tableaux que le couvent de sa religion lui demandait : il les termina à la satisfaction de la communauté, des amateurs intelligens, et de l'évêque, qui, étant très-attaché à ce monastère, employa notre artiste pour l'embellir davantage, et tout son évêché. — Sacramento resta donc à Cordoue jusqu'en 1676, qu'il revint dans Aguilar, où il mourut en 1680. Il n'eut dans l'art de peindre qu'un très-faible mérite. N'ayant point d'invention, il mettait à contribution les estampes : mais, comme il avait toujours cherché à imiter Rubens et Wandick, il était parvenu à donner à ses compositions un coloris frais et une belle pâte. Il resta cependant toujours éloigné de ces grands maîtres : on peut s'en convaincre par toutes ses productions des couvens d'Aguilar, de Cordoue, par une Assomption de la même ville, par divers passages de la Vie de Sainte Thérèse et de Saint Jean de la Croix, qu'il fit pour le collége de l'Ange, et enfin, par tout ce qui existe de lui dans la plupart des couvens de son ordre en Andalousie. *S.*

SANTO DOMINGO (le frère Vincent de), peintre d'histoire, avant de se faire religieux, fut élève, à Tolède, de Louis de Médina. Le monastère de la Estrella dans la Rioja, le reçut alors comme Hiéronymite. C'est là qu'il enseignait avec assez de talent vers 1540 Jean Fernandez Navarrete, dit el Mudo. — Le célèbre père Siguenza dit en parlant de Santo Domingo : « Ce moine n'avait pas de mauvais principes, et c'est par ses conseils que le prieur du monastère envoya le muet se fortifier en Italie. » — On donnait à Santo Domingo les quatre tableaux latéraux de l'église de la Estrella : on a reconnu que Fernandez Navarrete les avait peints en 1569, lorsque, pour sa santé et d'après une permission de Philippe II, il fut à Logroño. Mais c'est bien Santo Domingo qui avait peint de clair-obscur les murailles du cloître ; et c'est bien lui qui fit aussi plusieurs tableaux de ceux qui sont dans le couvent de Sainte-Catherine de Talavera de la Reina, où il mourut au milieu du 16ᵉ. siècle. Santo Domingo possédait une belle couleur. *M.*

SANTOS (Jean), peintre de genre et fresquiste, accrédité dans Cadix en 1662, et dont on a plusieurs fresques. Il peignait à l'aquarelle avec goût la majeure partie des étendards et des flammes des galions destinés aux voyages de long cours. Il faisait de jolis petits tableaux pour les petites maîtresses andalouses, qui ne le cèdent en goût à aucune des autres pays, et pour lesquelles il faut par conséquent d'aimables inventions. *S.*

SANZ DE LA LLOZA (Jacques et Bernard), peintres de genre, frères, chevaliers de distinction, et nés à Valence, où ils se distinguèrent dans le 17ᵉ. siècle comme grands amateurs de peinture, étaient tous deux d'une exactitude rare pour assister aux séances de l'académie de

Valence, qui possède quelques tableaux de genre de ces deux partisans des pinceaux. *V*.

SARABIA, peintre d'histoire, de la vieille Castille, fit avec André de Leyto les tableaux du cloître de Saint-François de Ségovie : ils sont tous relatifs à la vie du saint fondateur. C'est à la fin du 17°. siècle qu'il composa cet ouvrage, dont le coloris l'emporte sur le dessin. *M*.

SARABIA (Joseph de), peintre d'histoire, naquit à Séville en 1608. Son père, André Ruiz de Sarabia, peintre, voulut lui donner le goût de sa profession : mais à peine avait-il commencé à diriger son fils, qu'il s'embarqua pour Lima, et le confia aux soins de quelques parens qu'il avait à Cordoue. Il eut dans cette ville Augustin Castillo, qui mourut en 1626. Pour se perfectionner, Sarabia revint à Séville dans l'atelier de François Zurbaran. Quelque temps après il rentra dans Cordoue, et se mit à travailler d'après des estampes des Sadeler. En peu de temps il obtint un grand nom parmi les personnes qui, ne connaissant pas ses plagiats, le chargèrent de beaucoup d'ouvrages tant publics que particuliers. Cependant il faut avouer qu'il faisait très-bien les Conceptions ; qu'en leur donnant une belle couleur, il les environnait de beaucoup de grâce. — Il en fit surtout une pour l'escalier principal du couvent de Saint-François de Séville, qui lui concilia tous les suffrages. — On voit de lui pareillement dans ce monastère une Nativité, et un autre tableau qu'il copia d'une estampe de Rubens. — Il fit aussi pour l'ermitage de Saint-Damien, un Saint François en prière et un très-beau Crucifix. Il peignit encore, d'après l'estampe d'un Rubens, un Calvaire pour le couvent d'Arrizafa : mais la Fuite en Égypte, toute entière de sa composition, est son meilleur ouvrage. De l'église de la Victoire où il était, je l'ai transporté à l'Alcazar. Cette composition a toujours mérité à son au-

teur de justes éloges pour sa noble simplicité, sa belle couleur, son dessin pur, et le ton de maître qu'on y voit régner. — Sarabia mourut à Cordoue le 21 mai 1669. *S.*

SARANENA ou SARAÑEÑA (Jean de). *Voyez* ZARIÑENA (Jean de).

SARMIENTO (la duchesse de Bejar, doña Thérèse de), amateur peintre d'histoire. Les talens que cette dame avait en peinture, la font figurer avec raison parmi les grands amateurs et même parmi les bons professeurs. Elle vivait à Madrid vers le milieu du 17e. siècle. Palomino assure qu'il vit d'elle une Tête de Notre-Dame de Secours peinte sur verre, et qui vraiment était d'une beauté parfaite. Il est encore plus certain que, dans beaucoup d'églises d'Espagne, des tableaux destinés à l'adoration des fidèles étaient de la duchesse de Bejar, qui de sa belle main les a tous signés. On y retrouve la finesse, le ton délicat et tous les agrémens qui distinguent le sexe de leur auteur.

SAURA (Moïse Dominique), peintre d'histoire, dessinateur habile, naquit à Lucena, royaume de Valence, où, dès son plus bas âge, il suivit l'étude du dessin. Mais il se maria, devint veuf, se fit ordonner, et c'est du moment qu'il reçut la prêtrise, qu'il se mit à peindre. Saura parvint à obtenir de la facilité, du tact, et dessinait avec une promptitude sans égale tout ce qui se présentait: aussi portait-il toujours des crayons sur lui. La nature lui avait donné une imagination des plus fécondes, dont il savait tirer parti. Saura mourut au commencement du 18e. siècle dans sa patrie, où l'on voit plusieurs tableaux de sa main. Ses dessins sont au pouvoir des professeurs de Valence, où l'on voit aussi, dans la paroisse Saint-Étienne, plusieurs grands tableaux historiques de lui, ainsi que dans le couvent de Saint-Pascal de Villareal, où il a re-

présenté avec beaucoup d'art la Mort du Saint. Ce grand ouvrage prouve l'invention féconde de Saura, qui, s'il eût travaillé plus jeune, serait devenu sans contredit un des grands artistes valenciens. *V*.

SECANO (Jérôme), peintre d'histoire, fresquiste et sculpteur, naquit en 1638 à Sarragosse, où il apprit les élémens de la peinture. Il vint ensuite se perfectionner à Madrid. Son goût décidé pour l'étude et son application furent singulièrement secondés par la facilité qu'il obtint de copier tous les beaux tableaux des palais. Il se plaisait aussi à assister régulièrement aux cours particuliers que divers professeurs tenaient dans leurs maisons. — De retour à Sarragosse, il fut employé de suite pour l'église de Saint-Paul, et fit tous les tableaux qui décoraient la chapelle de Saint-Michel, ainsi que la fresque de la coupole. — L'hôtel de Ville le chargea de l'exécution de quatre tableaux pour la salle des députés; Secano prouve, dans tous ses ouvrages, qu'il était correct et coloriste. — A cinquante ans il se dédia à la sculpture, comme son article l'indiquera. Secano mourut à Sarragosse en 1710, et laissa d'assez bons élèves dans les deux professions, qu'il exerça lui-même avec succès. *V*.

SEGARRA (Jayme), peintre d'histoire. La ville de Reus, en 1530, le chargea de peindre le grand maître autel antique de Notre-Dame de Belen (aujourd'hui de la Miséricorde), dans l'ermitage de ce nom. La condition portait qu'il représenterait des faits relatifs à la Vierge. Segarra conclut cet ouvrage à la satisfaction de la confrérie. Mais depuis on a renouvellé cet ermitage, et l'on a mis tout l'œuvre de Segarra dans une salle particulière, où il se conserve avec soin, comme un beau monument de son temps. Ce sont les Juncosa qui firent l'ouvrage destiné à remplacer celui de Segarra. *V*.

SEGOVIA (Jean de), peintre de marines, résidait à Madrid au milieu du 17e. siècle, et se distinguait par des marines de tout genre, qu'il peignait avec une facilité rare, et surtout avec élégance. On ne peut lui reprocher de négligence que dans le dessin de ses figures : car tout ce qui est relatif aux navires et à leurs agrès, il l'exécutait avec un talent et une vérité supérieurs. Les amatenrs, et particulièrement don Nicolas de Vargas, ainsi que le baron de Casa Davalillo de Madrid, conservent de charmans ouvrages de Segovia. *M.*

SEGURA (André de), peintre d'histoire, était établi dans Madrid, où il avait appris vers 1485, lorsque son mérite le fit rechercher pour travailler au grand maître autel de l'église métropolitaine de cette capitale. En 1500, la cathédrale de Tolède le chargea aussi du maître autel de sa chapelle de Saint-Ildefonse. Tous ces travaux ont subi de grands changemens. Cependant on peut juger par divers fragmens qui existent des talens de Ségura, qu'il possédait les qualités et les défauts de son temps. *M.*

SEGURA (Antoine de), peintre d'histoire, et architecte, né à Saint-Michel de la Cogolla dans la Rioja. Philippe II le fit employer au grand œuvre de l'Escurial. Le 16 juin 1580, Segura prit l'obligation d'exécuter un maître autel pour le monastère de Saint-Yuste (qui servit de retraite à Charles V), et de copier pour l'y mettre, le beau tableau du prince des Coloristes, connu sous le nom de l'Apothéose de Charles V, ou sous celui de la Gloire du Titien. Après avoir terminé cet ouvrage et beaucoup d'autres, Segura mourut à Madrid en 1605. Philippe III fit donner sur sa cassette une pension à la veuve de l'artiste. *M.*

SENEN VILA. *Voyez* Vila Senen.

SÉRAFIN (Pierre), peintre d'histoire, résidait vers 1560, dans Barcelone, où il était connu sous le nom du Grec. En 1563, il prit l'engagement de peindre, de concert avec Pierre Pablo, peintre de la même ville, les portes de l'orgue de la cathédrale de Tarragonne. Ils représentèrent en dehors l'Annonciation, en dedans sur une feuille la Nativité, sur l'autre la Résurrection. Ils ornèrent de plus, d'un côté, le même buffet des figures de la Foi, de l'Espérance, et de la Charité ; de l'autre de celles de la Vierge, de Sainte-Thècle et de Sainte-Catherine. — Cet ouvrage, qui fit beaucoup d'honneur à leurs auteurs, fut entièrement approuvé du chapitre, et largement récompensé. — Serafin a continué de travailler en grand jusqu'à sa mort dont on ignore l'époque. *V.*

SERRA (Michel), peintre d'histoire et de genre, né en Catalogne, vers 1653, s'échappa de la maison paternelle à l'âge de 8 ans, par éloignement pour sa mère, qui venait de se marier en troisième noces. — Il arrive à Marseille, et, pressé par la seule inclination qu'il avait, se dédie à la peinture. Il fait quelques progrès sous un peintre assez médiocre. Mais jaloux d'en faire de plus grands, il part pour Rome, n'ayant pas plus de 10 ans, met une application suivie dans l'étude des grands ouvrages, et cherche l'occasion de se rapprocher des bons professeurs de ce temps. Plusieurs années après il revient à Marseille, et peint à 17 ans le tableau de Saint Pierre Martyr que l'on voyait dans l'église des Dominicains. — Cet ouvrage lui donna tant de réputation, qu'il ne fallait rien moins que son extrême facilité pour pouvoir suffire à toutes les demandes qu'on lui faisait. — Il fit alors beaucoup de tableaux, tant pour des particuliers, et des temples de Marseille que pour ceux des environs. Mais il en fit un pour l'académie de Paris, qui le reçut parmi

ses membres. Cette production valut de plus à Segura, d'être nommé peintre du roi, conformément à la prérogative dont jouissaient les académiciens. — Ces honneurs et ses talens lui procurèrent une grande fortune. Il l'employa totalement au secours des malheureux de Marseille, lors de la peste de 1721, pendant laquelle Serra sut développer un caractère d'humanité qui le classe à juste titre parmi les plus grands philanthrophes. — Le fléau disparut. Serra fut ruiné: mais, plein des souvenirs de ce qu'il avait vu, il employa toute la chaleur de son imagination à rendre les scènes horribles dans lesquelles son cœur lui avait fait jouer un si grand rôle. Il composa deux tableaux, et chargea son fils de les porter à Paris, pour les présenter au Régent. Le fils, oubliant ce qu'il devait à son père, vendit les tableaux à la foire Saint-Germain: ce qui fit perdre à Serra une grande partie de son crédit, parmi les professeurs, qui ignoraient que cette vente était due à l'inconduite du jeune Serra. Notre Catalan se remit cependant à travailler, et fit encore nombre de compositions pleines de fèu et d'invention. On peut citer particulièrement des tableaux qu'il fit pour les religieuses de Sainte-Claire de Marseille, ceux pour la paroisse de la Madeleine de la même ville, et ceux pour les Carmélites d'Aix en Provence. — Les œuvres de chevalet qu'il composa, figuraient dans les cabinets des amateurs, et conservèrent la réputation à leur auteur, malgré l'abus qu'il fit de sa grande facilité. Serra mourut à Marseille, en 1728. *École de France* *.

SEVILLA ROMERO D'ESCALANTE (Jean de), peintre d'histoire et fresquiste, naquit à Grenade, en 1627.

---

* Voyez Nougaret et Gautier, Journal Abrégé de ce qui s'est passé à Marseille lors de la peste de 1721.

Dès son enfance il fit connaître son goût pour la peinture. D'abord il fut élève d'André Alphonse Arguello, peintre médiocre de cette ville ; mais ensuite il fut disciple du célèbre Pierre de Moya. Escalante, cherchant à imiter le goût et les teintes de Wandick, y réussit parfaitement : mais à peine le disciple commençait-il à faire de grands progrès, que le maître mourut. C'est alors que sans direction, mais guidé par des esquisses originales de Rubens, il se soutint dans les bonnes maximes de Moya. Car il se mit à copier tant de fois ces croquis du Flamand, qu'il parvint, comme disent les professeurs, à s'identifier avec la palette de ce grand homme. On ne peut se figurer la réputation que ce genre de peindre fit acquérir à Escalante : car, malgré qu'il y eût de bons peintres à Grenade, il fut toujours préféré pour les ouvrages tant publics que particuliers. Il eut, il est vrai, quelquefois pour compétiteur, dans l'ornement des autels et des rues, et les processions de la Fête-Dieu, le présomptueux Athanase Boca-Negra; mais toujours il le vainquit. Jean de Séville peignit quelques tableaux pour les Carmes et les Augustins Chaussés de Grenade, une Cène pour le réfectoire des Jésuites, et plusieurs autres pour le monastère de Saint-Jérôme.— Il mourut le 23 août 1695, et Grenade perdit avec lui la bonne manière de peindre, parce que la sévérité de son caractère, et l'excessive jalousie dont il était poursuivi pour sa femme, l'empêchèrent toujours d'admettre des élèves. Les œuvres publiques de Jean de Séville Escalante, sont dans la plus grande partie des temples de Grenade, de Xeres de la Frontera, d'Alcala de Henares, et de plusieurs autres monastères. J'ai de ce peintre une esquisse. Elle est assez terminée, pour indiquer sa couleur et son genre. *S.*

SILVA BAZAN DE SARMIENTO (la duchesse

de Huescar et d'Arcos, Doña Marianne de), amateur. L'académie de Saint-Fernand reçut comme membre honoraire cette dame le 20 juillet 1766, la nomma directrice honoraire, ayant voix, et un siége prééminent dans toutes les séances auxquelles il lui plairait d'assister. Ces honneurs lui furent déférés en raison des talens quelle avait déployés dans plusieurs beaux dessins et tableaux quelle offrit à l'académie. — La duchesse mourut le 17 janvier 1784, et fut enterrée à Saint-Sauveur, près son dernier mari le duc d'Arcos. On leur érigea à tous deux un élégant sépulcre, où l'on posa les bustes des époux, exécutés par les Michels.

SIMO ou SIMONI (Jean-Baptiste), peintre d'histoire et fresquiste, né à Valence, s'attacha en 1697 à don Antoine Palomino, lorsque ce dernier peignait les voûtes de Saint-Jean-du-Marché. Simoni resta près de ce maître tout le temps qu'il fut dans cette ville, vint avec lui à Madrid, et continua de travailler sous ses ordres jusqu'en 1717, qu'il mourut dans cette ville. — Comme Simoni avait concouru à l'exécution des grandes fresques de Palomino, il avait acquis en ce genre assez de facilité, pour que la communauté de Saint-Philippe-le-Royal le chargeât de quelque ouvrage dans les voûtes de son église. — Simoni représenta les Saints Alipius, Prosper, Rupense et Posidius; la Dispute d'Augustin avec Ambroise, et son Baptême, dans deux médaillons; dans un autre cartel du corps de l'église, il voulait mettre la Vierge, Saint Augustin, et Sainte Monique : mais sa mort, déjà relatée, l'empêcha de mettre à fin cette composition. Son fils Pierre Simo, l'acheva le 4 septembre 1718. Par ce travail, le jeune homme hérita de la réputation de son père : ce qui le mit à même de faire une assez jolie fortune. Cependant, par une singularité assez répétée en Espagne, Pierre Simo,

dans son testament ordonna que l'on demandât l'aumône pour l'enterrer. *V.*

SOLIS (don François de), peintre d'histoire, de conceptions, et fresquiste, naquit à Madrid en 1629. Son père Jean de Solis, qui avait été l'élève d'Alphonse Herrera dans Ségovie, par diversion, lui enseigna le dessin, car il le destinait à l'état éclésiastique : aussi lui fit-il faire une excellente latinité, et une bonne philosophie. Mais la nature l'emporta sur tout, et les études ne firent que décider d'une manière plus véhémente son goût pour la peinture. Il y fit de si rapides progrès, qu'à dix-huit ans il créa, de pure invention, un tableau pour le couvent des Capucins de Villarubia. Cet essai fut exposé un jour de grande solennité dans l'église de la Patience de Madrid. Philippe IV, ayant vu le tableau, s'entretint avec intérêt de l'auteur, et ordonna que Solis signât, en mettant son âge, au bas de sa production. Cette nouveauté jointe au mérite réel de l'ouvrage, concilia la faveur publique à Solis, et lui procura beaucoup de travaux, tant publics que particuliers. Il fut chargé d'une partie de l'ornement de la petite place de l'hôtel de ville de Madrid, pour l'entrée solennelle de la reine Louise d'Orléans. Il fit aussi plusieurs tableaux pour le couvent des Capucins du Prado : mais une Conception avec le Dragon à ses pieds, augmenta tellement sa réputation, que les Conceptions dont il se chargea par suite furent les seules en faveur, et tout le monde lui en demandait. — Peu de professeurs contribuèrent autant que Solis à l'avancement de la peinture. Pendant de longues années il tint dans sa maison une académie dont il faisait les frais. Il y admettait tous les jeunes gens de Madrid, pourvu qu'ils y vinssent avec de l'application. — Solis avait écrit une vie des peintres, sculpteurs et ar-

chitectes espagnols : il avait même gravé déjà plusieurs planches, et l'on attendait la publication de cet ouvrage, lorsqu'à sa mort, arrivée le 25 septembre 1684, le manuscrit disparut sans que jamais on ait pu savoir ce qu'il était devenu. — Les livres, les estampes, et les dessins de Solis se vendirent 6000 ducats d'or. On doit convenir cependant que Solis déjà riche, loin de s'occuper de sa réputation, s'occupa seulement d'augmenter sa fortune; et qu'il sacrifia tout à un coloris mensonger, qui lui amenait toutes les petites maîtresses espagnoles. Toutes voulurent avoir de lui des Conceptions qui pouvaient alors briller, mais qui sont toutes devenues blafardes. De-là cette immense quantité de Vierges de notre artiste. *M.*

SORDILLO DE PEREDA (EL). *Voyez* Arco (Alonso d'el).

SOTO (Jean de), peintre d'histoire et fresquiste, naturel de Madrid, fut un des plus savans élèves de Barthélemi Carducho, qu'il aida dans beaucoup d'ouvrages. Quoique très-jeune encore, il fut choisi parmi les grands professeurs de son temps pour peindre à fresque le cabinet de toilette de la reine au palais du Pardo. Il fit à l'huile d'autres ouvrages qui le mirent en grand crédit. Soto donnait les plus brillantes espérances, lorsqu'il mourut à Madrid, en 1620, à 28 ans. Dans ses œuvres on retrouve tout-à-fait son maître pour la correction, pour les brillans contours d'un dessin pur, et pour l'harmonie des couleurs. *M.*

SOTO (don Laurent), peintre de genre et paysagiste, naquit à Madrid en 1634. Ses parens jugeant de bonne heure son penchant pour la peinture, le mirent à l'école de Benoît Manuel de Aguero. Soto sut imiter son maître dans les paysages, qu'il rendait avec vérité, en y ajoutant avec esprit des épisodes historiques. Il ne se livra point

seulement à ce genre, mais il fit aussi de très-grands tableaux, comme le prouve la Sainte Rosalie, qui, de l'église d'Atocha est venue au Rosaire de Madrid.—Quand Soto jouissait d'une réputation que lui avait donnée son talent, on vint à susciter un procès au corps des peintres; on voulait l'imposer à des contributions d'argent, et à fournir un soldat. Soto, piqué de cette offense, abandonna palette et pinceaux, et sollicita de l'emploi qu'il obtint dans les rentes.— Ce ne fut qu'à 50 ans passés, que, de retour à Madrid, le goût de la peinture lui revint, mais le talent du jeune âge avait disparu. Aussi, réduit à la dernière misère, vendait-il ses ouvrages aux portes de Guadalaxara, et sur la place du palais de Madrid, où il mourut en 1688. *M.*

SOTOMAYOR (Louis de), naquit à Valence en 1635. Il y fut élève d'Étienne March, le peintre des batailles. Ne pouvant supporter la rudesse et l'extravagance de son maître, il vint à Madrid à l'école de Jean Carreño. Se trouvant assez habile, il revint dans sa patrie, et s'y fit un nom par un goût pur, une belle couleur et surtout un beau talent pour la composition. Il composa pour les Augustines de Saint-Christophe ce Saint Titulaire, et un Saint Augustin au milieu de Jésus et de la Vierge: pour les Carmélites Chaussés, deux grands tableaux représentant l'histoire de la découverte d'une Vierge. Sotomayor revint de nouveau dans Madrid, où il mourut en 1673, à 38 ans, regretté des professeurs, qui virent déçues les justes espérances que ce laborieux jeune homme donnait d'être un très-grand peintre. *V.*

SUAREZ ou JUAREZ (Laurent), peintre d'histoire, condisciple de Christophe d'Acebedos, avec qui il peignit plusieurs ouvrages dans la ville de Murcie, sa patrie, savoir: un Saint Martyr de Saint Angelo pour les Carmes

Chaussés, un Saint Raimon Nonnato et un Saint Pierre Nolasco pour la Merci. — Ces trois tableaux prouvent combien Suarez entendait la composition, les belles draperies et la nature. Suarez fit seul un assez grand nombre d'ouvrages qui lui conservèrent sa réputation. *V.*

SUAREZ DE OROZCÒ (Martin) payait sa quote part des frais de l'académie de Séville depuis 1666 jusqu'en 1672, et ne manquait jamais à ses concours. *S.*

T.

TAPIA (don Isidor de), peintre d'histoire, naquit à Valence en 1720, et fut élève d'Évariste Muñoz; il fit, dans cette ville, plusieurs ouvrages publics, qu'un coloris gracieux distinguait, comme le prouve un Maître Autel qu'il y avait sur la place Saint-Barthelemy, et un Oratoire du couvent des Carmes, où il a représenté Sainte Thérèse et les quatre Docteurs. — Tapia vint à Madrid en 1743, et se fit remarquer comme bon professeur; il fut ensuite en Portugal, en revint, et mourut à Madrid, étant membre, depuis 1755, de l'académie de Saint-Fernand, où l'on conserve un Sacrifice d'Abraham de sa main. *V.*

TAPIA (Pierre-Jean de), peintre de genre, habitant de Valence, fut en 1586 avec le sculpteur Jérôme Esteban, dans la ville d'Andilla, examiner et taxer le grand Maître Autel de cette paroisse, que venait de continuer François d'Ayala à la mort de Joseph Gonzales, qui l'avait commencé. *Voyez* les articles de ces professeurs. Tapia ne faisait que de petits sujets de chevalet, mais avait de profondes connaissances de l'art. *V.*

TERAN (Jean-Antoine) participait aux frais de l'a-

cadémie de Séville pendant les années 1673 et 1674. Il en fut aussi un bon élève. *V*.

TEROL (Jayme), peintre d'histoire, Valencien, élève du père Nicolas Borras de Cocentayna. Il peignit en 1607, avec Jérôme Rodriguez Espinosa, le grand Maître autel de la paroisse de Muro, dans le royaume de Valence. *Voyez* l'article de Rodriguez Espinosa.

TEXADA (don Jérôme de), amateur et bon dessinateur de Séville, concourut avec exactitude à l'académie établie en cette ville par les professeurs pendant 1660, et donna sa quote part des frais en 1664. *S*.

TOBAR (Alphonse-Michel de), peintre de portraits et d'histoire, naquit dans la ville de la Higuera, près Aracena, en 1678. Conduit dès son jeune âge à Séville, il fut élève de Jean-Antoine Faxardo, professeur assez médiocre. Son application suppléa au talent du maître; et ne rencontrant personue qui lui sût donner de meilleurs principes, il se mit à copier les tableaux de chevalet de Murillo, qui abondaient alors dans les principales maisons de Séville. Il parvint à imiter ce grand maître avec tant d'exactitude, que plusieurs amateurs et nombre de personnes y furent trompés. Ce talent lui donna beaucoup de crédit. Son caractère entraînant lui concilia de plus l'estime de tous les seigneurs nommés pour suivre à Séville Philippe V, qui, en remplacement de Théodore Ardemans, nomma Tobar son peintre le 14 avril 1729. S. M. l'emmena à Madrid, où notre artiste s'occupa toujours de la peinture avec le même zèle que dans sa jeunesse, sans sortir et sans avoir d'autre diversion que sa palette. Il fit alors le portrait de beaucoup de personnages, entre autres celui du cardinal Molina. Il est malheureux que Tobar se soit consacré à copier Murillo : car une seule fois il voulut être peintre, et il créa un tableau su-

périeur. Il représenta la Vierge connue sous le titre de la Consolation : elle est assise sur un trône, tenant dans ses bras l'Enfant Jésus, accompagné de Saint François et de Saint Antoine. Un Religieux, sur le premier plan, est dans l'action de prier. Tous ces personnages sont de grandeur naturelle. Le tableau, signé *Tobar*, est dans un autel de la cathédrale de Séville; et, sans contredit, c'est le plus bel ouvrage qui se soit fait dans le temps. — Parmi le grand nombre de copies que Tobar fit de Murillo, la plus célèbre est la Vierge, Saint Joseph, Jésus et Saint Jean, qu'onlui demanda pour Sainte-Marie-la-Blanche de Séville, et que l'on prend toujours pour un original, lorsqu'on ignore que le véritable est dans le palais de Madrid. Cependant cette imitation de Tobar se trouvait parmi des chefs-d'œuvre immenses de Murillo, tels que les deux du Songe de Patrice, que l'on a pu voir au Musée, et qui ornaient à Séville cette même église de Sainte-Marie-la-Blanche. *S.*

TOLÈDE (Jean de), peintre d'histoire, l'un des artistes les plus famés de son temps en Espagne : c'est à ce titre qu'en 1498 il fut choisi pour peindre, avec Jean de Bourgogne son maître, le cloître de la sainte église de Tolède. On conserve avec respect, de ces travaux, les fragmens que le temps n'a pu détruire. *M.*

TOLÈDE (Jean de), élève de Tristan. Le chapitre de la cathédrale de Tolède le nomma son peintre en 1641, et il le fut jusqu'au 18 novembre 1645 qu'il mourut. Les capucins de Tolède possédaient de lui une petite Vierge avec Jésus et Saint Jean, qui était d'un goût exquis. *M.*

TOLÈDE (le capitaine Jean de), peintre d'histoire, de genre et de batailles, naquit à Lorca en 1611. Son père, Michel de Tolède, lui enseigna les élémens; mais aussitôt qu'il eut fait quelques progrès, Tolède fut en Italie

comme soldat. Sa valeur le fit bientôt nommer capitaine de cavalerie ; mais dès-lors il abandonna la carrière militaire, où il aurait joué un rôle brillant, pour se livrer à la peinture, qu'il aimait passionnément. — Il forma de suite une étroite liaison avec Michel-Ange Cerquozzi, pour la seule raison qu'il peignait des batailles que Tolède rendait aussi fort bien. — Pour conserver un ami aussi précieux, Cerquozzi offrit au capitaine de lui donner des leçons ; la proposition fut acceptée, le capitaine de Tolède resta douc près de son maître jusqu'à ce qu'ayant acquis son style et ses couleurs, il revînt en Espagne. —Alors il s'établit à Grenade, où il fit pour les particuliers un nombre infini de petit tableaux représentans des Marches de Soldats, des Marines et surtout des Batailles, qui lui donnèrent une réputation des plus distinguées. Ces petits ouvrages lui en procurèrent de sérieux pour les temples de Grenade, et particulièrement pour celui de Saint-François. Il fut ensuite à Murcie. Il fit entre autres l'Ascension de la Vierge pour une confrérie de chevaliers. Il inventa et dessina dans le même temps la Bataille de Lepante que dut peindre son ami Mathieu Gilarte pour le couvent de Saint-Dominique. Le capitaine jaloux, de se présenter à la cour, vint à Madrid, où, malgré le nombre de grands professeurs qu'il y avait, il ne manqua pas d'être chargé d'ouvrages de considération. Il les peignit avec le même talent qu'il les inventait, et les composait. Il brillait surtout par la couleur ainsi que par la parfaite entente du clair-obscur. La belle et immense Conception qu'il fit pour les religieuses d'Alarcon est un tableau véritablement classique. Alcala de Henares, Talavera de la Reyna, possèdent des tableaux de notre capitaine, qui mourut à Madrid en 1685. *V.*

THOMAS (Moïse Pierre), peintre de Valence, à la fin du 17e. siècle.

TOMÉ (Narcisse), destructeur des arts au commencement du 18e. siècle, peintre, sculpteur et architecte, ainsi qu'il eut le courage de le graver lui-même dans l'un des bas-reliefs qui sont dans le transparent alors si renommé de la cathédrale de Tolède. — L'inscription est comme suit :

Narcissus A. Tome hujus Ecclesiæ Prim. architec.
major totum opus per se ipsum marmore, iaspide, ære,
fabrefac. delineavit, sculp. simulque depinx.

Cet ouvrage, dans son temps, donna une grande réputation à son auteur. Aujourd'hui l'intelligence, le goût et les progrès dans les arts en Espagne, font reconnaître au premier coup d'œil l'ignorance de ce professeur, qui fut l'un des plus aveugles partisans des écarts des Burrumino, des Ribera, et des Churriguera, comme j'aurai occasion de l'expliquer à l'article Sculpture de Tomé. Ce maître, né à Médina de Rioseco, mit un zèle infatigable à l'avilissement des arts. On ignore sa mort : mais il aurait dû ne pas naître. *M.*

TORRE (Nicolas-André), peintre d'histoire, famé dans Madrid, où il mourut le 6 janvier 1678. Ses travaux se trouvent confondus avec ceux des maîtres de son temps. Trois ou quatre grands tableaux dans le cloître des Carmes Chaussés, signés par lui, indiquent sa manière, qui était assez large, et annonçait de la facilité. *M.*

TORRES (Clément de), peintre d'histoire, naquit à Cadix vers 1665, et fut élève à Séville, de Jean-Valdes Léal. Ses talens naturels, secondés par son application, le firent bientôt l'un des meilleurs peintres à l'huile de son temps, et encore plus à la fresque. C'est dans ce dernier genre qu'il peignit le Saint Ferdinand qu'on voit sur la porte principale du couvent de Saint-Paul de Séville, et

les trois premiers Apôtres plus grands que le naturel, avec un groupe d'Anges au-dessus de chacun d'eux, que l'on trouve dans divers endroits du même couvent. — Torres peignit encore à l'huile, pour les Mercenaires Chaussés de Séville, les deux Saint Jean et la Vierge de Belen. Cet artiste vint ensuite à Madrid, où il se lia étroitement avec Antoine Palomino. Il se rendit de nouveau à Cadix, et y resta jusqu'en 1730, qu'il mourut. — La fresque représentant le Père Éternel, que l'on voit sur l'arceau de la grande chapelle de Saint-Philippe-de-Néri à Cadix, est de lui : les amateurs d'Andalousie conservent plusieurs de ses tableaux. — Torres dessinait si agréablement, que beaucoup de ses dessins, particulièrement ceux au crayon et lavés, semblent être de Murillo. *S.*

TORRES (le comte de las), amateur très-intelligent et rempli de goût, travaillait à Madrid vers l'année 1700.

TORRES (Matthias de), peintre de genre et fresquiste, naquit à Espinosa de los Monteros en 1631. Il était assez âgé, lorsque son oncle Thomas Torres, peintre fort médiocre, le fit venir à Madrid, et lui enseigna le peu qu'il savait. Mais son exactitude aux cours de l'académie particulière qu'il y avait alors dans la capitale, et quelques leçons qu'il reçut d'Herrera le jeune, lui donnèrent de la facilité et assez de couleur. Ses fils, grands peintres d'illumination, l'aidèrent à s'enrichir ; mais les fils moururent, et le père tomba dans un tel état de misère, qu'il en mourut à l'hôpital l'an 1711. — Torres s'occupait à peindre en détrempe les arcs de triomphe et les ornemens que l'on prodiguait pour les entrées des reines, les grandes funérailles, et dans les jours de grandes fêtes. — Torres, voulant donner dans les grands effets du clair-obscur, lorsqu'il peignait à l'huile, traitait ses sujets d'une manière si sombre, qu'ignorant l'art de les

éclairer, on ne reconnaît rien dans la plupart de ses compositions. C'est ainsi qu'il fit, pour l'église de la Victoire à Madrid, un Saint Jacques, * où l'on ne pouvait rien découvrir que le bras d'un Pauvre, qui était sur le premier plan. — Torres, cependant, fit assez bien les Paysages et les Batailles : il traitait ce genre avec grâce et assez de liberté. Il y a beaucoup de petits tableaux de lui chez les amateurs. — Ses œuvres publiques sont dans quelques églises de Madrid. *M.*

TORTOLERO (don Pierre), peintre d'histoire, naquit à Séville au commencement du 17e. siècle, et fut élève de Dominique Martinez, qui lui fit faire quelques progrès, bien éloignés, cependant, de ceux que promettaient son esprit et son inclination. Le Saint Grégoire qu'il y avait à Saint-Isidore, deux tableaux dans Saint-Nicolas, et quelques autres chez les Carmes de Séville, sont les moins mauvais ouvrages de Tortolero. — Il voulut essayer de graver au burin, mais il ne put y réussir, quoique l'on voie de lui l'Entrée de Philippe V à Séville, le 3 février 1729; une Translation du corps de Saint Ferdinand; un Saint Dominique de Guzman, et plusieurs autres essais de notre artiste sont du même mérite. — Tortolero dirigeait et peignait, en 1766, un ornement de très-mauvais goût, dans la paroisse de Sainte-Catherine à Séville, lorsqu'il eut une attaque d'apoplexie dont il mourut. *S.*

TRAMULLES (don Manuel), peintre d'histoire et fresquiste, naquit à Barcelone le 25 décembre 1715. Il était frère aîné de François Tramulles, peintre français,

* Un amateur examinait un jour avec Solis ce tableau, et ne pouvant rien y trouver, demanda ce qu'il représentait. Solis lui répondit : C'est Saint Bras.

né à Perpiguan au commencement du 17e. siècle. Manuel fut l'élève le plus avancé d'Antoine de Viladomat, dont il suivit tellement la manière, qu'on peut s'y méprendre. Mais Tramulles, dans son dernier temps, déchut, pour avoir voulu se créer un style particulier, et pour avoir surtout abandonné la couleur de son maître. Malgré tout, il fut un professeur très-studieux. Tous les soirs il tenait dans sa maison une académie, où l'on travaillait d'après le modèle, et il enseignait avec une patience admirable les nombreux élèves qui s'y réunissaient. — Le marquis de la Mina, capitaine général de la province, fit un cas particulier de Tramulles, l'employa toujours, et particulièrement dans le décor du grand opéra de Barcelone. — Tramulles se distingua dans ses perspectives pour l'Église de Sainte-Marie del Mar, et dans le monument de la Semaine Sainte de Saint-Pierre de las Puellas à Barcelone. Il mourut dans cette ville le 3 juillet 1791, à 76 ans. Ses productions publiques sont dans presque tous les temples de Barcelone, et, malgré leurs incorrections, sont assez généralement estimées. *V.*

TRISTAN (Louis), grand peintre d'histoire, et maître de Velasquez, naquit près de Tolède en 1586. Il apprit en cette ville les élémens, sous le grec Dominique Théotocopulos, mit, avec intelligence, à profit tout ce que son maître savait bien, et sut éviter tout ce qu'il avait de mauvais. Cette étude réfléchie, dans l'atelier même du Grec, rendit, sans en sortir, Tristan un si bon peintre, que le maître, le préférant à tout les autres élèves, lui donnait beaucoup d'ouvrages qu'il ne voulait pas faire lui-même. — Tristan, entre autres compositions, fit, pour les Hiéronymites de la Sisla, une Cène que lui avait laissé composer le Grec. La communauté fut satisfaite, mais le prix demandé de 200 ducats lui paraissant

excessif, elle fit des représentations au maître, en s'appuyant surtout de la jeunesse de l'artiste. — Aussitôt que Théotocopulos vit le tableau, il fut vers Tristan, et levant sur lui le bâton qu'il tenait à la main, l'accabla de propos piquans, en le nommant le déshonneur de la peinture. — Les pères, s'empressant de retenir le maître, l'engageaient à se calmer, en lui disant que l'enfant ne savait ce qu'il avait demandé, et qu'ils se conformeraient à sa décision. — En effet, répondit le Grec, cet enfant ne sait ce qu'il a demandé : car, si vous ne lui donnez 500 ducats, l'on peut porter le tableau chez moi, et je compterai cette somme à Tristan. — Les moines restèrent confondus, et après de violens débats, se virent dans la nécessité de remettre à l'artiste la somme offerte par le Grec. — A 30 ans, Tristan fit les célèbres tableaux du grand autel d'Yepes; en 1619 le portrait du cardinal de Sandoval, archevêque de Tolède, et d'excellens ouvrages, tant publics que particuliers. — On peut regarder comme digne de tout éloge les deux tableaux que possèdent à Madrid MM. Nicolas de Vargas et Pierre de Roca. Le premier représente Moïse frappant le rocher, le second l'Enfant Jésus disputant avec les docteurs. — Il fit aussi, en 1626, une belle Sainte Trinité, avec des figures toutes de grandeur naturelle. — Son dessein correct et pur, ses teintes gracieuses, la vivacité et la clarté de ses conceptions, la majeure partie de tous les accessoires qui constituent la peinture, et qu'il rendait si bien, lui méritèrent que Velasquez le préférât, pour maître, à tous les autres peintres d'Espagne et d'Italie. Ce fait suffit pour donner à Tristan le rang le plus distingué. — Il mourut à Tolède en 1640, à 54 ans, comme assure Lazare Dias del Valle, et non à 49, comme dit Palomino : ce qui est plus vraisemblable, car, de cette manière, il a peint les beaux ta-

bleaux d'Yepes à 30 ans, et non à 21, selon Palomino. Ses ouvrages sont dans toutes les églises de Tolède et de Madrid. *M.*

TROYA (Félix), peintre d'histoire, naquit dans la ville de Saint-Philippe, alors Xativa, en 1660, et fut élève, à Valence, de Gaspard de la Huerta, à qui il donnait deux mesures de blé et 50 francs par an, pour prix de ses leçons. Avant de rien savoir, il se mit à peindre à tort et à travers, et fit, pour vivre et mieux payer son maître, de telles croûtes, qu'elles étaient connues sous le proverbe : *A qui fue Troya.* — Mais avec la facilité qu'il acquit dans ce manége, et avec un peu plus de soin, il parvint à imiter la suavité de Gaspard de la Huerta, au point de tromper. Il est vrai que le maître n'était pas trop scrupuleux, surtout dans les contours. Les deux tableaux de la chapelle de Saint-Nicolas de Tolentino, dans l'église de Saint-Augustin à Valence, et quelques autres, tant particuliers que publics, de Troya, indiquent le modeste savoir de leur auteur. Il mourut dans cette ville le 8 novembre 1731. *V.*

TULA (le comte de), amateur. *Voyez* Motezuma (Pierre de).

U.

UBEDA (le père Thomas), peintre de genre, académicien d'honneur et de mérite de l'académie que les professeurs établirent à Valence au 18e. siècle, sous le titre de Sainte-Barbe, et qui ensuite prit le nom de Saint-Charles. Il présenta le 30 mai 1754 une Judith que les amateurs considèrent beaucoup. Il faisait très-bien de très-aimables tableaux. *V.*

UCEDA (le duc d'), grand amateur, vivait à Madrid en 1715, et se faisait honneur d'avoir pour ami Palomino,

qui assure que le duc acquit de grandes connaissances dans l'école d'Italie quand il y fut ambassadeur pour l'Espagne. *M.*

UCEDA (Jean de), peintre et grand fresquiste, l'un des plus famés de Séville à la fin du 16e. siècle. Le chapitre de la cathédrale le choisit pour peindre le monument de la Semaine Sainte, en 1594, ce qu'il fit à la satisfaction des chanoines. *S.*

UCEDA (don Jean de), peintre d'histoire, né à Séville, élève de Dominique Martinez, fut un des fondateurs et des concurrens de l'école de dessin qui existe encore en cette ville. Il peignit avec liberté, mais sans correction, deux tableaux relatifs à la vie du prophète Élie. Ils étaient dans le cloître des Carmes de Séville, d'où je les ai transportés à l'Alcazar. *S.*

UCEDA (Pierre de), peintre d'histoire et de genre, né à Séville et élève de don Jean de Valdes Léal, possédait la perspective, était coloriste, mais ne donnait aucune noblesse à ses figures. Il y a plusieurs grands tableaux de lui dans la cathédrale de Séville, où il mourut en 1741. Il réussissait assez dans les tableaux de chevalet. *S.*

UCEDA CASTROVERDE (Jean), peintre d'histoire, l'un des meilleurs élèves du licencié Jean de las Roëlas à Séville; c'est de lui qu'est un excellent tableau qui représente Jésus, Marie et Joseph, de grandeur naturelle, avec le Père Éternel dans le firmament. C'est en 1623 qu'Uceda termina cette belle composition, qu'il a signée. C'est un ouvrage d'un grand mérite, d'un dessin large, dont les caractères et les attitudes ayant infiniment de noblesse sont dans le goût vénitien. Il a beaucoup travaillé, mais ses œuvres sont très-disséminées. *S.*

URBINA (Jacques de), grand peintre d'histoire, fresquiste, décorateur, *et non Jean de Urbina*, comme le

dit, en se trompant, Antoine Pons. — Jacques, né à Madrid, peignait en détrempe avec Alphonse Sanchez Coello, en 1570, les arcs de triomphe qui ornèrent le Pardo, la Porte du Soleil et la Place de l'Hôtel-de-Ville, lors de l'entrée solennelle à Madrid de doña Anne d'Autriche, femme de Philippe II *. Urbina fit pour les Dominicains de Ségovie six tableaux, savoir : l'Annonciation, l'Assomption, l'Invention de la Croix, la Voie de Douleurs, la Résurrection et l'Ascension, toutes figures plus grandes que le naturel, largement dessinées, d'une brillante couleur, mais un peu sèche, selon la manière du temps. Ces tableaux furent payés à l'auteur par les religieux 3000 ducats d'or, et Philippe II lui en fit compter 400 de gratification, en raison de ce que son pinceau embellissait un monastère fondé par les rois catholiques Ferdinand et Isabelle. — Jacques fut aussi chargé par la princesse de Portugal, qui avait doté à Madrid le beau monastère des Carmelites Déchaussées, de peindre quatre sujets pour lesquels le même Philippe II donna au gouverneur d'Aranjuez (où sont les plus beaux bois de l'Espagne), l'ordre ci-dessous, d'après lequel on jugera de la dimension de ces quatre tableaux **. — La ville de l'Espi-

---

* J'observerai ici que les Espagnols mettent dans leurs fêtes une magnificence extraordinaire. On voit encore des villes entières peintes en dehors à grands frais pour des réceptions de souverains et de souveraines, qui, parcourant le royaume, passent au milieu de décorations que ces villes rendaient à l'envi plus brillantes et plus somptueuses.

** « Le sieur don Alphonse de Mesa, gouverneur d'Aranjuez, remettra à Urbina vingt planches de neuf pieds de long sur un pied et demi de large et deux doigts d'épaisseur. De plus vingt madriers de dix-sept pieds de longueur chacun, sans aucune tache, sans nœuds, et les plus secs qu'il pourra trouver dans les magasins d'Aranjuez. »

Madrid, le 24 avril 1573. Moi le Roi.

nar employa aussi notre artiste en 1575, pour qu'il réglât les conditions que cette ville voulait faire avec le célèbre Alphonse Coello, à l'effet de peindre le grand maître autel de leur église, que venait de terminer le sculpteur François Giralte. Urbina, de concert avec Grégoire Martinez de Valladolid, orna le grand autel de la cathédrale de Burgos. Ils furent occupés trois ans à ce bel ouvrage, l'achevèrent en 1594 et reçurent 11,000 ducats d'or. — Il faut considérer, et mettre au rang des plus grands artistes de son temps Urbina, qui n'eut dans son art d'autres défauts que ceux du siècle où il vivait. *M.*

URBINA (Jean de), né à Madrid, et disciple d'Alphonse Sanchez Coello, vers 1544. Butron, Carducho, d'autres professeurs déclarent que le tableau de Saint Juste et Pasteur, qui fut transporté de l'Escurial à Madrid, est de Jean de Urbina; mais c'est une erreur; et quelques recherches qu'on ait faites pour trouver quelque ouvrage signé de ce peintre, on n'a pu s'en procurer aucun. Le père Siguenza, Pons, parlent cependant, ainsi que Butron et Carducho, de Jean de Urbina; et Lope de Vega, dans son Laurier d'Apollon, lui adresse une strophe trop honorable pour douter qu'il ait existé, mais on ne peut rencontrer de ses œuvres. *M.*

URZANQUI, peintre d'histoire, né à Sarragosse en 1657, se rendit recommandable par ses ouvrages dans cette ville, où les temples sont ornés de ses productions. Il ne s'occupait que de traits religieux. *V.*

V.

VALCAZAR (Gabriel de), peintre d'histoire à Valladolid, où, s'étant uni à d'autres professeurs de mérite en 1661, il gagna, contre le corrégidor de cette ville, le

célèbre procès dans lequel on voulait forcer les artistes à fournir un soldat. *Voyez* SUAREZ (Manuel). On connaît peu les ouvrages de Valcazar. On sait seulement qu'il s'était adonné au genre historique sacré pour les cloîtres des monastères. *M.*

VALDELMIRA DE LÉON (Jean), peintre de fleurs et grand fresquiste, naquit à Tafalla, en Navarre. Il apprit sous son père, à Valladolid, les élémens du dessin, et l'ayant perdu vint à Madrid travailler près de François Rizi. — Il aida son maître dans les fresques de Saint-Antoine des Portugais, du Retiro, de Tolède et d'autres endroits, faisant l'admiration de Rizi, et provoquant la jalousie de ses condisciples. Mais les arts perdirent bientôt un sujet d'aussi grande espérance; car il mourut à 30 ans, regretté de ses nombreux amis, et fut enterré à Madrid. — Il y a beaucoup de tableaux de fleurs de Valdelmira qui rivalisent avec les meilleurs d'Arellano. *M.*

VALDES (Don Jean de), amateur et ministre des finances, peignait à Madrid, dans tous les momens de loisir que lui laissaient les immenses occupations de son ministère. Cet amateur distingué vivait à la fin du 17e. siècle. Ses ouvrages sont remplis de goût, d'intelligence et de correction.

VALDES (Lucas de), peintre d'histoire, grand fresquiste, et graveur en taille-douce, naquit à Séville en 1661. Dès son enfance, il indiqua son goût pour la peinture; mais son père, voulant qu'avant tout il apprît le latin et les mathématiques, le mit chez les Jésuites. Cependant, à 11 ans, il grava quatre estampes, comme on le peut voir à son article du Dictionnaire des Graveurs. — Il se mit ensuite à peindre : la vivacité de son esprit lui fit préférer la fresque comme le genre le plus propre à déployer sa

verve. En peu de temps il acquit une facilité extraordinaire, particulièrement dans les fresques à teintes rouges, style très-ancien à Séville, et qu'avaient adopté les grands fresquistes Vargas et Mohédano. Si Valdes ne sut pas donner à ses figures le grandiose des formes, il fut grand dessinateur, connut bien la perspective, et eut dans l'architecture autant d'intelligence que qui ce fût de son temps. — Il se maria à Séville en 1682; et, lors de la formation du département de la marine à Cadix, fut choisi pour maître de mathématiques des Cadets. Il mourut dans cette dernière ville en 1724, sans avoir jamais cessé de peindre et de graver. — Valdes avait fait, en 1707, à Séville, le portrait du vénérable François Tamariz, qu'il grava ensuite. Ses peintures publiques sont dans la cathédrale et les autres temples de Séville, ainsi qu'à Xerez de la Frontera. *S.*

VALDES LEAL (Jean de), grand peintre d'histoire, grand fresquiste et graveur, naquit en 1630, à Cordoue. Son inclination pour la peinture une fois découverte, ses parens le mirent à l'école d'Antoine de Castillo. Son extraordinaire vivacité lui fit prendre une autre route que celle de son maître, et, dès lors, il adopta un style plus serré. Très-jeune encore, il épousa Élisabeth Carrasquilla, qui se livrait aussi, par goût, à la peinture. — Peu de temps après son mariage, malgré qu'il y eût beaucoup de grands peintres à Séville, il s'y établit, comme le séjour le plus convenable aux artistes à cause de son grand commerce avec les Indes, ses immenses richesses et sa grande population. Valdes, à son arrivée, eut de l'occupation.—L'académie, qui se forma dans Séville en 1662, le nomma son majordome; il contribua à ses frais à la soutenir, jusqu'en 1671, et en fut président depuis 1663 jusqu'en 1666, qu'il donna sa démission. — Don Am-

broise de Spinosa, archevêque de Séville, le chargea, en 1673, de peindre la vie de Saint Ambroise pour l'oratoire, dessous l'archevêché; ce que Valdes exécuta en divers tableaux, tant petits que grands, et pour lesquels il reçut dix mille ducats. En 1674, il peignit, à la plume et au lavis, le charmant frontispice de l'Inventaire général de l'hospice de la Charité à Séville; Valdes reçut de la confrérie de cet hospice 5740 réaux pour ses deux meilleurs tableaux que l'on voit dessous le chœur de l'église. On lui compta de plus 11,000 ducats pour avoir peint, doré et garni la médaille avec le maître autel que Pierre Roldan avait exécutés pour la même église. — Avant d'avoir fait ces divers ouvrages que je viens de détailler, Valdes, en 1672, fut dans sa patrie; il y reçut la visite d'Antoine Palomino, qui commençait alors à étudier la peinture. Valdes lui donna de très-bonnes leçons, et lui indiqua le vrai chemin, de manière qu'il peut passer pour son maître: car, dès ce moment, Palomino suivit l'art de peindre d'après ses bons principes. Après avoir fini quelques productions à Cordoue, Valdes revint à Séville, et parut à Madrid en 1674. Il assistait aux académies particulières qu'y tenaient dans leurs maisons divers professeurs, et chaque nuit il dessinait deux ou trois figures. C'est à cette époque qu'il vit et observa les tableaux des temples, ceux des palais, et surtout les beautés de l'Escurial; il rentra dans Séville sans avoir laissé dans la capitale aucun souvenir de considération; mais, Murillo venant de mourir, Valdes resta le seul peintre accrédité de Séville. Alors il y fit un grand nombre de tableaux pour l'église des Vénérables; mais une attaque de paralysie le rendit incapable de travailler. Il en mourut le 14 octobre 1691. Peu de peintres espagnols se sont ressemblés

comme François Rizi et Jean de Valdes Leal; tous deux s'occupaient de peindre beaucoup, plutôt que de bien faire, quoique tous deux fussent très-capables de travailler mieux qu'ils ne l'ont fait. Peu scrupuleux à corriger leurs défauts, ils donnaient tous deux des attitudes forcées à leurs figures. — Valdes, visant beaucoup à l'effet, employait souvent une manière heurtée et prompte qui exprimait ce qu'il voulait, et lui faisait mépriser ceux qui adoptaient une autre marche. Le prudent Murillo eut beaucoup à souffrir du genre altier de Valdes, et surtout de la jalousie qui le tourmentait. Cependant il ne laissait jamais échapper une occasion de lui dire quelque chose d'agréable sur ses productions *. Le style de Valdes était abrégé comme celui du bénédictin Rizi et de Rabiella de Saragosse. S'il voulait un peu trop s'étudier, il tombait dans le maniéré, comme on peut le juger par quelques tableaux de lui à Séville. Ce long narré sur Valdes peut s'excuser, car depuis sa mort, il n'y eut à Séville aucun peintre qui l'ait égalé dans la fécondité de l'invention, dans le dessin, et surtout dans la couleur.— Il n'est point une église de Séville qui n'ait un ou plusieurs de ses œuvres. On en trouve à Cordoue, à Saint-Ildefonse, et chez nombre d'amateurs. On peut en voir deux à Paris. *S.*

VALDIVIESO (Louis de), peintre de genre et fres-

---

* Entre autres mots de Murillo, on en cite un que voici : On venait de placer dessous le chœur de la Charité deux tableaux que Valdes venait de terminer, l'un représentait des corps morts et à demi corrompus; Murillo lui dit : Mon ami, cela doit se regarder les narines fermées. Ces éloges consolaient Valdes pour le moment des félicitations nombreuses que Murillo recevait sur ses productions, qui, dans les mêmes couvens, se trouvaient auprès de celles de Valdes.

quiste, jouissait à Séville d'une réputation immense vers la fin du 16e. siècle. Il peignait sur des serges, et particulièrement pour les Amériques, beaucoup de sujets agréables, qu'il rendait avec autant de facilité que d'élégance. Il entendait fort bien la fresque. *S.*

VALENCIA (le frère Mathias de), peintre d'histoire et de genre, nommé dans le monde Laurent Chafrion, naquit à Valence en 1696. Après y avoir appris les élémens de la peinture, il partit pour Rome, et fut élève de Corrado Giacuinto, qu'il se fit une étude d'imiter. Quelque temps après, il revint à Valence, et fut à Grenade, dans l'espoir d'y trouver un oncle qui devînt son appui. Déçu de ses espérances, il se fit capucin et se noya en 1749. — On connaît de Valencia une assez belle Cène que l'on voyait dans le réfectoire de son couvent, à Grenade, et quelques petits tableaux qui se trouvent chez les amateurs de Valence. Il avait de la couleur. *V.* et *I.*

VALERO (Christophe), peintre d'histoire, né dans Alboraya, royaume de Valence, étudiait la philosophie, et en même temps la peinture sous Évariste Muños. Il dut ensuite se rendre à Rome, où Sébastien Conca lui fit faire assez de progrès. Il revint à Valence, et y fut nommé directeur de l'académie de Sainte-Barbe. En 1754, il offrit à cette société un tableau représentant Mentor donnant des leçons à Télémaque avant de partir pour la guerre contre Adraste. C'est le même que l'on voit maintenant à l'académie de Saint-Fernand. Celle de Sainte-Barbe prenant le titre d'académie de Saint-Charles, Valero fut continué comme directeur général en 1768. On voulut le nommer de nouveau en 1787; mais ses infirmités et son âge avancé l'obligèrent à supplier qu'on ne le mît pas sur la liste des candidats. — Ne pouvant plus assister aux assemblées, il n'en continua pas moins de donner aux jeunes gens les bons

principes qu'il avait eus lui-même dans Rome, et ne cessa qu'en mourant. Les arts perdirent, le 18 décembre 1789, Valero, que l'académie de Saint-Fernand s'était attaché depuis l'année 1762. — Ses ouvrages sont dans les monastères, les églises de Valence et dans le palais de l'archevêque. Ils se distinguent par la couleur et l'énergie. *V.*

VALLE DE BARCENA (le frère Jean de), peintre d'histoire, né à Mazuela, près Burgos, professa le 3 octobre 1660, chez les dominicains de Burgos. Tous les tableaux qui sont dans le cloître, représentant la Vie des Juifs patriarches, sont de lui : l'un d'eux porte cette humble inscription :

> S°. Juan del Valle y Barcena el Mas indigno hijo de esta sagrada religion de predicadores, lo pintaba el año de 1692.

Le mérite de cet ouvrage, correspond à l'état de décadence dans lequel se trouvait à cette époque la peinture en Espagne. *M.*

VALOIS (Ambroise), peintre d'histoire, résidait vers 1660 à Jaën, où il paraît qu'il était né. Il y fut élève de Sébastien Martinez, qu'il cherchait à imiter ; mais il ne put atteindre ni sa couleur ni son dessin. Les tableaux du grand maître autel des Carmes Déchaussés de Jaën, plusieurs autres relatifs à la vie de Saint Dominique, et quelques-uns dans les temples de Baëza et d'Ubeda, sont de lui. — Valois fut maître de Pancorbo. *V.*

VALON (Jean), fresquiste, peignit à fresque en 1603, les Martyres de Saint André et de Saint Mêne, sur les murailles de l'église ou collége de Corpus-Christi à Valence. *V.*

VALPUESTA (le licencié don Pierre de), peintre d'histoire, naquit en 1614 dans le bourg d'Osma. Il

reçut une assez brillante éducation. Ses parens se transportèrent à Madrid, et, se voyant forcés de céder à l'inclination de leur fils pour la peinture, le confièrent aux soins d'Eugène Caxes. — Bientôt Valpuesta se fit distinguer entre tous les élèves, par une exacte imitation du style de son maître. — Il se fit ordonner prêtre, et peignit cependant jusqu'à sa mort arrivée en 1668. — Un tableau représentant un passage de la vie de Saint François, qu'il composa pour le couvent du même ordre, lui donna une grande réputation ; on ignore le sort de ce tableau, et celui de plusieurs autres qu'il fit pour l'église de Saint-Michel de Madrid. — Le couvent de Sainte-Claire possède de lui six tableaux représentant la vie de la sainte titulaire ; celui des Franciscains en a quatre ; toutes ces productions peuvent le faire distinguer, mais la meilleure est la Sainte Famille que l'on voyait à l'église de Buen-Suceso, et qui fut transportée au Rosaire comme un tableau de grand maître. *M.*

VANDERHAMEN DE LEON (don Jean de), peintre d'histoire et de fleurs, naquit à Madrid en 1596, et très-jeune apprit le dessin de son père qui peignait les fleurs avec fraîcheur et légèreté. — Il paraît que Vanderhamen mourut en 1632. Quoique sec et âpre dans le genre historique, il donnait une douceur inouie à ses portraits, et faisait encore mieux les fleurs, les fruits, les intérieurs, que tous les connaisseurs conservent avec curiosité. — Vanderhamen se livrait à la poésie avec son frère Laurent, grand humaniste, théologien distingué, secrétaire de l'archevêque de Grenade, et auteur de divers ouvrages très-estimés.— Les œuvres publics de Vanderhamen, sont à Madrid, à la Chartreuse du Paular et dans Alcala de Hénarès. *M.*

VARELA (François), peintre d'histoire, disciple

très-distingué de Roelas, naquit à Séville à la fin du 16e. siècle. — Quoique Palomino dise que lorsque Varela mourut en 1656, il avait près de 50 ans, il conste dans les archives de la Chartreuse de Sainte-Marie, près Séville, qu'en 1618, Varela fit pour le cloître de ce monastère des copies dont les originaux sont peints par le père Pascal Gaudin, pour la ville de Grenoble, en France. Varela fit beaucoup de tableaux pour des particuliers. Les vrais amateurs les conservent avec soin, car Varela dessinait bien, avait la belle couleur vénitienne, et savait largement draper.—Ses productions se trouvent à Séville, à Madrid et chez nombre d'amateurs. *S.*

VARGAS (André), peintre d'histoire et fresquiste, naquit à Cuença, vers 1613, et vint assez âgé à Madrid, où il se mit sous François Camilo, qui quoique très-jeune alors était déjà très en crédit. Il donna toute son application au dessin, mais encore plus à saisir la couleur de son maître, ce qu'il obtint en peu de temps. — Camilo l'estimait, l'aimait et lui procurait les occasions d'utiliser son travail. Il fut par ce moyen chargé de beaucoup d'ouvrages particuliers, et de plusieurs autres pour des monastères, qui lui donnèrent un peu de vogue. — De retour dans sa patrie, le chapitre de la cathédrale le chargea de peindre à fresque la chapelle de Notre-Dame du Sanctuaire, et quelques grands tableaux à l'huile. — Vargas avait reçu d'heureuses dispositions pour être grand peintre; mais il ne le devint pas, à raison de son insouciance, et surtout à raison du système qu'il avait adopté, celui de ne peindre qu'au prorata de l'argent qu'on lui donnait. Il est mort en 1674. Ses œuvres sont à Madrid, à Cuença, à Hiniesta et dans plusieurs cabinets. *M.*

VARGAS (Louis de), peintre et fresquiste. Cet homme extraordinaire mérite que la postérité le place entre Raphaël

et Jules Romain.—Le correct, le noble, le premier artiste qui, dans Séville, ait établi la belle manière de peindre à l'huile et à fresque, s'appelle Louis de Vargas. — Séville l'a vu naître en 1502, et dès son enfance il démontra son penchant pour l'art de peindre, qu'il exerça d'abord sur la serge. Ce mode était adopté pour donner à la main de la légèreté; mais, voulant abandonner la manière gothique qui régnait alors en Andalousie, il partit pour Rome, où il fut élève de Perrin del Vaga, ce qu'il est facile de reconnaître par la connexion qu'il y a entre ces deux maîtres. — Le premier tableau de sa main que l'on connaisse, est une Nativité, qu'il signa: *Tunc discebam, Luisius de Vargas.* — C'est en 1555 que Vargas fit cet ouvrage, dont le mérite est reconnu. — Il en fit ensuite un autre, que l'on regarde comme l'un des plus beaux ornemens de la cathédrale de Séville. Il représente la génération temporelle de J-C., et se connaît sous le nom de *la Gamba*, en raison de la jambe d'Adam qui sort tellement du tableau, que chaque observateur reste surpris. — Établi dans sa patrie avec une réputation supérieure à celle de tous les peintres qui l'avaient précédé, il peignit à fresque et à l'huile beaucoup d'ouvrages qui le mettent sans contredit sur la ligne des plus grands professeurs d'Italie. — En effet, rien n'est plus exact que ses contours, rien de plus grandiose que ses formes, ni rien de mieux entendu que ses raccourcis; et dans ces brillantes parties de l'art, de tous les rivaux qu'il ait pu avoir dans toutes les écoles, aucun ne peut lui être comparé. — Si dans ses compositions Vargas avait su mettre plus d'air, y introduire la dégradation de la lumière et des teintes, aussi-bien qu'il savait colorier, draper, donner de l'expression à ses figures, de la noblesse à ses caractères, de la grâce à ses têtes, et sur-tout aussi bien qu'il savait

imiter la nature dans tous ses accessoires, il eût été non-seulement le meilleur peintre d'Espagne, mais encore du monde : car (cette assertion dût-elle paraître un blasphème) il aurait certes balancé l'immense et unique talent de Raphaël. — En 1555 encore, Vargas fit une fresque où l'on voit la Vierge du Rosaire, pour l'église de Saint-Paul. Il en fit une autre très-célèbre alors, dans le vieux sanctuaire de la cathédrale. Malheureusement il n'existe plus rien de ces fresques très-vantées, par les Italiens mêmes. — En 1563 il fit la fameuse Voie de Douleurs, dont on aperçoit quelques vestiges sur les degrés de la cathédrale. On distingue encore, dans les beaux jours, les heureux contours des superbes figures des apôtres, des évangélistes, des docteurs et des saints patrons de la cathédrale, qu'il peignit plus grands que le naturel, dans les arceaux, à la manière arabe, de la tour de cette basilique. — Vargas commença ce grand œuvre en 1563, et le termina en 1568. — Le peintre ne peut égaler ni la fraîcheur du coloris, ni la facilité de l'exécution. Le connaisseur ne peut qu'admirer la majesté du dessin, le brillant des caractères, et pleurer sur la ruine de ces chefs-d'œuvre, qui par leur mérite et leur magnificence étaient l'ornement le plus somptueux de toute la ville. — Dans la Gloire du Jugement dernier, dont il décora la maison de la Miséricorde, on voit encore bien conservés le Rédempteur, la Vierge et les apôtres, l'incurie ayant laissé détruire le reste de cette vaste production, où l'on admirait une quantité innombrable de raccourcis et des nus d'une vérité frappante. — Louis de Vargas mourut à Séville, en 1568. On trouva chez lui des instrumens de macération avec lesquels il se châtiait. Ce grand artiste couchait dans le cercueil qu'il s'était choisi, et toutes ces pénitences mystiques ne lui ôtaient rien de l'aimable gaîté qui le

caractérisait. — Ses dessins jouissent d'une grande réputation; il les faisait sur du papier bleu. M. Cean de Séville en conserve un avec un soin religieux : il est à la plume sur papier blanc, et représente des têtes de dromadaires. Beaucoup de grands connaisseurs, parmi lesquels je citerai mon ami Lebrun, ont cru ce beau morceau de Raphaël. — Les ouvrages publics de Vargas brillent dans la cathédrale et dans la majeure partie des temples de Séville; mais il faut s'arrêter devant son Calvaire de l'hôpital de Las Bubas. Cette composition est peut-être le chef-d'œuvre de tout ce que la peinture a pu produire. *S.*

VAZQUEZ (Augustin et Amoro), frères, peintres et fresquistes, étaient famés dans Séville, où ils résidaient en 1594, et où le chapitre de la cathédrale les chargea, vers ce temps, de la réparation de son monument. *S.*

VAZQUEZ (Alphonse), peintre d'histoire, de genre, de fleurs et fresquiste, né à Rome, de parens espagnols, vint dès l'âge de 7 ans à Séville. Il fut disciple d'Antoine Arfian, qui lui donna les élémens sur la serge, suivant le système adopté par cette école pour rendre la main légère, ainsi que je l'ai déjà observé dans plusieurs articles. — Vazquez mit un soin particulier à dessiner, aussi fut il un des peintres les plus corrects; ses formes étaient grandioses, ses figures sveltes. Sa manière de faire en général, laisse présumer qu'il avait étudié à Cordoue les fresques de César Arbasia et celles de Paul Cespedes. — Vazquez jouissait d'une telle réputation, en 1598, qu'on le chargea de l'exécution du catafalque superbe qui s'éleva dans la cathédrale pour les obsèques de Philippe II. Tous les plus grands artistes de Séville se distinguèrent à l'envi dans l'exécution de ce monument, et Vazquez y prit une part des plus actives. — Les peintures que Vazquez fit pour le maître autel de Saint-Isidore, dans la même cathédrale, n'existent

plus, ainsi que les fresques qu'il fit avec Antoine Mohedano pour la galerie du couvent de Saint-François, puisqu'à la place de ces derniers on a mis des tableaux à l'huile de Dominique Martinez; enfin, il n'est resté dans Séville d'autres fresques de Vazquez, qu'une médaille de Saint-Louis Beltrand et quelques autres ornemens d'un goût très-épuré, que l'on voit sur la porte du cloître qui va de l'église au couvent de Saint-Paul. — Vazquez étoffa et dora le grand autel des Trinitaires Chaussés de Séville, et, dans une médaille sculptée qui représentait la Nativité, donna pour dernier plan l'Apparition de l'Ange au Pasteur. — Cet artiste fut grand anatomiste et donnait une grande vérité aux draperies, aux velours, aux fruits et autres accessoires *. On peut juger de ses talens par les tableaux de la vie de Saint Ramon, qu'en concurrence avec Pacheco il fit pour le cloître principal de la Merci, ainsi que la Madeleine si expressive, le Christ mort, avec la Vierge et Saint Jean, et Saint François d'Assise, que l'on voit tous trois dans la sacristie du même couvent. — On attribue à Vazquez beaucoup d'autres ouvrages qu'il serait trop long de relater ici. — Ce grand artiste mourut, à ce qu'il paraît, de 1640 à 1645 **. *S.*

VAZQUEZ (Jérôme), peintre d'histoire et élève de Gaspard Becerra, résidait en 1568 à Valladolid, où ses

---

* Pacheco, au f. 422 de l'Art de la Peinture, dit : Alphonse Vazquez voulut prouver tout ce qu'il savait faire dans son beau tableau du Mauvais Riche, que possède la maison d'Alcala, en exposant sur un buffet et avec un talent des plus naturels tout ce qu'il est possible de désirer en fruits, en fleurs et en vases de toute espèce.

** Je suis trop ami de la justice pour enlever à l'Italie ce grand artiste; mais je crois ne manquer en rien à l'exactitude en le signalant comme de l'école de Séville, puisque c'est vraiment dans cette ville qu'il apprit.

ouvrages se trouvent confondus avec ceux d'autres professeurs de mérite. Sans être positivement à même de juger ses talens, on ne peut douter qu'il n'en eût, puisque Gaspard Becerra, cet artiste si distingué, le recommanda, en 1568, au roi, par son testament. *M.*

VAZQUEZ (Jean-Baptiste), peintre d'histoire et sculpteur, naquit à Séville. Dans l'art de la peinture il eut pour maître Jacques de la Barrera, et travaillait à Tolède vers 1556. En 1568 on lui paya 24,000 réaux pour les tableaux de l'autel de Notre-Dame de la Grenade dans la cour des Orangers. Cet ouvrage fut toujours très-célébré; la Vierge présentait une grenade à son fils, qui s'amusait avec un chardonneret de la plus exacte vérité et du plus brillant plumage.—Vazquez fut un grand peintre et un plus grand sculpteur, comme on le verra à son article du Dictionnaire des Sculpteurs. On ignore l'année de sa mort; mais il vivait encore en 1579, car il travaillait à cette époque à Malaga. *S.*

VELA (le licencié don Antoine), peintre d'histoire, naquit à Cordoue en 1634. Quoique son père Christophe Vela l'eût destiné à l'église et qu'il fut prêtre, son penchant pour la peinture et l'exemple de son père même le conduisirent à s'occuper de l'art : il le fit avec tant de progrès qu'il parvint à se donner un grand crédit. — Vela fit deux tableaux sur la vie de Saint Augustin pour le cloître des Augustins de Cordoue; ils ont assez de dessin et de couleur. Il dora de plus et peignit le grand maître autel du couvent de la Reina, et fut employé pour plusieurs autres églises de la même ville. Il mourut en 1676, regretté du clergé ainsi que des artistes. *S.*

VELA (Christophe), peintre d'histoire, naquit à Jaën en 1598, et, transporté à Cordoue, y travailla quelque temps sous Paul de Cespedes. Il vint ensuite à Madrid,

où il fut élève de Vincent Carducho, qui lui fit faire de très-grands progrès dans le dessin, sans le rendre pour cela bon coloriste. — De retour à Cordoue, le chapitre de la cathédrale le chargea pour le grand autel de plusieurs tableaux, qui déjà n'existent plus, et de deux autres qui, pour être trop grands se placèrent dans les hôpitaux de Saint-Aciscle et de Sainte-Victoire. Vela fit encore la plus grande partie de ceux qui ornent l'église et le cloître des Augustins Chaussés de Cordoue; des restaurateurs ignorans les ont totalement recouverts. Vela mourut malheureusement en 1658, car il tomba dans une citerne. *V*.

VELASCO (Christophe de), peintre de genre et de portraits, fils et disciple de Louis de Velasco, dont il imita les maximes ainsi que la bonne manière, sans jamais avoir pu l'égaler. Il fit, en 1598, le portrait de l'archiduc Albert, avant que ce seigneur eût abandonné l'archevêché de Tolède, et eût épousé l'infante Élisabeth. Philippe III fit payer à Velasco, le 23 février 1600, 20,673 réaux, ou un peu plus de 5000 francs, pour sept vues de villes de Flandre, qu'il avait faites à l'huile pour la maison royale du bois de Valsain. *M*.

VELASCO (Louis de), peintre d'histoire, doit tenir un rang distingué parmi les peintres espagnols, Il résidait à Tolède en 1564, quand le chapitre de la cathédrale le chargea de plusieurs tableaux pour le cloître. Velasco ne commença même pas cet ouvrage, ainsi que Comontes, Becerra et Vergara le Vieux ne terminèrent pas les tableaux que le même chapitre avait désignés à chacun d'eux. —Velasco fut, en 1581, nommé peintre dudit chapitre, et en novembre de la même année, commença le tableau de l'Incarnation, que l'on voit sur la porte du cloître; ce bel ouvrage fut terminé en 1584, ainsi que les peintures

d'un maître autel qui est dans l'un des angles du cloître. Elles représentent au milieu une Vierge éclatante de beauté avec l'enfant dans les bras, accompagné de Saint Antoine, de Saint Blas et d'une sainte. Le haut du monument se termine par quatre Anges tenant une couronne impériale. Dessous, devant Notre-Dame, on voit un chevalier armé, avec la simple inscription qui suit :

Infante D. Fernando.

Saint Côme et Saint Damien figurent dans les parties latérales de ce maître autel qui fut ordonné par le cardinal Quiroja, et taxé par Michel Barroso à 419,788 maravedis d'or. — J'ai eu l'occasion de dire, à l'article de François Comontes, que depuis un temps immémorial on vénérait la Notre-Dame de Grâce qui était dans l'angle du couvent, que Comontes en 1563 la restaura en y ajoutant Saint Côme, Saint Damien, Saint Philippe et Saint Jacques, et que tous ces tableaux furent remplacés par ceux de Velasco. Cet artiste fit encore, en 1588, avec son fils Christophe, les tableaux du grand autel de la paroisse de Fonseca ; en 1594 le portrait du cardinal Quiroja ; en 1599 celui de don Garcia de Loaysa ; et ensuite plusieurs autres excellens ouvrages, mais en petit nombre. On y observe, comme dans tout ce qu'a créé Velasco, un dessin correct, des caractères ennoblis par des formes grandioses, de la suavité, et des teintes brillantes. Ces qualités constituent le mérite de Velasco, qui mourut à Tolède le 11 mars 1606 ; sa place de premier peintre de la cathédrale de Tolède fut conférée à Barthelemy del Rio. *M.*

VELASCO (Mathias), peintre d'histoire, fils et élève de Christophe, fut à Valladolid avec la cour de Philippe III, et fit les tableaux du maître autel des Carmélites de cette ville. Ils représentaient plusieurs mystères de la

vie de Notre-Dame. — Parmi les productions de Velasco l'on retrouve une Assomption de Vincent Carducho qui, par son dessin, sa couleur et sa composition, nuit essentiellement aux productions du premier. — Pons croit que ces tableaux sont d'Arsène Masacio; mais Palomino assure qu'ils sont, ainsi que plusieurs autres, de Velasco. *M.*

VELASQUEZ MINAYA (don François), peintre de genre, amateur, chevalier de Saint-Jacques, écuyer de la reine. C'est vers 1630 que par des productions très-aimables il se fit rechercher et considérer des professeurs, comme un artiste plein de goût et de savoir.

VELASQUEZ DE SILVA (Jacques), ou peut-être mieux JACQUES RODRIGUEZ DE SILVA, et VELASQUEZ, chef de l'école de Madrid, *Gallo-Espagnole*. Il naquit à Séville en 1599. Ses parens voulaient qu'il fît ses études; mais bientôt Velasquez développa le penchant décidé qu'il avait reçu de la nature pour peindre; car il dessinait sur tout et toujours. On le plaça dans l'école d'Herrera le Vieux, célèbre autant par ses talens que par l'âpreté de son caractère. — Velasquez, malgré la douceur du sien, sacrifia ce maître dont le style remplissait ses idées, et lui préféra François Pacheco, qui l'admit dans son atelier. — Ce nouveau directeur portait un soin paternel à initier son élève dans tous les secrets de l'art; mais Velasquez, doué d'un génie supérieur, reconnut que son principal maître devait être la nature, et, dès ce moment, il fit, on peut le dire ainsi, le serment de ne rien dessiner ni peindre sans la consulter. — Velasquez, à cet effet, s'était attaché un jeune paysan et s'en faisait un modèle permanent. Il lui donnait mille postures différentes, le faisait rire, le faisait pleurer, et ne se

pardonnait aucune difficulté *. — Pour bien approfondir le mystère de la couleur, il peignit, d'après nature, des fruits, des poissons, des natures mortes. Il mit à suivre ce système une inconcevable ténacité. — Velasquez, ensuite, fit des intérieurs, des bambochades, et parvint à se distinguer dans ce genre. Il faut cependant convenir que ses premiers ouvrages ont quelque rudesse. Ce qu'il fit de mieux dans cette manière est son *Aguador de Sevilla* (le marchand d'eau de Séville). Cet ouvrage brille entre toutes les beautés du palais de Madrid. — Parmi quelques autres productions d'égal mérite, on doit surtout considérer l'*Adoration des Pasteurs*, que possédait M. le comte de l'Aguila, et *des Buveurs*, que l'on peut voir à Paris. — Pacheco, recevant à Séville les personnages les plus distingués par leur savoir, Velasquez mettait à profit toutes leurs conversations, tirait un grand parti de l'enthousiasme des poëtes qui ornaient cette société, et, par la lecture des livres choisis de son maître, fortifiait son imagination et son esprit. Il se rendit enfin si recommandable que Pacheco, qui était un homme d'un rare mérite, lui donna sa fille en mariage. — Séville, à cette époque, recevait une quantité inouïe de tableaux d'Italie, de Flandre et de Madrid. Velasquez voulait tout voir et tout imiter; mais les compositions qui le frappèrent le plus furent celles de Louis Tristan, célèbre professeur de Tolède. L'harmonie des teintes, la vivacité des conceptions, tout était en rapport avec la manière de voir, de sentir de Velasquez, au point qu'il se déclara le partisan

* C'est d'après cet enfant, dont Velasquez fit tant de portraits, qu'il acquit un talent rare pour la ressemblance. Cette méthode aussi lui donna tant de facilité pour peindre les têtes, que peu d'Italiens l'ont égalé.

prononcé de Tristan. — En 1622, Velasquez quitte Séville, arrive à Madrid. Jean de Fonseca, chanoine de Séville, en exercice au palais, lui procure le moyen d'étudier les collections de Madrid, du Pardo, de l'Escurial, etc. — Il venait de terminer le portrait du poëte Louis de Gongora, quand son beau-père le fit revenir à Séville; mais son protecteur Fonseca s'occupa tellement de lui que l'année suivante, 1623, il reçut une lettre du comte duc d'Olivarès, ministre d'état et favori de Philippe IV. — Velasquez se rend donc à Madrid, et Pacheco l'y accompagne pour être témoin, dit-il, de la gloire de son gendre. — Le seigneur de Fonseca reçoit l'artiste dans sa maison, lui demande son portrait, que l'on porte de suite au palais, et qui, enlevant les suffrages de toute la cour, présage la brillante fortune de Velasquez. — Le jour même il est admis au service du roi, dont il finit le portrait le 30 août 1623; et c'est là que les Carducho, les Caxès, les Nardi, peintres du premier ordre, convinrent que jamais ils n'avaient eux-mêmes représenté le roi d'une manière aussi transcendante *. — Dans ce tableau, le roi, armé en chevalier, montait un cheval magnifique **. — Parmi les étrangers marquans à la cour

* S. M. manifesta toute la satisfaction que lui causait cet ouvrage, en ordonnant de suite que l'on recueillît tous les portraits déjà faits par d'autres artistes, et donna elle-même à Velasquez l'insinuation flatteuse que désormais lui seul aurait l'honneur de la peindre : c'est à ce moment même que le roi lui fit compter trois cents ducats d'or, pour qu'il fît venir sa famille, et le nomma son peintre.

** Le roi permit qu'un jour de fête on plaçât ce portrait devant l'église de Saint-Philippe-le-Royal. Cette exposition donna lieu à tout ce qui arrive en pareil cas; il y eut des enthousiastes, des jaloux, des vers adulateurs, des vers critiques. Mais le tableau fut reconduit en triomphe au palais, dont il est toujours l'un des plus beaux ornemens.

d'Espagne, à cette époque, on voyait figurer le prince de Galles. Un goût décidé pour la peinture, réuni à une grande intelligence, donnait à son témoignage une valeur irrécusable. — Velasquez fut prié de faire le portrait de ce prince; malheureusement pour nos jouissances, il ne put le terminer, en raison du départ précipité de S. A. R., le 9 septembre 1623. — On s'occupait à la cour d'élever un monument à la gloire de l'expulsion inespérée des Maures par le pieux Philippe III. Tous les artistes célèbres furent invités à concourir. Velasquez reçut la palme, et, pour récompense, eut les deux places d'huissier de la chambre et de fourrier du palais *. — Pierre-Paul Rubens depuis long-temps entretenait une correspondance avec Velasquez. Le prince des peintres flamands arrive à Madrid le 9 août 1628, et consacre exclusivement les neuf mois qu'il séjourne dans cette cour au grand artiste espagnol. Ils visitèrent ensemble les chefs-d'œuvre qui abondent dans les collections royales. L'explication instructive que Rubens donnait à chaque tableau, ses observations judicieuses sur le mérite de chaque auteur, ranimèrent dans Velasquez le désir qu'il avait toujours eu de visiter l'Italie, pour y étudier quelque temps les grands maîtres de l'art. — Il renouvela donc ses instances au roi, qui, pour ne pas se séparer de l'artiste, refusait toujours la permission. Mais sa majesté cède enfin, et Velasquez s'embarque à Barcelone le 10 août 1629 **. — Il aborde à

* Il n'est pas déplacé de dire ici que le roi fit ajouter à ces avantages une dotation annuelle à Velasquez, de 90 ducats d'or pour un habit de gala, et, de plus, fit donner à son père trois charges d'écrivains de Séville, dont chacune rapportait 1000 ducats d'or.

** Il est beau de voir un roi venir au-devant de tout ce qui peut concourir aux succès d'un artiste comme Velasquez; en effet, malgré la peine qu'il avait à s'en séparer, Philippe IV lui fait compter 400

Venise chez l'ambassadeur du roi, qui le reçoit dans son palais, et l'admet à sa table. — Le Titien, le Tintoret, Véronèse, plaisent essentiellement à Velasquez, qui, sans perdre une minute, les dessine, les copie, et fouille aussi profondément qu'il le peut dans les secrets de ces immenses talens *. La guerre l'éloigne de Venise. Il se rend à Rome par Ferrare, où le cardinal Sachetti, qui avait été nonce en Espagne, lui sert d'introducteur, et le fait ensuite accompagner jusqu'à Cento. — Dans ce trajet, notre Espagnol visite Notre-Dame de Lorette, et, sans trop s'arrêter à Bologne, se rend droit à Rome. — Le pape Urbain VIII le loge au Vatican, et lui fait remettre les clefs de plusieurs pièces, pour qu'il puisse travailler avec plus de liberté; mais, après un court séjour dans ce magnifique asile, Velasquez trouve que le palais de Médicis, orné d'antiques, remplirait mieux ses idées, et le comte de Monterey lui facilite à l'instant les moyens de s'y établir. — Pendant une année entière, Velasquez étudie sans relâche **; il se disposait à continuer, lorsqu'il reçut

---

ducats d'or, ordonne qu'on lui remette deux années des émolumens de toutes ses charges. Le comte d'Olivarès, toujours grand, toujours magnifique, ajoute à tant de soins une nouvelle somme d'argent, des lettres de recommandation les plus pressantes pour tous les ambassadeurs, et couronne tant de faveurs par une médaille d'or portant le portrait du roi. — Combien de gens célèbres n'illustreraient-ils pas encore plus les arts de tous les genres, si les souverains savaient ainsi devenir leur appui!

* Parmi les nombreuses copies qu'il fit dans cette ville, on doit citer celle du fameux Calvaire du Tintoret, ainsi que celle de son Christ donnant la communion à ses disciples. — A son retour, Velasquez présenta ces deux tableaux au roi.

** Il commença par copier au crayon le Jugement universel, les Prophètes et les Sibylles de la chapelle Sixtine, divers groupes et figures de passages historiques sur la Théologie, l'École d'Athènes,

l'ordre du roi de revenir. Il fut cependant à Naples pour visiter Joseph Ribera, et, après avoir fait le portrait de la reine de Hongrie, il rentra dans Madrid au commencement de 1631. — Le duc d'Olivarès fut très-satisfait de son retour, et le mit en mesure de baiser la main du roi, pour qu'en même temps il rendît grâces à S. M., qui, en son absence, n'avait permis à aucun peintre de faire son portrait *. — L'infant don Balthazar Charles fut la première personne que Velasquez peignit. — S. M. désirait voir sa statue équestre dans les jardins du Retiro qu'elle faisait créer. Il n'existait en Espagne aucun artiste capable de jeter en bronze une statue de grandeur naturelle, sur un cheval, dans le mouvement de la courbette, comme le voulait le roi. — Velasquez fit le cheval dans l'attitude choisie, et exécuta dans un petit cadre le portrait du roi, qui se trouva d'une ressemblance inouïe. — Le ministre d'Espagne à Florence reçut l'envoi, avec l'insinuation de prier le grand-duc de charger de l'exécution le sculpteur Pierre Tacca, élève de Jean de Boulogne, auteur de la statue équestre de Philippe III qui décore les jardins de la Casa del Campo **. Velasquez fit encore beaucoup d'autres

---

le Parnasse, l'Incendie de Borgo, et beaucoup d'autres productions de Raphaël. Il s'occupa tellement de ces utiles études que, pendant tout le temps qu'il fut à Rome, il ne fit que son portrait, qu'il envoya à son beau-père, les Forges de Vulcain, et son célèbre tableau de la Tunique de Joseph, qui donne à la riche collection de l'Escurial le plus grand éclat.

* Le roi, pour démontrer combien il était content de son retour, lui fit dresser un atelier dans la galerie del Cierzo, et demanda une seconde clef, pour visiter à son gré l'artiste : ce que S. M. faisait très-souvent.

** Cette statue, quoique défectueuse, a de belles parties; mais elle est surtout fort mal placée : car elle arrête le point de vue principal de

portraits, parmi lesquels on distingua celui du duc de Modène, qui se trouvait alors à Madrid *. — En 1639, il fit, pour l'église de Sainte-Placide, un Crucifix de grandeur naturelle **. — Il fit aussi le portrait d'Adrien Pulido Pareja, amiral, qui venait de recevoir l'ordre de mettre à la voile***. — Mais Velasquez, doué d'une sensibilité exquise, et chargé de faire le portrait du duc d'Olivarès, voulut effacer, pour ainsi dire, tout ce qu'il avait fait jusques alors. Il créa donc cet ouvrage si justement célébré par les artistes de tous les lieux et de tous les temps. Don Gaspar de Guzman, comte-duc d'Olivarès, vêtu de la manière la plus conforme à son rang, monte avec la plus grande dextérité un coursier que Velasquez sut choisir parmi les plus belles races d'Andalousie. — En 1642, le roi part dans l'intention de pacifier l'Aragon. Velasquez reçoit l'ordre d'accompagner sa majesté. — En 1643, le duc d'Olivarès perd la faveur de son roi; Velasquez supporte avec prudence, mais sans manquer à la reconnaissance, un coup aussi funeste. S. M., loin d'improuver les marques d'attachement que l'artiste donne à son illustre Mécène, comble Velasquez de nouvelles bontés, et le nomme pour le second voyage d'Ara-

---

cette jolie habitation. Celle que fit Tacca est l'une des belles productions de l'art. Elle est trop universellement connue pour en parler plus long-temps.

* Le duc offrit à l'artiste une chaîne des plus riches, qu'il portait les jours de représentation.

** M. le Brun, d'honorable mémoire pour les arts, me chargea d'offrir aux religieux de Sainte-Placide 20,000 francs pour ce Christ.

*** Velasquez fit l'amiral tellement ressemblant, que, feignant de le croire présent, S. M. dit au portrait : Comment, Pareja, tu n'es pas parti ? et, se retournant ensuite vers le peintre, sut ajouter avec bonté : Velasquez, tu m'as trompé !!!

gon que S. M. effectue en 1644 *. — De retour à Madrid, chargé d'un grand nombre de productions, Velasquez fait un nouveau portrait de S. M. **, et reçoit l'ordre de faire, pour pendant, celui de l'infant cardinal don Fernando. Ces deux portraits sont des chefs-d'œuvre de naturel et d'expression. — Il fit aussi le portrait de la reine Élisabeth de Bourbon, sur un joli cheval nain blanc et à tous crins, celui du prince don Balthazar Charles, courant au galop, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de citer en ce moment. — Mais nous parlerons avec plaisir, pour son extrême ressemblance, de celui qu'il fit du célèbre poëte don François Quevedo de Villegas, son ami. — Il fit une nouvelle fois le portrait du roi à cheval ***. — Dans le même temps, il termina, pour le Retiro, la prise d'une place par don Ambroise de Spinola, et, pour l'oratoire de la reine, un Couronnement de la Vierge. — Depuis long-temps on s'occupait à la cour de l'établissement d'une académie publique des beaux-arts pour la ville de Madrid; mais il fallait des modèles : Velasquez fut chargé de toute cette affaire par le roi, qui, cette fois, détermina lui-même que cet artiste irait en Italie, pour acheter tout ce qui, étant relatif à la culture des arts, serait de son goût, et mériterait son approbation. — Il partit de Madrid en novembre 1648, et fut s'em-

* C'est dans ce temps que Velasquez fit un beau portrait du roi, entouré de toute la suite avec laquelle il entra dans Lérida, au milieu des acclamations générales, le 8 août de cette même année.

** Dans ce tableau, le roi paraît en habit de chasse, avec un fusil, et suivi de chiens courans.

*** Ce tableau fut généralement célébré; mais plusieurs amateurs trouvèrent sa position contre les règles de l'équitation. Velasquez en effaça une partie, et mit au milieu :

Didacus Velasquez, pictor regis, expinxit.

barquer à Malaga, avec le duc de Naxera, qui se rendait à Trente pour y attendre la reine Marie-Anne d'Autriche. Ils débarquèrent à Gênes, où Velasquez, quoique de passage, observa tout ce qui méritait son attention. — Il fit la même chose à Milan, sans y attendre l'arrivée de la reine, pour laquelle on faisait des grands préprartifs. — Il resta de même très-peu de temps à Padoue; mais il séjourna long-temps à Venise, par suite de son inclination particulière pour cette école, et fit plusieurs emplettes.— A Bologue, il engagea les célèbres fresquistes, Michel Colonna et Auguste Metelli, de se rendre en Espagne pour y servir le roi. — Il resta quelque temps à Florence pour mieux s'identifier avec cette première école des arts. — Dans Modène, il fut partieulièrement accueilli par le duc, dont il avait fait le portrait à Madrid.— De Parme, après y avoir admiré le Corrège, il fut à Rome, d'où, gardant l'incognito, il se rendit à Naples, pour se concerter avec le vice-roi, M. le comte d'Oñate. — Ce grand personnage avait l'ordre de fournir à Velasquez tout ce qu'il demanderait pour remplir sa commission. — Tout fut bien réglé, et Velasquez, après avoir embrassé son compatriote Ribera qui charmait toujours l'Italie, revint dans la capitale de la chrétienté. — Innocent X accorde à l'instant une audience à Velasquez, et le comble d'égards. Le cardinal Astali Pamfilio, neveu de S. S., le cardinal Barberini, et nombre d'autres cardinaux, se disputent à l'envi le bonheur d'accueillir l'homme si justement célèbre; les Pietre de Cortone, les Mathias Preti, les Algardi, les Bernini, rivalisent d'attentions en faveur de l'Espagnol. Velasquez, en cette circonstance, fait de suite le portrait de son esclave Pareja, et le leur envoie par l'esclave même. Transportés d'admiration, tous ces hommes de talent rendent hommage au génie de Velasquez,

en exposant de suite son ouvrage dans la rotonde. Quoique fait à la hâte, ce portrait valut à son auteur le titre d'académicien romain, qui lui fut offert dans la plus grande pompe. — Le pape désirant son portrait, Velasquez saisit cette occasion, pour faire admirer la hardiesse de son pinceau, l'exactitude de son dessin, et le talent supérieur qu'il avait pour la ressemblance. S. S. lui offrit une médaille suspendue à une chaîne d'or, et son buste *. — A son premier voyage, Velasquez avait demandé douze tableaux, comme il suit :

Un à Guido Rheni;
Un à Joseph d'Arpinas;
Un à Lanfranc;
Un au Dominiquin;
Un au Guerchin;
Un à Pietre de Cortone;
Un à Valentin Colombo;
Un à Andrea Sacchi;
Un au Poussin;
Un au chevalier Maxime;
Un à Horace Gentileschi;
Un à Joachim Sandrart;

qui, à cette époque, étaient les meilleurs peintres de l'Italie; il les trouva terminés, et les porta à Madrid, où l'on peut les voir dans le palais des rois. — Il fit transporter en même temps les autres tableaux, statues et bustes qu'il acheta en grand nombre, dans cette seconde tournée, et dont le détail serait trop diffus dans cet article. — Un an déjà s'était écoulé, et Velasquez ne reparaissait pas en Espagne, au grand mécontentement du roi. Don Fernand Ruiz de Contreras, son grand ami, l'en prévint, et Velasquez de suite disposa son retour. Il avait un grand désir de le faire par terre, en passant par Paris; mais la guerre avec la France l'obligea de s'embarquer à Gênes. Il descendit à Barcelone au mois de juin 1651, et se

* Il peignit alors aussi le cardinal neveu, deux camériers, le majordome du palais, et plusieurs autres personnages dont les portraits ont toujours été considérés par les amateurs intelligens de Rome.

rendit immédiatement à Madrid, où le roi le reçut avec des démonstrations d'un intérêt tout-à-fait particulier. — Jérôme Ferrer, jeteur en bronze, et le sculpteur Dominique de Rioja, suivirent Velasquez, pour couler et mettre en état tous les bustes et statues qu'il avait acquis. — La récompense de ce voyage fut la place de premier maréchal-des-logis du palais. — Cette nouvelle charge n'empêcha pas Velasquez de peindre, en 1656, ce fameux tableau, connu sous le titre que lui donna Luc Jordan, qui l'appelait *la Théologie de la peinture*. — Pendant 1658, Velasquez fit des portraits du prince des Asturies, de don Philippe Prosper, de l'infante doña Marguerite, pour les remettre à l'empereur d'Allemagne, et celui de la reine. — En mars 1660, Velasquez sortit de Madrid, chargé de préparer les logemens du roi, qui, peu de jours après, se rendit à Irun, où il conduisait l'infante doña Marie-Thérèse, que devait épouser Louis XIV. — Notre artiste prépara de la manière la plus brillante, dans l'île des Faisans, la maison où devait se tenir la conférence entre les deux souverains. La remise de la princesse eut lieu le 7 juin. — L'air distingué de Velasquez, son extérieur extrêmement aimable, une mise du goût le plus recherché, les diamans les plus beaux répandus sur toute sa parure, et les manières les plus nobles, appelaient sur lui, malgré son âge, tous les regards. — Mais dans ce voyage il eut tant de fatigues, qu'il tomba malade peu de temps après sa rentrée à Madrid. — Les arts perdirent cet homme illustre le 7 août 1660. — Il fut enterré dans l'église de Saint-Jean, et suivi d'un cortége immense des seigneurs les plus distingués, des chevaliers de tous les ordres militaires, de toute la maison du roi, ainsi que d'un nombreux concours d'artistes. — Sa veuve mourut de douleur sept jours après, et fut enterrée

près de lui. — Personne, il faut le déclarer sans crainte, n'égale Velasquez comme naturaliste; le Titien même le cède à l'éclat de son pinceau, et surtout à l'art inimitable qu'il apportait à l'interposition de l'air, sans confondre les distances. Velasquez voyait la nature d'une manière toute particulière; ce qui, pour tout autre professeur, serait à rejeter, était pour Silva une chose essentielle. Convaincu de cette grande vérité, que la peinture n'est qu'une imitation exacte de la nature, il étudia tout ce qui pouvait le conduire à l'observer avec succès. Il se servait souvent de la chambre obscure. — Les artistes qui veulent posséder la magie qui mène le spectateur de surprise en surprise, doivent imiter Velasquez. Ils parviendront à rendre naturelles, comme on le voit dans ses œuvres, la lumière et les ombres des premiers plans, pour arriver à leur dégradation précise pour chaque distance. Ils apprendront à détacher miraculeusement les couleurs locales, sans rien ôter à l'harmonie; ils posséderont le coloris des chairs, l'onduleux des chevelures, la transparence des ciels. Ils sauront fouiller les draperies, et parviendront enfin à rendre, ainsi que cet artiste inimitable, tous les accessoires qui, selon le génie, le goût et le caprice de chaque auteur, varient, mais qui, chez Velasquez, sont le type de la nature même. — Il est peu de peintres aussi qui, dans aucune école, aient su grouper comme lui, et placer les figures de manière à produire l'effet qui leur est relatif, sans aucun secours étranger. Il en est de même de sa manière d'établir le ton dominant dans chaque production, et de répandre surtout une vérité que l'on trouve seulement dans l'étude approfondie de la nature. — Si, après avoir étudié l'antique à Rome, et les meilleurs ouvrages de Michel-Ange, ainsi que de Raphaël, Velasquez n'adopta pas leur goût, leur

manière de dessiner, on doit l'attribuer sans doute à ce qu'il était déjà d'un âge où l'on perd difficilement les habitudes contractées. On pourrait aussi penser qu'il a préféré suivre la nature, qui était le style généralement adopté dans l'Europe, et particulièrement par les élèves de l'école bolognèse, que Velasquez trouva jouissant dans Rome d'une réputation aussi immense que méritée. Mais, pour s'être écarté de Raphaël, jamais il ne cessa d'être exact dans les proportions, ainsi qu'il le démontra victorieusement dans le portrait de l'infant don Fernand, dans les nus de sa Forge de Vulcain, dans le Jacob du tableau célèbre de la Tunique de Joseph, et surtout dans sa Remise d'une ville au marquis de Pesquera, qui est un véritable hommage à la philosophie de l'art. — Est-il ensuite quelqu'un qui l'ait surpassé dans les animaux, particulièrement dans les chevaux? Le Titien et Wandyck furent les seuls qui l'égalèrent dans le portrait; mais Velasquez fut encore unique dans la disposition et la sage économie de ses touches, qui, données en maître, offrent en même temps une telle grâce et une telle délicatesse, que don Antoine Raphaël Mengs, parlant du tableau des Fileuses, dit : *La main ne prenant aucune part à l'exécution, il semble fait avec la seule volonté*; et le suffrage de Mengs est un éloge. — Voilà ce qui constitue cette école de Madrid, à la tête de laquelle brille l'illustre don Jacques Velasquez de Silva, l'honneur de son pays et la gloire des beaux-arts de tous les lieux ainsi que de tous les temps. *M.*

VERA (le frère Christophe de), peintre d'histoire, naquit à Cordoue en 1577, et paraît avoir appris sous Paul de Cespedes. Transporté en Castille, il se fit, le 5 juillet 1602, hyéronomite au monastère de Lupiana, où il composa les huit Stations qui sont dans les angles du

cloître, ainsi que le Saint Jérôme, et la Madeleine qui sont dans l'église. — Ce peintre passait presque toutes les nuits à travailler, ce qui le fit mourir assez jeune, car les arts le perdirent le 19 novembre 1621. *S.*

VERA (Jean de), sculpteur et peintre d'histoire, résidait à Baeza vers la fin du 16e. siècle. Il existe dans cette ville quelques peintures historiques signées de lui; mais il se distingua le plus particulièrement dans la sculpture. *Voyez* son article au Dictionnaire de Sculpture. *S.*

VERA CABEZA DE VACA (François de), peintre de portraits, né à Calatayud, vers 1637. Lorsque don Jean d'Autriche fut à Sarragosse, Vera entra en qualité de page à son service. Joseph Martinez lui ayant donné quelques principes, et son maître, don Jean d'Autriche, cultivant cet art avec passion, Vera fit de rapides progrès, particulièrement dans les portraits. Le prince retournant à Madrid, Vera lui demanda la permission de se retirer dans sa patrie, où il s'occupa toujours à peindre, jusques en 1700 qu'il mourut. Il fit, pour la salle capitulaire de la collégiale de Sainte-Marie, une Sainte Famille très-estimée. *V.*

VERGARA (Eusèbe Marcellin de), amateur, peintre et chanoine de la collégiale de Talavera de la Reine, où il mourut en 1771. Ce respectable religieux exerçait en grand amateur la peinture, pour laquelle il avait l'intelligence et le manége d'un professeur. *S.*

VERGARA (Joseph), grand peintre d'histoire, de portraits, et fresquiste, le dernier artiste des Vergara valenciens, naquit à Valence le 2 juin 1726. A 7 ans il concourait déjà à l'académie d'Évariste Muñoz, où tous les élèves travaillaient d'après le modèle. Vergara, de retour chez lui, copiait avec soin les principes de l'Espagnolet. Telle

fut la base sur laquelle se fondèrent les progrès qu'il fit depuis dans sa profession, et qu'il dut bien plus encore à son génie et à l'étude, qu'à l'enseignement qu'il reçut. — Le marquis de la Mina, revenant de son ambassade à Paris, arrive à Valence avec des équipages peints par Coypel; à leur aspect, Vergara veut absolument imiter ce style, et y met tant d'application qu'il tombe gravement malade. Cependant, rendu à la santé, il continue ses études avec le même zèle, et adopte la manière de Paul Mateis. — Vergara ne perdait aucune occasion de s'instruire : jour et nuit il peignait, dessinait et faisait toujours des essais et des expériences, soit à l'huile, soit à la fresque ou en détrempe; enfin, il était poursuivi du besoin de connaître tous les genres de peintures : aussi, comme il ne fut jamais oisif, de tous les peintres modernes, Vergara est celui qui, sans contredit, a laissé le plus d'ouvrages, tant publics que particuliers. — Il fit, entre autres, les portraits des ducs d'Huescar, du père Molina, général de l'ordre de Saint-François, des évêques Philippe, Beltrand de Salamanca, de Joseph Clément de Barcelone, de Joseph Tormo de Orihuela, de Raphaël la Sala de Solsona, de Jean-Baptiste Cervera de Canarias, et de beaucoup d'autres personnages de toutes classes et des deux sexes. A la mort d'Évariste Muñoz, il fit tous ses efforts pour établir une école publique de dessin à Valence, et ne laissa échapper aucun moyen pour y parvenir. Il ne parvint cependant à son but qu'en 1752, et c'est à cette époque seulement qu'aidé de son frère Ignace, il forma, sous le titre de Sainte-Barbe, une académie à l'instar de celle de Saint-Fernand. Il en fut nommé directeur, et présenta à cette assemblée, le 30 mai 1754, un tableau représentant Mentor et Télémaque. Cet ouvrage est maintenant à l'académie de Saint-Fernand.

— Vergara fut ensuite directeur de celle de Saint-Charles, et donnait tous ses soins aux élèves, pour lesquels il était d'une douceur sans égale. C'est dans l'exercice de cet emploi qu'il mourut à Valence, le 9 mars 1799. — Parmi ses nombreux travaux, on distingua ce qu'il fit à l'huile dans sa propre maison. C'est là qu'il donna l'essor à son génie, et fit un ouvrage des plus recommandables. Il sut rendre tous les effets de l'art qu'il avait étudiés de la manière la plus heureuse. — Sa dernière production est une Conception, que l'on plaça dans la librairie du couvent de Saint-François à Valence. Tout ce qui est sorti du pinceau de Vergara, se fait distinguer par la couleur et le dessin; mais ses figures n'ont rien du grandiose et des beautés de l'antique, qu'il ne connut que très-tard, ainsi que son frère Ignace. — Vergara donna, sur les peintres de son pays, plusieurs notes, dont la plupart ont servi pour ce dictionnaire. Il n'a rien ménagé non plus pour les progrès de l'art et l'instruction. — Il n'est point une église de Valence qui n'ait des produits de sa palette. On en voit aussi à Villareal, Alcudia de Carlet, Chiva, Burchasot, Segorbe, Val de Cristo, Yecla, Teruel, Castellon de la Plana, Carthagène, etc. *V.*

VERGARA LE VIEUX (Nicolas de), peintre d'histoire, sur verre, et sculpteur, l'un des meilleurs artistes d'Espagne, lorsque les arts y étaient en honneur. — Vergara se fait distinguer par le grandiose de ses formes, par le goût délicat de ses accessoires, qui retracent les beautés de l'école florentine et romaine. Cependant on ne peut acquérir la certitude qu'il ait travaillé en Italie. — Le chapitre de la cathédrale de Tolède le nomma son peintre et sculpteur, en 1542, laissant à sa charge le soin de faire peindre les vitraux de ce temple. Il conste que Vergara fit une partie de ce grand ouvrage, qu'il le suivit jusqu'à

sa mort, et que ses deux fils, Nicolas et Jean de Vergara, le continuèrent.— Cette opération, aussi vaste que minutieuse, ne l'empêcha pas de donner ses soins à la peinture et à la sculpture. *Voyez* Vergara, au Dictionnaire de Sculpture. —Le même chapître eut ensuite, en 1564, l'intention de renouveler et d'ajouter quelques tableaux à son cloître. François Comontes et Isaac Helle furent chargés du renouvellement; Gaspard Becerra et Vergara, de l'addition. — Ces grands artistes levèrent de suite les dessins de cet ouvrage, qui ne fut pas exécuté. — Après avoir mis son fils à la place que, pendant trente-deux ans, il avait remplie avec honneur, dans le chapitre, Vergara mourut à Tolède, le 11 août 1574. *M.*

VERGARA LE JEUNE (Nicolas de), peintre, sculpteur et architecte, naquit vers 1540 à Tolède. — Dans l'article précédent, nous avons dit qu'avec son frère Jean, il aida son père au grand œuvre de peindre les vitraux de la cathédrale, opération qui ne se finit qu'en 1580, à la satisfaction de tous les connaisseurs et du chapitre. — Nous laisserons à l'article sculpture tout ce qui, dans cet art, a distingué notre Espagnol, en nous bornant à dire ici, que, de tout ce qui se fit dans la cathédrale, depuis la mort de son père jusqu'à la sienne, qui eut lieu le 11 décembre 1606, rien ne s'est exécuté que sur ses dessins, ses plans et ses modèles de toute nature.— Il ne sera pas déplacé de rappeler encore ici que c'est dans les bras de Vergara que vint mourir, en 1579, l'illustre Fernandez Navarrete el Mudo, qui avait choisi la maison de cet ami dans l'espoir d'y retouver la santé. *M.*

VEXES (Joseph), peintre d'histoire, aventurier, mais grand poëte ainsi que grand artiste. Il naquit à Madrid, y prit des leçons, et fut séjourner quelque temps en Italie, où il songeait plus à se divertir qu'à s'occuper.

Il revint en Espagne et fixa son séjour dans la Rioja, où il mourut en 1782. — Vexes peignit à l'huile et à fresque la rotonde de la collégiale de Logroño; il développa dans cet ouvrage un dessin des plus corrects, une belle couleur et une facilité surprenante. Il fit aussi, pour le cloître du palais impérial, plusieurs sujets de la passion, quelques tableaux pour le monastère de Yuso à Saint-Millan de la Cogolla : ils représentent plusieurs traits de la vie du saint titulaire. On y remarque de l'harmonie et de la composition; mais on observe que, pour aller plus vite, il se servait d'estampes. — Vexes avait au surplus le défaut de ne travailler que selon l'argent qu'on lui donnait. Il ne s'occupa jamais de l'immense réputation qu'il aurait acquise s'il avait voulu cultiver son beau talent; mais il préférait critiquer les travaux de ses contemporains, sans chercher à mieux faire. Aussi mourut-il peintre médiocre, lorsqu'il était né grand artiste. — Vexes était savant dans la poésie et dans l'histoire. *M.*

VICENTE (Barthélemi), peintre d'histoire, de genre, paysagiste et fresquiste, né près de Sarragosse en 1640, vint à Madrid très-jeune et rempli de dispositions. Il apprit sous Jean Carreño, et il paraît certain que pendant 7 ans consécutifs il fut occupé à copier tous les beaux tableaux de l'Escurial. Cette méthode lui fit acquérir la belle couleur vénitienne, qu'il préférait. Il l'employa pour les fonts baptismaux de la collégiale de Catalogne, d'après le tableau de son maître de la paroisse Saint-Jean de Madrid, et pour les fonts de la collégiale de Calatayud. Il fit aussi un Baptême du Seigneur qui est très-estimé.—Vicente, déjà bon peintre, revint à Saragosse, où il enseigna les mathématiques qu'il connaissait parfaitement, et composa, pour les particuliers, beaucoup de tableaux de chevalet, particulière-

ment des paysages, qu'il traitait de la manière la plus agréable. — Il mourut dans cette ville en 1700. Parmi les ouvrages publics qu'il laissa, on célèbre sa fresque du couvent des Augustins, le tableau du maître autel principal de Saint-Laurent, et la Prison de Saint Pierre, qu'on voit dans l'université. — Antoine Ponz assure qu'il existe encore plusieurs tableaux de Vicente dans le monastère de Saint-Jérôme du Prado, près Valladolid. *M.*

VINCENT (Michel), peintre d'histoire, résidait à Madrid vers la fin du 17e. siècle. On trouve de lui plusieurs tableaux dans le couvent des Mercenaires Chaussés de Tolède, et l'on y distingue d'assez belles teintes, ainsi qu'un dessin assez régulier. *M.*

VICTORIA (don Jean-Joseph Navarro, marquis de la), peintre de genre, naquit en 1687. Soldat à 8 ans, il parvint par son mérite à être chevalier de l'ordre de Saint-Janvier, et capitaine général des escadres royales. — Je laisse à l'histoire de citer les faits militaires qui lui ont acquis le beau nom qu'il a porté. Je ne dirai rien de ses vastes connaissances, je le signalerai seulement comme un artiste d'un mérite rare. Je dirai avec plaisir que Philippe V, dans Séville, prenait plaisir à le faire dessiner en sa présence : je dirai de même que le seigneur don Gaspard de Jovellanos conserve dans sa collection deux précieux dessins de lui, datés de 1728; ils représentent de jolis paysages, avec des figures parfaitement disposées, et touchées d'une manière si originale que l'on pourrait les prendre pour des Callot; en effet, si ces dessins, n'étant pas de Callot, sont de Navarro, il faut considérer ce dernier comme le meilleur dessinateur qu'ait eu l'Espagne de son temps. — Le marquis eut deux demoiselles (Marie Ignace, et Rosalie), qu'il instruisit et forma dans l'art de peindre. — Le sieur De Langara,

possède les plus jolis ouvrages à l'huile des demoiselles et du père, qui mourut à Cadix, en 1771, âgé de 84 ans. *M.*

VICTORIA (le chanoine don Vincent), grand peintre d'histoire et l'émule de Paul de Cespedes, tant par sa vaste érudition dans les humanités, l'histoire, l'antiquité, que par la théorie et la grande pratique dans l'art de peindre. Il naquit à Valence en 1658, où il fit ses premières études; mais le goût décidé qu'il reçut pour la peinture, l'emporta sur tout. Après avoir appris les élémens, pour ainsi dire, de lui-même, il partit pour Rome où il entra dans l'atelier de Carle Maratte, le peintre le mieux famé de son temps. — Il étudia dès lors avec facilité l'anatomie, et tous les préceptes de l'art, copiant tout Raphaël, et les statues antiques. — Il a laissé une très-grande preuve de son merite, dans l'église des religieuses de la Conception au Champ-de-Mars, car souvent on a attribué ce tableau à Maratte lui-même. Les talens de Victoria, son goût délicat, son érudition, et son affabilité le firent connaître et le rendirent recommandable parmi les antiquaires, les hommes lettrés et tous les amateurs des beaux-arts. Mais Victoria fut particulièrement distingué de Cosme III, grand-duc de Toscane, qui le nomma son peintre, et l'engagea formellement à se peindre lui-même pour qu'il vît son portrait placé dans la galerie des grands professeurs. — Il grava, pour le grand duc, le Raphaël de Foligno, et pour récompense, obtint un canonicat près de Valence, où il vint, et choisit hors de la ville une maison, qu'il rendit charmante par toutes les peintures dont il l'embellit, au rapport de son ami Palomino. — C'est là qu'il reçut de son ami Horace Albano, frère du pape, l'ouvrage du chevalier Malvasia intitulé : la *Felsina pitrice*, où l'on rend peu

de justice au talent de Raphaël, ainsi qu'à l'école romaine, pour relever d'autant plus celle de Bologne. Notre chanoine, cédant aux instances de ses amis, prend la plume au nom de tous les grands peintres italiens, maltraités dans cet ouvrage, et fait paraître ses lettres depuis le 15 mars, jusqu'au 3 octobre 1679, qu'il intitula : *Osservazioni sopra il libro della Felsina pitrice;* il le dédia aux amans de la peinture, qui tous l'accueillirent, excepté Pierre Zanotti, peintre Bolognais, qui se présenta dans la lice, mais avec des armes bien inférieures à celles de son rival. — Les souvenirs de Rome et de ses amis lui rendirent peu agréable sa charmante résidence; aussi la quitta-t-il vers la fin du 17e. siècle, qu'il reparut au palais. — Sa réputation devint telle à Rome, que le pape le nomma son antiquaire, et que tous les savans, les professeurs, les amateurs se faisaient un devoir de le consulter. Ce fut alors qu'il fit son *Historia pictorica*, dont sa mort, arrivée à Rome en 1712, a privé les arts. — L'académie de Florence, beaucoup de savans tant artistes que littérateurs, célèbrent les talens en peinture, l'érudition et le style de notre Espagnol. Dans le Sépulcre d'Ovide, on trouve un éloge qui fait beaucoup d'honneur à l'historien ; ses talens en poésie en font encore un sujet très-distingué. — Valence, Morella, Forcal brillent par ses ouvrages, et l'Italie en possède un grand nombre qu'on attribue à Charles Maratte ou à son école, sans citer jamais le célèbre chanoine Victoria, Espagnol, qui cependant soutint avec tant d'énergie l'honneur de l'école italienne. *V.*

VIDAL (Denis), peintre d'histoire, grand fresquiste, naquit à Valence en 1670 et fut élève à Madrid d'Antoine Palomino. Après avoir mis à profit les conseils de son maître, il retourna dans sa patrie, où il fut employé et

où Palomino dans le voyage qu'il fit à Valence, en 1697, eut l'occasion de féliciter son élève sur quelques beaux tableaux d'histoire qu'il venait de terminer. Pendant le séjour de Palomino dans Valence, Vidal futchargé de peindre à fresque les voûtes de l'église de Saint-Nicolas. Il n'accepta qu'après avoir consulté son maître qui lui donna un croquis. On trouve dans le Musée pittoresque de Palomino, tome 2, folio 166, l'historique de ce que peignit Vidal. Les figures, les allégories, et les ornemens symboliques, tous relatifs à la vie de Saint Nicolas de Bary, et de Saint Pierre martyr, titulaire de l'église, rendent cet ouvrage doublement célèbre pour l'invention du maître et pour l'exécution du disciple. —Vidal peignit aussi la voûte de la chapelle de Notre-Dame de Bon Conseil à Saint-Dominique, que depuis on a détruit. A Teruel on le chargea de peindre pour la cathédrale le monument de la Semaine Sainte, et pour les religieuses de Sainte-Claire, la voûte de l'église. — Il fut ensuite à Tortose où il mourut avant de terminer la chapelle de Notre-Dame. On voit à Valence, à Teruel, à Vivel et à Campanar les œuvres de Vidal. *M.*

VIDAL LE VIEUX (Jacques), peintre d'histoire, naquit à Valmaseda, en 1583; ses parens lui firent suivre la carrière des lettres. Selon l'état qui correspondait à sa maison, le dessin entrait dans son éducation, et il s'y appliquait avec goût, lorsque, pour obtenir une prébende, il fut à Rome où il suivit ses penchans pour la peinture, et revint à Séville. — Il avait en effet assez de correction et de couleur, ainsi que le prouvent les tableaux représentant l'un le Christ, l'autre la Vierge, qui par un arrêté du chapitre se placèrent, en 1613, dans la cathédrale. —Vidal mourut jeune à Séville le 30 décembre 1615; et s'il est surnommé le Vieux, c'est pour le distinguer de

son neveu qui eut les mêmes noms et eut aussi une prébende dans la même cathédrale. Pacheco cite avec éloge des dessins de Vidal le Vieux, qu'il prétend avoir vus. *V.*

VIDAL DE LIENDO (Jacques), ou VIDAL LE JEUNE, peintre d'histoire, pour le distinguer, comme je l'ai déjà dit, de son oncle, naquit de même à Valmaseda, en 1602; il paraît qu'après avoir eu quelques principes de son oncle, il fut ainsi que lui à Rome pour y recevoir une prébende; mais dans cette capitale il apprit à surpasser son maître en couleur et en dessin, comme on peut le juger par les tableaux de la sacristie de la cathédrale de Valence qu'il peignit en maître. — Cet ouvrage capital représente un Christ, la Vierge, Saint Jean l'évangéliste, la Madeleine, Sainte Catherine, Sainte Inès, Saint Jean-Baptiste, et Saint Pierre apôtre. Le faîte est couronné par Saint Michel triomphant du Démon, copie de celui de Raphaël, gravé par Marc Antoine; toutes ces figures sont de grandeur naturelle. Vidal mourut à Séville le 9 août 1648, en laissant une belle collection de tableaux, de dessins et d'estampes. *V.*

VIDAL (Joseph), peintre de genre et de batailles, né à Vinaroz, apprit l'art sous Étienne March à Valence; il concourait à l'académie de cette ville et s'y distinguait par son mérite et sa facilité dans le genre de son maître. Vidal eut un fils qui porta ses noms, voulut l'imiter et ne put y parvenir. *V.*

VILA (Laurent), peintre d'histoire et de genre, naquit à Murcie, en 1683; et son père, Senen Vila, après lui avoir fait faire d'excellentes études, lui apprit l'art de peindre, dans lequel il sut presque l'égaler. Le sculpteur du roi, Nicolas Busi, s'étant fixé à Murcie, Vila se lia d'étroite amitié avec lui, en apprit à modeler en argile et en cire, et copiait à l'huile toutes les sculptures de son ami. — Vila fit de très-jolis tableaux, tant publics que

particuliers. Parmi eux on distingue une grande Sainte Famille qui occupe tout le fond du réfectoire du collége de Sainte-Fulgence, à Murcie. — Vila mourut jeune dans cette ville, en 1713. *V.*

VILA SENEN, peintre d'histoire, l'un des bons peintres que produisit Valence à la fin du 17e. siècle, fut élève d'Étienne March, et suivit exactement tous les cours académiques qu'il y avait dans la ville; il fut très-lié avec Conchillos, en 1678, et s'établit à Murcie, où il jouit d'une réputation assez heureuse, car on l'y chargea de beaucoup d'ouvrages pour les églises, et les couvens, qu'il termina toujours à la satisfaction des intéressés. — Vila mourut en 1708. Outre un dessin correct, il avait l'iuvention facile, l'intelligence de l'anatomie, était très-bon humaniste, et surtout très-versé dans l'histoire sacrée ainsi que profane. Aussi, tous les sujets qu'il traitait, les représentait-il avec une exactitude des plus austères, tant pour les personnages que pour les costumes. — Ses ouvrages sont particulièrement à Murcie, à Carthagène et à Villanueva de la Xara. *V.*

VILADOMAT (Antoine), peintre d'histoire, de genre, de batailles, et fresquiste, le meilleur de tous les artistes qu'eût en son temps l'Espagne, selon ce qu'aimait à répéter Raphaël Mengs, dès qu'il eut été à même de juger ses ouvrages. — Viladomat naquit à Barcelone le 12 avril 1678, commença sous Paschal Baylon, professeur de peu de talent, et fut ensuite pendant neuf ans disciple de B. Perramon, qu'il surpassa. — Il donna les premières preuves de son talent par des tableaux qu'il fit pour les Jésuites de Tarragone. Bibiena suivant l'archiduc Charles en Catalogne, Viladomat prit de lui des leçons d'architecture et de perspective, et, ce qui lui fit faire de grands progrès dans ces deux branches, ainsi qu'on peut le voir

par ses fresques chez les religieuses *Junqueras* de Tarragone, et par le maître autel qu'il exécuta pour les Carmes Déchaussés de Barcelone. — Viladomat, recherché par tout le monde, était chargé de tous les ouvrages, tant publics que particuliers, non-seulement à Barcelone, mais dans toute la Catalogne; c'est ainsi qu'il fut occupé jusqu'à 60 ans qu'il s'arrêta, car, à cet âge, il lui vint dans les mains un tel tremblement, qu'il ne put continuer ses travaux. — Viladomat mourut dans ce triste état le 19 janvier 1755. Don Nicolas Rodriguez Laso, ami des arts, fit graver sur la tombe de Viladomat, trente ans après sa mort, une éloquente inscription que les critiques ont approuvée. On peut dire, à l'avantage de Viladomat, que tous ses progrès, il les dut à lui seul: car, près des deux maîtres qu'il eut, il n'apprit qu'à broyer les couleurs et à préparer les toiles. Son esprit lui fit acquérir une invention facile; et, par ses études suivies sur la nature, il devint correct, vrai, expressif, coloriste, frais et harmonieux; en même temps il parvint à posséder un style arrêté avec sagesse et sans rien de maniéré. — Il donnait de la nouveauté à ses paysages, peignait parfaitement les portraits, et les batailles encore mieux. — Tous les peintres de France et d'Italie qui ont eu occasion de venir en Espagne, ont célébré les œuvres de Viladomat. — Tarragone, Barcelone, Monte-Alègre, Mataro, Valdebron, Mont-Serrate, Sarria Moya, Berga, possèdent une grande partie des productions de Viladomat. *V.*

VILADOMAT (Joseph), peintre d'histoire, fils et élève d'Antoine Viladomat, mourut en 1786 à Barcelone, sa patrie, où il a laissé plusieurs ouvrages, tant particuliers que publics; tels que huit tableaux sur la vie de Saint Thomas d'Aquin, qu'il fit pour le séminaire épiscopal, mais dont je ne parle que pour la forme. *V.*

VILLACIS (Nicolas de), amateur et fresquiste, né à Murcie, eut une telle inclination pour la peinture, qu'il commença de très-bonne heure à dessiner et à s'amuser avec des couleurs, chez un peintre assez médiocre de la même ville. Ses talens se développèrent avec assez de vigueur pour que ses parens prissent la détermination de l'envoyer à Madrid, à l'école du célèbre Velasquez de Silva. Ses progrès furent rapides, et correspondirent aux leçons d'un aussi grand maître. Jaloux de se perfectionner encore, il fut à Rome, et tira tout le fruit possible de ce voyage artistique. — Au lieu de revenir à la cour succéder à Velasquez, comme il pouvait y prétendre, il se retira dans son pays pour y jouir tranquillement de sa fortune. La peinture n'était pour lui qu'un noble délassement, car il refusa même de venir à Madrid pour y recevoir la qualité de peintre du roi. — Il était riche, et, par cette raison, peignit très-peu pour le public. Cependant il se chargea de faire les fresques de la chapelle majeure du couvent de la Trinité; mais il mourut au milieu de l'ouvrage. — Il avait aussi peint auparavant, dans le couvent de Saint-Dominique, une fresque considérable. On reconnaît, dans ses ouvrages, le goût qu'il avait pour l'architecture et la perspective. — Villacis, qui mourut à Murcie, en 1690, avait une intelligence particulière, beaucoup de correction, et un goût des plus épurés. *M.*

VILLAFRANCA MALAGON (Pierre de), fresquiste, graveur en taille-douce, et peintre, naquit dans Alcolea de la Manche, et apprit les élémens à Madrid, sous Vincent Carducho. Dès qu'il fut avancé dans le dessin il se mit à graver en taille-douce, et fit, dans cet art, des progrès dont je rendrai compte à son article du Dictionnaire des Graveurs. — Il reçut en 1660, du prieur de Saint-Philippe-le-Royal, à Madrid, 20,000 réaux, pour ce qu'il avait peint dans le grand

autel, pour les fêtes de la canonisation de Saint Thomas de Villeneuve. — On ignore le temps de la mort de Villafranca; mais il existait encore en 1680. *M.*

VILLAFUERTE DE ZAPATA (Jérôme), amateur, gentilhomme et garde-bijoux de Philippe IV, résidait vers 1630 à Madrid: il y était on ne peut plus estimé des artistes, pour la pureté de son dessin et pour le talent particulier qu'il avait à faire des montres et des machines. —Villafuerte sut réunir une nombreuse collection de tableaux dont il orna sa maison.

VILLAMOR (Antoine), peintre d'histoire et fresquiste, naquit en 1661 dans Almeyda de Sayago, évêché de Zamora, et apprit l'art à Valladolid, sous ses oncles Jacques et André Villamor. A la mort de ce dernier, Antoine s'établit dans Salamanque, où il peignit beaucoup d'ouvrages tant à fresque qu'en détrempe et à l'huile. Il avait plus de pratique que de savoir. On a de lui plusieurs tableaux dans les chapelles de Notre-Dame et de Notre-Seigneur au couvent des Dominicains. —Villamor mourut en 1729 à Salamanque, regretté de tous les pauvres dont il avait un soin particulier. *M.*

VILLAMOR (Jacques et André, frères), peintres d'histoire, étudiaient à Valladolid leur profession, sous Valentin Diaz; tous deux furent de grands défenseurs des prérogatives des peintres. *M.*

VILLANUEVA (le père Antoine), peintre d'histoire, naquit à Lorca, le 30 août 1714. Son père, sculpteur, lui enseigna le dessin avec assez de succès pour que très-jeune il se mît à peindre dans Orihuela, où bientôt il acquit de la réputation. —Il fit beaucoup de tableaux pour le couvent de Saint-François à Valence, et dans quelques autres villes de la province. Quoique maniéré, il est des amateurs

qui font cas de son style, pour les bonnes maximes qui en sont les bases. Il fut, le 9 octobre, reçu membre de l'académie de Saint-Charles où l'on voit de lui un tableau de mérite, représentant les trois arts libéraux. — Villanueva mourut à Valence, le 27 novembre 1785, regretté de tous les jeunes gens dont il était le maître et le père. — Ses ouvrages publics sont à Valence, à Aguasaltas à Buzot, à Alicante, à Hellin, à Requena, à Ontiniente, à Orihuela et dans plusieurs autres villes du royaume de Valence. *V.*

VILLAUMBROSA (la comtesse de), amateur, résidait à Madrid au milieu du 17e. siècle; elle faisait parfaitement le portrait.

VILLAVICENCIO (Pierre de). *Voyez* NUÑEZ DE VILLAVICENCIO (Pierre de).

VILLEGAS MARMOLEJO (Pierre de), célèbre peintre d'histoire, naquit à Séville en 1520. — Dire qu'il fut grand ami du fameux Arias Montano, c'est déjà faire son éloge. — Villegas eut un mérite si distingué que la plupart de ses productions ont long-temps passé pour être du célèbre Pierre de Campaña, particulièrement celle du maître autel de la Visitation de Notre-Dame dans la cathédrale de Séville, et surtout son fameux Saint Lazare, vêtu d'un habit pontifical. On remarque, dans les œuvres de Villegas, le dessin, la noblesse, le decorum, la composition, les attitudes, les raccourcis et l'expression. Il possédait enfin toutes les parties de l'art, de manière à mériter d'être classé, comme il l'est, parmi les plus grands artistes de l'Andalousie. Il fit aussi pour la paroïsse Saint-Laurent une Annonciation, et une Vierge aux pieds de laquelle il fut enterré. On remarque dans cette chapelle l'épitaphe que fit Montano pour Villegas. *S.*

VILLOLDO (Jean de), grand peintre d'histoire, neveu

et élève d'Alvar Perez de Villoldo, résidait à Tolède au commencement du 16e. siècle : il devait être considéré comme un bon peintre puisqu'en 1508 le chapitre de la cathédrale le chargea de l'exécution de plusieurs tableaux pour la chapelle Arabe. Il commença et termina ce bel et rare ouvrage en 1510, avec Amberes et Jean de Bourgogne. Villoldo fut, en 1547, chargé par l'évêque de Plaisance de lui peindre une chapelle que Son Éminence venait d'ériger à Madrid, et notre artiste sut mériter la satisfaction du prélat. Il est bon d'observer que la composition dont je viens de parler, et qui est encore bien conservée, était une entreprise assez considérable. La chapelle avait cinq espaces qui devaient chacune contenir neuf tableaux : Villoldo sut y représenter, avec une imagination assez féconde, l'Histoire d'Adam, la Mort d'Abel, l'Entrée dans Jérusalem, la Cène, la Prise du Seigneur, le Christ à la Colonne, la Résurrection du Lazare, le Calvaire, le Christ descendu, le Sépulcre, etc. Dans cette large composition on admire le dessin et toute la noblesse que peut comporter le goût antique. — On ignore le temps et le lieu de la mort de Villoldo, qui doit être considéré comme un des grands artistes espagnols. *M.*

VISO (le père Cristophe), peintre de portraits et Franciscain, mourut à la fin du 17e. siècle à Madrid où il résidait en qualité de commissaire général des Indes. Tous les Saints de son ordre que l'on voit dans le couvent de Saint-François à Cordoue, sont du père Viso, et prouvent assez de talent. *M.*

X.

XIMENÈS (François), peintre d'histoire et fresquiste, né à Tarragone en Aragon, en 1598, se livra dans cette ville à l'étude de la peinture; et jaloux de faire de plus

grands progrès, partit pour Rome où il resta nombre d'années. Après y avoir acquis une grande pratique, il revint ensuite dans sa patrie, et plut à tout le monde par sa couleur; alors on le chargea d'exécuter les deux grands tableaux qui sont dans la chapelle de Saint-Pierre d'Arbues, de la cathédrale de la Seu. Le chapitre de la cathédrale de Teruel lui demanda une Adoration des Rois d'après la magnifique de Rubens, qui orne le palais de Madrid. — Il paraît cependant que Ximenès ne composa ce tableau que sur une gravure : ce qu'il y a de certain c'est que ce bel ouvrage fit mourir Antoine Bisquert, inconsolable de n'en avoir pas été chargé par le chapitre de la cathédrale de Teruel. — Ximenès mourut à Tarragone, en 1666, pour avoir mis trop d'ardeur à terminer un tableau de beaucoup de détails, et laissa, par son testament, une rente pour les jeunes élèves, fils de peintres, ainsi qu'une autre pour marier des orphelines, filles d'artistes. — Ximenès eut un faire très-large, mais peu de dessin. Il travailla beaucoup en détrempe et à fresque; la majeure partie de ses ouvrages périt par le temps et par la destruction des édifices qu'ils ornaient. *V.*

XIMENÈS (François-Michel), peintre d'histoire et de genre, né à Séville, fut élève de Dominique Martinez, où l'on suivait la mauvaise méthode de composer et de peindre d'après les estampes, plutôt que d'inventer et de dessiner avec correction.—Ximenès avait quelques principes d'architecture et de perspective. Martinez se servit de son élève pour quelques-uns de ses ouvrages dans la cathédrale de Séville. Il l'employa pareillement au cloître principal du grand monastère de Saint-François, où il ne peignit cependant que des accessoires. — La décadence de la peinture, à cette époque, empêcha François Ximenès de faire des progrès : car, occupé toujours de peindre des

objets de peu d'importance, il ne put développer ses connaissances. Lors de la formation à Séville par des artistes de l'école de dessin, Ximenès fut chargé de suivre les études des jeunes gens; il se prêta à ce ministère avec infiniment de zèle, et quand S. M. dota l'établissement, il en fut nommé secrétaire sous-directeur, ensuite directeur, après le décès de don Juan d'Espinal, et continua jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1792. — Les deux tableaux historiés de l'église de Saint-Philippe-de-Néri de Séville sont de lui : il se peignit dans l'un d'eux. — Ximenès travailla beaucoup pour les temples et les particuliers. *S.*

XIMENÈS (Michel), travaillait à Madrid au milieu du 17e. siècle. Palomino, sans signaler les ouvrages de cet artiste, dit qu'ils servent de panégyrique à son mérite et à son habileté. *M.*

XIMENÈS ANGEL (Joseph), peintre d'histoire et de fresques, élève d'Antoine Rubio à Tolède, eut le 4 juin 1695 la place de peintre de la cathédrale de cette ville, à la mort de Claude Coello. Ximenès fit les fresques d'une partie de l'ermitage de Fonseca dans l'archevêché de Tolède, et sut y représenter avec succès quelques passages de la vie de la Vierge. Il a fait aussi, en 1692, un Saint Antoine, abbé, que l'on voit dans la paroisse de Saint-Barthélemi de Tolède, et plusieurs autres tableaux sur l'Histoire Sacrée. *M.*

XIMENEZ DONOSO (Joseph), peintre d'histoire, de fresques et architecte, naquit dans la ville de Consuegra en 1628, où son père, Antoine Ximenez, lui enseigna les élémens de la peinture. Il vint ensuite à Madrid, à l'école de François Fernandez; mais ayant perdu bientôt ce maître, Ximenez fut à Rome — Il assista, pendant sept ans, aux académies de cette capitale des arts. Mais s'étant dédié particulièrement à l'architecture et à la perspective,

il ne s'occupa que très-peu de dessinér l'antique et de copier les grands maîtres. — Les sept années expirées, il revint à Madrid avec plus de présomption que de talent, n'ayant de mérite réel que dans la peinture à fresque, et possédant les règles générales de la perspective suivant le mauvais goût d'architecture qui venait de s'introduire à Rome; c'est ce qu'il apporta et propagea dans la capitale d'Espagne. — Il n'avait que très-peu de pratique pour la peinture à l'huile, car il fut obligé de s'exercer quelque temps en ce genre sous Jean Carreño. — Ximenez fut ensuite à Valence, où il peignit deux grands tableaux pour l'église des Mercenaires. Il fut aussi à Ségorbe peindre le grand autel de la Chartreuse de Val de Christo, où il représenta sur les côtés Saint Jean-Baptiste et Saint Bruno; dessous, l'Adoration des Rois, et la Prière au Jardin des Olives; au milieu, Notre-Dame, entourée de beaucoup de saints. — De retour à Madrid, il contracta une étroite amitié avec Claude Coello. Tous deux se lièrent d'intérêt, et travaillèrent ensemble à toutes les fresques publiques dont ils furent chargés, comme on peut le voir à l'article de Coello. — En 1673 et 1674 ils peignirent la grande pièce du vestiaire de la cathédrale de Tolède. Donoso fit cependant seul un assez beau tableau de Saint Pierre d'Alcantara. Il restaura le maître autel de Saint-Gines qu'avait peint François Rizi, ce qui indisposa tous les professeurs contre Donoso. — Il peignit aussi le grand autel de Saint-Philippe-Néri, celui de la paroisse de Saint-Julien que l'incendie de 1720 dévora entièrement. — Il fut nommé peintre du chapitre de Tolède, le 14 août 1685, en remplacement de François Rizi qui était mort depuis 1653. Il fit beaucoup de fabriques, comme on le voit à son article du Dictionnaire des Architectes, et mourut à la suite d'une attaque d'apoplexie, qu'il eut en peignant à

fresque la chapelle des marquis de Canillejas, dans l'église de Saint-Louis à Madrid. Sa mort arriva le 14 septembre 1690. — Donoso entra dans la carrière sous Fernandez, qui était un peintre correct et assez instruit; mais, quand Donoso aurait dû se fortifier à Rome par l'étude des bons modèles de l'antique et par l'examen des ouvrages des grands maîtres, il préféra, suivant la marche de Herrera le Jeune, arriver par les moyens les plus courts à posséder ce que la méditation et l'étude seules peuvent donner. — Malgré tout, ses teintes étaient pleines d'agrément, il savait donner du relief à ses figures, et possédait le génie de la peinture. Valence, Val-de-Christo, la plupart des temples de Madrid, la Chartreuse du Paular, Salamanque, Corella, et beaucoup d'autres villes, ainsi que des particuliers, possèdent quelques-unes de ses productions. *M.*

XIMENEZ DE ILLESCAS (Barnabé), peintre d'histoire, naquit à Lucena, en 1613, et dès son enfance eut un penchant particulier pour copier des estampes. Très-jeune, il suivit la carrière des armes, et passa en Italie où le goût de la peinture se réveilla chez lui de telle manière, que pendant six années de son séjour dans ce pays, il consacra tous ses loisirs à dessiner et à peindre sous de grands maîtres. — Ximenez revint dans sa patrie très-avancé, et peignit divers tableaux pour des particuliers. Il était occupé à former son premier ouvrage public à Andujar, en 1671, lorsqu'il y mourut. — Léonard de Castro et Michel Parrilla furent ses élèves. *S.*

XIMENEZ DE ZARZOSA (Antoine), fut l'un des principaux étudians et en même temps l'un des soutiens de l'académie de Séville, depuis 1660 jusqu'en 1672. *S.*

XIMENO (Mathias), peintre d'histoire, accrédité dans la Vieille-Castille, vers le milieu du 17ᵉ. siècle. Il peignit les quatre tableaux des quatre autels latéraux de Hiéro-

nymites de Siguenza : ils représentent l'Incarnation, la Naissance, l'Épiphanie, et la Présentation au Temple. On y trouve un beau dessin et de la couleur. — L'amateur don Jean Caballero, qui vit à Cifuentes, possède une Chute de Saint Paul, signée en 1652, et qui passe pour le meilleur ouvrage de notre artiste. *M.*

Y.

YAÑEZ (Hernand ou Ferdinand), grand peintre d'histoire, né dans Almedina de la Manche, peut bien avoir été l'un des élèves de Raphaël d'Urbin à Rome, comme le dit Palomino, quoique les auteurs étrangers n'en fassent pas mention. Il est vrai que Yañez travaillait déjà, et jouissait en Espagne d'une très-grande réputation en 1531, onze ans après la mort de Raphaël. Le protonotaire trésorier de la cathédrale de Cuenca, don Gomez Carrillo d'Albornos, amateur, d'un profond savoir qu'il avait acquis à Rome et à Bologne, fait son testament cette même année, par pure précaution. Il y arrête que les peintures du grand autel de la Piété d'Albornos * seront exécutées par Hernand Yanez (peintre d'un rare mérite), et que dans cet autel il n'y aura rien que de la main dudit Yanez. — Et comme ledit seigneur Gomez, au lieu de mourir en 1531, vécut jusqu'en 1536, il conste par une addition au même testament, qu'Yanez avait scrupuleusement rempli les conditions, puisqu'il avait lui seul terminé tous les tableaux de ce grand autel, savoir : la Nativité, un Pape et un Évêque, deux Prophètes, deux Saintes Martyres, Saint Pierre, Saint Paul, Saint Jean-

* Je dois dire ici que ce même Albornos est le restaurateur de la belle chapelle des Albornos dans la cathédrale de Cuenca.

Baptiste, Saint Jean l'Évangeliste, la Résurrection et un Portrait à genoux; dans tout ce travail on remarque de l'expression, de la noblesse, une belle couleur et le style arrêté qui se suivait alors en Italie. — Les autres tableaux que fit Yañez pour les églises de la Piété et de l'Adoration des Rois, lui firent une réputation immense, et prouveraient qu'il pourrait fort bien avoir été disciple de Léonard de Vinci. Le docteur Gomez dans toutes ses transactions avec notre artiste ne le traite que de *peintre extraordinaire;* et le suffrage de ce savant est un grand titre en faveur d'Yañez, qui mourut, à ce qu'il paraît, vers 1550 à 1560. Plusieurs de ses œuvres au surplus sont assez bien conservés, pour qu'on puisse juger combien Yañez méritait les éloges du docteur Gomez. *M.*

YAVARRI (Jérôme), fresquiste, résidait au commencement du 17ᵉ. siècle dans Valence. Il y fit les frêsques de la voûte et des murailles du Sanctuaire, où l'on déposait les reliques du collége de Corpus-Christi. Il a fait plusieurs Vierges à l'huile, mais ne réussit pas assez pour qu'on en parle à cet égard. *V.*

YEPES (Thomas de), peintre de natures mortes et de fleurs, né à Valence, y fleurissait en 1642. Il avait un heureux talent pour peindre les fruits, les fleurs, les poissons, enfin le genre de nature morte qu'il traitait avec une vérité des plus exactes. Les ouvrages de cet artiste sont très-estimés à Valence. On en voit à Madrid et à Séville un assez grand nombre signés de lui. Yepes mourut à Valence le 16 juin 1674. *V.*

Z.

ZABALA (Jérôme de), amateur, peintre, et né chevalier à Murcie, où son ami Jacques-Nicolas de Villacis lui apprit

l'art de peindre, dans lequel il fit assez de progrès, au dire des professeurs de son temps. *V.*

ZABALZA (Michel de), amateur, peintre et chevalier de Saint-Jacques, appartient à la classe des illustres amateurs de la peinture. Il se distingua tellement que l'académie de Saint-Fernand le reçut membre d'honneur et de mérite en 1756. *M.*

ZAMBRANO (Jean-Louis), peintre d'histoire et de genre, né à Cordoue, fut élève de Paul de Cespedes, que personne ne sut mieux imiter. Son maître étant mort en 1608, Zambrano s'établit à Séville, où il demeura jusqu'en 1639, qu'il mourut. Cet artiste suivit exactement le grandiose, la scrupuleuse correction et la noblesse que son maître donnait à tout ce qu'il faisait. — Zambrano possédait une couleur brillante, avait de l'expression et du feu, et donnait à ses compositions de genre un charme inouï. Les amateurs de l'Andalousie possèdent tous ses tableaux de chevalet. Ses œuvres publiques sont principalement à Cordoue et à Séville. *S.*

ZAMORA, peintre de Vierges, résidait à Valence en 1600. Il avait, on ne sait comment, la réputation de bien faire la Vierge des Abandonnés, qu'on vénère dans cette ville. Il en fit un nombre considérable; ce qui ne leur donne pas plus de mérite. *V.*

ZAMORA (Jacques de), peintre d'histoire et fresquiste, fut un des aristtes chargés, en 1594, de peindre le monument de la cathédrale de Séville. Il le fut aussi d'orner de ses ouvrages l'autel de la Résurrection du Seigneur dans la même cathédrale. C'est là qu'on peut juger de son talent, qui, sans être marquant, lui mérite cependant à juste titre une place dans ce Dictionnaire. *S.*

ZAMORA (Jean de), paysagiste, vivait à Séville en 1647; il y jouissait d'un grand nom comme peintre de

paysages. — L'archevêché possède plusieurs tableaux de cet habile artiste, qui suivait la manière flamande, ainsi qu'on peut le voir dans sa Création du Monde, le Péché d'Adam, et plusieurs autres passages de l'Écriture Sainte. — Quoique ses figures soient assez correctes, on découvre facilement qu'il était bien plus versé dans la composition du paysage. — Le cardinal Spinosa, charmé de la manière de Zamora, le chargea de lui faire une assez nombreuse collection de tableaux de genre, qui fut destinée par S. E. à remplacer la riche tenture de son salon. — Zamora soutint l'académie de Séville depuis 1664 jusqu'en 1671. *S.*

ZAPATA (Antoine), peintre d'histoire, ecclésiastique, naquit à Soria vers la fin du 17ᵉ. siècle, et fut élève à Madrid d'Antoine Palomino. — Il fit pour plusieurs temples de l'évêché d'Osma, et particulièrement pour la cathédrale de cette ville, un Saint Pierre et un Saint Paul qui ont assez de mérite. *M.*

ZARIÑENA (Christophe), peintre d'histoire, fils et élève de François Zariñena, vit le jour à Valence, et étudia ensuite les plus grands maîtres des collections de Madrid.— Il composa plusieurs tableaux pour le monastère de Saint-Michel des Rois à Valence, et pour le couvent de la même ville, un Couronnement d'Épines qui lui fit grand honneur. Cet artiste mourut fort jeune à Valence en 1622.— Il est certain que Zariñena fut un de ceux qui propagèrent dans leur patrie le bon goût en adoptant la couleur vénitienne. *V.*

ZARIÑENA (François), peintre d'histoire, né dans Valence et disciple de François Ribalta, fut chargé de plusieurs compositions pour la paroisse de la Ville d'Aloquas, pour celle d'Aldaya, pour le couvent de Saint-Dominique à Valence, pour la paroisse de Sainte-Catherine *de la* même ville, et pour le couvent des Carmes à Requena.

— Zariñena suivit très-bien la belle manière de son maître, et mourut à Valence le 27 août 1624. *V.*

ZARIÑENA (Jean), peintre d'histoire et fresquiste, frère de Christophe et disciple de François. Il fit en 1587, pour le collége de Corpus Christi un Christ à la colonne, qu'il signa.— On le chargea de peindre le maître autel de la paroisse d'Ulldecona sur les confins du royaume de Valence. — Il peignit à fresque sur la tour de l'Hôtel-de-Ville Saint Vincent martyr, Saint Vincent Ferrier, et fut aussi chargé de peindre les mêmes Saints sur une caisse où se renfermaient les prestations du serment que faisaient au roi et au pape les jurés de la ville. — Zariñena mourut à Valence en 1634. *V.*

ZARZA (Charles et Jean-Mathieu), frères et peintres, contribuèrent à soutenir à leurs frais l'académie de Séville depuis 1663 jusqu'en 1672. *S.*

ZORRILLA (Jean de), élève de Jean de Chirinos, résidait vers 1630 à Madrid, où les professeurs le considéraient pour la fraîcheur de son coloris. — Il fut chargé d'une portion de tableaux pour les Trinitaires Déchaussés d'Alcala de Hénarès, et son ami Vanderhamen fit l'autre partie. — Zorrilla fut aussi préféré pour orner de ses œuvres d'autres couvens de Madrid, et des maisons particulières où l'on voit avec plaisir ses productions. *M.*

ZURBARAN (François), grand peintre d'histoire, surnommé le Caravage espagnol, naquit à Fuente de Cantos, en Estramadure, le 7 novembre 1598. Il reçut l'éducation d'un laboureur; mais, le jeune homme faisant bientôt connaître l'inclination la plus décidée pour la peinture, on le mit à Séville dans l'atelier du licencié Jean de las Roëlas, où ses progrès furent des plus rapides. — Dès ce moment il étudia la nature avec sévérité, et prit un goût particulier à peindre d'après

le mannequin, des draperies blanches dans lesquelles il acquit un talent supérieur. — Plusieurs tableaux du Caravage étant venus à Séville, Zurbaran, qui n'avait jamais été en Italie, se mit à les copier avec assez de succès pour mériter, et non sans raison, le titre de Caravage espagnol. — Zurbaran finit en 1625 les grands tableaux de l'autel Saint-Pierre dans la cathédrale, dont l'avait chargé le marquis de Malagon. — C'est à cette époque qu'il fit pour le grand autel de l'église du collége de Saint-Thomas ce bel ouvrage, dont je n'ai rien à dire puisqu'on l'a vu au Musée. — Je me contenterai seulement d'en donner l'explication. — Ce tableau représente dans le haut, Saint-Thomas d'Aquin en pied; c'est le portrait du chanoine Augustin Abreu Muñez de Escobar; plus haut, le Seigneur et la Vierge, sur un trône de gloire et de majesté, ont à leurs côtés Saint Paul et Saint Dominique; les quatre Docteurs de l'église, assis sur des nuages, entourent Saint Thomas. Au premier plan sur la droite on voit Charles V, armé et en prière; il est accompagné de plusieurs chevaliers et religieux; à la gauche on voit avec toute sa suite l'archevêque Déza, fondateur du collége. Toutes ces figures sont plus grandes que le naturel. Cette composition, où tout, jusqu'au plus petit détail, est traité de la plus grande manière, est digne de tout éloge, et place Zurbaran à côté des plus fameux peintres de l'école lombarde. Ce bel ouvrage est sans contredit un de ceux qui mériteraient le plus les honneurs du burin. J'avais à Séville formé ce projet; mais il me fut impossible de l'exécuter. — Zurbaran fut ensuite à Guadeloupe, où il fut chargé de douze tableaux, presque tous relatifs à la vie de Saint Jérôme : ils sont de sa meilleure manière. — On célèbre avec raison les trois grands qu'il fit pour Sainte-*Marie de las* Cuevas, le Saint Laurent et le Saint Antoine

